



**HAL**  
open science

## Introduction à l'analyse textuelle

Robert Lafont, Françoise Gardès-Madray

► **To cite this version:**

Robert Lafont, Françoise Gardès-Madray (Dir.). Introduction à l'analyse textuelle. Presses universitaires de la Méditerranée, 192 p., 1996, Langue et praxis, 2-84269-004-4. hal-03416931

**HAL Id: hal-03416931**

**<https://hal.science/hal-03416931>**

Submitted on 5 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Introduction à l'analyse textuelle

**Robert Lafont**  
**Françoise Gardès-Madray**



# **introduction**

---

# **à l'analyse textuelle**

**robert lafont**

---

**françoise gardès-madray**

**langue et praxis**

---

groupe de recherche en linguistique praxématique  
Université Paul-Valéry – Montpellier

# TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos .....	4
--------------------	---

## INTRODUCTION MÉTHODOLOGIQUE

<b>I. La problématique du texte .....</b>	<b>9</b>
I.1. La rupture saussurienne .....	9
I.2. Les limites du champ opératoire .....	12
I.3. La première orientation post-saussurienne : recherche de la littérarité .....	14
I.4. La seconde orientation post-saussurienne : l'extension du texte	17
I.5. Schéma de la communication et texte .....	19
I.6. Texte et corpus .....	22
I.7. Bibliographie complémentaire .....	24
<b>II. L'analyse du discours selon la méthode distributionnelle .....</b>	<b>26</b>
II.1. Objets et fondements de la méthode .....	26
II.2. Environnements identiques ou équivalents .....	28
II.3. Constitution de classes d'équivalences .....	29
II.4. Le recours aux transformations grammaticales .....	31
II.5. Déroulement du processus d'analyse .....	34
II.6. Limites des résultats et dépassement de la théorie .....	37
II.7. Bibliographie complémentaire .....	40
<b>III. Les apports de la linguistique transformationnelle .....</b>	<b>41</b>
III.1. La grammaire générative de Chomsky .....	41
III.2. La mise en œuvre du modèle génératif .....	46
III.3. Théorie transformationnelle et analyse du discours. Principes de la méthode contrastive .....	49
III.4. Une seconde approche transformationnelle des textes : le modèle d'engendrement applicatif de Šaumjan .....	52
III.5. Des énoncés phrastiques au discours transphrastique .....	56
III.6. Bibliographie complémentaire .....	58
<b>IV. Du signe saussurien à la sémantique structurale .....</b>	<b>59</b>
IV.1. La Sémantique et Saussure .....	59
IV.2. Le modèle sémantique .....	65
IV.3. Bibliographie complémentaire .....	69
<b>V. La linguistique psycho-systématique .....</b>	<b>71</b>
V.1. Temps opératif et actualisation .....	71
V.2. Image d'espace et image de temps .....	74

---

ISBN : 2-905397-19-5 1ère édition

ISBN : 2-84269-004-4 2ème édition

Publications de la Recherche Université de Montpellier

V.3. Le temps syntaxique .....	79
V.4. L'idéologie du guillaumisme .....	81
V.5. Bibliographie complémentaire .....	81
<b>VI. La praxématique et le texte .....</b>	<b>85</b>
VI.1. Pour une linguistique totalisatrice .....	85
VI.2. L'autonomie du linguistique .....	87
VI.3. La fonction réaliste du langage .....	90
VI.4. Le système dynamique de la représentation .....	93
VI.5. La production dynamique du sens : praxème et signifiante ..	98
VI.6. La programmation du message .....	102
VI.7. Acceptabilité du sens : critique de la « valeur » et du « signe »	105
VI.8. L'analyse du texte selon la praxématique .....	110
VI.9. Bibliographie sommaire .....	112

## ANALYSES TEXTUELLES

<b>Analyse I. Texte publicitaire (Le Nouvel Observateur) .....</b>	<b>115</b>
<b>Analyse II. Êtes-vous concerné ? (Françoise de Barbot, Entreprise) ...</b>	<b>120</b>
II.1. Bornes et typologie du texte .....	122
II.2. La communication oraculaire : ses règles linguistiques ...	123
II.3. Structure actantielle et idéologie sociale .....	127
II.4. Le Je, son désir et l'entreprise .....	130
<b>Analyse III. La Chèvre de M. Seguin (A. Daudet) .....</b>	<b>134</b>
III.1. La typologie textuelle .....	136
III.2. La communication et la provençalité .....	139
III.3. Le récit pathétique .....	142
III.4. Les strates de lecture .....	145
<b>Analyse IV. Phèdre (Racine) .....</b>	<b>149</b>
IV.1. La « scène » dans l'espace idéologique .....	149
IV.2. La scène comme typologie d'écriture et de communication ..	152
IV.3. Le réglage du sens .....	155
IV.4. La production/réception idéologique .....	158
<b>Analyse V. Amour-propre (Voltaire) .....</b>	<b>164</b>
V.1. Le genre « article du dictionnaire » et le problème du sujet ...	164
V.2. Actants et acteurs .....	167
V.3. La syntaxe du sens .....	170
V.4. Les niveaux de production/circulation du sens .....	174
<b>Analyse VI. Les confessions (J.-J. Rousseau) .....</b>	<b>178</b>
VI.1. Le « fragment » et ses clôtures : « introduction » à une auto- biographie .....	178
VI.2. Je, l'autre et leur juge .....	181
VI.3. Le sujet et l'institution sociale .....	185

## AVANT-PROPOS

Ce livre est d'abord un ouvrage pédagogique. Il l'est par ses intentions : nous le destinons surtout aux étudiants qui veulent s'initier pratiquement à l'analyse textuelle et qui se trouvent confrontés à des travaux de recherche nombreux, mais d'accès difficile matériellement, car pulvérisés en articles de revues et en volumes, et intellectuellement, car ils présupposent le plus souvent la connaissance de diverses linguistiques et le choix entre elles.

Il l'est par ses origines : nous avons pendant plusieurs années animé un séminaire qui, dénommé de prime abord « stylistique structurale » par un mélange de respect de la tradition universitaire (« stylistique ») et d'intention d'ouverture linguistique (« structurale »), a rapidement évolué vers l'analyse textuelle. Nous avons éprouvé dans ce cadre, avec nos étudiants, les difficultés que nous venons d'énoncer.

On ne s'étonnera pas que la composition de la première partie de ce volume reproduise la façon dont nous les avons affrontées. A la réflexion, il nous a paru commode et efficace de reprendre dans l'ordre de notre exposé l'ordre de notre démarche méthodologique. Non que nous n'ayons abordé ensemble les diverses procédures que nous sérions ici ; mais nous avons effectivement *éprouvé* ces procédures en prolongement l'une de l'autre. Ainsi nous avons substitué une information multiple, mais cohérente, à un éclectisme naïf.

Nous proposons donc d'abord une définition générale du texte, que nous empruntons à la recherche contemporaine qui s'efforce de constituer une « science matérialiste » du texte. Il y a là une limitation initiale, méthodologique et idéologique, au vrai épistémologique. Nous pensons en effet que, sans elle, nous n'aurions pu tenir qu'un propos mondain, incontrôlé, et que nous n'aurions rien pu construire.

Sur cette base, nous devons interroger les linguistiques sur ce qu'elles pouvaient nous apporter pour notre objet propre, ce qui revenait à les connaître et à les critiquer par leur rendement comme linguistiques appliquées au discours : et la critique remonte facilement de l'évaluation du rendement aux principes moteurs d'un système explicatif.

Quatre linguistiques sont ici décrites. On verra comment la linguistique distributionnelle amène à la linguistique transformationnelle (l'une est historiquement, aux U. S. A., née de l'autre). En passant de l'une à l'autre, on passe d'un inventaire formaliste des faits de langage, repérables dans le discours, à l'établissement d'un schéma de production de ce discours. Nous nous avançons ainsi vers un modèle possible du texte, qui soit dynamique. On se trouve aussi devant le problème du sens, que la première linguistique a longtemps réservé et que la seconde finit par aborder.

Un déplacement, dont le *signe* saussurien est le motif et le structuralisme le moyen, nous fait alors entrer dans la sémantique, dont nous avons reconnu le rendement pratique tout en critiquant son insertion dans l'idéalisme philosophique. Cette même insertion, nous la reconnaissons dans le guillaumisme, dont pourtant le haut rendement ne fait pas de doute pour nous, du point de vue de la description de la dynamique du sens.

Il fallait donc dépasser le stade de l'exploration des méthodes existantes et tenter de construire une linguistique qui fût à la fois dynamique, sémantique et matérialiste, une science matérialiste du langage qui vint rencontrer la science matérialiste du texte. C'est cette science, à ses tout premiers pas, que nous appelons « praxématique » à l'initiative de l'un d'entre nous.

On verra comment elle se produit d'une dérivation des concepts de la science du texte (la signifiante) et d'un renversement épistémologique radical à l'intérieur des linguistiques antérieures, spécialement du psycho-systématisme guillaumien.

Née, comme nous l'avons dit, d'une limitation idéologique, notre visée sur le texte aboutit à une limitation de même nature, et qui la reproduit, mais comme un élargissement : la linguistique matérialiste englobe l'analyse matérialiste du texte.

C'est cet élargissement qui nous permet, dans la seconde moitié de ce volume, de proposer l'analyse de six textes, eux-mêmes sériés en vue de répondre à quelques interrogations majeures de la pratique actuelle. On remarquera comment notre analyse distributionnelle-transformationnelle sert de palier à la recherche sur le sens (ANALYSE I), et comment se précise l'analyse critique de la réception institutionnelle des textes littéraires (ANALYSES III, IV, VI).

Cette pratique rencontre ordinairement deux objections, dans l'institution universitaire aussi bien que dans un public large qu'elle a formé. Il faut bien que nous nous en protégeons d'entrée de jeu, ce qui est la meilleure façon de situer notre recherche.

On reproche ordinairement à l'analyse textuelle sa lenteur méthodologique. A tout moment ses procédures patientes sont court-circuitées par l'impatience de l'intuition. Nous répondons que ces procédures seraient plus rapides si l'on pouvait faire l'économie de l'exposé d'un appareil méthodologique, si le public était d'accord avec l'analyste sur cet appareil (si notre public acceptait les procédures de la praxématique, dans notre cas particulier). La lenteur d'exposé est la rançon de la jeunesse et du peu de diffusion encore d'une discipline. Nous répondons aussi que la rapidité d'intuition est un danger d'investissement du texte par le « sentiment » ou l'« idéologie » du récepteur, ce danger que l'analyse textuelle a précisément pour visée de limiter au maximum.

Le second reproche concerne la pauvreté, parfois, des résultats. Nos procédures parviennent à prouver ce que la lecture rapide avait permis de *comprendre* d'un texte. Nous répondons que ce reproche fonde au contraire notre approche du texte : il s'appuie sur l'évidence que le texte comme communication fonctionne. Encore faut-il savoir comment il fonctionne, ce qui est notre tâche. Qu'à l'intérieur d'un système socio-culturel du sens, ce sens par le texte circule, c'est une tautologie. Mais la tautologie donne son champ d'exercice à la praxématique, comme praxis *de* linguistique à l'intérieur de la praxis linguistique

du groupe socio-culturel. Nous répondons aussi que notre approche permet quelquefois de comprendre *plus* que ne comprend le lecteur rapide et « intelligent » du texte et qu'elle permet toujours de comprendre *autrement*, c'est-à-dire en effaçant les risques de l'opération réflexive par laquelle le lecteur, croyant lire le texte, se lit lui-même en ce texte. Opération constante, inéluctable, dont nous tentons aussi de saisir les mécanismes.

C'est en ce sens que l'analyse textuelle, comme nous la concevons avec bien d'autres en ce moment, est une procédure critique qui tâche d'atteindre les fausses innocences de la lecture, les truquages de la parole sur le texte aussi bien que les truquages du texte lui-même.

Nous remercions notre collègue Jean-Pierre KAMINKER de l'attention qu'il a bien voulu prêter à notre manuscrit : nous lui devons quelques corrections importantes.

I

# **Introduction méthodologique**

# I

## LA PROBLÉMATIQUE DU TEXTE

### I.1. LA RUPTURE SAUSSURIENNE

I.1.1. Il est impossible aujourd'hui d'aborder, à partir de la linguistique, les problèmes posés par l'analyse textuelle sans définir d'abord ce que l'on entend par texte. Il s'agit là d'une nécessité épistémologique. Ce terme est en effet porteur d'acceptions fort diverses selon la perspective de recherche dans laquelle on se place et n'a pas échappé à l'inflation qui atteint, depuis quelques années, des mots tels que « signe », « langage », « écriture ».

Cette définition s'avère délicate lorsqu'on l'entreprend avec une visée scientifique, car elle suppose l'élaboration d'un appareil théorique d'analyse dans un domaine encore mal délimité et dont les linguistes s'accordent seulement à reconnaître l'extrême complexité. Manifestation linguistique dans la mesure où il est une forme de communication par le discours, le texte déborde aussi le champ actuel d'investigations de la linguistique, précisément parce qu'il est une forme discursive. Tout acte de communication humain, par le langage, pose en effet le problème des rapports de celui qui parle à son environnement. Il fait intervenir en particulier les divers éléments représentationnels qui caractérisent la conception du monde physique et social de l'émetteur du message ainsi transmis et de celui ou de ceux qui le reçoivent. Ces difficultés théoriques se reflètent même au niveau des dictionnaires spécialisés, par exemple dans les deux longs articles consacrés au « texte » par O. DUCROT et Tz. TODOROV dans leur *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (Paris, le Seuil, 1972). Mais cette interrogation sur la définition du texte est un phénomène récent.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, l'étude des textes était essentiellement le domaine de la rhétorique. On les y présentait comme des évidences, présentation dont il est intéressant d'examiner les présupposés idéologiques pour apprécier la nature du changement que nous pouvons observer. Le *Dictionnaire Larousse Universel du XIX<sup>e</sup> siècle* en fournit un exemple caractéristique dans son article « texte » (tome 15, 1876) :

« Du latin *textus*, venu de *texere*, tisser, texte signifie donc proprement tissu, puis enchaînement d'idées et suite de mots. Propres paroles d'un auteur par opposition aux commentaires : *Le texte de l'Écriture Sainte, de la Vulgate, Le texte de Platon, de Virgile. Le texte grec, le texte latin. Texte obscur. Texte corrompu. Texte supposé.* « *L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée* » (LA BRUYÈRE). « *Respectons les textes des grands écrivains, respectons leur style* » (SAINTE-BEUVE).

Deux sens sont encore signalés : « Paroles écrites par l'auteur dans sa langue propre par opposition aux traductions », et : « Passage de l'Écriture qu'un prédicateur prend pour sujet de son sermon, de son homélie ».

Le procédé utilisé ici est exemplaire : la référence à l'étymologie ne sert qu'à introduire une dérivation dichotomique « enchaînement d'idées et suite de mots », dans laquelle l'ordre des termes est signifiant. Il reflète le vieux postulat idéaliste de la pensée préexistant au langage. Le premier exemple cité explicite même le fondement théologique de ce postulat, puisque Dieu y est présenté comme l'auteur par excellence du texte premier, pierre angulaire d'un panthéon culturel rhétorico-métaphysique. La définition pose en outre le texte comme le fait d'un individu unique et exceptionnel, excluant tacitement de son champ toute création anonyme ou collective. Étroitement borné, il fonctionne comme élément constitutif d'une culture atemporelle que le lecteur est invité, par l'entremise de LA BRUYÈRE et SAINTE-BEUVE, excellentes cautions, à bien connaître et à respecter. L'évidence de l'équivalence : texte = grands textes = paroles de grands auteurs, joue le rôle de masque de l'idéalisme. Le texte est vu comme la manifestation seconde d'un logocentrisme métaphysique.

I.1.2. Élaboré de 1906 à 1911, le *Cours de linguistique générale* de SAUSSURE est à l'origine d'une profonde mutation dans la problématique du texte. On sait qu'il se propose de fonder la linguistique comme science autonome. Rappelons les quatre points fondamentaux de cette démarche qui orienteront les recherches ultérieures en analyse textuelle.

La langue n'est pas, pour SAUSSURE, une nomenclature, liste de termes correspondant à autant de choses. Le signe linguistique n'a pas de lien direct et simple avec l'objet du monde extérieur auquel il renvoie. Il se présente comme une entité à double face qui « unit non une chose à un nom mais un concept à une image acoustique », empreinte psychique du son matériel (p. 98). Ces éléments sont respectivement appelés « signifié » et « signifiant ». La chose (le référent) est ainsi écartée de l'horizon de la recherche linguistique. Croire lire la forme des choses dans les signes du langage n'est qu'une illusion préscientifique. Il n'y a rien dans les signes latin *arbor*, français *arbre* ou anglais *tree* qui reproduise quelconquement l'existant végétal.

Le premier caractère du signe est d'être arbitraire. Il est le fruit de la liaison immotivée du signifié (concept) au signifiant (image acoustique). Ces deux éléments, dont la liaison constitue le signe comme les deux faces d'une feuille de papier, ne se déterminent l'un l'autre que par leur valeur d'usage à l'intérieur d'un même système linguistique. Il n'y a rien dans le signifiant graphique *bœuf* qui soit motivé par le concept « bœuf », puisque le même signifié sera associé à un autre signifiant dans une langue différente.

Arbitraire, le signe est aussi linéaire et « représente une étendue mesurable dans une seule dimension : c'est une ligne qui se déroule dans le temps ».

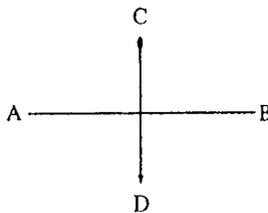
Outre ces deux traits primordiaux, soulignons enfin le caractère social du signe. Son arbitraire ne doit pas donner à penser en effet qu'il dépend du libre choix du sujet parlant. La communication linguistique entre les hommes n'est possible que parce que les usagers d'une langue ne disposent que d'un pouvoir très réduit pour modifier la liaison entre signifiant et signifié. La responsabilité de cette liaison revient au corps social, dans le cadre d'une langue naturelle.

I.1.3. L'opposition langue/parole est aussi un acquis capital de l'étape saussurienne. Elle est à la base de presque toute la linguistique contemporaine.

On la retrouve sous des formulations telles que « compétence »/« performance », « structures profondes »/« structures superficielles », « paradigmatique »/« syntagmatique », « structures immanentes »/« réalisations », car elle les sous-tend. SAUSSURE opère cette distinction pour fonder la science linguistique sur l'étude de la langue en elle-même, laissant de côté toutes les manifestations individuelles de cette langue, qu'il désigne sous le nom de « faits de parole ». La langue est « un objet d'étude bien défini dans l'ensemble hétéroclite des faits de langage. Elle est la partie sociale du langage, extérieure à l'individu » (p. 31). Elle forme un ensemble homogène de nature concrète : « Les associations ratifiées par le consentement collectif et dont l'ensemble constitue la langue sont des réalités qui ont leur siège dans le cerveau » (p. 31). Elle représente, à ce titre, le fonds de réserve commun dans lequel puisent tous ceux qui la parlent, ceux que CHOMSKY appellera les « locuteurs natifs ».

Structurée en système, elle constitue le code qui permet la parole : « acte individuel de volonté et d'intelligence » de celui qui parle. Beaucoup plus complexe que le fait de langue, le fait de parole, présenté comme accidentel et secondaire, ne retiendra pas SAUSSURE. C'est cependant en prenant pour point de départ cette dichotomie que certains de ses continuateurs tenteront de poser les jalons d'une linguistique de la parole applicable au texte.

I.1.4. Après avoir ainsi isolé la langue comme objet d'étude, SAUSSURE opère une seconde distinction dont l'effet sera de figer le système à étudier. La linguistique qu'il fonde n'envisagera les faits de langue que sous forme statique, en *synchronie*. Elle analysera les rapports des signes dans le système pris comme une donnée stable. Elle éliminera les rapports des signes dans le temps. Ces derniers appartiennent au domaine de la *diachronie*. Cette coupure radicale est justifiée par l'affirmation d'une différence de nature entre les termes coexistants et les termes successifs. Nous sommes donc confrontés à une succession d'états de langue dont chacun doit être pris en lui-même, sans référence à ce qui l'a précédé. SAUSSURE figure cette situation par deux axes : l'axe diachronique est celui des successivités, l'axe synchronique celui des simultanités.



I.1.5. Cette vision statique de la langue, et par contre-coup de la parole dans la plus grande partie de ses manifestations, est liée au dernier facteur de la théorie que nous envisagerons ici.

SAUSSURE développe à plusieurs reprises un parallèle entre la linguistique synchronique et l'économie politique pour introduire la notion de valeur. « Toute langue est un système qui ne connaît que son ordre propre. » (p. 143), un jeu d'échecs où chaque pièce se définit, non par la matière dont elle est faite

ou par sa forme, mais par la position qu'elle occupe sur l'échiquier par rapport aux autres pièces du jeu. Cette place dans le système, distincte de la signification du mot, est appelée valeur.

Comme la valeur économique, cette valeur est relative. En français, par exemple, le concept « juger » est uni à l'image acoustique *juger* ; en un mot, il symbolise la signification ; mais il est bien entendu que ce concept n'a rien d'initial, qu'il n'est qu'une valeur déterminée par ses rapports avec d'autres valeurs similaires et que, sans elles, la signification n'existerait pas (p. 162).

La valeur linguistique a un second point commun avec la valeur économique : elle permet l'échange entre des éléments de nature différente et/ou des éléments de même nature. Des billets de banque peuvent s'échanger contre des marchandises, mais aussi contre d'autres billets. Un billet de cinquante francs contre cinq billets de dix francs, ou encore, francs contre lires, marks, dollars... On peut de même échanger un mot « contre quelque chose de dissemblable, une idée » (p. 160) et/ou le comparer, ou le substituer à d'autres mots.

L'établissement de ces équivalences conduit SAUSSURE vers une métaphore fort ancienne chez les grammairiens : comparaison de la langue à une monnaie. Les mots, tels des billets, fonctionnent dans un système d'échange dont il suffit d'étudier les lois de fonctionnement. Soulignons dès maintenant le caractère approximatif de cette analogie qui a donné lieu, chez les post-Saussuriens, à autant de vives critiques que d'applications mécanistes.

## I.2. LES LIMITES DU CHAMP OPÉRATOIRE SAUSSURIEN

I.2.1. La première de ces limites concerne le texte et, de façon plus générale, tout ce qui a trait à l'étude de ce que nous appellerons « discours ». L'opposition langue/parole et la réserve de SAUSSURE devant cette dernière a déterminé la quasi-totalité des linguistes, pendant ces cinquante dernières années, à prendre la langue comme objet de recherche privilégié, voire souvent exclusif. Ils se sentaient en effet là en terrain sûr, leur permettant une analyse scientifique. Ainsi s'expliquent les progrès considérables de la phonologie et de la syntaxe. Mais se trouvent laissées de côté dans ces travaux les relations individuelles que sont les actes de parole, sol mouvant à propos duquel il ne semble pas possible de formuler des lois objectives. Ce fossé, créé entre la langue et la parole, est à l'origine des remises en question et des difficultés que connaissent aujourd'hui la syntaxe et la sémantique lorsqu'elles se heurtent au problème du sens, longtemps laissé, lui aussi, à l'écart.

Les réticences des linguistes à aborder de front la parole réalisée s'expliquent. Son caractère difficilement cernable vient d'abord de ce qu'elle fait intervenir un sujet qui parle ou écrit, et un/ou des interlocuteurs qui écoutent ou lisent. Par ailleurs, la communication linguistique est, en même temps, toujours en situation. Elle est conditionnée par la réalité qui existe en dehors de nous, à laquelle elle se réfère. Un acte de parole est donc à la fois linguistique et extralinguistique. Les sujets parlants sont vus par SAUSSURE comme des individus libres, créateurs d'un message qui est ce qu'il est et dont on ne sait trop que dire en raison des données hétérogènes qui entrent en jeu dans sa création ; un carre-

four entre la linguistique, la psychologie, la sociologie, l'anthropologie. Toutefois les déterminations socio-idéologiques ne pèsent, pour SAUSSURE, que sur la langue, par opposition avec laquelle la parole se définit comme l'acte d'un sujet libre. Ce sujet échappe donc à ces déterminations lorsqu'il parle, si on excepte les contraintes que lui impose le code dont il se sert. Nous ne ferons pas nôtre, disons-le d'emblée, cette conception.

Le sujet parlant saussurien est, de plus, transparent à lui-même et à son dire, disant ce qu'il veut comme il le veut. Or on sait, depuis FREUD, ce que cette apparence cache d'illusion.

Dans ces conditions, le discours est considéré comme un produit dont on ne prend pas en compte le processus de production. On reconnaît ici l'influence de KANT et de la théorie économique bourgeoise classique. Comme le couple diachronie/synchronie permet d'écarter l'histoire, l'opposition langue/parole permet d'éliminer l'homme parlant du champ d'investigation de la linguistique. La parole est prise le plus souvent comme un échantillon, un matériau à partir duquel on peut retrouver la langue. Aussi se borne-t-on à collectionner ou à fabriquer des phrases ; et c'est à cet échantillonnage fabriqué que se réduisent la plupart des énoncés étudiés. Le discours au-delà de la phrase et avec lui le texte, est renvoyé à un *no man's land*, dangereux à aborder. Tout au plus essaiera-t-on de transposer dans ce domaine les acquis de l'étude de la langue, opération décevante sur laquelle nous reviendrons.

**I.2.2.** Une seconde limite provient des termes dans lesquels SAUSSURE met en parallèle valeur linguistique et valeur économique. HJELMSLEV a remarquablement souligné l'approximation de cette analogie. Les marchandises servent d'étalon à la valeur économique, alors qu'en linguistique rien ne peut correspondre à un étalon. Si l'on admet en effet avec SAUSSURE qu'un mot puisse s'échanger contre une idée, l'idée, en aucun cas, ne peut servir d'étalon au mot.

On peut porter une critique plus radicale à cette conception de la valeur. Il faut observer d'abord une autre différence notable entre l'économie et la linguistique : en économie, l'échange suppose toujours une dépossession au profit de la valeur échangée. De ce point de vue, l'expression du *Cours de linguistique générale* « échanger un mot contre une idée » n'est qu'une analogie trompeuse. Par ailleurs, le jeu des valeurs relatives en synchronie, tel qu'il est envisagé dans le système saussurien, conduit à considérer qu'il existe un état de fait, l'échange, à l'intérieur d'un système linguistique comme à l'intérieur d'une société, mais qu'on n'a pas à s'interroger sur les processus qui fondent les lois de cet échange. Aucune place n'est faite au travail, en économie, et à la production, en linguistique. L'analyste regarde seulement, du point de vue de Sirius, comment les choses fonctionnent. Ainsi sont appliqués à la linguistique les concepts de l'économie bourgeoise classique (l'économie d'avant MARX), et on ne voit pas, à ce niveau, quelle connexion peut s'établir entre l'étude de la langue et l'utilisation qu'en font ceux qui la parlent. On ne peut, en particulier, rendre aucun compte scientifique du fait qu'ils la transforment.

Il était tentant dès lors, pour des matérialistes, de confronter MARX et SAUSSURE et d'opérer en linguistique un renversement dialectique identique à celui que l'auteur du *Capital* fait subir à la théorie de l'économie classique en

introduisant la notion de travail dans la langue. C'est ce qu'ont fait par exemple Jean-Pierre FAYE, Julia KRISTEVA et le groupe *Tel Quel* et, hors de France, Ferruccio ROSSI-LANDI. Il nous semble important toutefois de souligner que, ce faisant, on est guetté par le risque de la métaphore. Nous rejoignons, sur ce point, les réserves de Michel PÉCHEUX. Mais nous pensons trouver un recours contre le danger métaphorique dans une vue unitaire de la praxis humaine (VI.7.2.).

I.2.3. La dernière limite sur laquelle nous insisterons est liée au caractère arbitraire du signe saussurien. BENVÉNISTE a fait observer, dans une étude pénétrante, qu'il ne concerne pas le lien entre concept et image acoustique comme l'avait cru SAUSSURE. Loin d'être arbitraire, ce lien est, au contraire, nécessaire, car il est impossible de penser le concept sans y associer l'image acoustique correspondante et *vice-versa*. L'erreur de SAUSSURE vient de ce qu'il se réfère, dans sa définition de l'arbitraire du signe, non au concept, mais à la réalité qu'il avait cependant préalablement écartée. Ce n'est pas le lien du signifiant « cheval » au signifié *cheval* qui est arbitraire, mais le fait que l'animal qui porte ce nom soit désigné ainsi. BENVÉNISTE conclut donc au caractère immotivé du signe dans son rapport à la réalité.

Mais cette immotivation est elle-même, en partie, remise en cause aujourd'hui. Les recherches de JAKOBSON sur « Indices, icônes et symboles » tendent à infirmer la portée générale de ce trait. Elles seront analysées en IV.1.5.

Le signe saussurien est justiciable enfin d'une critique déjà formulée à propos de la parole et de l'utilisation de la valeur. Il est, lui aussi, traité comme un produit dont le processus de production est écarté dans un souci de rigueur scientifique.

Ces limites sont à l'origine des difficultés rencontrées ultérieurement dans l'analyse des discours que sont les textes.

### I.3. PREMIÈRE ORIENTATION POST-SAUSSURIENNE : RECHERCHE DE LA LITTÉRARITÉ

I.3.1. Les premières applications des nouvelles perspectives offertes à la linguistique ont pris pour objet, de façon restrictive, les textes littéraires. Il s'agissait de mettre en place, à partir des données de l'étude de la langue, des critères objectifs qui permettent de les identifier comme tels, en dépassant l'évidence pré-saussurienne.

L'école des formalistes russes s'est d'abord fixé cet objectif. Le Cercle de Moscou, le Cercle de Léninegrad, plus connu sous le nom d'O. P. O. I. A. Z., puis le Cercle de Prague se sont attachés à fonder le concept scientifique de littérarité que Roman JAKOBSON définit comme « ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire ». En accord avec la perspective saussurienne, les formalistes russes cherchent ce critère dans les caractères intrinsèques de l'œuvre. Pour les reconnaître, ils privilégient l'étude de la langue poétique, en la confrontant à la langue quotidienne. Très rapidement, leurs analyses se fixent pour objet le décompte, dans les poèmes surtout, des données phonétiques, métriques, mor-

phologiques et syntaxiques qui entrent en jeu pour structurer le texte. « La forme n'est pas une enveloppe, mais une intégrité dynamique et concrète qui a un contenu en elle-même, hors de toute corrélation ». Pour tenter de dégager des lois esthétiques, les formalistes comparent de plus les unes aux autres les œuvres littéraires et affirment que toute œuvre d'art est créée en parallèle ou en opposition à un modèle. Ils posent ainsi l'un des principes de ce que Julia KRISTEVA appellera l'« intertextualité », au terme d'une opération de déplacement du scripteur au lecteur.

Cependant, malgré leurs efforts ultérieurs pour élargir le cadre de leur recherche, la littérarité se réduit pour l'essentiel, aux yeux des tenants de cette école, à des marques formelles, repérables dans tous les textes littéraires, par opposition à la langue commune ou à la langue scientifique qui sont prises comme normes. Ces dernières sont le domaine de la « dénotation » alors que la littérature est faite de « connotations » : possibilités d'interprétations multiples offertes par la langue dans un message dont le but n'est pas d'informer, mais de jouer sur des polyvalences expressives. Dotée du degré zéro dans le théorème de PYTHAGORE, la littérarité aurait un degré maximum dans un poème de BAUDELAIRE ou de MALLARMÉ. Sur ces bases, Tzvetan TODOROV construit à partir de PROPP une grammaire du récit, JAKOBSON travaille à une grammaire de la poésie. Malgré les précieux apports de ce type de recherches, force est bien de reconnaître toutefois que la littérarité n'est pas un concept scientifique. Il s'agit en effet, soit d'une expression redondante qui rappelle la vertu dormitive du pavot de MOLIERE, soit d'un constat de fait, frappé de l'idéologie dominante qu'il masque sous l'apparence de l'atemporalité. « Littérarité » renvoie en effet à « littérature » et « littérature » à « littérarité » dans un jeu de miroirs, ce qui laisse en suspens deux questions que la confrontation avec l'expérience ne permet pas d'éluider. La première porte sur les limites du concept de littérarité. Comment classer rigoureusement le plus ou moins littéraire ? Où situer la ligne de démarcation ? En France, aujourd'hui, par exemple, les textes folkloriques sont-ils frappés de littérarité ? La chanson populaire (chansons de la Commune) est-elle un phénomène frappé de littérarité ? On peut observer que le sens de la démarche des analystes est univoque. Ils étudient des textes qui, par un consensus socio-culturel qu'ils prennent pour norme, sont indiscutablement considérés comme frappés de littérarité. A partir de là, ils dégagent un critère, mais on ne rencontre pas la démarche inverse, qui consisterait à décider de la légitimité du statut littéraire d'un texte à partir du critère de littérarité.

Pour les formalistes, par ailleurs, l'ensemble des œuvres littéraires est pris comme un corpus à caractères stables que l'on oppose au non littéraire. Or l'expérience infirme la validité d'une analogie calquée sur les sciences exactes. Le corpus des phénomènes naturels est susceptible de changer avec de nouvelles découvertes, mais n'est pas fluctuant. Le corpus littéraire, au contraire, est mouvant. Non seulement des œuvres nouvelles s'y ajoutent, mais d'autres disparaissent, momentanément ou non, et l'opposition des formes ne suffit pas à rendre compte de ce phénomène qui contredit l'hypothèse d'œuvres porteuses de critères atemporels de littérarité.

### I.3.2. Les recherches de JAKOBSON sur les textes littéraires, réunies

récemment dans le volume *Questions de poétique*, se situent dans le prolongement des travaux des formalistes russes, auxquels il a participé de façon déterminante. Son analyse la plus connue est l'étude des *Chats* de BAUDELAIRE, écrite en collaboration avec LÉVI-STRAUSS. Nous nous référerons cependant à ses *Observations sur l'art verbal de Blake, Rousseau et Klee* (1970), car les pré-supposés de la méthode utilisée y sont plus explicites.

L'analyse jakobsonienne se présente comme une certitude à caractère scientifique, à partir d'observations formelles. Un relevé minutieux des rimes lui permet, par leur disposition, de constituer une division en distiques intérieurs et extérieurs. Il fait ensuite l'étude des noms animés et des symétries syntaxiques et sémantiques qui s'organisent d'après leur disposition, sans indiquer pourquoi ces éléments plutôt que d'autres constituent le point de départ de la réorganisation du texte. Or le pré-supposé consiste à ordonner cette analyse des formes autour des noms des personnages : le père, la mère, l'enfant dans l'*Inscription* de BLAKE ; Yadwigha, le charmeur, le serpent dans le poème d'Henri ROUSSEAU, à l'intérieur d'un tableau de non animés. Il s'agit donc d'une analyse des personnages qui ne dit pas son nom. Il n'est pas étonnant dès lors que l'établissement d'un réseau méticuleux entre les formes permette de constater la concordance qui est, *a priori*, inscrite dans la méthode d'analyse.

On peut aussi constater que JAKOBSON introduit dans ce processus d'étude formelle un certain nombre de concepts qui lui sont étrangers. Le point de départ de l'étude est, chaque fois, une citation de l'auteur, extérieure au texte analysé — commentaire, journal intime... — dans laquelle l'écrivain indique ses intentions. Au terme de l'étude, JAKOBSON justifie ses résultats en faisant appel au consensus de la critique littéraire traditionnelle. En cours d'analyse enfin, l'*a priori* tient parfois lieu de rigueur scientifique lorsque l'étude des métaphores fait intervenir le sens. On lit par exemple dans l'étude sur William BLAKE : « Plus précisément, les rimes paires *affirment* la parenté entre deux images terminales : *cloud* (nuage), métaphore du placenta et *breast*, le sein, deux liens successifs entre l'enfant et sa mère ». L'appel à l'extra-linguistique pour l'interprétation de la métaphore est ici évident, mais il n'est pas signalé comme tel. Le problème des diverses données extra-linguistiques à prendre en compte dans une analyse textuelle est ainsi esquivé. Prendre le texte comme un donné ne permet, en toute rigueur, de faire appel ni aux intentions de l'auteur, ni à la métaphore du placenta. Mais limiter l'étude à la recherche des symétries ou oppositions formelles aboutit à des résultats peu probants. Georges MOUNIN a montré par jeu dans son introduction à *la Communication poétique* que l'on peut, suivant de tels critères, prouver avec brio que la célèbre phrase de M. Jourdain : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit », frôle le sublime... Il faut donc dépasser ce cadre formel, mais ce dépassement ne saurait se borner au recours à la problématique traditionnelle de la critique littéraire, additionnée de quelques retombées de psychanalyse.

**I.3.3.** Bien qu'elles procèdent de méthodes très différentes, on peut situer aussi sur le même axe les recherches de Léo SPITZER et de Michael RIFFATERRE, puisqu'ils se proposent l'un et l'autre d'étudier les traits spécifiques des textes littéraires.

Pour Léo SPITZER, la critique doit rester immanente à l'œuvre d'art et en tirer ses propres catégories. Mais, au lieu de rechercher le principe de la cohésion interne de l'œuvre dans son équilibre formel, c'est « l'esprit de l'auteur », véritable « système solaire de sa création », qu'il faut découvrir. L'intuition du chercheur lui permettra d'observer le détail linguistique, le trait caractéristique, la déviation individuelle à partir desquels on remonte sans peine à l'« étymon » spirituel autour duquel s'organise la construction de l'œuvre littéraire. La remarquable finesse des analyses de Léo SPITZER ne saurait cacher le caractère subjectif d'une méthode qui, malgré les vérifications expérimentales auxquelles elle donne lieu, reste pour une large part intuitive.

Pour Michael RIFFATERRE, l'œuvre littéraire se définit par l'« intention littéraire de son auteur », et elle est, comme pour SPITZER, un écart par rapport à la norme linguistique. Sa conception de l'écart est toutefois très différente. Il le voit comme un « soulignement », une emphase, non par rapport à un modèle neutre de la langue mais par rapport à l'ensemble de l'œuvre qui constitue le contexte. C'est lui qui est la norme de référence. Les traits pertinents du style seront les déviations par rapport à cette norme de l'ensemble de l'œuvre. Le texte apparaît alors comme un agencement structurable en micro-contextes et macro-contextes, délimités par des ruptures, ruptures dans les structures répétitives ainsi mises à jour, constituées par un élément linguistique imprévisible. Pour pallier le caractère subjectif du découpage, RIFFATERRE fait appel à un groupe d'informateurs dont les réactions et les jugements de valeur seront traités comme des réponses à des stimuli, indices subjectifs d'une cause objective. L'analyste sera donc en présence de données fournies par le groupe d'informateurs désigné sous le nom d'« archi-lecteur ». RIFFATERRE précise à ce sujet qu'il est préférable de choisir des informateurs « cultivés ».

Cette méthode comporte, malgré son effort d'objectivité, un double inconvénient. Elle est justiciable de la critique de mécanisme faite depuis longtemps au behaviourisme (théorie des stimuli-réponses) et elle donne statut scientifique à un mode de lecture idéologique — celle des informateurs cultivés — dont on n'analyse ni le processus, ni le contenu.

#### I.4. SECONDE ORIENTATION POST-SAUSSURIENNE : L'EXTENSION DU TEXTE

I.4.1. Le second axe des recherches issues de SAUSSURE correspond à une extension du concept de texte. On l'élargit d'abord à toute production écrite ou parlée. Tout acte allocutif peut donc être pris comme texte. Les travaux de Z. S. HARRIS en analyse du discours, ceux de CHOMSKY et des générativistes s'inscrivent dans ce cadre. Nous ne les citons ici que pour mémoire, leur méthode d'analyse fera l'objet des chapitres II et III. Soulignons seulement que cet élargissement représente un progrès fondamental en rejetant les exclusives qu'entraînait la conception restrictive. Tout texte produit peut désormais devenir objet valable d'analyse. Elle s'étend donc à des textes très divers et devient une des bases de l'orientation des recherches récentes en socio-linguistique. En France en particulier, à l'initiative de Jean DUBOIS, une équipe de

socio-linguistes analyse des textes politiques. Jean-Baptiste MARCELLESI des Actes du Congrès de Tours, D. MALDIDIER des articles parus dans quelques quotidiens au cours de la guerre d'Algérie, G. PROVOST-CHAUVEAU des discours de JAURÈS, D. SLAKTA des Cahiers de doléances... Simultanément, des articles de dictionnaires deviennent aussi objets d'analyse textuelle. Citons, par exemple, les recherches de Simone DELESALLE.

L'ensemble de ces travaux a été l'occasion de l'approfondissement et de la reformulation du concept de parole. A l'initiative de BENVÉNISTE, la parole a été scindée en deux moments : l'énoncé ou discours réalisé comme produit et l'énonciation ou acte de production de ce discours. L'attention se trouve attirée par là sur une classe particulière d'éléments linguistiques qui sont les marques formelles de l'énonciation (ou éléments indiciels) et dont la présence ou l'absence constituent le discours dans un rapport avec son émetteur. BENVÉNISTE a montré par exemple que le passé simple (par opposition au passé composé, élément indiciel), la 3<sup>e</sup> personne (par apposition au *je* et au *tu*, éléments indiciels) déterminent une énonciation spécifique définie comme historique qui s'oppose au discours proprement dit. Toutefois, malgré les observations insistantes de BENVÉNISTE sur la nécessité de lier ces deux facteurs, l'analyse du discours s'est longtemps limitée aux énoncés, écartant de son champ l'énonciation. D'où sa difficulté à rendre compte de l'importance des déictiques : pronoms personnels, démonstratifs, modalisateurs... Mais on voit se dessiner aujourd'hui en socio-linguistique une opposition énoncé/discours que signale très justement L. GUESPIN (*Langages*, 23). Le terme d'« énoncés » est alors plutôt réservé à des textes pris comme corpus d'observation et/ou de vérification pour l'étude de la langue. Comme on néglige de ce point de vue les problèmes transphrastiques, les énoncés se limitent presque toujours à une collection de phrases témoins. On entend au contraire par analyse de discours l'étude d'un texte transphrastique du point de vue de ses conditions de production. Il y a là un déplacement fondamental qui ouvre la perspective d'une analyse scientifique du texte, à condition d'ajouter qu'il n'est pas possible de rendre compte des conditions de production d'un discours sans envisager la linguistique dans ses rapports avec l'extra-linguistique. Le discours est en effet une pratique sociale, au sens marxiste de ces termes. Nous reviendrons sur ce point, à nos yeux capital, au chapitre VI. Disons seulement dès maintenant, dans une formule approchée, que la pratique discursive, processus de relations, est constituée par l'élaboration du statut linguistique du sujet dans ses rapports à la réalité.

I.4.2. Par une seconde extension, le texte déborde le champ de la linguistique, production orale ou écrite d'un message par le langage, pour englober toutes les productions sémiotiques. SAUSSURE a, le premier, insisté sur le fait que la linguistique est à considérer comme la branche la plus importante d'une science plus générale qu'il nomme « sémiologie ». Elle comprend tous les systèmes de signes (visuels, gestuels...) au moyen desquels on peut transmettre une information. Aussi des recherches se sont-elles développées pour fonder une sémiotique générale, dans l'optique de laquelle toute production humaine se constitue en texte. On peut situer dans cette perspective les travaux de Roland BARTHES, de Julia KRISTEVA et du groupe *Tel Quel*.

Julia KRISTEVA élabore les bases d'une sémiotique littéraire ou « sémanalyse ». Contestant la linéarité du message linguistique, elle définit le texte comme un espace pluridimensionnel, lieu d'insertions et d'intersections permettant de saisir le travail de la signifiante. Par « signifiante », Julia KRISTEVA désigne « le travail de différenciation, stratification et confrontation qui se pratique dans la langue et dépose sur la ligne du sujet parlant une chaîne signifiante communicative et grammaticalement structurée » (*Recherches pour une sémanalyse*, p. 9). Le texte est donc le lieu d'une double orientation dynamique, vers le système signifiant dans lequel il se produit et vers le processus social auquel il participe en tant que discours. Ce double mouvement conditionne à la fois le producteur et le récepteur du message textuel, dans une dialectique qui dénonce le statut traditionnel du sujet producteur : « Engendré par un dehors réel et infini dans son mouvement matériel, et incorporant son destinataire dans la combinatoire de ses traits, le texte se construit une zone de multiplicités de marques et d'intervalles dont l'inscription non centrée met en pratique une polyvalence sans unité possible » (p. 11). Il ne s'agit donc pas, comme on le fait si souvent dans l'enseignement secondaire et au-delà, de « chercher à déterminer le sens, mais d'apprendre à lire la multiplicité des sens ». L'univocité du texte et la bi-univocité du rapport signifiant/signifié sont simultanément dénoncées.

Les derniers travaux de Roland BARTHES s'inscrivent dans la même visée, appliquée à d'autres systèmes sémiotiques. L'extension du texte recouvre ainsi celle du signe et la dépasse même dans la mesure où elle englobe toute production de l'homme, vue comme une pratique signifiante. Ces pratiques signifiantes s'organisent en spectacle dont on peut analyser les ressorts en intertextualité.

Nous n'emploierons pas dans ce volume le terme de « texte » dans cette acception totalisante, puisque nous avons restreint notre problématique à la production linguistique. Par « analyse textuelle », nous entendrons l'approche, à partir de la linguistique, des mécanismes de production des textes de langage écrit ou parlé. Mais nous retiendrons comme une donnée fondamentale la mise en cause de la bi-univocité du signe linguistique et l'affirmation de la pluridimensionnalité de l'espace du texte.

## I.5. SCHÉMA DE LA COMMUNICATION ET TEXTE

**I.5.1.** Pour clarifier les données de l'analyse du discours, la linguistique a fait appel à une science voisine, la théorie de l'information, et aux travaux des ingénieurs des communications. C'est à R. JAKOBSON que l'on doit l'adaptation à la communication linguistique d'un schéma calqué sur le processus d'échange d'informations entre les périphériques d'un ordinateur et l'ordinateur lui-même. Selon ce schéma qui porte son nom, six éléments constitutifs sont nécessaires à la réalisation de tout acte de communication par le langage : 1) un émetteur, encodeur ou destinataire qui est à l'initiative du message à transmettre ; 2) un récepteur, décodeur ou destinataire du message ; 3) un message à transmettre qui est l'objet de la communication ; 4) un code, commun en tout ou en partie à l'émetteur et au récepteur du message ; 5) un canal de communication, canal physique et connexion psychologique qui permet à la communication de s'établir et de se maintenir ; 6) un référent ou contexte, facteur complexe.

CONTEXTE  
DESTINATEUR... MESSAGE ... DESTINATAIRE  
CONTACT  
CODE

Le référent nécessite une longue définition. Il est en effet constitué de données hétérogènes : le référent textuel, de nature linguistique, et le référent situationnel, de nature extra-linguistique. Le référent textuel comprend tous les signes linguistiques qui entourent le texte analysé, le précédent ou le suivent. Le référent situationnel au contraire est formé des innombrables composantes qui s'ajoutent au message sans être explicites dans le discours. Elles comprennent les conditions de production et de réception du message, liées à la situation de l'émetteur et du récepteur, mais aussi des facteurs parasites susceptibles de troubler le déroulement de la communication. C'est le *hic et nunc* infiniment divers, extérieur à l'analyse linguistique, mais qui conditionne l'échange d'informations par le langage dont il détermine l'existence. Il est nécessaire d'explicitier le contenu de ces six facteurs lorsqu'ils interviennent dans la production d'un texte.

1.5.2. Dans le cas d'un texte écrit, auquel nous nous limiterons, l'émetteur est constitué par un ou plusieurs scripteurs selon qu'il s'agit d'une œuvre individuelle ou collective. La nécessité de ce ou de ces scripteurs à l'initiative du texte n'implique aucunement qu'ils soient connus des destinataires du message. Les textes anonymes abondent. Il est à noter que la situation du scripteur diffère sur un point important de celle d'un locuteur oral. Contrairement à ce qui se produit le plus souvent dans un acte de communication parlé, l'émetteur d'un texte écrit n'est pas en contact de communication direct avec ceux auxquels il le destine. Il est toujours à l'initiative d'un message différé. Un laps de temps plus ou moins long s'écoule nécessairement entre la production d'un texte et sa réception, entre la rédaction d'un placard publicitaire et son affichage, entre l'élaboration d'un tract et sa distribution, l'envoi d'une lettre et sa réception. Ce laps de temps connaît une amplitude maximale dans le cas d'un texte littéraire. Un écrivain vise dans sa production non seulement son temps, mais la postérité. Cette production à effet retardé est un des traits dominants de ce type de texte et a pour conséquence de faire passer l'émetteur au second plan, au profit du récepteur. Le cas limite est fourni par les correspondances qui fonctionnent comme textes littéraires sans avoir été écrites dans cette intention.

Les récepteurs d'un texte seront auditeurs s'il s'agit d'une représentation théâtrale ou d'une lecture publique, mais le plus souvent lecteurs. Leur existence comme éléments constitutifs du fonctionnement du texte infirme le mythe du message qui ne s'adresse à personne ou de la littérature sans public. S'il arrive qu'un message ne trouve pas de destinataire, c'est qu'il est perdu en tant que tel et que la fonction communicative n'a pas eu lieu. L'encodeur d'une information la destine à quelqu'un, sinon, il s'abstient de l'émettre. Cette observation s'applique au premier chef à l'œuvre littéraire. L'impression d'un livre suppose la visée d'acheteurs pour le produit qu'on met ainsi en circulation. Le

monologue ne constitue qu'une exception apparente à cette règle de la nécessité d'un récepteur, puisque l'émetteur se dédouble alors en destinataire et destinataire comme l'exprime fort bien l'expression familière : se parler à soi-même. Ce fait est encore plus net dans le monologue dramatique qui, lu ou joué, s'adresse soit aux lecteurs, soit aux auditeurs pour leur donner une information sur la psychologie d'un personnage ou sur l'évolution de la situation (ANALYSE IV).

Le message est constitué par le texte, dont nous poserons les limites en I.6 : il s'agit de l'invariant linguistique qui ne s'use ni ne se modifie de lecture en lecture. Le code est constitué par la ou les langues dans laquelle ou lesquelles le texte est écrit. La première difficulté de la transposition du schéma de JAKOBSON apparaît ici. Une langue naturelle ne possède pas la précision d'un algorithme ou code artificiel. Elle comporte ambiguïtés structurelles, polysémies de termes, et permet plusieurs niveaux d'encodage et de décodage. L'expression au moyen d'une langue naturelle rend donc possible une pluralité d'écritures et de lectures. Le recours aux messages piégés par un contre-code, qu'utilisent par exemple les organisations clandestines de résistance, fournit un cas limite, mais la polyvalence des éléments linguistiques et de leur combinatoire permet de piéger tout message. Les études de SAUSSURE sur les anagrammes en sont une remarquable illustration.

La complexité du référent ou contexte atteint son plus haut niveau lorsqu'il s'applique au texte. Le référent textuel linguistique peut s'envisager de deux manières. Au sens étroit, il désigne l'environnement que constitue l'ensemble d'une œuvre lorsqu'on en analyse un extrait. La division en paragraphes, chapitres, parties, structure ce contexte ; la prise en compte du contexte linguistique de l'œuvre remet en cause, on le voit, la validité de l'explication de texte hors contexte que l'on pratique couramment dans l'enseignement. Au sens large, le référent textuel désigne l'intertextualité, tissu de rapports que l'opération d'écriture-lecture instaure entre des textes parallèles ou en opposition. Cette interférence textuelle est relative, comme l'opération de lecture elle-même, dans la mesure où elle fait appel au contexte socio-culturel de l'émetteur et du récepteur, à leur idéologie.

Le référent extra-linguistique est à l'origine des difficultés majeures. Le caractère différé de la communication textuelle accentue les différences entre le *hic et nunc* du scripteur et celui des auditeurs-lecteurs. Plus ou moins marquées selon le type de discours étudié, elles atteignent, rappelons-le, leur amplitude maximale pour les textes littéraires. Il arrive, à la limite, que le lecteur ne puisse faire que des hypothèses sur le contexte situationnel de l'écrivain. Le référent situationnel pose les rapports de l'homme à la réalité à travers le langage ; il implique donc les conceptions du monde des producteurs de textes et de ceux qui, par leur lecture, réactivent cette production. L'opération de lecture n'est pas, comme on le croit trop souvent, passive ou innocente ; elle constitue un facteur actif et primordial de la dynamique du sens. Écriture et lecture sont sous-tendues par des processus psychologiques encore mal connus et des processus idéologiques dont on ne peut faire abstraction si l'on veut en rendre un compte matérialiste.

**I.5.3.** Utile, on vient de le voir, en ce qu'elle insère le message dans le

processus matériel de la communication, cette modélisation présente cependant certaines insuffisances. Elles intéressent d'abord le schéma même de la communication, dont il faut rappeler le caractère abstrait. Ce schéma ne s'applique en effet en toute rigueur qu'au circuit de la parole, conçu, en termes saussuriens, comme la relation de deux individus isolés et entièrement autonomes, abstraction faite des rapports sociaux qui les constituent en tant qu'individus et en tant qu'interlocuteurs. Mais si l'on rejette cette abstraction, on verra que les six facteurs qu'il peut être bon d'isoler pour la commodité de l'analyse sont en fait largement constitutifs les uns des autres : dans tout acte de communication linguistique, par exemple, le code est constitutif de l'émetteur et du récepteur dans la mesure où la genèse de l'individualité est inséparable de l'acquisition linguistique.

On retrouve les mêmes difficultés dans l'application du schéma de JAKOBSON à des textes littéraires. Les six éléments de la communication définissent alors un cadre qui contraint à des simplifications trompeuses. Cette observation s'applique à quatre des facteurs isolés par l'analyse qui masque une complexité dont on ne peut rendre compte qu'en faisant intervenir des niveaux extérieurs au schéma. Ainsi, pour tout texte qui fait l'objet d'une publication, l'émetteur est sans doute le scripteur qui est à la source du message, mais aussi l'éditeur. Les lecteurs sont bien des récepteurs, mais le public, collectivité plus large et plus diffuse, est indirectement intéressé par la réception du message (on peut, sans l'avoir lu, connaître le contenu d'un livre). Le message est en un sens l'objet livre, marchandise consommable, mais c'est à un autre titre l'invariant linguistique que la lecture ne peut user. Le code enfin est, à un certain niveau, la langue, mais il existe un code de la littérature, sous-code qui s'apparente à un rituel et grâce auquel le message est reconnaissable comme littéraire. Le schéma jakobsonien ne peut offrir les instruments conceptuels qui permettent d'élucider les connexions de ces divers niveaux.

## I.6. TEXTE ET CORPUS

I.6.1. Il reste à préciser, avant d'aborder l'étude des procédures d'analyse auxquelles nous nous sommes confrontés, les limites que nous avons assignées, dans les pages qui suivent, à la problématique du texte et leurs conséquences.

Le premier caractère du texte, objet de notre analyse, est d'être un écrit et, de ce fait, d'être placé sous le signe de la lettre et de ses contraintes. Cette restriction répond à un impératif épistémologique. La stratégie des textes parlés diffère en effet sur deux points fondamentaux de la stratégie de l'écrit. Premièrement, le statut du sujet n'y est pas le même et ce fait constitue un facteur essentiel. Nous nous sommes limités à des textes dans lesquels le sujet est posé comme producteur référentiel, même lorsqu'il s'agit d'un texte anonyme. Il en va tout autrement de nombre d'improvisations orales qui se constituent en textes. Deuxièmement, le texte écrit est produit, nous l'avons dit, dans une perspective de naissance différée qui conditionne sa production et sa réception.

Les pratiques discursives écrites portent les marques qui distinguent et

opposent message écrit et message oral. Rappelons-en deux : l'intonation permet à elle seule, dans une communication orale, d'exprimer l'exclamation, l'interrogation, la surprise, la douleur, la joie, l'indignation. A l'écrit, on a recours à une transposition au moyen de signes typographiques (point d'exclamation, point d'interrogation) ou d'une explication linguistique. On lira des formules du type : « Comment ? dit-elle avec surprise/douleur/étonnement... ». Le scripteur est également contraint de décrire tous les éléments du contexte situationnel dont il désire informer ses auditeurs-lecteurs, ce qui confère au texte une longueur souvent supérieure à celle d'un propos oral. Sur ce plan, le théâtre ne constitue qu'une exception apparente. Le monologue de *Phèdre* que nous étudierons (ANALYSE IV) a certes été écrit pour être joué, mais l'écriture ici précède la lecture et la conditionne. Si le langage dramatique a des caractères spécifiques, il n'échappe pas aux contraintes générales de l'écrit.

Le second caractère du texte que nous retiendrons est sa clôture formelle. Elle est le plus souvent indiquée par des marques typographiques (majuscule à l'initiale et point final après le dernier mot du texte). L'absence de ponctuation dans certains écrits n'abolit pas cette clôture formelle, marquée dans tous les cas par deux blancs typographiques. Ces blancs qui précèdent et suivent tout texte le bornent et cette clôture est toujours présente, même si, par ailleurs, le système de décodage permet de poser l'existence de textes non clos. Les blancs typographiques qui encadrent le texte ont valeur de blancs sémantiques qui limitent un ensemble syntagmatiquement fermé. Ainsi conçu, le texte est appréhendé comme une extension de la phrase, il a comme trait commun avec elle cette clôture syntagmatique faite d'un tissu de concaténations ou enchaînements.

L'espace textuel compris entre ces bornes formelles est structuré en paragraphes, chapitres, parties, tomes, unités qui le subdivisent. Lorsque nous nous écarterons des textes pour lesquels les problèmes de délimitation ne se posent pas puisqu'elle coïncide avec leur clôture (placards publicitaires, courte nouvelle, poème) nous adopterons ces critères formels (isolement d'une tirade par deux blancs) pour déterminer les limites de l'extrait analysé.

**I.6.2.** Le texte que nous envisageons est monolingue et déterminé par un fait culturel spécifique. Il s'agit en l'occurrence de textes français. Ce choix constitue une nouvelle limite motivée à la fois par un impératif pédagogique et une exigence épistémologique. Impératif pédagogique, car ce livre s'adresse surtout aux étudiants qui s'initient à l'étude linguistique du français. Exigence épistémologique : nous posons en effet que, parce qu'elle est un produit social, chaque langue est dotée d'un appareil conceptuel spécifique lié au stade de développement de la société à laquelle elle sert de code. Étendre donc la méthodologie exposée ici à d'autres langues supposait un élargissement de la recherche et l'étude, en particulier, des appareils conceptuels propres aux langues envisagées. Cette hypothèse de travail nous a également conduits à éliminer de notre objet d'étude les textes faits de mots valises qui obéissent à la grammaticalité française comme, par exemple, les poèmes d'Henri MICHAUX. Ils exigent en effet l'élaboration d'un appareil conceptuel d'approche émané des règles de leur système de production. Il y a là matière à une recherche ultérieure intéressante que nous envisageons.

Nous nous limiterons donc à proposer un appareil conceptuel permettant l'analyse, à partir de la linguistique, de textes écrits français. Structurés en espace pluridimensionnel, ils sont bornés par des marques formelles et sous-tendus par un processus de production qui les constitue en pratique discursive.

Il faut enfin dissiper un malentendu possible à propos du problème du corpus. Les analyses textuelles qui forment la seconde partie de ce volume n'ont été proposées qu'à titre d'exemple. La méthode préconisée peut en effet s'appliquer à tout texte écrit français. Nous disposons donc d'un très vaste corpus. Il ne faudrait pas en conclure qu'il s'agit d'une donnée neutre et indifférente ; même lorsqu'on le formule en termes aussi vastes, un corpus est le résultat de choix qui supposent des rejets et des exclusives. Le nier, c'est nier la place de l'idéologie et de l'histoire, car elles conditionnent la constitution de tout corpus linguistique. Notre choix à l'intérieur de ce corpus n'a pas non plus été neutre. Il a d'abord été motivé par notre perspective pédagogique, elle-même conditionnée par le cadre actuel de l'enseignement français, avec toutes les implications idéologiques que cela suppose et auxquelles il serait naïf de croire échapper complètement. Les textes littéraires que nous avons retenus ont droit de cité dans les manuels scolaires, c'est dire qu'ils appartiennent à un domaine socio-culturel étroitement borné qui a ses exclusives. Nos deux premières analyses portent sur des textes dits « non littéraires », mais eux aussi conditionnés par le lieu de leur production et de leur réception : publicité essentiellement destinée à des intellectuels. La réunion de textes aussi divers n'est pas le fait du hasard. Elle a pour objet de faire apparaître les mécanismes communs qui les sous-tendent et qui sont l'expression dialectique de l'idéologie dominante et de la possibilité de sa mise en cause. Il s'agit pour nous de proposer une procédure d'analyse du texte qui désoculte le modèle idéologique de lecture auquel ils sont soumis, permettant ainsi une lecture consciente, une mise en question.

## I.7 Bibliographie complémentaire

1. SAUSSURE (Ferdinand de), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1966. Lire en particulier : 1<sup>re</sup> partie, Chap. III, p. 23-35 ; 2<sup>e</sup> partie, Chap. I, II, III et IV, p. 97-169.
2. BENVENISTE (Émile), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966. Lire en particulier : « Nature du signe linguistique », p. 49-55 ; « Structure des relations de personne dans le Verbe français », p. 225-236 ; « la Nature des pronoms », p. 251-257.
3. TODOROV (Tzvetan), *Théorie de la littérature* (textes choisis des formalistes russes), Paris, Le Seuil, 1965. Lire en particulier : EIKHENBAUM (Boris), « la théorie de la méthode formelle », p. 31-75.
4. JAKOBSON (Roman), *Essais de linguistique générale*, Paris, Éd. de Minuit, 1969. Lire en particulier : « Linguistique et poétique », Chap. XI, p. 209-221.
5. JAKOBSON (Roman), « Sur l'art verbal de W. Blake et d'autres peintres-poètes », Coll. *Change*, série « Hypothèses », p. 75-102, Paris, Seghers-Laffont, 1972.
6. SPITZER (Léo), *Études de style*, Paris, Gallimard, 1970. Lire en particulier : « Art du langage et linguistique », p. 45-80.
7. RIFFATERRE (Michaël), *Essais de Stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971. Lire en particulier : « le Contexte Stylistique », p. 64-94.
8. GUESPIN (Louis), « Problématique des travaux sur le discours politique », revue *Langages* n° 23, p. 3-24, Paris, Didier-Larousse.
9. PÊCHEUX (Michel), *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod, 1969. Lire en particulier : p. 5-23.

10. Revue *Langages* n° 24 Paris, Didier-Larousse, « Épistémologie de la linguistique ». Lire en particulier : KRISTEVA (J.), « les Épistémologies de la linguistique », p. 3-13 ; HAROCHE (Cl.), HENRY (P.), PÊCHEUX (M.), « la Sémantique et la Coupure saussurienne : langue, langage, discours ».
11. KRISTEVA (Julia), *Recherches pour une sémanalyse, Séméiotikè*, Paris, Le Seuil, 1969. Lire en particulier : « le Texte et sa science », p. 7-26.
12. BARTHES (Roland), *le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Le Seuil, 1953.
13. BARTHES (Roland), *le Plaisir du texte*, Paris, Le Seuil, 1973.
14. COQUET (Jean-Claude), « Sémiotiques », revue *Langages* n° 31, p. 3-12, Paris, Didier-Larousse.
15. SCHAFF (Adam), *Langage et Connaissance*, Paris, Anthropos, 1969. Lire en particulier : « Langage et Réalité », p. 151-175.
16. DERRIDA (Jacques), *De la grammatologie*, Paris, Ed. de Minuit, 1967.
17. GUESPIN (Louis), *L'analyse du discours. Problèmes et perspectives*. Ed. de la Nouvelle Critique. Paris 1975.

## II

### L'ANALYSE DU DISCOURS SELON LA MÉTHODE DISTRIBUTIONNELLE

#### II.1. OBJETS ET FONDEMENTS DE LA MÉTHODE

**II.1.1.** Tandis que la linguistique européenne se développait à partir des thèses du cours de linguistique générale de SAUSSURE, les travaux de SAPIR (1921), puis de BLOOMFIELD, orientaient la linguistique américaine dans une voie parallèle en bien des points à celle qu'avait tracée le linguiste genevois. La théorie de BLOOMFIELD exposée dans *Language* (New York, 1933) est influencée par le développement de la psychologie behaviouriste, selon laquelle tout comportement est à envisager comme réponse à un stimulus. Pour BLOOMFIELD, un acte de parole se présente comme un type de comportement particulier, déterminé par la situation dans laquelle il apparaît, qui constitue son stimulus. Il s'oppose ainsi par cette conception mécaniste au mentalisme, théorie selon laquelle la parole doit s'expliquer comme l'effet des pensées du sujet parlant. L'étude de la parole consistera à la décrire en faisant abstraction du sens, qui renvoie à la situation et, par conséquent, à des sciences extérieures à la linguistique. Cette exclusion permet de se garder des inférences du mentalisme et nécessite la mise au point d'une méthode formelle d'analyse qui permette de rendre compte de la grammaire d'une langue en terme de « taxinomie », c'est-à-dire de classification des données.

**II.1.2.** Les successeurs de BLOOMFIELD, NIDA, GLEASON et surtout Zellig S. HARRIS développent ces hypothèses de travail sous le nom de « distributionnalisme ». Pour cette théorie, la description des différents contextes dans lesquels une unité peut apparaître est non seulement une condition nécessaire, mais une condition suffisante de la description de ces unités. La méthode consiste donc à définir avec rigueur une technique formelle de segmentation de la chaîne parlée en unités discrètes, définies uniquement par les relations de substitution et de concaténation qu'elles entretiennent avec leur environnement textuel. Cette recherche aboutit en grammaire à l'analyse en constituants immédiats, description des combinaisons hiérarchisées des diverses unités ainsi obtenues, en allant de l'unité minimale à l'unité de rang immédiatement supérieur, du phonème au morphème, du morphème au syntagme.

L'analyse est sous-tendue par la reconnaissance de quelques propriétés fondamentales du langage.

1) Elle pose d'abord le caractère discret des éléments du langage, déjà affirmé par SAUSSURE. On opère donc une segmentation dans le continuum physique du flux verbal pour repérer les éléments discrets en éliminant de la recherche linguistique les facteurs qu'on ne peut isoler comme des discontinuités.

2) Pour les distributionnalistes, les éléments grammaticaux sont arbitraires et leurs combinaisons linéaires. Ils sont exclusivement définis par leur environnement : l'environnement d'un élément dans un énoncé est constitué par les éléments qui le précèdent et/ou le suivent dans cet énoncé. On définit à partir de là la distribution d'une unité comme l'ensemble des environnements dans lesquels elle peut apparaître : l'environnement d'un élément A est la disposition effective de ses co-occurents, c'est-à-dire des autres éléments, chacun dans une position déterminée, avec lesquels figure A pour produire un énoncé. Les co-occurents de A sont appelés la sélection de A pour cette position. HARRIS précise en outre que si un élément A figure dans l'environnement X, et un élément B dans l'environnement Y, la différence de sens entre A et B est celle de la gamme des environnements X de A et Y de B, ce qui permet de ne pas attribuer à A et à B un sens inhérent.

3) Les distributionnalistes posent enfin le caractère fini des combinaisons grammaticales réalisées : ils envisagent toute phrase et/ou tout énoncé transphrastique produit comme un corpus clos.

4) Ils constatent enfin que la grammaire d'une langue est fondée sur des restrictions de combinaison par rapport à tous les possibles théoriques. Ces restrictions sont encore beaucoup plus fortes lorsqu'on envisage les diverses possibilités de structure de phrase et leur enchaînement qui repose sur une combinaison très limitée.

**II. 1.3.** Ces observations conduisent HARRIS à appliquer la méthode distributionnelle et ses résultats en langue à l'analyse du discours. Deux articles publiés dans la revue *Language* (tome 28, 1952) développent les principes de cette démarche. Pour HARRIS, l'analyse du discours peut s'envisager à un double point de vue :

Premièrement, l'étude des rapports entre la culture et la langue. Ce problème sera laissé de côté dans le processus d'analyse puisque, dans la perspective bloomfieldienne comme dans la perspective saussurienne, il est considéré comme extra-linguistique.

Deuxièmement, le dépassement des limites de la linguistique de la phrase au moyen des techniques de repérage élaborées pour l'analyse en constituants immédiats. Il s'agit de déterminer, dans un texte pris comme un corpus clos, l'occurrence de tel ou tel élément linguistique en fonction de l'occurrence d'autres éléments linguistiques avec lesquels il est en relation de proximité immédiate ou de substituabilité. En étudiant ainsi le type de distribution constitué par les combinaisons spécifiques à un discours suivi fait de phrases prononcées ou écrites par une ou plusieurs personnes, dans une même situation, on peut faire apparaître par une procédure formelle un type de structure propre à ce discours. Cette structure éclairera la combinaison de phrases entre elles, mais peut aussi fournir des éléments utilisables pour l'étude des rapports du discours à la situation dans laquelle il est produit. Elle peut en effet faire apparaître une corrélation entre un type de situation et un type de structure discursive, caractérisée par des schèmes spécifiques de récurrence formelle. Cette corrélation donne statut de signification aux caractéristiques formelles ainsi mises à nu en fournissant les éléments propres à constituer une typologie des discours.

La méthode se fonde sur le repérage des morphèmes du texte en tant qu'éléments isolables et sur l'observation de leur répétition, mais il est essentiel d'étudier ces co-occurrences en fonction du texte particulier que l'on s'est donné pour objet et non en fonction de ce qui existe dans la langue. L'analyse en constituants immédiats ramène par exemple toute phrase du français à la structure élémentaire SN + SV (Syntagme nominal + Syntagme verbal). Il est donc évident que tout texte français peut être réduit à cette structure de base. Ce type de réduction serait sans intérêt en analyse du discours puisque, au lieu de faire apparaître la structure particulière des phrases d'un texte dans l'ordre de leur succession, elle se bornerait à le présenter comme une suite de SN + SV, retrouvant ainsi la caractéristique de toute phrase française. Le point de départ de l'analyse sera donc strictement limité à l'observation des occurrences et co-occurrences constatées dans le texte étudié. Il permettra de déterminer, selon la formule célèbre de HARRIS, « non pas ce que le texte dit, mais comment il le dit, ce que sont les schèmes de récurrence des principaux morphèmes qui le forment ».

## II.2. ENVIRONNEMENTS IDENTIQUES OU ÉQUIVALENTS

**II.2.1.** Comment établir les occurrences d'éléments ? Les bornes à l'intérieur desquelles s'opère le repérage sont celles de la phrase. On observe les caractéristiques distributionnelles de morphèmes ou de groupes de morphèmes dans la phrase où ils figurent, qui est traitée comme un ensemble, et on cherche à établir des schèmes de récurrence entre les ensembles constitués par les phrases d'un texte et les sous-ensembles qui les composent.

Dans la mesure où l'analyse distributionnelle fait abstraction du sens, il faut exclure que dans un texte certains éléments soient *a priori* plus importants que les autres. Ils ne comportent aucun morphème privilégié et les critères à partir desquels on organisera la structure des phrases et du texte se fondent sur l'observation de particularités de distribution établies grammaticalement. On étudie donc l'occurrence relative des éléments les uns par rapport aux autres. Menée avec rigueur, l'analyse distributionnelle d'un discours rend compte de l'occurrence relative de tous les éléments de ce discours. Le point de départ consiste à rechercher les éléments à environnements identiques dont les distributions sont semblables, afin de les regrouper dans une classe. Cette structure répétitive simple est fréquente dans certains types de discours comme les textes publicitaires, les légendes à construction en écho ou certains poèmes à forme fixe.

**II.2.2.** La complète identité d'environnement de deux éléments est toutefois un phénomène assez exceptionnel dans la plupart des discours et, si on se limitait à relever ce type de récurrence, l'analyse ne pourrait pas progresser. Aussi HARRIS élargit-il le critère d'identité des environnements en posant la notion d'« équivalence » : deux parties d'un discours qui ont un environnement identique dans une occurrence  $X_1$  sont équivalentes même si, dans une occurrence  $X_2$ , elles n'ont pas le même environnement. Supposons un texte très redondant du type :

- 1) *Les étudiants regagnent la ville à la rentrée universitaire.*
- 2) *Les étudiants regagnent la ville à la fin du mois d'octobre.*
- 3) *Les difficultés de circulation s'aggravent après la rentrée universitaire.*
- 4) *Les librairies retrouvent leur clientèle après la fin du mois d'octobre.*

On écrira que *la rentrée universitaire* et *la fin du mois d'octobre* sont deux séquences équivalentes puisqu'elles figurent dans un même environnement : *les étudiants regagnent la ville à*, dans les phrases 1 et 2. Cette équivalence s'étend aux phrases 3 et 4, ce qui permet de déduire que *les difficultés de circulation s'aggravent après* (phrase 3) et *les librairies retrouvent leur clientèle après* (phrase 4) sont des séquences équivalentes au second degré à : *les étudiants regagnent la ville à*.

Pour formuler ces constatations en termes généraux, nous dirons que si, dans un texte, on repère les éléments AM et AN, M est équivalent à N, ce qui s'écrit :  $M = N$ .

Si on rencontre ultérieurement des suites BM et CN ou MB et MC, on déduit de l'équivalence précédente que  $B = C$ .

Si le texte fournit alors les suites BK et CL,  $K = L$ .

On constitue ainsi une chaîne d'équivalences qui peut se poursuivre tant qu'on rencontre de nouveaux chaînons. Insistons sur le fait que, dans cette procédure, l'ordre d'apparition des éléments d'une suite n'est pas pris en compte pour l'établissement d'une chaîne d'équivalences : on retiendra aussi bien l'occurrence BM que l'occurrence MB.

Si nous complétons le texte pris comme exemple par :

- 5) *Il ne faut pas s'étonner si les librairies retrouvent leur clientèle, mais il est fastidieux de faire des courses si les difficultés de circulation s'aggravent.*

On écrira que *il ne faut pas s'étonner si* est équivalent de *il est fastidieux de faire des courses si*.

Il faut noter que l'élément de coordination *mais* n'a pas été pris en compte pour l'établissement de notre chaîne d'équivalences. On se bornera, à l'étape suivante de l'analyse, à noter cet élément entre parenthèses devant la séquence qu'il introduit. Il est en effet indispensable de procéder à l'établissement des équivalences avec la plus extrême rigueur, de façon à ce qu'au terme de l'analyse on puisse retrouver tous les éléments qui figurent dans le texte. Sans cette précaution méthodologique, tout serait équivalent à tout et la procédure serait sans objet.

Le relevé minutieux des éléments identiques et équivalents permet d'établir des chaînes à partir desquelles on construit des classes d'équivalences susceptibles de rendre compte de la structure du discours.

## II.3. CONSTITUTION DE CLASSES D'ÉQUIVALENCES

II.3.1. Une fois repérés éléments identiques et équivalents, on les regroupe en classes d'équivalences. Dans l'exemple théorique pris en II.2.2, nous avons relevé les formules  $A = B$  et  $B = C$ . Nous considérerons donc A

B et C comme membres d'une même classe d'équivalences E. De même MNKL forment une seconde classe d'équivalences F. Un tel regroupement permet de rendre compte à la fois de la concaténation des classes dans une phrase et de leur succession dans l'ensemble du discours. On affecte à cette fin chaque occurrence d'élément d'un indice. Dans le texte type cité en II.2.2, nous aurons ainsi :

- $E_1$  : *les étudiants regagnent la ville à*
- $E_2$  : *les difficultés de circulation s'aggravent après*
- $E_3$  : *les librairies retrouvent leur clientèle après*

Ces trois séquences sont membres de la classe d'équivalences E. Une deuxième classe est formée par :

- $F_1$  : *la rentrée universitaire*
- $F_2$  : *la fin du mois d'octobre*

Nous pouvons ajouter à cette seconde classe :

- $F_3$  : *il ne faut pas s'étonner si*
- $F_4$  : *mais il est fastidieux de faire des courses si*

en observant que, dans ces deux derniers exemples F précède E, alors qu'il le suit dans les deux premiers.

Le texte s'écrit alors sous forme symbolique :

— E	F	—
— E	F	—
— E	F	—
— E	F	—
— F	E	—
— F	E	—

Il est possible, en recourant à des transformations grammaticales permises par l'analyse en constituants immédiats (voir II.4), d'inverser l'ordre d'occurrence des classes dans la phrase et de rétablir ainsi l'ordre EF. Le texte apparaît alors comme un schéma de récurrence régulier de EF.

**II.3.2.** On représente sa structure sous forme d'un tableau à double entrée, dans lequel les symboles de la rangée horizontale rendent compte de la répartition des classes d'équivalences dans une seule phrase ou dans une sous-phrase. Les classes figurent dans l'ordre où elles apparaissent dans la phrase, telle qu'on la lit dans le texte ou telle qu'elle a été transformée par une technique de manipulation étudiée en II.4. L'ordre horizontal peut donc être modifié du fait de l'analyste. Les colonnes verticales indiquent les différents membres des classes d'équivalences dans l'ordre d'occurrence des phrases où ils figurent. Contrairement à ce qui se produit pour les séquences horizontales, l'ordre vertical ne peut être modifié par la procédure d'analyse. Notre texte type sera figuré par le tableau suivant :

— E <sub>1</sub>	F <sub>1</sub>	—
— E <sub>1</sub>	F <sub>2</sub>	—
— E <sub>2</sub>	F <sub>1</sub>	—
— E <sub>3</sub>	F <sub>2</sub>	—
— E <sub>3</sub>	F <sub>3</sub>	—
— E <sub>2</sub>	F <sub>4</sub>	—

Ce tableau représente chaque phrase du texte comme une suite de classes d'équivalences. L'axe horizontal figure l'enchaînement des classes obtenu dans une seule phrase ou sous-phrase, et l'axe vertical figure les phrases successives.

L'exemple construit pour la simplicité de l'exposé ne saurait toutefois faire illusion. Il est très rare, comme le souligne HARRIS, qu'un texte soit si immédiatement redondant qu'on puisse d'emblée rendre compte de la totalité de l'énoncé par cette méthode directe. Le plus souvent, le relevé des éléments identiques et équivalents ne permet que l'amorce de classes d'équivalences. Pour aller plus loin et faire apparaître des récurrences moins évidentes, il est nécessaire de dépasser le cadre des informations données par le texte pour avoir recours aux connaissances grammaticales fournies par la langue, grâce auxquelles on réduit certaines différences formelles.

## II.4. LE RECOURS AUX TRANSFORMATIONS GRAMMATICALES

**II.4.1.** Le passage des équivalences d'environnement aux équivalences grammaticales nécessite la mise en œuvre d'une technique de manipulation des phrases fondée sur les connaissances linguistiques de l'analyste. Elle a pour objet d'étoffer les classes déjà obtenues au terme de la première étape, en faisant apparaître des récurrences dissimulées sous des différences formelles superficielles et réductibles.

La comparaison entre des phrases du texte envisagé et des phrases extérieures permet de procéder à des transformations grammaticales, grâce auxquelles on peut produire de nouveaux chaînons pour les chaînes déjà constituées. Afin de réduire les différences, on réécrit donc certains segments du texte, syntagmes ou séquences plus larges, en segments grammaticalement équivalents qui présentent l'avantage de pouvoir être intégrés aux chaînes. Il s'agit en effet, répétons-le, d'une technique d'appoint, dont l'emploi ne se justifie que dans la mesure où il fait progresser la constitution des schèmes de récurrence.

La réécriture d'une phrase active sous sa forme passive est sans doute la plus connue des transformations utilisables. Elle permet de poser par exemple que *On a vendu cette année des millions de bouteilles de X* est équivalent à *Des millions de bouteilles de X ont été vendues cette année.*

La technique de manipulation des phrases préconisée est basée sur le repérage de l'occurrence liée ou dépendante de certains morphèmes qui les composent. On exploitera ensuite les possibilités de simplification ou de substitution qui en découlent. Les pronoms personnels, les possessifs, les démonstratifs, les relatifs et d'une façon plus large tous les anaphoriques se prêtent particulièrement à ce type d'opération : il s'agit en effet de termes ou d'expressions dont la

présence est liée à d'autres termes ou expressions du texte qu'ils représentent. Ils comprennent, outre les pronoms, certains adverbes tels que *ici, là, alors, en, y...*

La manipulation la plus simple pour faire disparaître certaines différences formelles entre les phrases consiste à remplacer les anaphoriques par les termes ou expressions qu'ils représentent. Supposons que le texte proposé en II.2.2 se poursuive ainsi :

- 6) *Les étudiants déjeunent le plus souvent au restaurant universitaire.*
- 7) *Ils en sortent vers 13 heures et peuvent alors profiter de la bibliothèque qui est toute proche.*
- 8) *L'accès leur en est donc facile.*

On peut sans difficulté réécrire les phrases 7 et 8 sous la forme :

- 7 bis) *Les étudiants sortent du restaurant universitaire vers 13 heures :*  
C — *Les étudiants peuvent profiter de la bibliothèque vers 13 heures :*  
*La bibliothèque est toute proche.*
- 8 bis) C — *L'accès de la bibliothèque est facile pour les étudiants.*

REMARQUE : Le symbole C désigne un élément de coordination. Il est placé en tête du segment qu'il introduit (voir ci-dessous, règle 9).

**II.4.2.** Dans une première étape de sa théorie (« Discourse Analysis », 1952) HARRIS emprunte à l'analyse en constituants immédiats les règles de réécriture permettant d'effacer les différences réductibles. Elles tendent toutes à diviser les phrases en segments aussi semblables que possible et par conséquent de plus en plus homogènes. Un recours rigoureux à cette technique de réécriture suppose donc la connaissance des acquis essentiels de la linguistique structurale appliquée au français et des règles d'une grammaire reformulée en ces termes. On en trouvera le détail, par exemple, dans les grammaires élaborées par Jean DUBOIS. Il est toutefois possible de dresser la liste des règles auxquelles on a le plus souvent recours en analyse du discours. Nous citerons les plus importantes :

Précisons que N = nom, V = verbe, A = adjectif, P = préposition, C = conjonction, R = règle. Les indices désignent l'ordre d'occurrence des morphèmes particuliers dans la phrase. La numérotation des règles répond à un souci de clarté, mais n'implique ni liaison entre elles ni ordre dans leur emploi. C'est un simple repérage qui permet des références ultérieures.

$$R_1 : N_1 VN_2 = N_2 V^* N_1$$

(L'astérisque est le signe de la transformation passive.)

EXEMPLE : *Jean aime Marie = Marie est aimée par Jean.*

$$R_2 : N \text{ qui } V_1 V_2 = NV_1 : NV_2$$

EXEMPLE : *L'enfant qui joue oublie l'heure = L'enfant joue : l'enfant oublie l'heure.*

$R_3 : N_1 V_1 N_2 \text{ qui } V_2 = N_1 V_1 N_2 : N_2 V_2$

EXEMPLE : *Pierre regarde le train qui s'éloigne = Pierre regarde le train : le train s'éloigne.*

$R_4 : \left\{ \begin{array}{l} AN \\ NA \end{array} \right\} V = N \text{ est } A : NV.$

EXEMPLE : *L'enfant amusé regarde = L'enfant est amusé : l'enfant regarde.*

$R_5 : N_1 V \left\{ \begin{array}{l} AN_2 \\ N_2 A \end{array} \right\} = N_1 VN_2 \text{ qui est } A = N_1 VN_2 : N_2 \text{ est } A$

EXEMPLE : *Les enfants observent le spectre solaire = Les enfants observent le spectre qui est solaire = les enfants observent le spectre : le spectre est solaire.*

$R_6 : N_1 \text{ est } N_2 = N_1 = N_2$

EXEMPLE : *La table est un meuble = la table = un meuble.*

$R_7 : NV \text{ que } NV = NV : NV$

EXEMPLE : *Jean dit que Pierre a téléphoné = Jean dit : Pierre a téléphoné.*

$R_8 : N_1 PN_2 = N_1 A_2$

(Le second nom apparaît ici sous sa forme adjectivale après le premier nom.)

EXEMPLE : *le printemps en Provence = le printemps provençal.*

$R_9$  : Si on rencontre XCY, alors  $X = Y$  à condition que X et Y appartiennent à la même classe grammaticale.

EXEMPLE : *J'ai cherché ce document mais je ne l'ai pas trouvé = J'ai cherché ce document : je ne l'ai pas trouvé.*

Le coordonnant ainsi effacé sera noté dans le tableau à double entrée sous la forme C en tête du segment qu'il précède.

La règle 9 appelle une observation : ce traitement des outils de coordination entraîne en effet l'effacement de l'ordre logique des rapports entre propositions. Il se réfère à la thèse selon laquelle le discours est une suite linéaire intangible en ce qui concerne la successivité des phrases. Dans une étape ultérieure (*Structures mathématiques du langage*, 1968) HARRIS, influencé par la théorie transformationnelle de CHOMSKY, affine l'analyse de la coordination en posant plusieurs types d'équivalence possibles selon la nature du coordonnant et des rapports logiques qu'il instaure entre les éléments qu'il coordonne. Cet enrichissement ne modifie pas toutefois fondamentalement la méthode à ce niveau.

II. 4.3. Les transformations grammaticales dans le cadre de l'analyse du discours restent, pour HARRIS, un procédé opératoire destiné à dégager la structure optimale du texte. On entend par « structure optimale » celle qui permet l'intégration maximale d'éléments dans les classes d'équivalence de départ en laissant de côté le plus petit nombre de restes. « Pour un discours Di donné, on appellera transformé de Di tout discours TDi obtenu à partir de Di par le seul moyen de transformations paraphrastiques effectuées sur les phrases de Di. Pour

chaque  $D_i$ , il existe au moins un TDi optimal, dans lequel on trouve une chaîne d'équivalences plus longue que dans tout autre TDi ». (*Structures mathématiques du langage*, p. 166). La méthode aboutit donc à la segmentation des textes en une série d'éléments primaires à partir desquels on constituera le tableau à double entrée (v. II. 5. 5). Aucune place n'est accordée, au terme de cette réduction, à l'ambiguïté structurelle qui sera tout au plus constatée. Nous reviendrons sur ce point en II. 6. 3.

Les manipulations des phrases demandent la même rigueur que l'établissement des équivalences d'environnement. La procédure utilisée consiste exclusivement à faire subir aux phrases du texte des transformations paraphrastiques qui ne modifient pas leur contenu informationnel. Les opérations de réécriture permettent de passer, au moyen de règles entièrement explicitées, d'une forme grammaticale à une forme grammaticalement équivalente. Il est indispensable, dans ces opérations, de tenir compte de tous les éléments manipulés afin qu'au terme de la réduction en segments récurrents et en restes, on dispose de tous les matériaux nécessaires pour reconstruire le texte sous sa forme de départ. Cette exigence théorique fait de la réécriture des textes par transformation une opération longue et souvent très complexe.

## II. 5. DÉROULEMENT DU PROCESSUS D'ANALYSE

**II. 5. 1.** L'application de la méthode distributionnelle à l'analyse du discours met en œuvre un processus spécifique de découpage des textes, très minutieux, qui nécessite un ordre rigoureux dans l'exécution des opérations qu'il comporte. On distingue quatre étapes successives.

### II. 5. 2. Recherche des classes d'équivalences opératoires

Soit un texte X. On numérote de 1 à ... n les phrases de X dans leur ordre de succession dans le texte.

Pour repérer les classes d'équivalence révélatrices de sa structure, on collecte d'abord les morphèmes ou groupes de morphèmes qui ont des environnements identiques dans une phrase et on les place dans une classe d'équivalence.

Si X comporte les occurrences AF et BF, on écrira que  $A = B$  et on les rangera dans la même classe. Dans un second temps, on rassemble les éléments linguistiques équivalents aux premiers parce qu'ils apparaissent dans les environnements équivalents et on les ajoute aux classes amorcées en construisant ainsi le début d'une chaîne.

Si X présente ensuite l'occurrence BE,  $F = E$  et on dispose de deux classes, une classe S comprenant A et B et une classe T comprenant F et E. Cette opération permet de ramener un certain nombre d'éléments linguistiques ou de séquences d'un texte à quelques classes d'équivalence par simple référence à leur position.

Si X se compose par exemple de la suite de phrases :

AF ; BE ; CG ; BF ; ME ; AG ; NE ; NG ; MH,

on regroupera l'ensemble de ces phrases dans les classes S et T.

— la classe S inclut : A, B (à cause de AF et BF), C (à cause de AG et CG), M et N (à cause de BE et ME et NE).

— La classe T comprend : F, E (à cause de BF et BE), G (à cause de AF et AG) et H (à cause de ME et MH).

Pour la détermination et l'établissement des classes, l'analyste suit le déroulement linéaire du texte.

Cette phase se limite à un recensement de matériaux. Mais à ce stade on rencontre pourtant une première difficulté, le découpage n'est pas toujours automatique ; il y a plusieurs façons de scinder une phrase en segments équivalents. Le choix entre les options est alors guidé par leur efficacité ultérieure. Il faut se demander comment la classe ainsi constituée fonctionnera dans le texte. Si elle ne permet pas de poursuivre la réduction, en incluant de nouveaux chaînons, elle doit être abandonnée. HARRIS préconise comme point de départ des chaînes les mots souvent répétés (les mots clés du texte), à l'exclusion de termes comme les articles ou les prépositions, présents dans la presque-totalité des phrases françaises et qui ne peuvent, à ce titre, être révélateurs de la structure spécifique d'un discours. Malgré l'exclusion toujours affirmée de toute référence au sens en cours d'analyse, le recours aux mots clés pour construire les premiers éléments des chaînes rend possible de réintroduire le facteur de signification au niveau de l'interprétation des résultats.

### II.5.3. Segmentation du texte

La seconde opération consiste à segmenter les phrases de X traitables à ce point de l'analyse en séquences comportant une successivité récurrente des classes constituées. Dans l'exemple pris en II.5.2, le texte proposé se compose de phrases qui contiennent un membre de la classe S immédiatement suivi d'un membre de la classe T ; le texte sera donc divisé en une succession de segments ST. L'opération est plus complexe lorsqu'un discours comprend des éléments disparates. Il comporte le plus souvent plusieurs chaînes d'équivalence, des restes qu'il n'est pas possible d'intégrer aux schèmes de récurrence et des phrases non immédiatement réductibles. Dans ce cas on opère une première segmentation qui laisse de côté toutes les phrases du texte dans lesquelles on n'observe pas une succession régulière des classes déjà existantes. Et on passe à l'étape suivante pour pouvoir compléter, voire modifier la segmentation.

### II.5.4. Recours aux équivalences morpho-syntaxiques

L'appel aux règles de grammaire permet de pousser plus loin la réduction. La difficulté de la procédure se situe encore ici au niveau des options possibles. Il ne s'agit pas en effet de réécrire à partir du texte la grammaire de la langue, mais d'écrire, à partir des données de la langue, la grammaire du texte. Cette considération théorique intervient au niveau des substitutions ou réductions des occurrences liées. Toutes les réécritures possibles ne sont pas opératoires et là encore on écarte les reformulations qui s'éloignent des schèmes de récurrence. Supposons par exemple une construction relative du type : *L'enfant qui joue oublie l'heure*. On peut selon l'opportunité, pour le texte envisagé, segmenter

cette phrase sous la forme : *l'enfant qui joue — oublie l'heure* ou bien, en choisissant d'appliquer la règle 2 (voir II. 4. 1) : *l'enfant joue — l'enfant oublie l'heure*. Prenons un autre exemple : les pronoms personnels sont des proformes. Dans le texte proposé en II. 4. 1, il est opératoire de remplacer ces éléments par les termes du texte qui les représentent. Il peut se faire au contraire que la récurrence des éléments linguistiques pronominaux constitue un des traits spécifiques de la structure d'un discours. L'analyse de nombreux placards publicitaires permet de vérifier ce fait. Le remplacement des pronoms par les termes qu'ils représentent est dans ce cas à écarter.

On constate une seconde difficulté. Au fur et à mesure qu'on fait intervenir la procédure de réécriture, on procède à une désambiguïsation grammaticale du texte, puisque chaque option entre plusieurs découpages possibles supprime, au nom du critère de récurrence, les autres solutions envisageables. Le souci toujours présent de maintenir intact le contenu informationnel des phrases manipulées ne pallie pas pleinement cette difficulté. La constitution de segments grammaticaux de plus en plus homogènes tend à réduire le texte à une structure non ambiguë.

On obtient presque toujours des restes au terme de cette nouvelle réduction. Si on a procédé à l'étude d'un extrait, ils sont envisagés comme les amorces des chaînes d'équivalence appartenant à d'autres fragments du discours ou à une autre typologie discursive. Si l'analyse porte sur l'intégralité d'un texte bref, les restes sont traités comme des éléments secondaires appartenant à un autre type de structure discursive. On aura soin de les faire figurer à la dernière étape de la procédure, lorsqu'on établira la représentation de la structure du texte.

#### II. 5. 5. Constitution du tableau à double entrée

Il reste à effectuer une opération de réécriture du texte sous forme d'un tableau de récurrences à double entrée (défini en II. 3. 2). Il explicite, en respectant rigoureusement l'ordre de successivité des phrases, la grammaire du texte X mise à jour au terme des opérations de segmentation et de manipulation des phrases de X. Le tableau visualise le bilan structurel de X. L'essentiel, pour ne pas fausser les résultats, est de faire figurer tous les éléments de X dans la construction du tableau. Il faut donc résoudre le problème de l'inclusion des restes, parfois importants, constitués par les matériaux linguistiques non récurrents qu'on n'a pu placer dans aucune classe d'équivalence. Le seul facteur intéressant dans la perspective distributionnelle est de montrer le rapport de position entre ce matériau restant et les schèmes de récurrence constatés. Aussi opère-t-on une distinction parmi les éléments que l'analyse n'a pas pris en compte.

1) Les éléments ou séquences qui n'entrent dans aucune classe d'équivalence, mais qui sont liés grammaticalement à un membre d'une classe, entrent avec lui dans sa colonne.

2) Les éléments ou séquences qui n'entrent pas dans une classe d'équivalence et qui ne sont pas liés grammaticalement à un membre d'une classe sont notés dans une colonne spéciale prévue au début du tableau.

L'interprétation des résultats fournit à l'analyste une information sur la structure des divers éléments de X par rapport à un schème de récurrence spécifique.

## II.6. LIMITES DES RÉSULTATS ET DÉPASSEMENT DE LA THÉORIE

**II.6.1.** La méthode distributionnelle se présente comme une base scientifique offerte aux chercheurs qui désirent appliquer à l'étude des textes les acquis de la linguistique. Son objectif est certes modeste, puisqu'elle se propose seulement de rendre perceptible à l'analyste la combinatoire spécifique des schèmes de récurrence qui caractérisent un discours. Elle fournit aussi, si l'on dépasse le cadre du texte analysé, des éléments d'information à partir desquels HARRIS et ses disciples ont tenté d'élaborer scientifiquement une typologie des discours.

Mais la méthode laisse de côté, du moins au niveau des affirmations de principe, tout ce qui se rattache aux problèmes du sens et de son interprétation. Cette technique d'approche ne dépasse donc pas les limites de l'étude de la spécificité formelle des discours. Elle présente cependant l'avantage méthodologique de permettre l'établissement rigoureux d'un schéma structurel utilisable, au terme de l'analyse, pour éclairer certains problèmes de sens. La lecture du tableau à double entrée peut, par exemple, fournir les matériaux d'une étude ultérieure des divers éléments sémantiques qui entrent dans une même classe d'équivalence, à condition toutefois d'avoir toujours soin de distinguer équivalence de position et identité de sens.

**II.6.2.** La perspective distributionnaliste innove en outre sur un point capital. HARRIS s'oppose aux structuralistes européens dans la mesure où il considère tout discours — publicitaire, scientifique, poétique... — comme un exemple de la grammaire qui constitue une unité transphrastique. Il faut entendre les rapports discours-grammaire comme l'explicitation des rapports entre un type, une classe et un membre de cette classe. Les classes et leurs constituants sont caractérisés par des distributions spécifiques co-reliées à des contextes définis.

Cette thèse constitue à nos yeux l'apport théorique essentiel du distributionnalisme. Elle permet en effet de rompre avec les spéculations subjectives liées à la problématique du « style comme écart », à laquelle les structuralistes européens n'ont pas échappé. Pour reconnaître les constituants linguistiques du style, on oppose alors un discours dit « expressif » à un discours neutre, uniquement destiné à l'information, sorte de discours standard qui constitue la norme. Comment définir autrement qu'en termes subjectifs cette norme, discours neutre ou plutôt neutralisé par rapport auquel on appréciera les écarts ? Les profondes divergences qui séparent sur ce point les tenants de la théorie de l'écart suffisent à en témoigner. Mais quelles que soient les différences d'écoles, l'écart stylistique est toujours présenté comme la conséquence ou le reflet d'un écart plus fondamental qui sépare le langage de la pensée. Pensée et langage sont envisagés comme deux entités autonomes, la première préexistant au second.

Ce postulat idéaliste sous-tend, explicitement ou non, les analyses textuelles fondées sur la théorie de l'écart. HARRIS, au contraire, envisage les textes comme des continuités représentatives de la grammaire dans lesquelles chaque élément est à prendre en compte. En analyse distributionnelle, les discours sont traités comme des variables mathématiques, comme des instances qui appartiennent à des classes plus vastes dont il est possible de décrire la structure. En abolissant toute exclusive « *a priori* » contre tel ou tel type de discours, il élargit le champ des recherches linguistiques.

**II. 6.3.** Ces gains théoriques laissent subsister cependant d'importantes difficultés épistémologiques. Les nombreuses analyses de textes publiées par HARRIS et ses disciples, auxquelles il faut ajouter les études du même type élaborées en France par les élèves de Jean DUBOIS, ont contribué à les préciser. Elles ont fait apparaître également des difficultés d'application, qui ont conduit les tenants de l'analyse distributionnelle à modifier fondamentalement le processus de base que nous venons de décrire.

La méthode distributionnelle laisse en suspens le problème de l'ambiguïté de certaines phrases, qu'elle se borne à constater. L'impossibilité de rendre compte de ce phénomène tient au caractère linéaire de l'analyse en constituants immédiats. Les transformations paraphrastiques qu'elle permet ne peuvent expliquer des phrases du type *J'ai acheté un livre à Pierre*, qu'on peut interpréter selon le contexte comme *J'ai acheté un livre pour Pierre* ou *J'ai acheté un livre chez Pierre*. Cette lacune peut gêner la procédure réductionnelle, mais elle pose en outre le problème du sens, dont la méthode prétend faire abstraction. La désambiguïsation du texte, déjà soulignée en II. 5. 3, suppose des choix qui font intervenir le sens. Fort souvent en effet, les phrases d'un discours prennent des sens différents selon les structures auxquelles on les ramène, parce qu'elles sont construites sur des ambiguïtés structurelles. Comment choisir dans ce cas ? Optera-t-on pour celle des structures de base qui entre dans un schéma de récurrence ? On peut mettre en doute la validité de ce critère, car il pose qu'entre deux sens possibles il faut se déterminer pour celui qui donne au discours la structure la plus redondante. Ces cas d'ambiguïtés sont en général facilement résolus en faisant appel au contexte, mais les données grammaticales de ce contexte ne suffisent pas toujours pour trancher : l'ambiguïté référentielle des pronoms personnels en fournit sans doute l'exemple le plus fréquent. L'analyste ne peut alors faire abstraction du fait qu'il comprend le texte sur lequel il travaille lorsqu'il choisit, pour les substituer aux anaphoriques, leurs référents. Négliger ce facteur l'entraînerait à obtenir un résultat erroné puisqu'il aurait dégagé une structure possible mais non pertinente du texte. Ce type de difficulté dans les transformations paraphrastiques est à l'origine du relatif échec des machines à traduire. La supériorité du linguiste sur la machine dans le travail de substitution tient au fait qu'il comprend les données qu'il manipule.

Le processus de l'analyse distributionnelle ne peut donc faire complètement abstraction de ce que CHOMSKY appellera la « composante sémantique ». Sans doute est-il dangereux, dans ces conditions, de ne pas prendre en compte explicitement un facteur qui intervient presque nécessairement en cours d'analyse.

**II.6.4.** La complexité et les difficultés de la procédure de manipulation des phrases ont, dans un premier temps, influencé la détermination du corpus d'analyse. Elles imposaient le choix de textes relativement courts — quelques pages au plus — et stéréotypés dans lesquels les séquences se superposent à elles-mêmes, ce qui permet d'obtenir des classes d'équivalence. Les textes considérés étaient donc formés pour l'essentiel de séquences se paraphrasant elles-mêmes. Les difficultés d'application excluait de fait les discours moins redondants dans lesquels les restes impossibles à réduire auraient occupé trop de place. Aussi a-t-on procédé à une double extension de la méthode pour dépasser cette limite.

La première consiste à élargir le corpus en dépassant le cadre d'un discours pour étendre l'établissement des classes d'équivalence à un type de discours. Les travaux récents de Michel PÉCHEUX ont été engagés sur cette base. Il constate que la donnée fondamentale préconisée par HARRIS consiste à utiliser un texte stable et répétitif. Or il est plus aisé de dégager des schèmes de récurrence qui soient spécifiques d'un type de discours si on traite, simultanément, un ensemble de textes supposés produits dans des conditions homogènes. Cette supposition est un postulat théorique sauf dans les cas où on réalise expérimentalement des conditions homogènes de production de discours, expériences dont il est difficile, en l'état actuel de nos connaissances, de contrôler entièrement les données. Mais lorsqu'on réunit une série d'articles consacrés au même sujet dans une même période par exemple, il semble difficile d'admettre qu'il s'agit de conditions de productions homogènes, sauf si on entend par là que l'homogénéité d'un corpus tient à son appartenance à un certain type de discours. Malgré son intérêt, l'élargissement du corpus introduit donc une nouvelle difficulté théorique.

La seconde extension de la méthode vise à étendre l'analyse distributionnelle à de vastes corpus, constitués soit par des discours longs (ouvrages entiers), soit par des ensembles de textes (discours de JAURÈS par exemple). Il n'est matériellement pas possible d'en faire une analyse exhaustive. Ce nouvel élargissement du corpus implique donc le choix des séquences dont on étudiera les récurrences. Nous retrouvons ici le problème du sens, car il intervient à la fois dans la détermination des séquences retenues pour l'analyse et dans le rejet de certains éléments jugés non pertinents. Denise MALDIDIER, dans une étude sur le discours politique pendant la guerre d'Algérie, réduit ainsi son corpus aux énoncés comportant les termes *Algérie* et *France*. L'application de la méthode distributionnelle à de vastes corpus a favorisé le passage à la théorie transformationnelle de CHOMSKY, qui fournit une justification théorique aux réductions de corpus. Elle permet en effet de passer de l'univers du discours, au sens mathématique de ce terme, à un univers de propositions centrées sur des éléments pivots sélectionnés. Mais elle nécessite des choix dont on peut se demander s'ils ne conditionnent pas les résultats obtenus. L'intuition du chercheur, des observations statistiques, conditionnent l'établissement de prémisses à partir desquelles sera pratiquée la procédure réductionnelle. On peut donc dire que, malgré l'intérêt de cet élargissement et les possibilités nouvelles qu'il offre, la méthode perd en rigueur ce qu'elle gagne en extension.

**II.6.5.** La méthode classificatoire de HARRIS présente un autre inconvénient théorique. Le processus primitif d'analyse exposé dans « Discourse analysis » se borne à proposer un classement rigoureux de segments récurrents. Il laisse de côté les rapports qui existent entre les séquences ainsi dégagées. La relation de contiguïté est seule prise en compte. Encore ne s'agit-il pas de la contiguïté observable dans le texte avant l'analyse, puisque des transformations en ont modifié la structure. Seule reste intangible la successivité des phrases, mais les liens logiques qui les relient disparaissent au cours de la réduction des énoncés.

Le discours n'apparaît donc pas, dans le tableau récapitulatif des résultats, comme un système logique. L'hypothèse distributionnaliste suppose, comme le font observer J. DUBOIS et M. SUMPFF, « qu'on n'a pas accès à l'ordre qui sous-tend les éléments classés du corpus ». HARRIS ne nie aucunement cet ordre mais ne l'envisage pas dans ses premières analyses, qui ne dépassent pas l'étape taxinomique de la linguistique. La méthode transformationnelle élaborée par CHOMSKY ouvre au contraire la voie à l'exploration de l'ordre logique des énoncés et du discours. Il devient, dans cette perspective nouvelle, fondamental et connaissable. Aussi HARRIS lui-même, dans ses derniers travaux, intègre-t-il à sa théorie la dynamique des transformations, expression d'une structure profonde sous-jacente formée de propositions organisées dans un univers logique scientifiquement connaissable.

## II.7. Bibliographie complémentaire

1. HARRIS (Zellig S.), « Discourse Analysis », revue *Language* n° 28, 1952 (trad. fr. dans la revue *Langages* n° 13, Paris, Didier-Larousse).
2. HARRIS (Zellig S.), « Sample text », revue *Language* n° 28, 1952, p. 474-494.
3. HARRIS (Zellig S.), *Mathematical Structures of Language*, New York, Wiley, 1968 (trad. fr. *Structures mathématiques du langage*, Paris, Dunod, 1971). Lire en particulier : p. 49-129.
4. DUBOIS (Jean), SUMPFF (Joseph), « L'Analyse du discours », revue *Langages* n° 13, Paris, Didier-Larousse.
5. DUBOIS (Jean), DUBOIS-CHARLIER (Françoise), « Principes et méthodes de l'analyse distributionnelle », revue *Langages* n° 20, Paris, Didier-Larousse.
6. HIZ (Henry), *The Role of Paraphrase in Grammar*, Washington, D. C., Georgetown University Press, 1964.
7. DUBOIS (Jean), *Grammaire Structurale du français ; 1 nom et pronom*, Paris, Larousse, 1965, *2 le Verbe*, Paris, Larousse, 1967.

### III

## LES APPORTS DE LA LINGUISTIQUE TRANSFORMATIONNELLE

### III.1. LA GRAMMAIRE GÉNÉRATIVE DE CHOMSKY

#### III.1.1. Nécessité d'un modèle explicatif

Dès ses premières recherches (*Syntactic structures*, 1957), Noam CHOMSKY se fixe comme objectif de dépasser le cadre étroit du distributionnalisme, borné par sa perspective strictement taxinomique. Il retiendra le caractère explicite et rigoureux de la procédure d'analyse en constituants immédiats comme une base indispensable à l'établissement de toute théorie scientifique. Mais la validité de la démarche de HARRIS lui semble contestable à un double point de vue.

CHOMSKY fait observer d'abord qu'en se limitant à décrire et à classer les énoncés et les éléments qui les composent, les distributionnalistes font abstraction d'un fait fondamental inhérent à toute langue naturelle. Un sujet parlant dispose d'un savoir linguistique implicite qui conditionne sa parole et doit être pris en compte par le linguiste. Si l'on néglige cette donnée, il devient impossible de dégager la spécificité d'une langue. Cette objection fondamentale conduit CHOMSKY à reformuler la définition d'une langue naturelle : une langue n'est pas constituée par une série finie d'éléments, elle est au contraire une potentialité créatrice qui permet de produire une infinité de phrases possibles. Tout locuteur natif français, par exemple, peut ainsi à volonté créer des phrases nouvelles qu'il n'a jamais ni lues ni entendues, et qui seront comprises par ses interlocuteurs même si ces derniers ne les ont jamais ni lues ni entendues. Il est capable, non seulement de s'exprimer sous des formes inédites, mais encore de reconnaître et d'interpréter les ambiguïtés grammaticales des propos qui lui sont adressés. Cette aptitude reconnue à tout homme qui parle une langue naturelle présuppose le savoir linguistique du sujet parlant. CHOMSKY insiste de plus en plus fortement dans ses travaux ultérieurs sur l'importance du rôle créateur du langage et sur les potentialités créatrices des systèmes linguistiques.

Il fait au distributionnalisme une seconde critique fondamentale : la taxinomie est sans doute un stade inévitable pour une science en cours de constitution. Mais il s'agit là d'une étape préparatoire, et toute science est amenée à dépasser cette phase descriptive et classificatrice. L'élaboration d'une théorie scientifique suppose en effet le passage de l'observation à l'explication, grâce à la construction d'un modèle hypothétique abstrait soumis à une vérification expérimentale. L'heure est venue pour la linguistique de tenter la construction d'un modèle qui mette en œuvre des hypothèses explicatives susceptibles d'intégrer la faculté créatrice qui est à l'origine de l'activité linguistique.

Ces exigences nouvelles conduisent CHOMSKY à proposer une redéfinition de la grammaire, clef de voûte du modèle hypothétique génératif. La grammaire est, selon lui, un mécanisme abstrait, système de règles permettant d'explicitier toutes « les phrases grammaticales d'une langue donnée et elles seules ». Elle est constituée par un ensemble d'instructions hiérarchisées applicables mécaniquement. Par cette définition, CHOMSKY introduit dans ses hypothèses un ordre sous-jacent, non linéaire et formalisé par des règles codées.

Le modèle génératif n'a pas pour objet de rendre compte des mécanismes, encore très mal connus, au moyen desquels un homme construit son discours lorsqu'il parle. « Le système des règles grammaticales ne constitue pas un modèle pour la production des phrases, bien que le modèle de la production des phrases doive nécessairement inclure les règles grammaticales » (*La Nature formelle du langage*, p. 128). Il s'agit seulement d'expliquer, par le mécanisme abstrait le plus simple et le plus efficace possible, la production de toutes et rien que les phrases grammaticales de telle ou telle langue. S'il existe plusieurs modèles susceptibles d'engendrer les phrases grammaticales d'une langue et elles seules, on choisira le modèle le plus simple et le plus élégant. On prendra aussi en considération le rendement explicatif en optant pour le modèle dont le rendement est le plus élevé, c'est-à-dire qui rend compte du maximum de phénomènes en utilisant le minimum d'opérations.

Le modèle chomskyen a été développé sous sa forme la plus élaborée dans *Aspects de la théorie syntaxique* (1965) et n'a pas subi depuis de modifications majeures, sauf en ce qui concerne la place dévolue aux données sémantiques dans le processus de génération des phrases. Sensible aux critiques de LAKOFF et de McCRAWLEY, CHOMSKY a rendu son système plus complexe en faisant intervenir les facteurs sémantiques à deux niveaux au lieu d'un (voir III.1.3). Mais il présente ce changement comme un perfectionnement qui ne met aucunement en cause la conception de base de son schéma hypothétique explicatif. Il ne saurait être question de présenter ici une analyse exhaustive de ce système. Nous nous bornerons à esquisser brièvement les aspects de la théorie qui ont une incidence importante sur le développement de l'analyse textuelle.

### III.1.2. Compétence et performance

CHOMSKY pose comme hypothèse de départ qu'il existe un certain nombre de structures universelles innées, spécifiques du langage humain. Elles sous-tendent le fonctionnement du langage, et rendent possibles l'apprentissage des langues et leur maniement par ceux qui les utilisent. Elles constituent la base de la « compétence linguistique », savoir implicite des sujets parlants. « Le terme de « compétence » linguistique désigne la capacité qu'a le locuteur-auditeur idéal d'associer sons et sens en accord strict avec les règles de sa langue » (*La Nature formelle du langage*, p. 126). La grammaire d'une langue constitue son modèle de compétence. Elle est faite de l'ensemble fini des règles qui régissent l'ensemble infini des phrases permises de la langue et elles seules. Le système de règles qui spécifie la relation sons-sens pour une langue donnée est appelé « grammaire générative » de cette langue. Par « générative », il faut entendre : capable d'explicitier des relations. Le terme ne sera donc pas employé ici avec le

sens de « produire » donné habituellement à « engendrer ». « Dire qu'une grammaire engendre un certain nombre de structures, c'est dire simplement qu'elle spécifie cet ensemble de façon précise » (*la Forme et le Sens dans le langage naturel*, p. 134, collection Change, Hypothèses).

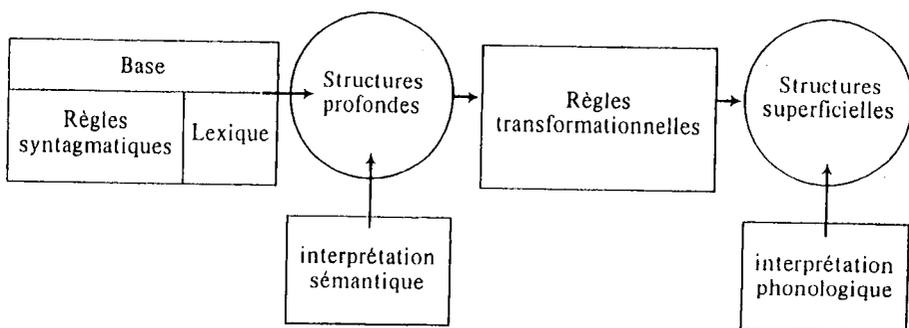
La performance représente l'actualisation du modèle de compétence dans une multitude de relations concrètes : les discours. Au modèle de compétence correspond donc un modèle de performance qui inclut la compétence linguistique mais comprend de nombreux facteurs extra-linguistiques : perception, mémoire, motivations, déterminations socio-culturelles. On retrouve ici les thèses du *Cours de linguistique générale*.

La distinction compétence-performance modifie toutefois radicalement sur un point le contenu de l'opposition saussurienne langue-parole. SAUSSURE cantonnait la créativité du langage au niveau de la parole individuelle. CHOMSKY au contraire définit deux types de créativités linguistiques : la créativité qui change les règles et la créativité qui est gouvernée par les règles. La première relève de la performance mais la seconde appartient à la compétence. Cette créativité de la compétence est rendue possible et explicitée par un processus sous-jacent de règles récursives qui constituent la syntaxe. CHOMSKY en fait la composante centrale de la grammaire.

### III.1.3. Structures superficielles et structures profondes

Le modèle de compétence se présente comme un système à trois composantes : la grammaire d'une langue consiste en un composant syntaxique, un composant sémantique et un composant phonologique. La syntaxe est l'élément central. C'est elle qui énumère l'ensemble des phrases de la langue et elles seules, en assignant à chacune d'elles une description structurale, ou description exhaustive de relations hiérarchisées entre ses constituants. La syntaxe est purement formelle ; une représentation du sens des phrases regarde expressément la composante sémantique, qui interprète l'information fournie par la syntaxe. Une représentation des sons revient à la composante phonologique qui, elle aussi, interprète l'information syntaxique.

L'hypothèse majeure par laquelle CHOMSKY révolutionne la syntaxe est l'hypothèse transformationnelle. Elle consiste à poser, en renouant avec la grammaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, que la structure apparente de toute phrase est issue d'une structure profonde sous-jacente. D'où une syntaxe en deux parties : la base engendre les structures profondes élémentaires à l'aide du lexique et d'un petit nombre de règles (voir III.2.1). Au niveau transformationnel interviennent des règles d'un autre type (voir III.2.2) qui engendrent les structures superficielles dans toute leur complexité. CHOMSKY pose que les transformations n'intéressent pas le sens et en donne un exemple élémentaire : la base n'engendre pas le passif, et la passivation qui modifie la structure syntaxique laisse en principe le sens intact. Les suites engendrées par la base sont donc considérées comme pertinentes pour l'interprétation sémantique. Dans un premier état de la théorie, elles ont même été envisagées comme seules pertinentes à cet égard — avant les discussions sur lesquelles nous allons revenir. On peut schématiser comme suit le dispositif de la théorie à son premier stade.



La méthode transformationnelle fournit un moyen d'investigation nouveau par lequel on peut explorer l'univers caché que véhiculent les discours dans leur formulation même. C'est, par rapport à ce qu'autorise la position distributionnelle, un changement décisif de terrain, si bien que les manipulations effectuées sur les phrases réalisées ont un tout autre objet que dans l'analyse en constituants immédiats. Il s'agit de rendre perceptible le processus logique qui sous-tend les structures de surface et permet de les réduire à une série d'arguments primitifs qui constituent leur soubassement. Ainsi est prise en compte avec des moyens nouveaux la relation entre syntaxe et logique. Cette relation est posée comme directe en structure profonde, son caractère extrêmement indirect en surface s'expliquera en termes de transformations.

En grammaire générative, les structures superficielles sont en général très différentes de leurs structures profondes. Soit les phrases :

- 1) *Jean est certain que Pierre partira.*
- 2) *Il est certain que Jean partira.*

Pour la première, structure profonde et structure de surface sont pratiquement identiques. Pour la seconde, elles sont très différentes. L'une attribue un état psychologique à Jean, l'autre attribue une propriété logique à une proposition abstraite. La phrase 2 pourrait être paraphrasée en :

- 3) *Le fait que Jean partira est certain.*

Cet exemple emprunté à CHOMSKY fait nettement apparaître le rôle fondamental des présupposés logiques dans la construction d'une grammaire générative.

Le processus transformationnel permet de mettre en lumière des faits linguistiques tels que l'ambiguïté, volontiers négligée dans un autre cadre (voir III. 5. 1). L'homonymie syntaxique se trouve soulignée : CHOMSKY cite en exemple la dualité de construction de deux phrases apparemment parallèles comme : *I persuaded John to leave* et *I expected John to leave*. Le système rend compte de faits plus ténus comme telle restriction sur les paraphrases du type : *Tous ceux qui sont ici parlent au moins deux langues*, qui n'est pas correctement paraphrasé par le passif :

*Au moins deux langues sont parlées par tous ceux qui sont ici.*

On peut cependant relever la part d'arbitraire que présente la démarche chomskyenne. L'intuition du linguiste joue un rôle primordial dans la mise à

jour d'un tel mécanisme. Le déroulement du processus transformationnel dépend en effet du point de départ choisi, c'est-à-dire de ce que l'analyste admet comme structures profondes. CHOMSKY, on le sait, privilégie comme postulat de base la structure sujet-prédicat. L'ensemble de la construction de son système génératif, encore appelé « théorie standard », en découle. Or, on reconnaît là le fondement de la Grammaire de Port-Royal, affirmation théorique reflet d'une affirmation métaphysique. On est donc en droit de s'interroger sur la validité de la base théorique du modèle chomskyen. La discussion demeure ouverte sur la légitimité de ce choix exclusif en raison des inconvénients qu'il présente, même dans la description des langues indo-européennes à l'étude spécifique desquelles il se trouve être historiquement lié.

La place dévolue au sens dans la « théorie standard » fait aussi difficulté. CHOMSKY avait d'abord lié la sémantique aux structures profondes (voir schéma ci-dessus). Mais, à la suite des critiques des sémanticiens générativistes, il transforme quelque peu son modèle pour donner un rôle sémantique aux structures de surface. Il reconnaît, par exemple, que certains adverbes tels que *même* peuvent être associés à des syntagmes qui n'ont aucune représentation en structure profonde. Soit la phrase :

4) *Jean n'est même pas difficile à convaincre.*

Le terme *même* est associé à *difficile à convaincre*, syntagme qui n'apparaît pas en structure profonde. Cette structure pourrait avoir la forme :

5) *Convaincre Jean n'est même pas difficile.*

On observe un phénomène analogue dans des phrases construites sur un contraste du type :

6) *Jean n'est ni agréable à écouter, ni facile à écouter, ni prêt à écouter, ni apte à écouter...*

Le parallélisme est manifestement un parallélisme de surface. CHOMSKY déduit d'exemples similaires que structures profondes et superficielles semblent intervenir dans la détermination du sens. « La structure profonde fournit les relations grammaticales de prédication, modification, etc... qui entrent dans la détermination du sens. D'autre part, il apparaît que les problèmes de focus et de présuppositions, de thèmes et de commentaires, de champs des éléments logiques et de référence pronominales sont déterminés, en partie au moins, par la structure superficielle. Les règles qui relient les structures syntaxiques aux représentations sémantiques ne sont pas bien comprises » (*la Forme et le Sens dans le langage naturel*, p. 144). Ce texte est capital, à notre point de vue, car il ouvre la voie à la prise en compte des marques de l'énonciation au niveau des énoncés réalisés. Mais il ne s'agit encore que d'une direction de recherche qui n'a pas donné lieu à une investigation systématique. La grammaire générative de CHOMSKY ne permet pas, au stade actuel de son développement, d'intégrer à l'analyse l'ensemble de ces données très complexes. Ce manque est surtout sensible lorsqu'on se propose d'appliquer la théorie standard à l'analyse du discours.

## III.2. LA MISE EN ŒUVRE DU MODÈLE GÉNÉRATIF

### III.2.1. Constitution de la phrase de base

CHOMSKY projette au niveau de la structure profonde l'aboutissement de la procédure réductionnelle de l'analyse en constituants immédiats. La structure profonde d'une phrase se compose toujours, en effet, de deux éléments : un constituant de phrase et un noyau. Formalisé, ce postulat s'écrit :

$R_1 : \Sigma \rightarrow \text{const} + P$  (constituant + noyau).

(Rappelons que le symbole  $\rightarrow$  doit se lire : « se réécrit sous la forme ».)

Le constituant de phrase est formé d'un élément obligatoire qui peut être affirmation, interrogation ou impératif, et d'éléments facultatifs : négation, emphase ou passif.

Exemples :

$\Sigma \rightarrow \text{Aff.} + P$  pour la phrase : *Jean écrit une lettre.*

$\Sigma \rightarrow \text{Impér.} + P$  pour la phrase : *Écris une lettre.*

$\Sigma \rightarrow \text{Emph.} + \text{Aff.} + P$  pour la phrase : *Jean, lui, écrit une lettre.*

$\Sigma \rightarrow \text{Aff.} + \text{Nég.} + P$  pour la phrase : *Jean n'écrit pas de lettre.*

Quant au noyau P, CHOMSKY postule qu'il se compose de deux éléments : un syntagme nominal ou sujet et un syntagme verbal ou prédicat.

On aura donc :

$R_2 : P \rightarrow \text{SN} + \text{SV}$  (syntagme nominal + syntagme verbal).

Des règles de base définissent les diverses formes possibles de SN et SV.

Par exemple :

$R_3 : \text{SN} \rightarrow \text{No} + \text{GN}$  (nombre + groupe nominal)

$R_4 : \text{GN} \rightarrow \text{D} + \text{N}$  (déterminant + nom)

$R_5 : \text{SV} \rightarrow \text{Aux} + \text{GV}$  (auxiliaire + groupe verbal).

$R_6 : \text{GV} \rightarrow \left\{ \begin{array}{l} \text{Copule} + \left\{ \begin{array}{l} \text{SN} \\ \text{SA} \\ \text{SP} \end{array} \right\} \\ \text{V} + (\text{SN}) + (\text{SP}) \end{array} \right.$

Comme on le voit,  $R_6$  est une instruction de réécriture plus complexe que les précédentes : elle signifie que, selon le contexte, le syntagme verbal peut se réécrire sous deux formes : premièrement, un constituant obligatoire copule (verbe *être*) suivi d'un second constituant obligatoire qui peut être un syntagme nominal, un syntagme adjectival ou un syntagme prépositionnel. Cette première possibilité rend compte de phrases du type :

*Pierre est un artiste* où  $\text{GV} \rightarrow \text{copule} + \text{SN}$

*Pierre est grand* où  $\text{GV} \rightarrow \text{copule} + \text{SA}$

*Pierre est chez des amis* où  $\text{GV} \rightarrow \text{copule} + \text{SP}$

Deuxièmement, le syntagme verbal peut aussi s'écrire sous la forme d'un constituant obligatoire verbe, suivi d'un constituant facultatif syntagme nominal, et/ou d'un second constituant facultatif syntagme prépositionnel.

On rendra compte ainsi de phrases telles que :

*Pierre rit*, où  $GV \rightarrow V$

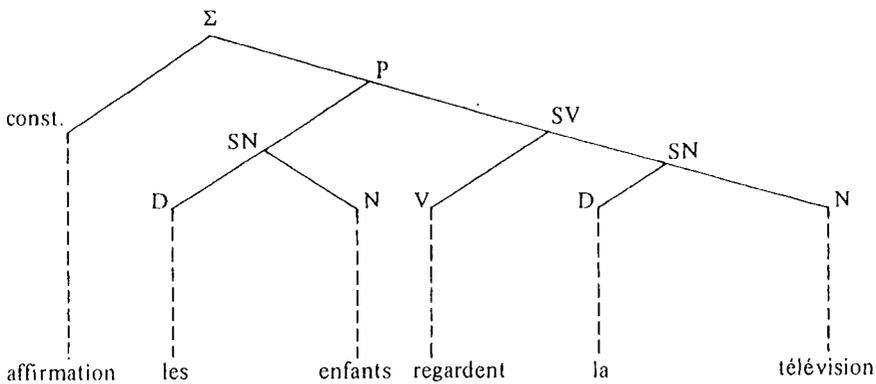
*Pierre lit le journal*, où  $GV \rightarrow V + SN$

*Pierre marche dans la rue*, où  $GV \rightarrow V + SP$

*Pierre regarde la télévision avec des amis*, où  $GV \rightarrow V + SN + SP$

L'ensemble des règles de base définit les structures grammaticales sous-jacentes à partir desquelles s'opéreront les transformations. Les phrases de base sont représentées sous forme d'arbres ou de parenthésisations étiquetées. La phrase *L'enfant regarde la télévision* peut être formalisée comme suit :

a) sous forme d'arbre ou marqueur syntagmatique.



Les nœuds de l'arbre correspondent aux divers éléments constituants de la phrase.

b) sous forme de parenthésisation étiquetée :

$P( (SN( (D(l')D) (N(enfant)N) )SN) (SV( (V(regarde)V) (SN( (D(la)D) (N(télévision)N) )SN) )SV) )P$ .

En raison des difficultés de lecture de la parenthésisation étiquetée, la plupart des générativistes ont opté pour le système de formalisation par les arbres.

Quelle que soit la combinaison de ses éléments, la phrase de base de CHOMSKY se présente toujours sous la forme  $SN + SV$ . Le signe + qui note l'ordre fixe de la concaténation marque la rigidité de ce schéma primitif, expression de la structure sujet-prédicat.

### III.2.2. Les transformations

En grammaire générative, on appelle « transformations » des opérations grammaticales abstraites qui permettent de passer des structures profondes aux structures de surface. Toute phrase réalisée est une phrase transformée, résultat d'opérations sous-jacentes. La transformation se présente comme une instruction de réécriture obligatoire, commandée par la présence de tel ou tel

constituant dans la structure de base. Certains de ces constituants sont obligatoires comme le constituant « affixe » qui entraîne nécessairement une transformation affixe pour toute phrase réalisée du français.

D'autres sont facultatifs, comme le constituant interrogatif ou le constituant passif. Cette observation avait conduit CHOMSKY, dans un premier stade de la théorie, à distinguer des transformations obligatoires et des transformations facultatives. Mais les générativistes considèrent aujourd'hui que toutes les transformations sont obligatoires puisqu'elles découlent nécessairement de la présence du constituant qui déclenche l'opération transformationnelle.

Les transformations sont représentées par le symbole T suivi de l'indication, sous forme d'indice, du type d'opération à effectuer.

La phrase *Pierre est-il venu ?* est le produit de deux transformations, une transformation interrogative et une transformation affixe, notées respectivement T interrogatif et T affirmatif.

CHOMSKY distingue en outre deux types de transformations selon que les opérations à effectuer portent sur une ou plusieurs phrases de base. Dans le premier cas, il y a transformation simple, dans le second cas transformation généralisée. Dans une phrase comme *Pierre vient-il ?*, on reconnaît une transformation interrogative simple. Par contre, la transformation complétive qui engendre *Pierre dit qu'il viendra* est une transformation généralisée. Elle consiste à enchâsser dans une phrase matrice  $\Sigma 1$  : *Pierre dit ceci*, une phrase  $\Sigma 2$  : *Pierre viendra*. L'élément *ceci* joue le rôle d'un terme postiche encore appelé « proforme ». Son effacement permettra d'opérer, par substitution, l'enchâssement de  $\Sigma 2$  dans  $\Sigma 1$ . Par une autre opération d'enchâssement et de substitution, on remplace dans  $\Sigma 2$  le syntagme nominal sujet *Pierre* par la proforme correspondante *il*.

Selon le même principe, une phrase entière peut être transformée en syntagme nominal et enchâssée ensuite dans une phrase matrice. On dit alors qu'il y a nominalisation. *Jean souhaite la venue de Pierre* est l'aboutissement de l'enchâssement de deux phrases de base :

$\Sigma 1$  : *Jean souhaite ceci*.

$\Sigma 2$  : *Pierre viendra*.

$\Sigma 2$  a été transformée par l'instruction T nomin. en syntagme nominal qui, après effacement, est substitué à la proforme dans  $\Sigma 1$ .

Les transformations sont ordonnées logiquement et fondées sur quatre types d'opérations : le déplacement, l'effacement, la substitution qui combine déplacement et effacement, et/ou l'addition. L'ordre du déroulement des instructions de réécriture est impératif.

CHOMSKY postule que ce processus logique complexe ne modifie pas le sens et laisse subsister, s'il y a lieu, les ambiguïtés syntaxiques. La structure de surface renvoie alors aux diverses structures profondes susceptibles de l'engendrer. La méthode générative élimine ainsi un inconvénient majeur de la démarche distributionnelle qui tend, dans sa réduction, à désambiguïser l'énoncé. L'identité de sens entre structures profondes et structures de surface correspondantes fait toutefois toujours difficulté et, de l'aveu même de CHOMSKY, il y a lieu de nuancer cette affirmation (voir III. 1. 3).

### III.3. THÉORIE TRANSFORMATIONNELLE ET ANALYSE DU DISCOURS. PRINCIPES DE LA MÉTHODE CONTRASTIVE

Le modèle chomskyen permet d'appréhender un texte comme le résultat d'une procédure transformationnelle, appliquée aux phrases de sa structure profonde sous-jacente. Tout discours est porteur d'une logique interne d'enchaînement à laquelle on ne saurait le limiter mais qui le spécifie. Cette logique représente la part de la compétence linguistique incluse dans tout acte de performance. Un texte est donc l'expression d'un choix logique, dissimulé mais connaissable, que la théorie transformationnelle offre le moyen d'explorer. Après avoir déterminé un corpus, traité comme un univers de propositions, on le réduit à son cadre de base, constitué d'unités simples et d'opérations élémentaires. La réduction fait apparaître le processus transformationnel, conditionné à la fois par les présupposés théoriques du modèle utilisé et par l'intuition du linguiste lorsqu'il fait appel à des règles de synonymie nécessairement liées au référent. Pour interpréter les résultats sans se borner à retrouver dans un texte la grammaire, il devient alors indispensable de disposer d'un élément de comparaison. Il faut pouvoir déterminer des variables par rapport à un ou plusieurs invariants. C'est le fondement de l'analyse contrastive des textes, qui s'est surtout développée aux Etats-Unis et en France dans ces dix dernières années. On met en parallèle deux discours du même type, malgré leurs différences, afin de dégager variables et invariants. Deux voies s'ouvrent alors pour la recherche.

La comparaison peut porter sur les structures profondes mises à jour. On manipule alors les phrases de base pour dégager des équivalences, des identités entre deux segments reliés par le verbe copule *être*, ou des différences entre des prédicats qui déterminent un sujet pris comme invariant. L'école française de sociolinguistique a très largement utilisé cette méthode, et de nombreuses analyses de ce type ont déjà été publiées (voir III.6). Le plus souvent, toutefois, ces études ne procèdent pas à la réduction de la totalité des textes. Elles se bornent à sélectionner comme corpus l'ensemble des phrases réalisées comportant le ou les éléments pris comme invariants. On fait ainsi apparaître quelques schèmes dominants, fragments de ce que l'on peut appeler la « compétence idéologique » des discours considérés. Malgré l'intérêt des résultats obtenus, il ne paraît pas possible de ramener l'analyse textuelle à ce type de recherche. Lorsqu'on traite un corpus limité aux phrases construites autour du « terme pivot », on supprime du même coup l'ordre des propositions dans le discours, facteur pourtant primordial pour l'établissement de la logique d'un texte. Une analyse exhaustive des discours permet de pallier cet inconvénient, mais elle n'évite pas un autre écueil : la différence entre structures superficielles et structures profondes correspondantes est si grande que l'on ne peut pas rendre compte de la spécificité linguistique d'un discours réalisé en se limitant à l'observation de ses schèmes constituants et à l'interprétation des phrases-noyaux dont il est issu.

La comparaison peut porter aussi sur le processus transformationnel mis en œuvre par la réduction. On déterminera la part faite à certains types de transformations dans tel ou tel discours en essayant de définir la logique sous-jacente de ce que l'on appelle communément le « style ». Les générativistes amé-

ricains ont exploré cette voie. M. HALE et R. OHMANN tentent de cerner, au moyen du modèle génératif, la notion de style littéraire et posent en termes nouveaux le problème de la littérarité (voir I.3). Ils caractérisent par des analyses transformationnelles l'écriture de Virginia WOOLF, Bernard SHAW, HEMINGWAY, FAULKNER... OHMANN définit très clairement, dans un article de *Word*, la problématique complexe de cette démarche « Generatives grammars and the concept of literary style » (*Word*, 1964, p. 423 à 439).

La difficulté consiste d'abord à déterminer de façon pertinente variables et invariants en littérature. L'observation ne porte plus sur les termes mais sur leur structuration. La comparaison met en parallèle les alternatives de réécriture des segments qui composent les textes dont on fait une étude exhaustive. On peut envisager dans un premier temps les alternatives structurelles permises au niveau des phrases de base. Le syntagme verbal, par exemple, offre d'assez nombreuses possibilités de réécriture (voir III.2.1, R<sub>5</sub> et R<sub>6</sub>). L'opposition la plus nette est l'option entre les formes : verbe transitif ou copule + syntagme nominal, *être* vs *faire*. La prédilection d'un écrivain pour l'une ou l'autre de ces formes sera considérée comme un choix stylistique révélateur. De telles données ne sont cependant pas suffisantes pour caractériser un style.

La diversité d'option est infiniment plus grande si l'analyse se propose de mettre en rapport une phrase-noyau et les nombreuses phrases transformées auxquelles elle peut correspondre.

Si l'on compare les énoncés :

- 1) *Victor Hugo a écrit Ruy Blas.*
- 2) *Ruy Blas a été écrit par Victor Hugo.*
- 3) *Victor Hugo est le scripteur de Ruy Blas.*

on constate que ces trois phrases sont issues de la même suite-noyau. La phrase 2 est générée par une transformation passive, la phrase 3 par une transformation de nominalisation. Dans chaque cas, la nouvelle structure a un lien de parenté spécifiable avec la structure dont elle est issue, parenté que le scripteur ou le lecteur peuvent d'ailleurs ressentir intuitivement. OHMANN préconise donc d'effectuer, pour une étendue de texte donnée, la segmentation des phrases réalisées du discours en suites sous-jacentes en spécifiant les opérations grammaticales par lesquelles on a opéré la réduction. L'analyste construit ensuite, à partir du même ensemble de phrases-noyaux, d'autres suites non nucléaires. Il peut les considérer comme des alternatives des phrases de départ, puisqu'elles ne sont que des constructions différentes issues des mêmes unités grammaticales élémentaires. Il produit ainsi une série de variables acceptables, auxquelles il peut valablement confronter le texte objet de son analyse pour dégager les traits stylistiques qui le caractérisent. L'analogie entre ces variables n'est cependant pas parfaite. OHMANN le souligne lui-même avec insistance : « Aucune transformation ne laisse le contenu inaltéré ». Malgré ces réserves, le style est, en partie au moins, « une manière caractéristique de déployer l'appareil transformationnel d'une langue » (article cité plus haut). A ce titre, l'analyse générative est une aide valable pour la description d'un style.

La manipulation d'un texte de FAULKNER illustre ces réflexions théoriques.

La réduction des phrases complexes en phrases-noyaux permet de dégager les points suivants :

1) Le contenu du passage reste approximativement le même, mais le style a manifestement subi une « révolution ». Il n'y a, dans la forme réduite du passage, aucune trace qui permette de reconnaître le style de FAULKNER.

2) Cette dénaturation a été accomplie en faisant intervenir seulement trois transformations généralisées et quelques transformations simples. Or, ce nombre est négligeable par rapport à celui des possibilités de transformations offertes par la grammaire. On peut en déduire que le style du passage s'appuie fortement sur un appareil grammatical très réduit.

3) Les trois transformations les plus utilisées sont la transformation relative, la transformation conjonctive et la transformation comparative. Elles ont pour point commun d'être des expansions par enchâssement. On peut donc en conclure que ce procédé constitue la composante majeure du style de FAULKNER.

Les travaux de l'école américaine méritent de retenir l'attention. Le système hypothétique de CHOMSKY offre le moyen de substituer un processus scientifique à l'intuition pour jeter les bases d'une nouvelle visée du style. Loin d'appauvrir les données de l'observation, le recours au modèle génératif enrichit au contraire ces données en éclairant une combinatoire cachée et, jusqu'ici, négligée par les innombrables études qui se sont efforcées de saisir les données fuyantes qui font que deux écrivains peuvent dire « la même chose autrement ». Il pose donc en termes renouvelés et plus rigoureux le vieux problème de la forme et du contenu. L'analyse de OHMANN appelle toutefois deux observations :

1) OHMANN a grand soin d'attirer l'attention de ses lecteurs sur la part importante d'arbitraire que le modèle génératif laisse subsister dans son maniement. Cet arbitraire se retrouve à tous les niveaux de l'analyse. C'est lui qui conduit le linguiste, lors de la réduction du texte, à opter pour le niveau auquel il arrêtera la procédure. La réduction en phrases nucléaires n'est pas toujours pertinente, et il arrive que le texte de base recomposé comporte encore des suites dont la réduction n'a pas été poussée à son terme. C'est encore une intuition proche de l'arbitraire qui fait décider à OHMANN qu'il n'est pas utile de retenir, comme des composantes du style de FAULKNER, les transformations passives et pronominales qu'il a pourtant fait intervenir dans ses manipulations. La raison invoquée est la rareté de ces phénomènes ; mais peut-on considérer la fréquence comme un critère absolu ? Encore faudra-t-il déterminer par des études statistiques le seuil en deçà duquel les phénomènes seront déclarés négligeables et l'étendue de texte à analyser pour conclure avec un minimum de marge d'erreur.

2) Les travaux de OHMANN, comme d'ailleurs tous ceux qui ont été entrepris dans la même perspective, permettent certes de dégager quelques traits caractéristiques d'une écriture, mais ils laissent entier le problème du sens, dont l'analyse du discours ne peut faire abstraction sans dommage. L'étude des schèmes sous-jacents comme celle des schèmes de surface pose le problème du contenu véhiculé par les discours.

### III.4. UNE SECONDE APPROCHE TRANSFORMATIONNELLE DES TEXTES : LE MODÈLE D'ENGENDREMENT APPLICATIF DE ŠAUMJAN

#### III.4.1. Engendrement par concaténation VS engendrement par application

L'apport théorique considérable de CHOMSKY a suscité parmi les linguistes soviétiques une réflexion critique très féconde, sous l'impulsion de S. K. ŠAUMJAN. Il est fort regrettable que leur démarche et leurs résultats commencent à peine à être connus en France car le modèle hypothético-déductif élaboré par ŠAUMJAN représente, à bien des égards, un progrès par rapport à la théorie standard. Ce système génératif atteint un plus haut degré d'abstraction que le modèle chomskyen, tout en étant moins rigide dans ses structures. Son objectif est de permettre l'explicitation de toutes les langues naturelles possibles en modifiant radicalement la conception chomskyenne des structures profondes. ŠAUMJAN reproche à la théorie standard de confondre dans ses hypothèses deux niveaux d'abstraction de la langue, celui des relations syntaxiques internes et celui des ressources linguistiques qui servent à exprimer ces relations. Dans une proposition par exemple, la relation sujet-objet fait partie des relations syntaxiques internes, mais les procédés linguistiques susceptibles d'exprimer cette relation diffèrent selon les langues. En français, on utilisera l'ordre des mots, en russe, des marques casuelles. Or CHOMSKY fonde son modèle sur le processus logique de concaténation, opération d'enchaînement des symboles dans un ordre linéaire. En réalité, la linéarité est un fait de parole. La projection de ce phénomène de surface en structure profonde fausse le système et en fait un reflet *ad hoc* des structures superficielles qui ont servi à son établissement, figeant ainsi les potentialités des universaux linguistiques qu'on se proposait d'atteindre. Aussi est-il peu probable, selon ŠAUMJAN, qu'un modèle dont les structures logiques se rattachent au système linéaire de concaténation soit apte à expliciter les structures profondes des langues. La critique porte à la fois sur l'hypothèse structurelle de la phrase de base et sur le développement du processus transformationnel.

ŠAUMJAN préconise l'utilisation d'un modèle d'engendrement par application, qui se rattache par sa structure logique, aux systèmes non linéaires d'objets abstraits. L'opération binaire d'application se définit comme suit :

« X et Y étant des objets abstraits, X/Y l'est aussi. L'objet complexe XY représente le lien qui unit X à Y. Ce lien, également abstrait, est indépendant de la disposition linéaire des symboles qui caractérisent ces objets ».

Pour différencier les deux degrés d'abstraction qu'il a distingués dans la langue, ŠAUMJAN les désigne respectivement du nom de « génotype » et de « phénotype », termes empruntés à la biologie. Le génotype est le niveau le plus abstrait des langues. A ce stade, la grammaire engendre au moyen d'un « générateur abstrait » les universaux linguistiques, fonds minimal nécessaire au fonctionnement de toute langue naturelle. Par « générateur », on désigne l'ensemble des règles d'application utilisées par le modèle. Le générateur abstrait opère sur les objets sémiotiques les plus simples, unités atomistiques appelées « épisémions élémentaires » auxquelles on joint un dérivateur  $\nabla$ . Le modèle engendre, par applications successives, des épisémions dérivés. Le rôle logique du dérivateur

est de transformer la relation de dérivation en un objet abstrait. Les objets sémiotiques élémentaires abstraits sont : le terme, la proposition et les convertisseurs qui permettent de faire passer un objet d'une catégorie à l'autre. Au niveau inférieur d'abstraction ou phénotype, on introduit une seconde série d'objets abstraits : les « sémions » qui, par applications successives, engendrent les sémions dérivés et faisceaux de sémions. On postule une relation de représentation entre ces deux niveaux d'abstraction. Les épisémions sont représentés par les sémions et faisceaux de sémions. Ils constituent les catégories selon lesquelles les sémions sont distribués.

Dans le cadre de la grammaire de relateurs construite par ŠAUMJAN, épisémions et sémions sont les analogues abstraits des catégories grammaticales. Le niveau des sémions élémentaires de cette grammaire comprend :

- 1) Cinq relateurs, analogues formels des affixes :  $R_1$ , relateur ou affixe verbal ;  $R_2$ , relateur nominal ;  $R_3$ , relateur adjectival qui recouvre la catégorie des déterminants de substantif ;  $R_4$ , relateur d'adverbe modifiant le verbe qui englobe l'ensemble des compléments du verbe ;  $R_5$ , relateur d'adverbe modifiant l'adjectif.
- 2) Une variable P.
- 3) Un adnecteur A porteur de négation.
- 4) Un connecteur C porteur de coordination.
- 5) Un sémion vide, noté  $\emptyset$ , représentant l'épisémion  $\emptyset$ . Cet élément vide est une racine amorphe qui sert de support de relateurs.

Ces données de base sont soumises à un générateur de mots, un générateur de phrases et un générateur de champs transformationnels de phrases. Le générateur de mots engendre par applications successives les mots dérivés à partir des mots-racines, en permettant un classement strict par degré de dérivation lexicale, mais son fonctionnement n'intéresse pas directement notre propos. Par contre, la conception du générateur de phrases et du générateur de champs transformationnels, en totale rupture avec le système chomskyen, pourrait modifier profondément les données de l'approche transformationnelle des textes.

### III.4.2. Souplesse des phrases de base

Première différence : la grammaire de relateurs postule, non pas une mais plusieurs phrases de base. « J'appelle phrase, écrit ŠAUMJAN, toute combinaison de mots. Les phrases sont les analogues abstraits des complexes de mots. Ce disant, nous admettons que la phrase peut être composée d'un seul élément. Dans ce cas, elle correspondra à un mot simple » (*Linguistique structurale de la langue russe*, p. 106). L'application de l'un des cinq relateurs à un sémion vide suffit à engendrer une phrase de base. On dispose donc de cinq phrases élémentaires à partir desquelles le générateur de phrases engendre, par applications successives, les phrases simples.

A partir des phrases élémentaires :

- 1)  $R_1$  X, type *parler*,
- 2)  $R_2$  X, type *silence*,

- 3)  $R_3 X$ , type *joli*,
- 4)  $R_4 X$ , type *bien*,
- 5)  $R_5 X$ , type *plus*,

on engendre par une première série d'applications les combinaisons élémentaires suivantes :

- 6)  $R_5 X R_3 X$  : *noir de suie*,
- 7)  $R_3 X R_2 X$  : *jolie journée*,
- 8)  $R_2 X R_1 X$  : *l'enfant dort*,
- 9)  $R_1 X R_4 X$  : *parler doucement*,
- 10)  $(R_5 X R_3 X) (R_2 X)$  : *l'enfant noir de suie*.
- 11)  $(R_3 X R_2 X) (R_1 X)$  : *le petit garçon dort*,
- 12)  $(R_2 X) (R_1 X R_4 X)$  : *l'enfant mange la pomme*,
- 13)  $(R_5 X R_3 X) (R_2 X R_1 X)$  : *l'enfant noir de suie joue*,
- 14)  $(R_3 X R_2 X) (R_1 X R_4 X)$  : *le petit garçon mange la pomme*,
- 15)  $(R_5 X R_3 X) (R_2 X) (R_1 X R_4 X)$  : *le petit garçon noir de suie joue dans la cour*.

Notons que les règles d'application que nous reproduisons ici ont été formulées pour rendre compte de phrases russes, langue sans articles. Ces éléments introduits par la traduction française ne sont donc pas pris en compte par les formules. Ils se rattachent à la catégorie  $R_3$  mais les insérer dans les règles de réécriture ne nous a pas paru utile puisque notre objet n'est pas de construire une grammaire de relateurs du français.

Ces quelques données suffisent pour montrer que la modélisation par application permet de briser la rigidité du schéma chomskyen en rejetant des axiomes de base la suprématie de la structure sujet-prédicat. On dispose au contraire d'un programme de formalisation très souple qui reflète au niveau profond la diversité de formation des phrases réalisées au lieu de les ramener, par une simplification à nos yeux contestable, à un prototype unique.

### III.4.3. Champ transformationnel de phrase

Dans la théorie chomskyenne les transformations sont, rappelons-le, des règles de réécriture récursives utilisées comme des données primaires pour permettre le passage de la structure élémentaire des phrases-noyaux à la structure plus compliquée des phrases réalisées. Aussi sont-elles toujours prises isolément selon les besoins. Le modèle d'engendrement applicatif fait aussi appel aux transformations, mais la donnée de base est celle d'un champ transformationnel de phrase désigné par le symbole T. Les transformations constituent les éléments de ce champ T et ne sont jamais prises isolément et en elles-mêmes. Dans le générateur de phrase, les phrases sont engendrées une par une et isolément. Dans le générateur de champ T on procède, au contraire, par des dérivations multiples. T permet de calculer pour toute phrase simple ou complexe l'ensemble des phrases considérées comme des variantes grammaticales de réécriture. Le champ transformationnel comprend donc toutes les possibilités de réalisation des synonymes grammaticaux de la phrase de départ. Il peut se faire que parmi les suites engendrées par le modèle certaines ne connaissent

pas de réalisations effectives dans la langue considérée. Elles seraient rejetées au niveau de l'expérience comme agrammaticales par les sujets parlants. Le modèle ne les interdit pas cependant, car elles sont envisagées comme des potentialités, permises par la grammaire, qui ont pu ou pourront connaître une réalisation effective. Le modèle joue alors un rôle prévisionnel : il explicite les possibilités d'évolution du système linguistique observé.

Le générateur T définit un champ de synonymie grammaticale que ŠAUMJAN met en parallèle avec la procédure de dérivation lexicale du générateur de mot. On peut classer les phrases transformées selon leur degré de dérivation par rapport à la phrase initiale du champ envisagé. On considérera comme les synonymes grammaticaux les plus proches les phrases séparées de la phrase initiale par un degré de dérivation. On dispose ainsi d'un moyen de regrouper les phrases que l'intuition traite comme des analogues avec un critère de classement rigoureux pour déterminer le degré de proximité de synonymie. Le parallélisme des données de base et de la procédure dans le générateur de mots et le générateur T suggère un isomorphisme entre les degrés de dérivation lexicale et les degrés de dérivation grammaticale. Cette hypothèse éclaire d'un jour nouveau les problèmes de synonymie, mais elle pose autant de problèmes qu'elle en résout.

Le modèle d'engendrement applicatif est fondé sur une structure logique plus apte, semble-t-il, à rendre compte de la complexité de la structure linguistique que le système de concaténation. Le sens est très étroitement associé à ce type de génération, bien qu'il soit envisagé sous son aspect fonctionnel, puisque les racines des mots sont traitées comme des éléments vides. Susceptible de fournir une méthode scientifique rigoureuse pour l'analyse de la complexité structurelle des textes, ce système est suffisamment élaboré pour envisager de façon exhaustive variables et invariants des structures spécifiques à chaque discours. Mais il s'agit toujours d'une logique de l'agencement, incapable à elle seule de restituer le « sens » d'un discours.

#### III.4.4. Génotexte et phénotexte dans la théorie du discours

Le système logique non linéaire du modèle d'engendrement applicatif se retrouve dans les hypothèses sémiotiques de Julia KRISTEVA, qui a vu dans ce type de construction abstraite un moyen d'appréhender la dynamique infinie de la signifiante en travail. Cet essai d'intégration théorique est surtout développé dans « L'Engendrement de la formule », article publié dans *Tel Quel* pour présenter une analyse de *Nombres* de Philippe SOLLERS. Il ne s'agit pas de la mise en œuvre rigoureuse du modèle de ŠAUMJAN, rendue d'ailleurs impossible par l'absence d'une grammaire française des relateurs construite selon ces principes. Julia KRISTEVA esquisse plutôt une adaptation des possibilités logiques offertes par le système aux données de la problématique de l'analyse textuelle. Reprenant à son compte la distinction entre « génotype » et « phénotype », qui marque le double degré d'abstraction de la langue en structure profonde, elle pose l'existence de ces deux niveaux dans la production d'un texte. Résultante de surface, le texte n'est que la « formule » issue de l'« engendrement ». « L'engendrement c'est la signifiante et on peut la saisir doublement : 1) comme

engendrement du tissu de la langue ; 2) comme engendrement de ce *je* qui se met en position de présenter la signifiante ».

A partir de ce génotexte, défini comme une productivité signifiante, se développe l'opération linguistique de génération du phénotexte. Vu sous cet angle, le texte devient un « objet dynamisé » et l'analyse textuelle consiste à montrer comment le processus génératif du génotexte est manifesté dans le phénotexte. Elle vise à rendre perceptible cette dynamique latente. La formule porte encore les marques du processus associatif non linéaire dont elle est issue. L'aspect linéaire du message est la transformation d'une multiplicité de combinaisons associatives de sons, de syllabes, de syntagmes susceptibles d'engendrer une multiplicité d'intertextualités, saisissables au niveau de la formule grâce aux règles de correspondance qui produisent le phénotexte. Ainsi le texte porte toujours, dessiné en creux, l'investissement possible d'une lecture nouvelle. Un tableau figure les données qui interviennent dans le processus d'engendrement à chaque niveau d'abstraction.

GÉNOTEXTE	symbolique mathématiques	idéologique mythes
	catégories de la langue	
PHÉNOTEXTE	formule	

Ce schéma reflète l'élargissement de la problématique. Il intègre, comme composantes de l'opération linguistique, les facteurs de l'énonciation liés au référent idéologique et mythique qui conditionnent la production d'un discours. Ce sont autant de données sans lesquelles le langage, réduit à être un signifiant ininterprétable, n'existerait pas. Mais on dépasse largement, au niveau d'une telle approche, le cadre que la linguistique transformationnelle s'est assigné.

### III.5. DES ÉNONCÉS PHRASTIQUES AU DISCOURS TRANSPHRASTIQUE

**III.5.1.** L'élaboration de la linguistique transformationnelle représente un gain théorique considérable pour l'analyse du discours, dans la mesure où elle ouvre l'accès à une étude scientifique des soubassements du langage. Cet apport fondamental s'ajoute aux acquis de la méthode distributionnelle que les générativistes ont intégrés à leur système. Au lieu de traiter l'ambiguïté des énoncés comme un facteur secondaire et réductible, ils en font la loi même de tout discours, posant ainsi les premiers jalons de l'approche scientifique des problèmes de l'énonciation. Dans la perspective transformationnelle, l'ambi-

guité souvent perceptible en surface, au niveau des phrases réalisées, est toujours présente dans le processus logique sous-jacent puisque les structures superficielles renvoient à des structures profondes multiples. Une phrase aussi simple que *Je crois mon fils malade* remonte à deux structures de base :

- 1) *Je crois quelque chose : mon fils est malade.*
- 2) *Je crois mon fils : il est malade.*

Les systèmes génératifs sont fondés sur le principe de la pluri-dimensionnalité des phrases, issu de processus transformationnels diversifiés qui sont autant de modélisations possibles de l'énoncé. On saisit ainsi une des composantes de la diversité du sens. De ce point de vue, le modèle d'engendrement applicatif offre, par la souplesse de ses schémas de base, des possibilités de dynamisation des structures profondes.

**III.5.2.** Ce gain théorique capital ne saurait toutefois dissimuler les obstacles. Pour CHOMSKY, comme pour ŠAUMJAN, l'ambiguïté des énoncés ne tient pas à la multiplicité des objets auxquels un texte peut se référer, mais à la multiplicité des structures auxquelles on peut le renvoyer. Il reste à savoir si l'on peut entièrement expliquer les secondes sans tenir compte des premières. Certains faits syntaxiques restent inexplicables si l'on ne tient pas compte du contexte extra-linguistique dans lequel ils sont produits. Une intéressante étude de LAKOFF, « Language in context » (*Language*, décembre 1972) en cite plusieurs exemples. Les marques honorifiques, en japonais, ne sont pas saisissables hors du contexte situationnel qui les motive. Certains emplois des verbes modaux appellent la même remarque.

Soient les phrases :

- 1) *You must have some of this cake.*
- 2) *You should have some of this cake.*
- 3) *You may have some of this cake.*

Hors contexte, on peut différencier le choix du modalisateur en considérant que la phrase 3 est la plus déférente, que la phrase 2 l'est moins et la phrase 1 moins encore. Si toutefois ces phrases sont analysées dans le contexte où, lors d'une réception, une maîtresse de maison offre à ses invités un gâteau qu'elle a confectionné elle-même et dont elle vient de vanter les mérites, la phrase 1 devient la formule la plus courtoise, la phrase 2 serait plus abrupte et la phrase 3 à la limite de l'impolitesse. LAKOFF conclut de cet exemple que la façon dont chacun entre en rapport avec les autres affecte directement le langage. Cette observation ne s'applique pas seulement à quelques formes privilégiées ou originales de discours et l'on peut se demander si la compétence linguistique, conçue en dehors des conditions qui la déterminent, peut être autre chose qu'une modélisation *ad hoc* sans lien avec la pratique. L'ambiguïté syntagmatique est difficilement saisissable pour le scripteur comme pour le récepteur d'un message sans tenir compte des données extra-linguistiques, et nous souscrivons aux conclusions de LAKOFF lorsqu'il écrit : « Nous ne pouvons pas espérer décrire ou expliquer de larges segments d'une langue quelconque donnée en recourant seulement au facteur qui joue un rôle dans la syntaxe superficielle » (article cité).

Le processus de production d'un discours ne peut être envisagé hors des conditions de sa production. Le schéma proposé par Julia KRISTEVA tient compte de cette exigence, mais, ce faisant, il déplace les données de l'analyse et rompt avec la perspective de la linguistique transformationnelle.

**III.5.3.** Il reste une autre difficulté épistémologique ; toutes les analyses que nous avons envisagées jusqu'ici ont pour base le cadre de la phrase, souvent réduite à sa structure la plus simple. Les réductions opérées procèdent toujours à partir de segments formels délimités dans les textes par une ponctuation forte. On accentue ainsi la rigidité de l'ordre linéaire du déroulement du discours. Or, on peut légitimement se demander si la limite de la phrase constitue une unité de base valable en analyse du discours. Comme on l'a souvent observé, le contexte linguistique créé par l'enchaînement des phrases lève beaucoup d'ambiguïtés syntaxiques que présenteraient les phrases du discours prises isolément. Elles en créent par contre de nouvelles en introduisant d'autres données référentielles. Des facteurs aussi importants que la modalisation et les marques temporelles n'ont aucun sens, pris isolément au niveau de chaque phrase lorsqu'on se propose d'analyser un texte. On peut même se demander si certaines marques syntaxiques sont explicables quand on ne tient pas compte de l'environnement linguistique de la phrase où elles figurent. Aussi un dépassement du cadre de la linguistique de la phrase paraît-il indispensable pour l'étude des pratiques discursives.

### III.6. Bibliographie complémentaire

1. CHOMSKY (Noam), *la Nature formelle du langage*, p. 125-176, Paris, Le Seuil, 1969.
2. CHOMSKY (Noam), *Aspects de la théorie syntaxique*, Paris, Le Seuil, 1971. Lire en particulier : 1<sup>re</sup> partie, p. 12-86.
3. CHOMSKY (Noam), *Studies on Semantics in Generative Grammar*, La Haye, Mouton, 1972. Lire en particulier : « Deep Structure, Surface Structure and Semantic Interpretation », p. 62-120.
4. CHOMSKY (Noam), « la Forme et le Sens dans le langage naturel », Coll. *Change*, série « Hypothèses », p. 127-151, Paris, Seghers-Laffont, 1972.
5. DUBOIS (Jean), DUBOIS-CHARLIER (Françoise), *Éléments de linguistique française : syntaxe*, Paris, Larousse, 1970.
6. RUWET (Nicolas), *Introduction à la Grammaire générative*, Paris, Plon, 1967. Lire en particulier : Chap. I, IV, V.
7. DUBOIS-CHARLIER (Françoise), « la Sémantique générative. Une nouvelle théorie linguistique ? », revue *Langages* n° 27, Paris, Didier-Larousse, Septembre 1972.
8. OHMANN (R.), « Generative Grammars and the Concept of Literary Style », revue *Word*, 1964, p. 423-439.
9. OHMANN (R.), « Shaw ; the Style and the Man », Middleton, Connecticut, 1962.
10. LAKOFF (R.), « Language in Context », revue *Language*, 1972.
11. ŠAUMJAN (S. K.), *Principles of Structural Linguistics*, La Haye, Mouton, 1971.
12. ŠAUMJAN (S. K.), SOBOLEVA (P. A.), *Linguistique russe*, Nauka, Moscou, 1965.
13. WŁODARCZYK (Hélène), « la grammaire générative applicative de S. K. Šaumjan », revue, *Langages*, n° 33, p. 15-64, Paris, Didier-Larousse, Mars 1974.
14. RUWET (Nicolas), « *La Grammaire générative Introduction* », Revue *Langages* n° 4, p. 3-39. Paris, Didier-Larousse, Décembre 1966.
15. PÉCHEUX (Michel), « Analyse du discours, langue et idéologies », Revue *Langages*, n° 37, Paris, Didier-Larousse, Mars 1975 (avec C. FUCHS, A. GRÉSILLON, P. HENRY).

## IV

### DU SIGNE SAUSSURIEN A LA SÉMANTIQUE STRUCTURALE

#### IV.1. LA SÉMANTIQUE ET SAUSSURE

IV.1.1. Reconstruire le texte comme un modèle de production du « sens », c'est nécessairement questionner cette science qu'on appelle depuis M. BRÉAL (1883) la « sémantique » : science en voie d'élaboration, mais que certains contestent ou disent « dans l'impasse », occasion d'incertitudes méthodologiques et d'un grave embarras épistémologique. Elle est le lieu de la linguistique contemporaine où l'on éprouve le mieux la puissance novatrice du structuralisme et où ce structuralisme rencontre ses difficultés majeures.

SAUSSURE ne prononce pas le nom de la sémantique dans son *Cours*. C'est pourtant de sa pensée que la sémantique structurale fait dépendre sa démarche. Elle accepte largement la théorie de l'arbitraire du signe.

Deux remarques sont à faire sur ce point d'entrée dans la théorie sémantique. La première porte sur le caractère abstrait de l'objet de cette science. Déjà la science des « images acoustiques », c'est-à-dire des signifiants, la phonologie, dégage des objets abstraits en y attachant l'analyse. Les *phonèmes* ne sont pas les *sons* ; SAUSSURE disait bien que « le son matériel, chose purement physique » n'est pas « l'empreinte psychique de ce son » (p. 98). Du moins peut-on considérer les phonèmes comme une organisation mentale d'une matière phonique ; leur existence, mise en évidence par le fonctionnement du langage, est contrôlée par la matérialité du milieu où ils sont mis en œuvre. Il n'en est pas de même pour les concepts. L'arbitraire du signe nous oblige à considérer que leur organisation ne doit rien à l'image acoustique, et donc rien à aucune matérialité. Limité par une solution de continuité avec le référent et une autre solution de continuité avec le signifiant, le signifié n'est connaissable, si l'on admet qu'il le soit, que par lui-même. De là naît la tentation pour la sémantique, science des signifiés, de constituer son appareil méthodologique en déplaçant les méthodes de la phonologie, qui a déjà réussi à devenir opérationnelle sur un objet abstrait de langage. La terminologie de la sémantique structurale est un calque de la terminologie phonologique. Mais on tiendra compte de ce que la sémantique n'opère que sur le contenu conceptuel et non sur la forme du signe. Elle reporte en somme l'arbitraire qu'elle reconnaît au signe dans l'arbitraire de ses analyses, et l'abstraction de son objet dans l'abstraction de ses modèles.

L'autre remarque concerne la nature sociale du signe. SAUSSURE souligne bien que le mot « arbitraire » « ne doit pas donner l'idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant » (p. 101). En fait, la communication entre les hommes n'est possible linguistiquement que parce que l'utilisateur d'une

langue n'a qu'un pouvoir très réduit de modifier la liaison entre signifiant et signifié. La responsabilité de cette liaison revient au corps social dans le cadre d'une langue naturelle. Mais cette responsabilité touche-t-elle au seul signifiant, ou au signifié avec le signifiant ? Si les signifiés étaient des réalités stables entre les hommes, entre les cultures géographiquement réparties ou historiquement distinctes, toute traduction d'une langue en une autre serait simple et sans restes : elle se bornerait à un échange de signifiants. SAUSSURE lui-même a montré qu'« il n'en est pas ainsi » (p. 167). Les systèmes linguistiques différents se caractérisent comme systèmes de signifiés autant que comme systèmes de signifiants. La sémantique est donc inéluctablement contrainte par la variabilité socio-historique des signifiés ; elle doit se dessiner comme une sociologie du sens, projet difficile à marier avec l'abstraction de son objet même. Contre cette variabilité s'établit par ailleurs la recherche de ces invariants que sont les « universaux sémantiques », domaine d'étude d'une « sémantique générale ».

Les linguistes aujourd'hui, et spécialement les sémanticiens, utilisent le plus souvent la classification du langage par L. HJELMSLEV en « substance de l'expression », « forme de l'expression », « forme du contenu », « substance du contenu ». Il y a là un progrès sur la formulation de l'arbitraire du signe saussurien, qui ne la contredit pas. L'articulation des deux « formes » reproduit la liaison du signifiant et du signifié, sans lui découvrir une motivation. La distinction de la forme et de la substance de l'expression correspond facilement à la distinction de l'« image acoustique » et du son, fondement de la distribution entre phonologie et phonétique.

La grande difficulté est l'articulation du contenu en forme et substance, qui opère une sorte de refente du signifié. La substance du contenu acquiert difficilement un statut logique. On peut y voir un niveau plus général, plus élémentaire et plus profond de la signification : le niveau des « catégories de l'esprit humain », niveau au demeurant saisissable beaucoup plus dans la procédure d'analyse que dans l'objet-sens. La conséquence méthodologique la plus forte de cette distribution interne du signifié a été tirée par A. J. GREIMAS, qui place dans la forme du contenu les catégories de niveau sémiologique, représentant une certaine densité socio-culturelle et une variabilité selon les systèmes linguistiques, et renvoie à la substance du contenu les catégories de niveau spécialement sémantique, qui soutiennent de leur universalité la construction de chaque langue.

**IV.1.2.** Le second point de la théorie saussurienne qui condense la réflexion sémantique est l'élucidation de la « valeur ».

La sémantique, après SAUSSURE, se trouve obligatoirement confrontée à une tâche toute nouvelle : construire le « système de valeurs pures » (p. 155) propre à chaque usage linguistique. Elle décrit le contenu conceptuel non comme un inventaire de concepts isolés, mais comme un système différentiel : car les concepts « sont purement différentiels » et « définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leur rapport avec les autres termes du système » (p. 162). Une telle opération ne peut être menée à bien qu'en excluant le déplacement des pièces du « jeu d'échecs » dans la clôture

systématique, donc en synchronie. Le parallélisme est ici parfait avec la méthode qui a amené la phonologie à de si heureux résultats. Comme les phonèmes sont les unités abstraites différentielles qui expriment le sens par leurs oppositions systématiques, ainsi les unités plus abstraites, les unités de contenu qu'on appellera « sèmes » articulent ce sens en oppositions, en valeurs.

C'est le principe théorique de la valeur qui permet à la sémantique moderne de se constituer en science structurale et sauve sa terminologie d'être une pure et simple transposition de celle de la phonologie, malgré la réserve qu'on a pu faire plus haut.

Cette sémantique a trouvé des ressources particulières dans les recherches menées en lexicologie, en particulier par J. TRIER et G. MATORÉ. On doit à J. TRIER le terme de « champ linguistique » (*Sprachfeld*), assez souvent désigné comme « champ sémantique ». Il a montré, dans une étude devenue classique, que le domaine lexical allemand de la « connaissance » s'articule au début du XIII<sup>e</sup> siècle en *Wisheit*, *Kunst* et *List* ; un siècle plus tard le système est étalonné par les signifiants *Wisheit*, *Kunst* et *Wizzen*. Mais *Wizzen* ne s'est pas substitué à *List* au niveau des signifiés. *List* a été déplacé, expulsé d'une structure oppositionnelle ; et cette structure a été à ce point modifiée que *Wisheit*, qui recouvrait d'abord les domaines de *Kunst* et de *List*, a réussi à dessiner le sien en opposition à *Kunst* et *Wizzen*. Ainsi est vérifiée la justesse de la métaphore saussurienne du jeu d'échecs : l'introduction d'une pièce nouvelle a modifié le jeu.

Les recherches de G. MATORÉ sur les mots-témoins qui organisent les « champs notionnels » aboutissent sur le français à des résultats comparables.

L'application de la méthode des « champs linguistiques » au texte a prouvé depuis quelques années sa fécondité dans une pratique pédagogique. Il faut cependant noter que plus le texte est bref, moins il offre de chances au dégagement des champs : un texte allemand ancien, s'il est court, peut comporter seulement *Kunst* et non *Wisheit*, *List* ou *Wizzen* ; il ne permettra pas d'établir le système du sens. Même s'il comporte trois de ces signifiants, les occurrences ne seront pas assez nombreuses pour assurer les oppositions où l'on détectera le système. D'où la tentation de recourir à l'intertextualité et de rejoindre ainsi le corpus de la lexicologie. L'analyse sémantique, qui utilise le champ linguistique pour la description des valeurs à travers les significations, n'atteint des réductions intéressantes (forme et substance du contenu) que dans le cadre de textes assez longs.

D'autre part, le rendement de la méthode ne peut être dit vraiment bon qu'à partir des signifiants d'opérations mentales, intellectuelles, idéologiques. Il est assez facile d'établir un champ sémantique organisé autour du mot clef *raison* dans une « pensée » de Pascal ou du mot *peuple* dans un poème des *Châtiments*. Il est plus difficile de procéder à l'analyse sémantique de *cachot* et de *buisson* en ces mêmes textes.

De façon générale, si l'analyse sémantique arrive à décrire un système de valeurs idéologiques propre à une culture déterminée, elle échoue encore à rendre compte, selon le haut degré d'abstraction qui est le sien, de la dénotation des objets matériels du monde extérieur à l'homme ou des objets de culture matérielle : *châtaignier* ou *marteau*. Toute lecture d'un texte comporte ainsi

la réalisation de champs sémantiques comme « arbres » ou « outils », qui ne sont que des « restes » où la méthode sémantique ne rencontre que peu de prise.

**IV.1.3.** Le troisième principe saussurien d'où dérive la sémantique structurale est la fameuse opposition de la langue et de la parole. Elle joue un rôle spécifique en sémantique.

En effet, si la langue est bien ce système de valeurs pures que l'analyse sémantique nous permettrait d'atteindre, cette architecture abstraite décrite en forme et substance du contenu qui ne produit du sens que par des oppositions, il est aussi acquis depuis toujours que ce sens est communiqué du locuteur au récepteur sous la contrainte du contexte et grâce à lui. Seul le contexte me permet de comprendre qu'en parlant de *diable*, l'on me parle d'un outil destiné à transporter des colis et non de l'être mythologique judéo-chrétien. Mon interlocuteur dit par exemple : « Sans le diable, je n'aurais pas pu porter mes valises jusqu'au train ». Si beaucoup de linguistes n'intègrent pas encore dans leurs perspectives méthodologiques la célèbre phrase de L. WITTGENSTEIN : « Un mot n'a pas de sens, il n'a que des emplois », aucun ne la contredit vraiment.

On se trouve donc devant deux systèmes que nous dirons « régulateurs » du sens : l'un est situé en langue : il est, selon les formules de SAUSSURE le « social », l'« essentiel », le paradigmatique, le synchronique dans la mesure où il n'y a de système observable que dans la synchronie ; l'autre est situé dans la parole ; il est l'« individuel », l'« accessoire », le syntagmatique, le diachronique selon la linéarité même de la chaîne parlée. Le premier se délivre du sujet parlant, le second lui est soumis. Mais cette soumission au sujet n'entraîne pas à mettre en doute le caractère social de l'arbitraire du signe : l'utilisation de *diable* dans l'exemple ci-dessus, pour dénoter un outil, n'est pas une initiative du sujet ; elle n'est décodable que parce qu'elle est sociale. On se trouve donc en fait obligé, en sémantique, à marier deux opérations de conceptualisation du fonctionnement linguistique : établir des paradigmes à l'écart de la parole pour trouver les valeurs des mots en langue ; rendre compte de la façon dont ces paradigmes établissent, plus qu'ils ne projettent, leurs valeurs dans la parole même.

Quand on étudie les rapports de la langue et de la parole dans le domaine de l'expression, on n'éprouve pas de difficulté comparable. Il est assez facile de réserver au niveau de langue le phonème distinctif, par exemple /t/ dans /ta/, et au niveau de parole les réalisations accidentelles (occlusion plus ou moins forte, présence ou non d'un souffle postérieur à l'explosion).

Ainsi, tant que nous parlons de l'expression, nous pouvons établir un rapport simple entre l'unité de signification, le phonème, et la pluralité de ses réalisations. Mais, si nous parlons du contenu, l'unité de signification retenue (le sème par exemple) non seulement ne correspond pas à une pluralité de réalisations qu'elle puisse assumer, mais encore et surtout ne peut être dégagée que par ce qui excède le signifiant qui lui correspond, et par un message souvent ample. La sémantique ne peut éviter d'être une science du discours.

Cette contradiction méthodologique d'une science des paradigmes et

d'une science du discours pèse lourdement sur elle. On comprend qu'en termes saussuriens la valeur est du côté de la langue et la signification du côté du discours. Malgré toutes ses intentions paradigmatiques, la sémantique est restée très souvent une étude des significations des mots.

**IV.1.4.** Il ne faut pourtant pas faire fi d'un effort tenté pour réduire la contradiction. Il consiste à décrire sous le nom d'« isotopie du discours » la façon dont la parole règle le sens. Il établit, à partir des occurrences de signifiants en contexte, une paradigmatique des signifiés. Il dégage des unités signifiantes plus larges que le mot, extensibles jusqu'à un message achevé, jusqu'à un discours fort long. Ainsi dans la phrase ci-dessus, *diable*, *valises* et *train* sont des éléments constitutifs d'une isotopie de discours désambiguïsé. Nous reviendrons sur cette procédure.

Dès à présent, signalons sa richesse pour notre propos. Elle contribue à consolider épistémologiquement le texte : il apparaît désormais comme un espace où se structure le sens. Il peut donc y avoir une science du texte considéré comme un objet-sens : une sémantique textuelle. Et si l'on parvient à établir, avec les occurrences contextuelles qu'il nous offre, des paradigmes de valeurs abstraites, le modèle ainsi obtenu peut être valablement donné comme le système de valeurs signifiées qu'il recouvre. Ainsi ce qui demeure perdu du côté des ambitions d'une sémantique décrivant tout un état de langue, est compensé par les résultats atteints sur un objet réduit et défini.

Mais, dans la mesure où l'on rassemble des textes de même époque et sensiblement d'un même lieu culturel, les isotopies se confirment ou se complexifient. On en arrive par les textes au dégagement d'isotopies larges, caractéristiques d'un moment d'histoire et d'une culture. On retrouve ainsi les recherches menées sous les termes de « champs linguistiques » ou de « champs notionnels », en poussant vers des réductions et des formalisations plus assurées et en consolidant le concept d'histoire/société comme « texte ».

**IV.1.5.** L'arbitraire du signe saussurien a sans doute permis l'insertion de la sémantique dans la linguistique structurale. Il n'en demeure pas moins contestable, comme il a été signalé (I.2.3.).

Si l'on se réfère à une classification générale des « signaux », qui fonde la sémiologie, on distinguera (classification de R. JAKOBSON) : les indices, qui opèrent suivant une contiguïté de fait existentielle entre un signifiant et un signifié (la fumée est le signifiant-indice du feu) ; les icônes, qui opèrent par la similitude formelle (le dessin d'un animal est son icône) ; et les symboles, établis arbitrairement, institutionnellement (le rouge, symbole d'interdiction dans la circulation routière). Le signe linguistique est un symbole.

Mais il s'incorpore une fonction iconique, de longue date signalée. Il semble bien que SAUSSURE s'en soit débarrassé un peu vite, bien que ses observations sur ce point soient remarquablement pertinentes (p. 102).

En fait, il est deux sortes d'icônes linguistiques. Les plus connues sont les onomatopées : *glou-glou*, *tic-tac*, *top*, etc. Il est vrai qu'elles ne reproduisent que très imparfaitement les bruits référentiels. Le bruit de l'eau qui s'écoule, de l'échappement d'un balancier, n'ont qu'une ressemblance lointaine avec

les sons émis par l'appareil phonatoire humain (l'homme peut imiter ces bruits, mais en détruisant les articulations propres à sa voix, en particulier en limitant la vibration de sa glotte, le voisement). Surtout, les onomatopées sont intégrées au système phonologique de la langue. Elles ne sont donc pas un mimétisme, mais vraiment du langage. On peut les considérer comme une rencontre hiérarchisée de l'icône et du symbole : l'icône demeure soumise au symbole. Mais il est bien vrai qu'elle en limite l'arbitraire.

Les onomatopées sont des icônes directes : elles utilisent la substance phonique de l'expression, le son, pour y inscrire un bruit référentiel. Il est des icônes indirectes ou dérivées : elles inscrivent dans la substance phonique divers événements référentiels qui ne sont pas de l'ordre du bruit. Ainsi, dans un récit français, *vlan* est l'icône non seulement d'un coup porté et de son bruit, mais de la rapidité d'un acte : le signifiant a pour signifié un concept temporel. Un substantif comme *tic* dénote non un bruit sec, mais la contraction convulsive de divers muscles. *Ronron*, qui est d'abord une onomatopée, désigne métonymiquement un ensemble d'actes ou de pensées réitérés mécaniquement.

On classera plutôt dans les indices les interjections et exclamations, signifiantes de pulsions émotives du sujet parlant : *âie !, pouah !, ho !, ah !*, etc. Elles sont arbitraires, n'étant pas iconiques : on en a la preuve dans leur variabilité totale de langue à langue. Mais il est impossible de leur donner un contenu linguistique. Leur contenu, comme celui d'un symptôme physique (de la douleur, de la nausée, de l'étonnement) est référentiel.

P. GUIRAUD a récemment tenté d'intégrer cet ensemble de faits dans une théorie nouvelle du signe et de la valeur. Il distingue, à la différence de SAUSSURE, l'arbitraire et l'immotivation. Le signe linguistique est bien arbitraire, mais il est motivé. La motivation est interne : le mot *enseignement*, comme l'avait déjà remarqué SAUSSURE (p. 175), est relié par son sens et sa forme à *enseigner, enseignons*, etc., par son sens à *apprentissage, éducation*, etc., par sa forme à *clément, justement*, etc. La motivation peut être externe, c'est-à-dire référentielle (l'onomatopée n'en est qu'un aspect, le plus évident). Ainsi l'on découvre les « structures étymologiques du lexique » (1967), « *étymologie* » étant pris au sens large de motivation.

**IV.1.6.** En ce qui concerne le texte, ces recherches sont de la plus haute importance. Il est acquis en effet que le sujet parlant n'utilise pas seulement un système socialisé de mots-concepts sur lequel l'analyse sémantique tend à être pertinente : c'est le système dénotatif. Il utilise aussi un système moins rigoureusement socialisé, facultatif, de mots-évoqueries qui renvoient non à des concepts, mais à des référents matériels ou à des pulsions : c'est le système généralement appelé connotatif. L'espace du texte, soumis au sujet, est ainsi doublement structuré : comme modèle de production du sens, ce dont rend compte une paradigmatization des signifiés, et comme modélisation des évocations. On a depuis longtemps étudié les éléments de cette structure sous le nom d'effets impressifs/expressifs (BALLY) et sous le chapitre de la stylistique.

Les études les plus récentes ont souligné (FONAGY) l'utilisation du système phonologique d'une langue comme lieu d'inscription d'icônes inconscientes, très souvent sexuelles. D'autre part, une réflexion sur le signifiant

prouve que son ambiguïté, due à la pauvreté phonologique de chaque langue naturelle, lui permet de transporter toujours plusieurs signifiés : le « jeu de mots » est présent en toute énonciation et le discours peut être tenu en bien des cas pour poly-isotope. SAUSSURE l'avait pressenti quand il recherchait dans les vers latins des anagrammes de noms de dieux et de héros. L'analyse contemporaine, à sa suite et en utilisant les enseignements de la psychanalyse, a développé une théorie de la polysémie textuelle du côté du producteur conscient/inconscient (le lieu où « ça » parle dans le discours du « je ») et du côté du récepteur (la « lecture plurielle »).

Il est difficile aujourd'hui d'analyser un texte sans s'interroger sur cette imbrication des plans de codage-décodage du sens, bien que la sémantique structurale ne nous soit là que d'un secours très imparfait, n'étant qu'une procédure de modélisation des signifiés-concepts, à l'écart d'une interrogation sur les signifiants.

## IV.2. LE MODÈLE SÉMANTIQUE

**IV.2.1.** Cette modélisation a été proposée avec rigueur en France par B. POTTIER et A. J. GREIMAS. Nous prenons, à une étape de la pensée de ce dernier (1966), un ensemble méthodologique d'une force remarquable et qui a connu un succès certain dans l'enseignement.

Pour A. J. GREIMAS, les unités minimales de signification que l'analyse sémantique dégage à partir de leur réalisation dans le discours, de leur « manifestation », sont de deux sortes.

Leur dégagement respectif dans l'analyse revient à déterminer ce qui, dans le signifié présent sous le signifiant appelé *lexème* (ce peut être un « mot » comme *pomme* ou un syntagme lexical comme *pomme de terre*) est élément constant de sens, et ce qui est un élément variable selon les occurrences de discours.

Ainsi quand on examine les séries : 1. *la tête d'un arbre, être à la tête des affaires, avoir des dettes par-dessus la tête* ; 2. *tête de nef, tête d'un canal, tête de ligne* ; 3. *fourgon de tête, tête de cortège, prendre la tête* ; 4. *la tête d'une comète, la tête d'une épingle* ; 5. *se casser la tête, avoir la tête dure* ; 6. *se mettre dans la tête, se creuser la tête*, on est amené à poser les sommes d'éléments : 1. extrémité + supériorité + verticalité ; 2. extrémité + antériorité + horizontalité + continuité ; 3. extrémité + antériorité + horizontalité + discontinuité ; 4. sphéroidité ; 5. sphéroidité + solidité ; 6. sphéroidité + solidité + contenant.

Ça n'est là qu'une première approche, un premier niveau d'analyse. Un second niveau est obtenu quand on considère que toutes les occurrences comportent les éléments extrémité + supériorité. Il faut pour cela admettre que les occurrences 4, 5 et 6 les posent implicitement : car la tête d'une comète, d'une épingle, du corps, sont des « extrémités supératives » (la comète a une « queue », l'épingle une « pointe », la tête est la « partie supérieure terminale » du corps humain). Ces éléments constants forment un « noyau » du sens ; on les appellera pour cette raison des « sèmes nucléaires ». Ce sont eux qu'on placera du

côté de la forme du contenu ; on y verra le niveau sémiologique de l'univers significatif.

Tout ce qui varie avec les occurrences discursives, qui dépend de la régulation du sens par des unités plus larges que le lexème, sera appelé « sème contextuel » ou « classème ». Considérés dans leur manifestation, les classèmes fondent l'isotopie du discours. Examinés comme des éléments immanents, des paradigmes du sens, ils permettent d'établir le niveau sémantique du côté de la substance du contenu.

On appellera « sémèmes » les unités complexes de manifestation composées d'au moins deux sèmes, pratiquement de sèmes nucléaires et de sèmes contextuels. On pourra ainsi formaliser les résultats de l'analyse de *tête* :  $N(s_1 + s_2) + C(s_3/s_4 + s_5/s_6 + \dots)$ . Dans cette formule, N représente le noyau du sémème, C l'occurrence classématique, le signe + l'addition des sèmes constants, le signe/la disjonction sémique du type *horizontalité/verticalité*.

Les résultats acquis par cette réduction abstractive des réalisations discursives va permettre l'établissement des catégories du sens. Ce sont des catégories binaires du type *marqué vs non marqué*, comme en utilise le structuralisme en tous les domaines où il intervient, catégories d'autant plus satisfaisantes qu'elles sont plus générales. On donne pour exemple : *animé vs inanimé, extéroceptivité vs intéroceptivité*.

Pour passer des catégories les plus générales au degré de complexité (de densité) du sens qu'on saisit au stade du sémème, il est nécessaire d'établir des hiérarchies de la signification. Ainsi le sème *spatialité* contient le sème *dimensionnalité*, qui contient le sème *verticalité*, l'ensemble nous amenant à l'articulation sémique *haut vs bas* : cette relation est dite « hypéronymique » si on la « descend », « hyponymique » si on la « remonte ».

Mais dans la binarité élémentaire qui constitue le sémème (relation de conjonction apparue dans les noyaux, relation de disjonction apparue dans les classèmes), une hiérarchie est aussi évidente : si l'on va d'*extrémité*, plus générale, à *superativité*, qui l'est moins, la relation est dite « hypérotaxique » ; en sens contraire, elle est « hypotaxique ».

Le modèle analytique se présente donc, en intégrant à la fois les constances du sens et sa variabilité, comme un système omni-pertinent d'inclusions/exclusions.

**IV.2.2.** En abordant le sens par les effets de discours et en extrayant de ces effets des classèmes d'une grande généralité, la sémantique structurale inéluctablement se trouve confrontée à la morphosyntaxe. Ainsi, en dégagant l'axe sémantique *intégralité vs discrétion*, elle retrouve la distribution grammaticale traditionnelle des « sujets » et des « prédicats ». Tout sémème affecté en discours du sème contextuel *discrétion* se constitue en objet unitaire, en « substance » ; de nouvelles déterminations, en relations hypéronymiques ou hypérotaxiques, vont le densifier pour obtenir ces réalisations plus basses que sont la « personne », la « chose », l'« image », le « symbole », etc.

La sémantique structurale propose d'appeler « actant » la sous-classe des sémèmes unités discrètes, et « prédicat » la sous-classe des sémèmes

unités intégrées. La coexistence d'un prédicat et d'au moins un actant constitue le message sémantique, qui n'est rien d'autre, on le voit, qu'une appréhension par le sens de l'algorithme de phrase, traditionnellement appréhendé par l'analyse grammaticale.

Par ailleurs, les classèmes permettent de rendre compte des « outils grammaticaux », porteurs de valeurs morpho-syntaxiques, qui étaient restés rebelles à toute analyse antérieure d'un contenu, d'un signifié autonomes. Ces outils sont considérés comme les résultats d'une combinatoire de classèmes entre eux, alors que les sémèmes résultent de la combinatoire des sèmes nucléaires et des sèmes contextuels. Il y a là une orientation très intéressante de la recherche qui ne paraît pas avoir encore retenu une attention suffisante.

Par contre, les ressources de l'analyse sémantique ont été pleinement utilisées pour l'établissement d'une « grammaire du discours », en accompagnement de nombreux et divers efforts structuralistes contemporains, qui tous remontent à la fameuse analyse par PROPP du conte russe. Les 31 « fonctions » reconnues par ce dernier se laissent ramener à trois catégories actantielles : *sujet vs objet*, *destinateur vs destinataire*, *adjuvant vs opposant*, modulations respectivement du *pouvoir*, du *savoir* et du *vouloir*. On en arrive aujourd'hui à considérer la densification de l'actant-fonction en personnage de la narration comme un investissement prédictif, assumé par le sémème. Ainsi l'actant devient *acteur* : *sujet vs objet* devient *jeune homme vs jeune fille* dans la séquence *Le jeune homme aime la jeune fille*.

Suivant qu'ils utilisent majoritairement l'un ou l'autre des deux termes articulés de la catégorie sémique *statisme vs dynamisme* pour réaliser des prédictats, les discours se distribuent en discours de qualification et discours de fonction (les catégories grammaticales concernées sont celles de l'adjectif et du verbe). Les récits du premier type sont des affabulations mythiques ; ils utilisent une isotopie noologique. Ceux du second type sont des affabulations pratiques, sur isotopie cosmologique.

IV.2.3. L'analyse sémantique débouche ainsi naturellement sur une analyse textuelle. La procédure qu'elle suit dans cette opération dérivée peut être décrite en plusieurs moments, d'après une expérience pratique :

1) TRANSFORMATION DU CORPUS EN TEXTE. Toute séquence délimitée du discours est d'abord un corpus. Elle devient un texte lorsqu'à la totalité de ses éléments est substitué l'ensemble des éléments de signification constituant une isotopie fondamentale. Le repérage formel de cette isotopie se fait à la redondance. Tout texte est en effet à la fois diachronie du fait de son dévidement linéaire de parole, et permanence du fait de l'itération d'un petit nombre de structures fondamentales du sens. On voit que le texte est par rapport au corpus un objet abstrait, dans les deux sens du terme : parce qu'il est abstrait du corpus, et parce qu'il est constitué d'une permanence abstraite détectée sous les redondances concrètes.

2) OBJECTIVATION DU TEXTE. L'objet texte est encore contraint par son caractère de communication et par l'inscription des signes d'émission et de réception propre à toute communication. Il reste subjectif. Il faut donc éli-

miner toute référence au *je* et au *tu* : le texte est transféré tout entier à la non-personne (troisième personne). Cette opération n'est pas complète si l'on n'élimine pas la catégorie de la déixis spatiale et la catégorie du temps, en général tous ces éléments qui jouent le rôle d'embrayeurs (JAKOBSON).

3) DESCRIPTION SYNTAXIQUE. Elle revient, en éliminant la synonymie syntaxique résultant de la variété lexématique, à mettre en évidence les actants et les prédicats, les fonctions et les qualifications. La difficulté est le sort qu'on fera aux modalités de la fonction : *pouvoir, vouloir (faire), ou sembler, devenir*, ainsi qu'à divers « aspects » : (sortir) *vite, très (grand)*. L'analyse sémantique tend à les considérer comme des variables et à en limiter l'importance comme simples *opérateurs* des prédicats.

4) NORMALISATION LEXÉMATIQUE. Elle consiste essentiellement à se débarrasser des classes grammaticales comme : verbe, adjectif, nom qui obligeraient à lire une syntaxe phrastique. Généralement, on propose de transformer tous les lexèmes retenus en des substantifs « abstraits ». Ainsi *errer* sera remplacé par *errance*, *mâcher* par *mastication*, *beau* par *beauté*, etc. Au terme de cette quatrième opération, le texte n'est plus représenté que par un ensemble lexical préparant les réductions sémantiques. Il est une structure dénotée par un langage opératoire qu'on peut déjà considérer comme un métalangage.

5) RÉDUCTION AU MODÈLE. Cette réduction est assez complexe. Elle est une recherche de la simplicité par la réduction des éléments formellement identiques, par la réduction des équivalences syntaxiques, par la réduction des équivalences sémémiques (synonymie), par la réduction des équivalences imparfaites (paronymie). Au prix d'un appauvrissement certain des signifiés, on arrive à supprimer la redondance qui avait d'abord permis de détecter l'isotopie sur laquelle on n'a cessé d'opérer. Ainsi une série remarquée d'emblée aux repères *marcher, aller, errer, venir*, etc., va se trouver réduite au modèle sémantique : *circulation dans l'espace*.

6) STRUCTURATION DU MODÈLE. Sur ce modèle, on procède comme il a été dit ci-dessus (IV.2.1.) : remontée hyponymique et hypotaxique dans l'organisation sémémique, de façon à mettre en lumière la constance de certaines relations. On peut ainsi prouver qu'un texte est effectivement structuré suivant l'axe sémantique préférentiel *vie vs mort*, avec une préférence pour la relation hyperonymique *vie + mouvement* ou pour la relation hyperotaxique *vie + lumière*. C'est à ce niveau surtout qu'est abordée la relation métaphorique ou métonymique. Un des gains de l'analyse sémantique est de contrôler certaines intuitions, qu'avait eues par exemple BACHELARD, sur le rapport constant, dans la construction d'un texte, de la dénotation psychique et de la dénotation des éléments matériels du monde (terre, feu, air, etc.). La pratique psychanalytique n'est pas non plus étrangère à cette analyse sémantique.

IV.2.4. Il n'est pas question de nier la fécondité de l'analyse sémantique appliquée au texte. Il faut cependant bien marquer tout ce qu'elle perd sur le chemin de ses gains. Elle est avant tout la recherche d'un modèle immanent

au texte, et pour cela elle doit éliminer d'étape en étape tout ce qui fait de ce texte une production (imbrication parfois inextricable des isotopies ; mise en situation personnelle, spatiale, temporelle ; modalités des actions). Elle évacue à la fois la syntagmatique et ses rythmes, le signifiant et ses glissements. Pour retrouver la production, il faut redescendre du modèle signifié à la ligne signifiante : restituer ce qu'on a éliminé.

D'autre part, dans l'analyse des signifiés, on est toujours en danger d'introduire l'arbitraire inconscient de l'analyste. Toute réduction sémantique est par principe incontrôlable. A la place du contrôle impossible, on use d'une sorte de consensus. Par exemple, le fait que le noyau de tête soit fait d'un sème *extrémité* et d'un sème *supérativité* n'est certain que parce que les usagers de la langue française l'acceptent. On est donc obligé de faire appel au « sentiment de la langue » en une méthode qui refuse des critères aussi fuyants. Dans l'analyse du texte, on risque bien de retrouver au niveau du modèle structuré ce qu'on avait défini comme texte, c'est-à-dire comme isotopie opérationnelle, « à titre d'hypothèse ». Pour pallier cet inconvénient, il y a intérêt à faire précéder l'analyse d'un inventaire des champs sémantiques : on peut ainsi, statistiquement, déterminer la redondance maximale. Ou alors, il faut « tout prendre » et considérer que « tout est texte dans le texte », ce qui revient à abolir la distinction initiale entre corpus et texte.

La sémantique structurale, plus que toute autre discipline linguistique à prétentions scientifiques, doit renoncer à se présenter comme « vraie » au sens banal du terme. Sa qualité tient à sa cohérence méthodologique, à la simplicité de ses résultats et à son efficacité pratique.

Mais cette qualité est soumise à l'acceptation de la théorie saussurienne du signe, qui lui fournit le lieu de ses tâches : le signifié. On a vu comment P. GUIRAUD déplace cette théorie. Un certain nombre de sémanticiens, dont St. ULLMANN, tout en reproduisant la distinction du signifiant et du signifié (*name, sense*) ne peuvent se résoudre à effacer le référent de leurs analyses. Et le signe de SAUSSURE est aujourd'hui fortement dénoncé comme idéologique et idéaliste.

Un malaise particulier tient à l'ignorance par la sémantique structurale de l'aspect dynamique des phénomènes du langage : non en droit, mais en fait. Elle ne peut établir les hiérarchies sémiques qu'en dessinant des paradigmes abstraits, à l'écart du dynamisme des messages où elle les découvre ; elle les arrache au dynamisme socio-historique qui les produit, sans renoncer pourtant à dire que le sens est socio-historique (tout au moins en ce qui concerne les sèmes nucléaires). Elle tend donc à interpréter la synchronie saussurienne comme une véritable achronie. C'est sans doute ce qu'il y a d'idéaliste en elle.

### IV.3. Bibliographie complémentaire

1. GREIMAS (Algirdas Jules), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.
2. ULLMANN (Stephen), *Précis de Sémantique française*, Berne, Francke, 1952.
3. GUIRAUD (Pierre), *la Sémantique*, Paris, P. U. F., 1955 ; *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Larousse, 1967.

4. Revue *Langages* n° 31, Paris, Didier-Larousse, « Sémiotiques textuelles ». Lire en particulier : COQUET (J.-C.), « Sémiotiques », p. 3-12 et 80-89 ; ARRIVÉ (M.), « Pour une théorie des textes poly-isotopiques », p. 53-63.
5. HJELMSLEV (Louis), *Prolegomènes à une théorie du langage*, Paris, Éd. de Minuit, 1971.
6. PROPP (Vladimir), *Morphologie du conte*, Paris, Gallimard, 1970.
7. MATORÉ (Georges), *la Méthode en lexicologie. Domaine français*, Paris, Didier, 1953.
8. Pour la théorie des champs linguistiques : TRIER (Jost), *Der deutsche Wortschatz in Sinnbezirk des Verstandes. Die Geschichte eines sprachlichen Feldes, I. Von den Anfängen bis zum Beginn des 13-Jhs*, Heidelberg, 1931.
9. COQUET (J.-C.), *Sémiotique littéraire* Paris, Mame, 1973.

## V

# LA LINGUISTIQUE PSYCHO-SYSTÉMATIQUE

## V.1. TEMPS OPÉRATIF ET ACTUALISATION

**V.1.1.** Le dynamisme des faits de langage est au centre de la linguistique construite entre 1919 et 1958 par Gustave GUILLAUME. Ce structuralisme original ne doit à celui de SAUSSURE que quelques références latérales. Il lui est cependant comparable, car il se préoccupe de découvrir sous le niveau de parole (GUILLAUME préfère dire « de discours », réservant le terme de parole à la substance de l'expression) un niveau profond de langue. Il s'agit donc bien d'une linguistique du signifié. Son rendement apparaît remarquable, en particulier pour rendre compte de certains faits qui interviennent en tout texte, comme la structuration de l'image d'espace et de l'image de temps. Elle constitue en outre une articulation méthodologique de première importance dans la mesure où elle dépasse à la fois la dichotomie diachronie synchronie et l'articulation compétence performance, qui ont apporté à la science contemporaine du langage autant de difficultés que de clartés.

Pour G. GUILLAUME et ses disciples, le niveau de discours se présente comme un ensemble extrêmement complexe d'« effets » superficiels où l'analyse s'embrouille. Il convient donc de leur substituer un modèle sous-jacent très simple, susceptible, une fois établi, d'en donner une explication sans restes. Ce modèle est assez extraordinairement abstrait, l'abstraction étant non pas corrigée, mais présentée commodément par des schémas graphiques. Mais la « doctrine » ne place jamais ces schémas dans la simple procédure de l'analyse. Elle prétend au contraire que tout usager de la langue les possède implicitement, au plus profond de sa conscience linguistique. C'est en ce sens qu'elle veut être un réalisme, exposant ce qui se passe réellement dans l'acte de langage, et une psycholinguistique, reproduisant les mécanismes purement mentaux qui sous-tendent cet acte.

**V.1.2.** Le problème du « temps » permet d'assurer ce réalisme et ce psychologisme d'un même mouvement de la méthode.

Le temps guillaumien est le lieu d'inscription concret de tous les phénomènes linguistiques. Il se présente de deux façons. Il est d'abord le temps nécessaire à un système linguistique donné, comme le système de la langue française, pour se bâtir tel que nous le recevons et l'examinons. Un procès de construction linguistique est en cours depuis des millénaires, depuis que l'homme a commencé à parler. On distingue en lui plusieurs directions productives, plusieurs « visées » : une visée systématique tendant à la construction, à la conservation de la langue comme système, en un sens qui est aussi saussurien ; une visée sémiologique, recherche perpétuelle des signes aptes

à réaliser les valeurs du système ; une visée pléronomique (Roch VALIN, 1971, p. 24), qui accroît le nombre des signes susceptibles de mieux assurer le fonctionnement illimité de ce système (multiplication des « idées particulières » prises en charge et complexification des effets de discours). Ainsi s'explique que les langues indo-européennes aient tendu, au cours de leur histoire perceptible, à toujours mieux établir un système de valeurs temporelles ; qu'elles aient fait correspondre à ces valeurs une structure formelle, la morphologie du verbe ; qu'elles aient associé de façon foisonnante les valeurs temporelles aux concepts les plus divers, présents sous les signifiants lexématiques, pour une infinité d'effets de sens.

Ce procès traverse des crises : quand les signes apparaissent insuffisants à réaliser le système en train de déplacer ses valeurs ou quand l'usure des oppositions phonologiques ne permet plus l'expression d'un système maintenu. La linguistique est ainsi appelée à décrire des « états de langue », équilibres successifs entre des tendances constructrices et des tendances destructrices. Elle opère suivant une « synchronie en diachronie ». Inversement la lecture que nous faisons d'une structure sémiologique actuelle ne s'éclaire que par la perspective historique, qui seule permet de comprendre la visée systématique aujourd'hui encore à l'œuvre. Il y a là un gain important sur la pensée de SAUSSURE, qui laissait au hasard la décision dans les mutations linguistiques. La construction des langues apparaît comme une histoire mentale, cohérente à travers ses ruptures, de l'humanité. La grande démonstration liminaire de GUILLAUME concerne la construction historique du système de l'article en français.

Le temps est donc le moyen matériel qu'utilise la construction de la langue, la glossogénie, suivant le terme retenu par le guillaumien Roch VALIN. Il permet aussi l'utilisation de la langue construite à des fins de discours, la praxéogénie. Cette utilisation se distingue de la parole saussurienne et de la performance chomskyenne en ce qu'elle n'est pas une pure et simple remise en jeu du système. A voir les choses superficiellement, elle comporte une part de reproduction mécanique de réalisations linguistiques antérieures et une part d'innovations capables de durer, d'influencer le système lui-même. A les voir psychodynamiquement, elle est la reprise de tout le système pour l'occasion discursive. Si la glossogénie est faite de toutes les praxéogénies, la langue s'étant construite et continuant à se construire à travers tous les actes de parole, parallèlement toute praxéogénie est une « sommation » active de la glossogénie. Ainsi l'usager du français contemporain, quand il utilise une forme verbale, reproduit la visée systématique qui a abouti à la construction du système du verbe français. Le temps de construction du message est un moment du temps de construction de la langue, mais ce moment condense en lui les opérations qui ont présidé à l'élaboration du système.

Il y a là un des points les plus difficiles, les plus controversés et les plus féconds de la doctrine guillaumienne. Se voulant réaliste, GUILLAUME devait faire correspondre au temps de construction de la langue, temps concret, temps historique, un temps concret de l'opération individuelle d'utilisation active de la langue, de l'opération mentale ponctuelle : « *La pensée en action de langage exige réellement du temps.* Il y a là un principe de grande portée

en linguistique psychologique et en linguistique générale » (1968, p. 8). Pour lui et son école, le modèle linguistique sous-tendant la pluralité des effets de discours est une architecture inéluctablement formulée en termes abstraits, mais qu'on suppose dessinée concrètement par un espacement interne de l'instant de pensée. L'ambition de certains guillaumiens est de réussir un jour en laboratoire l'étalonnage de cet espacement.

V.1.3. La cohérence de cette doctrine apparaît quand on joint le principe de la pensée dans le temps au principe post-saussurien de l'actualisation (BALLY, 1922). L'actualisation est le mouvement par lequel la langue devient parole, l'usager passe du système qu'il possède à la réalisation effective de ce système. Dans une langue comme le français, on peut situer dans le processus d'actualisation quelques grands faits comme la distribution morphologique entre nom et verbe. Or ce qui caractérise un nom, plus exactement un substantif dans cette langue, c'est qu'il ne saurait parvenir au discours, être « actualisé » sans s'accompagner d'un article ou d'un substitut d'article : le discours présente *la table, une table, cette table, ma table* (s'il survient en discours, le pur syntagme *table* ne peut être compris que comme une actualisation à article zéro, réalisant une valeur particulière). Ce qui caractérise également, un verbe, c'est qu'il est actualisé suivant les catégories dénommées personne, temps, mode, voix dans la tradition.

Prise en charge par le temps de l'opération mentale, l'actualisation nominale ou verbale devient une opération concrète, espacée en étapes. GUILLAUME pose une actualisation liminaire, ultra-rapide, très proche du niveau de langue, et une actualisation achevée, plus tardive, encore que toujours contenue par l'extrême brièveté de l'instant de pensée, qui a beaucoup écarté le niveau de discours du niveau de langue. Toute la linguistique guillaumienne est un repérage des niveaux d'actualisation, suivant un modèle à positions successives dont il est dit que le « temps opératif » le parcourt concrètement.

Ainsi la glossogénie a établi non seulement des valeurs en un système abstrait, mais a construit l'ordre de réalisation de ces valeurs. Elle a fixé par exemple que la pensée mettrait plus de temps à construire un indicatif qu'un infinitif, à chaque fois que le discours réaliserait l'un ou l'autre mode.

V.1.4. Ce qui permet à ce modèle de fonctionner non comme un pur et simple mécanisme, mais dynamiquement, en phénomène biologique, c'est la tension. L'enseignement de G. GUILLAUME a été insistant sur ce point : dans le langage il n'y a que des tensions. La pensée en actes de langage opère sur elle-même des tensions, dont l'inscription se fait dans le temps et dont les résultats sont les concepts réalisés en mots, selon des visées systématiques.

Il n'est pour l'auteur que deux sortes de tensions : l'une est créatrice d'un étrécissement conceptuel ; elle va de l'universel au particulier ; elle soutient une opération de discernement. L'autre est un élargissement depuis le particulier vers l'universel ; elle soutient l'opération d'entendement (1969, p. 87). L'articulation des deux tensions rend compte de la genèse du mot ; nous pourrions dire : de la fabrication d'un signifié.

Pour ce qui est d'une langue indo-européenne comme le français, l'auteur montre comment la pensée se situe d'abord devant l'univers pensable et, de

cet univers, extrait un domaine de signification, sous forme d'« idées particulières ». C'est là que joue une première tension, particularisatrice. Mais une tension élargissante prend le relais, universalisant autant qu'il est possible le particulier précédemment obtenu : ainsi est produit le concept d'homme dans sa généralité. Ce concept n'est pas encore disponible pour le discours. Car le mouvement d'universalisation passe aussi en dehors de son domaine et crée l'image d'un univers formel, où il faudrait l'inscrire, mais qui est « vide » : le concept d'homme est évacué vers l'indistinction, ne trouvant pas de milieu logique où se limiter. C'est alors qu'intervient une particularisation de cet univers selon les catégories de l'espace et du temps. La genèse du mot s'achève soit à l'univers-espace (s'il est nom), soit à l'univers-temps (s'il est verbe). Le mouvement de pensée en direction du particulier, qui prend le concept au réseau de la particularité de l'espace (le nombre) ou de la particularité du temps (le système temporel), est seul capable de nous fournir un outil de langage adéquat : ainsi le concept d'homme est non seulement différencié comme concept distinct (à ce titre il peut être lexicalisé), mais, dirons-nous, comme conceptualisation du distinct (il entre dans une figuration de l'espace).

Cette démonstration offre l'intérêt d'articuler la condensation d'une forme du contenu correspondant au signifié sémantique et la condensation d'une forme grammaticale. Dans une langue sémitique, il y a « fracture » entre la première condensation qui donne la « racine » consonantique, ni nom ni verbe, lexicalisée comme racine, et la seconde qui prend pour signifiant la vocalisation. Il en était peut-être ainsi dans l'indo-européen le plus ancien. Mais dans ses formes, ou classiques ou modernes, une telle rupture n'existe pas. Pour cette raison, on ne peut y atteindre et y inventorier le sens que dans son emmêlement avec la morphosyntaxe.

Si la sémantique structurale entend englober les faits de syntaxe, les catégories du nombre, du genre, du temps dans un système totalisant de signifiés, la linguistique guillaumienne, elle, révèle entre sémèmes et morphèmes grammaticalisés une véritable dialectique de la production du sens. Même si l'on n'entre pas dans la subtilité de ses explications (nous les simplifions nous-mêmes), on découvre là une très intéressante voie de recherches.

On en retiendra surtout cette idée majeure que les catégories de l'espace et du temps surviennent comme des nécessités de l'actualisation, à l'intérieur de la pensée produisant du langage. Ce ne sont nullement des catégories objectives de l'univers matériel et que nous recevons de lui.

Nous reviendrons (V.4.2.) sur la difficulté épistémologique qui nous guette ici. Pour le moment, en restant à l'intérieur de la doctrine, éprouvons-en la fécondité explicative.

## V.2. IMAGE D'ESPACE ET IMAGE DE TEMPS

V.2.1. La condensation de l'image d'espace dans l'actualisation du nom a été éprouvée par GUILLAUME lorsqu'il a étudié le système de l'article en français. Ce qu'il révélait ainsi, c'est la « psycho-mécanique du nombre ».

Le système du nombre se compose de deux tensions articulées. L'une, particularisatrice, « représente la formation du singulier à partir d'une pluralité indéterminée aussi étendue que l'on voudra ». L'autre, extensive, est « représentative de la formation, à partir d'un singulier, d'un pluriel que rien ne limite » (1969, p. 169-170). La première réalise le pluriel comme intérieur à une totalité jusqu'au point, qui est celui du singulier numérique, où la totalité s'est réduite à l'unité. A partir de cette unité, la seconde tension s'avance à la reconquête de la totalité. L'une nous donne un « pluriel interne », l'autre un « pluriel externe », qui correspondent respectivement au singulier collectif et au pluriel de la tradition grammaticale. L'univers-espace est donc structuré par une opération de discernement relayée par une opération ouvrante. Sa représentation est dynamique comme était dynamique la genèse du mot.

La simplicité de cette explication s'est imposée à l'esprit de nombreux linguistes.

Il en est de même pour l'explication qui lui a servi de matrice historique, celle du système de l'article *le* (*la, les*), dit article défini. Elle repose sur le fait que l'opération ouvrante au-delà du singulier peut être considérée de deux façons : continue comme l'opération fermante ou discontinue si elle est vue déplacer l'unité. C'est par le discontinu qu'il exprime que le pluriel est véritablement numérique. Or, nous dit G. GUILLAUME, « la catégorie du nombre, après avoir originairement et pendant longtemps suffi, par une sorte de cumul, à l'expression de l'extension discontinue et de l'extension continue du nom, s'est à un certain moment déchargée de cette dernière dont il a été fait une catégorie à part, celle de l'article, dont la caractéristique principale est d'avoir gardé le psycho-mécanisme de celle du nombre sans avoir retenu en elle le nombre lui-même » (1969, p. 168). L'article est donc le signifiant général de la tension infinitisante, en ce qu'elle ne produit pas le nombre même, c'est-à-dire le discontinu (si l'article a formellement un singulier et un pluriel, ce n'est qu'un fait d'accord, nullement un fait de système). L'article est un pur signe cinétique.

Cependant un autre article est survenu par usure de la représentation nombrante de *un*. Un nouveau système s'est constitué, où la dynamique tensile a reproduit formellement sa dualité, *un* symbolisant de par son origine l'approche d'une singularité, c'est-à-dire une tension étrécissante, pendant que *le* se réserve la tension élargissante. Le français a réussi ensuite à associer la représentation de *un* au pluriel en inversant *les* par *de* : *des*.

On a deux systèmes se recouvrant et coexistant dans les occurrences : *un homme, des hommes ; l'homme, les hommes*.

V.2.2. Nous nous sommes nous-mêmes, sur ce point de la doctrine guillaumienne, posé la question de savoir quelle est la raison profonde de ce dédoublement, ou, ce qui revient au même, quelles représentations fondamentales la langue a tâché de satisfaire en inventant l'article.

Nous sommes partis de deux faits : 1) que le démonstratif est contradictoire de la représentation continue (dire *cet homme* fabrique un singulier numérique, excluant toute possibilité de pluriel interne ; par contre on peut

dire *ces hommes*); 2) que dans toutes les langues qui ont un article défini, celui-ci est né d'une usure du démonstratif. Nous en sommes ainsi venus à penser que l'image d'espace s'organise dynamiquement non seulement par le nombre, mais selon la déixis (faculté inscrite dans le langage de désigner un objet dans l'espace référentiel). Concevoir la déixis dynamique, c'est en dessiner l'économie comme une tension actualisatrice accompagnant la genèse du mot et son achèvement comme nom.

Dans une langue sans article, deux moments de cette tension sont signifiés : celui où le substantif est actualisé seul, où la déixis est à entreprendre, et celui où il est actualisé avec/par un démonstratif, où la déixis est achevée. Sur le modèle de la démonstration guillaumienne à propos de l'image-temps, nous avons appelé le premier moment, point d'*in posse*, et le second, point d'*in esse*. L'invention de l'article est donc l'insertion dans le système formel d'un signifiant affaibli d'*in esse*, capable de symboliser toutes les positions intermédiaires, d'arrêter la déixis au quantum de condensation de l'image d'espace nécessaire et suffisant au discours : un signifiant d'*in fieri*.

Nous avons appelé cette opération à étages, qu'on peut situer dans un « temps opératif », une « topogénèse ». L'apparition d'un article indéfini revient à dédoubler la symbolisation de l'*in fieri*. *Le*, *les* représentent désormais l'*in fieri* parcouru positivement, en conquête d'une déixis indubitable ; *un*, *des* représentent cet *in fieri* parcouru régressivement, c'est-à-dire une image de spatialité qui ne peut que fuir dès qu'on la pose, une « sorte de doute de l'espace ». Ce dernier effet était pris en charge par les pronoms-adjectifs indéfinis longtemps avant l'invention de l'article *un*.

De cette façon, la spatialisation de l'univers formel indéterminé s'opère à la fois sur le mot par le nombre (« singularisation intégrée » de GUILLAUME) et hors de lui, sur son actualisateur topothétique (« singularisation intégrante »). L'actualisation du substantif se fait sur lui et sur un morphème spécialisé. Le syntagme discursif actualisateur + substantif présente les deux volets de la construction de l'image d'espace dont le mécanisme psychique est au fond unitaire.

V.2.3. Ce que nous venons de dire de la topogénèse nous permet d'aborder la chronogénèse, qui est, elle, étroitement guillaumienne.

GUILLAUME a en effet démontré que l'image-temps que réalise l'actualisation verbale est le produit d'un programme à trois étages : l'*in posse* correspond à l'étage où « la pensée n'a aucunement réalisé » cette image, mais où « elle est, néanmoins, en puissance de la réaliser ». C'est « l'instant initial » de la chronogénèse (1968, p. 10). Le temps est alors « intérieur à l'image de mot » (p. 15). « A l'instant final... la chronogénèse a fini d'opérer et la vue qu'on en prend sur cet instant correspond à l'image-temps achevée » (p. 10). Le temps est devenu *in esse* ; c'est « du temps extérieur à l'image de mot, non pas celui qui se développe en elle, mais celui dans lequel elle se développe » (p. 15). Entre les deux se place le temps *in fieri* ; où « la chronogénèse a plus ou moins opéré », « l'image-temps saisie en telle position se présente en cours de formation dans l'esprit » (p. 10). Ces trois étages du modèle correspondent aux modes de la classification paradigmatique ordinaire : *in posse*

aux modes dits nominaux (infinitif, gérondif, participe), l'*in esse* à l'indicatif, l'*in fieri* au subjonctif. Les « modes » ne sont en fait que du temps plus ou moins construit.

La répartition des différents « temps » traditionnels dans les « modes » suscite une explication d'une admirable simplicité.

Le verbe (à la différence du nom) supporte une image tensive. La visée systématique qui va de l'*in posse* à l'*in esse* est visée d'une tension propre au verbe. On ne s'étonnera donc pas que l'actualisation du verbe se fasse généralement par la forme verbale même, alors que le substantif utilise un morphème actualisateur. Le verbe s'autoactualise le plus souvent. Et comme toute tension suppose le « temps opératif », c'est avec du temps concret que le verbe fabrique l'image-temps, alors qu'avec ce même temps concret l'actualisateur du substantif fabrique une image d'espace.

Mais à chaque niveau d'actualisation verbale, le verbe continue à se présenter comme une tension et non comme un point. GUILLAUME parle de « axes chronothétiques tensifs ». Ils sont symbolisés dans les signifiants morphologiques par un signifiant de tension totale, un signifiant de détension totale et le signifiant d'un composé variable de détension et de tension. Ainsi l'axe d'*in posse* est jalonné par *marcher*, *marchant*, *marché* ; l'axe d'*in esse* par *il marchera*, *il marche*, *il marchait*.

Suivant ce qui a été dit plus haut, le temps *in posse* est encore à l'intérieur de l'image de mot ; il ne s'est pas objectivé. Il est impossible de découvrir dans *marcher*, *marchant*, *marché* du temps comme nous l'entendons d'ordinaire, mais des images d'une action virtuelle, prise dans son cours ou à sa « mort ». Les termes de « participe futur » et « participe passé » sont trompeurs et à bannir. Par contre, quand l'image-temps est construite, en *in esse*, la forme *il marchera* signifie bien du temps à venir, ce que nous appelons un « futur » ; *je marchais* est bien du passé ou prétérit.

Le présent pose un problème particulier. Il se sépare à la fois du futur et du passé. Il se constitue en fait en leur empruntant une part de temps. Au passé il emprunte du temps « qui a existé effectivement et qui s'en va » ; au futur, du temps « qui n'a pas encore existé effectivement et qui vient » (*id.*, p. 52). Ces deux éléments dont il se compose sont appelés respectivement « chronotype réel et décadent », noté  $\omega$  et chronotype virtuel et incident, noté  $\alpha$ . Le présent n'est rien d'autre qu'une somme des deux chronotypes  $\omega$  et  $\alpha$ , extensible depuis le « présent ponctuel » qui les écrase jusqu'au « présent éternel » qui les illimite.

V.2.4. La notion de temps décadent et de temps incident permet de rendre compte des deux prétérits du français. L'un, l'imparfait, est bâti sur chronotype  $\omega$  : il correspond à une « vision sécante » de l'image verbale, c'est-à-dire à « une image qui d'instant en instant opère sa réalisation ». Le passé défini, au contraire, correspond à « une image qui d'instant en instant diffère sa réalisation » selon une « vision non sécante ». L'opposition des deux prétérits dans une phrase du type : *Comme il faisait beau, je sortis*, peut être formulée simplement selon un retournement de l'écoulement temporel.

Comme il possède deux prétérits, le français possède deux futurs : *il*

*marchera* et *il marcherait*. L'un et l'autre prennent appui sur le présent. Mais alors que *marchera* utilise pour cela un chronotype  $\alpha$ , *marcherait* lui, utilise  $\omega$ . Le premier produit l'image-temps en abandonnant dans ce présent la virtualité, « le processus hypothétique ». Il est un « futur catégorique ». Le second, parce qu'il est ancré à un point d'achèvement du passé, « demeure moins prospectif que le présent, qui, lui, atteint  $\alpha$  ». On le voit, en français, pour GUILLAUME le conditionnel est un temps, non un mode.

V.2.5. Ce qu'on nomme subjonctif, il le place au niveau mobile d'*in fieri* comme une coupe dans la visée réalisante, si cette visée ne peut atteindre l'*in esse*, par l'interposition d'une idée interceptante. Le « possible » est cette idée, comme le « vouloir », par opposition au « probable » ou au « savoir ». On dit donc : *Il est possible qu'il vienne, Je veux qu'il vienne*.

Alors que l'*in esse* présente trois étapes de la tension verbale, le subjonctif n'en révèle que deux : *qu'il vienne, qu'il vint*. Il est simple de constater qu'il ne possède pas de présent, la séquence que le présent réalise entre le futur et le passé étant précisément le signe de la chronogénèse achevée, du temps pleinement construit. Le subjonctif, n'ayant pas de présent, n'a pas non plus de futur et de prétérit vrais.

L'école guillaumienne a accumulé les études les plus fines sur le subjonctif. Nous pensons pour notre part que le subjonctif *qu'il vienne*, éventuel, est une préfiguration de l'ascendance d'*in esse* : il marque une conquête de la réalité. Le subjonctif *qu'il vint*, irréel, est pour l'essentiel une fuite de la réalité. Les deux effets réalisés par l'article défini et l'article indéfini ont cette correspondance dans le système du verbe, dans la chronogénèse.

V.2.6. Il reste à rendre compte des formes dites « composées ». GUILLAUME, pour cela, considère que *marché* recouvre une contradiction interne. Le verbe, en effet, est tension. Or, sur cette position, où il « meurt » sans avoir réussi à être vraiment un verbe construit, à produire l'image-temps (ajoutons : à devenir personnel), il n'y a que de la détension. La langue résout la contradiction en reprenant la tension par un verbe dit « auxiliaire ». Ainsi naît « l'aspect extensif » : *J'ai marché, avoir marché, qu'il ait marché*, etc. Sur la seconde détension totale donnée par *eu marché*, le verbe se renouvelle encore jusqu'à un blocage, signalé par la forme redondante impossible\* *eu eu marché*. C'est l'aspect bi-extensif : *j'ai eu marché*.

V.2.7. La linguistique psycho-systématique impose ses résultats à l'attention, sur ces deux grands problèmes de l'actualisation spatiale et de l'actualisation temporelle. Elle a de ce fait nourri beaucoup d'études de morphosyntaxe.

Elle a par contre encore peu donné d'études lexicales. Dans la genèse du mot, l'intérêt porté à la particularisation de l'univers formel a nui à celui qu'on aurait pu attacher à la production de l'« idée particulière ». C'est de ce côté là que la recherche post-guillaumienne pourrait bientôt beaucoup progresser. Certaines indications importantes ont été données qui concernent les rapports du contenu lexématique (du sémantème) et du morphosyntaxique : comme dans

la relation de *vouloir, il est possible*, avec le temps *in fieri*, de l'opposition *avoir/être* avec l'opposition actif/passif à travers un sémème : qu'on pense à la fameuse démonstration de GUILLAUME sur *je suis venu*, qui réalise un effet actif, et *je suis vu*, à effet passif.

Ces effets et ces relations ne sont produits que selon la syntagmatique, c'est-à-dire dans le discours. Nous retrouvons là cette nécessité de passer par le discours pour atteindre la langue, que posait si fortement la sémantique. Il manque également à GUILLAUME d'avoir envisagé les problèmes de construction du discours et les problèmes de construction du signifié non grammatical. Ce sont les deux faces d'une insuffisance acceptée, rançon d'un réexamen sévère des notions grammaticales traditionnelles.

### V.3. LE TEMPS SYNTAXIQUE

V.3.1. Il paraît pourtant que le guillaumisme étendu pourrait apporter des éclaircissements importants dans l'analyse du discours. Il suffit pour cela de distinguer, dans le temps opératif, « d'une part le temps discursif, porteur de la construction de la phrase, temps doté d'une percevabilité et senti s'étaler en une durée découppable, en une série plus ou moins large d'instant ; et d'autre part le temps glossologique, porteur de la genèse du mot, unité de puissance de la langue, temps que dans les langues indo-européennes le sujet parlant ne perçoit pas comme un temps étalé en durée, mais comme un temps au contraire toujours réduit aux dimensions de l'instant. Ce qui fait qu'il n'a aucun sentiment de la genèse du mot et ne perçoit que la genèse de la phrase » (VALIN, p. 33). On est dès lors pourvu d'un outil d'analyse, ce temps opératif du discours qui manque aux linguistiques non psycho-systématiques.

Nous avons découvert à l'usage qu'il permettait de rendre compte de la plupart des faits qui constituent la phrase, comme de faits concrets, utilisant pour se produire un temps concret. Ainsi les fonctions qui architecturent la phrase et qu'on appelle « sujet », « objet », « prédicat » sont avantageusement vues comme des positions en un programme temporellement inscrit. Elles s'organisent, comme les phénomènes d'actualisation, sur des tensions et selon des visées. Le système linguistique choisit d'ailleurs, pour signifier la même position du programme de phrase, entre le temps opératif de l'actualisation et le temps opératif du discours. Ainsi la fonction sujet est donnée dans les langues à déclinaisons par un cas, c'est-à-dire au niveau de l'actualisation nominale, et dans une langue comme le français par une place dans la successivité syntagmatique, c'est-à-dire par le temps du discours. On le voit, comme le temps d'actualisation était lui-même le moyen de produire du sens, ainsi du temps de la phrase. Le guillaumisme étendu permet de comprendre que le temps est un signifiant linguistique d'ensemble.

V.3.2. Un moment fort d'une telle analyse est la mise en évidence de la fonction syntaxique des prépositions et des conjonctions : évoluant depuis la densité représentationnelle, depuis une fonction de symboles cosmologiques espace-temps, et passant par une fonction logique, elles finissent par n'être

plus rien que des « synonymes » du temps signifiant syntaxique. Ainsi, en français, à ne fait que confirmer la syntaxe comme ascendance de la phrase dans les occurrences *je donne un livre à Paul, je pense à Paul*, alors que *de* (en qui GUILLAUME voyait déjà un « inverseur syntaxique ») signifie la contradiction de la visée phrastique et de l'ordre effectif des syntagmes : *il est temps de manger*. Quant à la conjonction *que*, elle n'est rien que le signal que s'ouvre un mouvement syntaxique à tel ou tel moment d'un autre.

V.3.3. Une des fonctions principales du temps du discours est qu'il sert à transférer d'un point à un autre des réalisations syntagmatiques des faits qui ne sont pas d'ordre discursif, mais de l'ordre de l'actualisation. Ainsi le choix d'un passé d'*in esse* est frappé d'itération dans le phénomène connu de la concordance des temps : *je savais qu'il était là*. Mais on passe d'une hypothèse donnée en *in esse* à sa forme d'*in fieri* dans *je voudrais qu'il vint*. On passe d'une valeur sémique à un degré d'actualisation dans *il est possible qu'il vienne* (l'« interception de visée » dans la terminologie guillaumienne). Du substantif au verbe en non-personne se transfère un fait d'actualisation, le nombre, justifié sur le premier (catégorie de l'espace), et non sur le second : *les enfants courent*.

Ces faits, et bien d'autres encore, prouvent que dans le temps du discours sont déplacés non les résultats de l'actualisation sous la forme d'un syntagme construit, d'un mot achevé, mais les processus de construction, les étapes de la condensation du sens, de l'image-temps, de l'image d'espace. La phrase rejoue sans arrêt les positions programmatiques de l'actualisation, comme des valeurs en un système, comme un étalonnage des tensions. Il existe donc, comme saisie et maintien du temps discursif en tant que moyen de produire du sens, une faculté mentale que nous avons appelée la « mémoire syntaxique » et dont la caractéristique est précisément de garder disponibles en temps étiré, ponctué matériellement, perceptible, les processus qui occupent un temps opératif inconscient.

La mémoire syntaxique permet d'ailleurs de donner une réponse au problème difficile de la phrase. La phrase est une unité temporelle de mémoire syntaxique : quand cette mémoire marque une rupture, la phrase cesse. Et cette phrase reste toujours définie comme le lieu d'exercice de tensions articulées sur leurs étapes.

V.3.4. Si l'on passe de la phrase à une unité plus vaste de discours, comme le texte, la linguistique psycho-dynamique apporte encore ses commodités. La linéarité du texte apparaît comme un temps opératif au plus large, que parcourent et structurent les tensions. On parlera de « genèse du texte » comme d'une opération d'élimination des possibles non retenus, comme une opération de discernement. Cette genèse peut être posée théoriquement en avant du texte. Mais elle est posée plus justement dans son avance phrastique, dans son avance syntagmatique, où on la repère aux passages continus de la virtualité à la réalité. Ainsi dans le récit (Chr. TODOROV), se renouvellent, comme son mode de production même, les articulations du puissanciel, exprimé par les verbes modaux (*pouvoir, vouloir, devoir*), et de l'effectif, exprimé par *faire* et ses substituts.

D'autre part, la distinction faite par la sémantique structurale entre l'isotopie cosmologique et l'isotopie noologique peut être exprimée autrement, c'est-à-dire dynamiquement. La première correspond à une genèse du texte, suivant un mouvement de particularisation qui fabrique des acteurs et des événements uniques. La seconde s'inscrit sur un mouvement de généralisation qui produit des types humains, des attitudes, des figurations mythiques.

#### V.4. L'IDÉOLOGIE DU GUILLAUMISME

V.4.1. Plusieurs fois a été avancée l'expression de « guillaumisme étendu ». On veut dire par là, superficiellement, que la recherche propre à G. GUILLAUME a laissé le champ libre à ceux de ses disciples qui voulaient s'engager dans une théorisation des problèmes sémantiques et des problèmes de la phrase ou du discours-texte, comme à ceux qui, dans le domaine de la morphosyntaxe, voulaient rendre compte par exemple du système pronominal.

Mais il ne faut pas cacher que, profondément, cette extension est une mise à l'épreuve des principes du guillaumisme et que la voie est ainsi ouverte à des déplacements, à des hétérodoxies doctrinales.

A notre avis, ce danger que court la doctrine doit être envisagé à plein. Ce n'est qu'à ce prix que l'acquis important du guillaumisme peut être évalué.

Nous avons souligné ce qui chez GUILLAUME est réaliste, de façon radicale : le temps opératif. Ce temps est supposé, mais rien ne s'oppose à ce qu'en l'état actuel des connaissances on en admette l'existence. La rapidité des opérations mentales décrites par la psycho-dynamique du langage, qui les fait paraître instantanées, n'est que la rapidité de l'influx nerveux. Par là, nous relions facilement le réalisme au matérialisme. Le bénéfice de cette opération est que le concept, le signifié, cesse d'être un élément abstrait qui n'existe que dans l'analyse. Nous le posons comme le produit d'une activité concrète, de l'activité nerveuse supérieure chez le sujet parlant : activité dont l'inscription temporelle assure la matérialité.

Par ailleurs, GUILLAUME, en posant le temps multiséculaire de la construction des langues, rejoint une vue matérialiste de l'évolution de l'homme. Il lui arrive de parler de cette construction en termes phylogénétiques. Ainsi : « C'est à partir de l'expression essayée, tentée, expérimentée que s'est formée la langue » (1971, B, p. 103). Là encore le temps, la diachronie, nous garde de l'achronie idéalisante de certains structuralismes.

Mais, à le lire, il est évident que son « mentalisme » le conduit à des vues d'idéalisme transcendantal. Il est obligé de poser que la pensée est antérieure logiquement à la langue, et nul n'a mieux que lui mis à jour ce péril qui était dans le signe saussurien : « Le psychisme étant le signifié, ou pour mieux dire, ce qui est à signifier » (1971, A, p. 257).

On a bien compris que les modèles qu'il propose comme effectivement possédés inconsciemment par l'usager de la langue sont des catégories transcendantes de l'entendement. GUILLAUME a toujours croisé son historicisme, qui lui faisait rechercher comment les systèmes se réorganisent à travers les

crises, avec un anti-historicisme fondamental qui le forçait à dessiner un système idéal dont tous les systèmes particuliers ne seraient que des approches. Il voyait la variété des langues beaucoup plus du côté sémiologique, du côté du signifiant, que du côté psychique, du côté du signifié : dans le signifié il plaçait « l'unité de l'esprit humain » (1971, A, p. 161).

La résolution de cette antinomie est sous sa plume l'éloge répété des langues les plus « fines », celles qui réalisent le plus efficacement le système abstrait et profond que toutes permettent de supposer, mais, remarquons-le, qu'on n'établit que grâce aux plus élaborées. GUILLAUME parle volontiers de « langues primitives » par opposition au français classique, qui a été l'objet préférentiel de sa curiosité. Il est toujours plus ou moins ethnocentriste, en complément de son idéalisme. Par là sa linguistique est bien une idéologie historique, produite par un moment culturel, par un lieu de la culture et certainement par les structures mêmes des langues indo-européennes classiques (VI.7.4.).

V.4.2. Le champ où cette idéologie se déploie est donc, dans le concret du temps opératif, l'abstraction des schémas de la pensée. Il est à noter que, concevant le temps comme moyen de concrétiser cette pensée, GUILLAUME n'en a pas moins continué à analyser une pensée abstraite, un système pur de signifiés. De là un assez subtil déplacement de la terminologie d'usage : chez lui la « matière » est du « pensable » et non du concret (« matière = signification », 1969, p. 87, n. 2) ; l'univers est toujours un univers formel posé par les actes d'entendement et de discernement ; et l'espace construit en *in esse* comme le temps n'est qu'une construction de l'esprit humain. Se prenant elle-même comme substance, opérant sur elle-même des tensions qui ne peuvent être que des intellections dynamiques, la pensée ne sort jamais d'elle-même. En particulier elle n'atteint nulle part le monde extérieur objectif. Les réalisations qu'elle réussit à promouvoir ne sont jamais du réel sensible : « Cette division, écrit GUILLAUME de la distribution de l'*in esse* du temps en futur, présent, passé, résulte du recoupement du temps par la visée au moment où, sous l'action réalisatrice de celle-ci, l'image-temps, jusque-là amorphe, prend dans l'esprit la forme linéaire » (1968, p. 51). La spatialisation du temps, à laquelle l'auteur tenait tellement, n'est pas le déplacement d'une image d'espace objectif sur une image de temps objectif, mais la représentation mentale du temps sur le modèle d'une représentation tout aussi mentale d'espace.

V.4.3. C'est ce fait d'absence de contact du linguistique et du réel objectif qui établit toute l'idéologie guillaumienne ; c'est aussi le lieu d'un grand déplacement épistémologique possible.

Quand, ainsi que nous l'avons fait, on considère l'article non pas simplement comme le symbole d'une représentation tensive issue du système du nombre, mais comme l'*in fieri* de la déixis, on est bien obligé de poser cette déixis *in esse* au niveau du démonstratif. Et là la déixis pose l'existence du monde extérieur objectif. L'*in esse* topothétique est donc à la fois le terme de la construction d'une image d'espace et le symbole de la validité de cette image pour dire l'espace référentiel. Quand je dis *cette chaise*, je me place à un degré

d'actualisation spatialisante où je conçois l'objet circonscrit dans un espace, et où je sais et déclare que l'objet et l'espace existent référentiellement. L'invention de la topogénèse est l'acte central d'un déplacement épistémologique du guillaumisme. GUILLAUME lui-même n'y a pas pensé parce que, pour cela, il aurait dû faire intervenir une fonction référentielle du langage qui était en dehors de sa réflexion sur le « contenu » linguistique et risquait de la contredire fondamentalement.

Par contre, il pouvait découvrir la chronogénèse qui n'offrait pas cet inconvénient. Le temps est le fruit d'une élaboration plus tardive en glossogénie. Cette élaboration est privée d'une expérience référentielle bien nette : nous savons que l'écoulement temporel résulte de l'impact de la conscience sur le monde ; sa double orientation montre la contingence au sujet pensant de cette opération. Et la physique contemporaine nous apprend que le temps n'est que l'abstraction conceptualisante d'une des données de l'espace. En chronogénèse, l'analyse guillaumienne rencontre l'avantage d'être la conceptualisation d'un objet linguistique déjà très conceptualisé.

Mais pour nous, la chronogénèse, comme la topogénèse qui lui a historiquement servi probablement de modèle, est la recherche d'un signifiant de monde réel. Son *in esse*, justement appelé indicatif, est bien le déictique du temps, son démonstratif. Le présent de l'indicatif est le symbole le plus net de la présence au monde.

V.4.4. On est ainsi amené à dessiner une linguistique pleinement concrète : les processus qu'elle décrit sont produits par la matière pensante, le cortex cérébral ; ils sont moulés dans le temps de l'influx nerveux ; leur visée est de donner par la dénotation *in esse* du référent la preuve même, en langage, de l'existence du monde. Cette linguistique s'inscrit en faux contre un « matérialisme vulgaire », un onirisme ou un cratylysme qui prétendraient que les mots sont les choses et que l'univers linguistique se confond avec l'univers extérieur objectif. Mais elle est aussi une précaution contre tous les entraînements à l'idéalisme, aussi anciens que la réflexion européenne sur la langue, et rouverts dans le règne idéologique du signe saussurien : elle définit l'activité linguistique comme un effort pour atteindre le monde par l'expression.

Dans ce cadre, l'essentiel de l'enseignement guillaumien reste profitable. On y trouve la ressource d'une vue dynamique, c'est-à-dire biologique, de tous les faits du langage. Il suffit pour cela de se dégager de la hiérarchisation de la pensée et du langage, d'identifier tout simplement le pensé au dit. Mais cela ne se peut sans intervenir sur le concept même de signe. C'est la dernière étape qu'il faut franchir avant de pouvoir mettre une linguistique matérialiste au service de la théorie matérialiste du texte.

## V.5. Bibliographie complémentaire

1. GUILLAUME (Gustave), *Temps et verbe suivi de l'Architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, 1968 ; en particulier, Chap. II, III, IV.
2. GUILLAUME (Gustave), *Langage et Science du langage*, Paris, Québec, 1969.

3. GUILLAUME (Gustave), *Leçons de linguistique de G. G.* 1948-1949, A, 1 (*Structure sémiologique et structure psychique de la langue française*) et B, 1, (*Psycho-systématique du langage*), Québec, 1971.
4. VALIN (Roch), *Introduction de G. G.*, 1971, A, 1.
5. BONNARD (M.), *Grammaire française. Principes d'une description structurale appliqués à la langue française*, Paris, 1966.
6. MOIGNET (Gérard), *Essai sur le mode subjonctif en latin post-classique et en ancien français* (2 vol.), Paris, P. U. F., 1959.
7. STÉFANINI (Jean), *la Voix pronominale en ancien et en moyen français*, Ophrys, Gap, 1962.
8. LAFONT (Robert), *la Phrase occitane. Essai d'analyse systématique*, Paris, 1967 (surtout I, 2, et 3 : « la Topogénèse », et 2<sup>e</sup> partie : « la Successivité syntagmatique »).
9. POTTIER (Bernard), *Systématique des éléments de relation. Étude de morphosyntaxe structurale romane*, Paris, Klincksieck 1962.
10. TODOROV (Christo), *la Hiérarchie des liens dans le récit*, in *Semiotica*, III (1971), 2.

## VI

### LA PRAXÉMATIQUE ET LE TEXTE

#### VI.1. POUR UNE LINGUISTIQUE TOTALISATRICE

La construction d'une linguistique qui corresponde, par une même orientation méthodologique et un même contrôle épistémologique, à la science matérialiste du texte pose six grands problèmes :

1) *Le réexamen des diverses linguistiques antérieures en vue de l'intégration des résultats obtenus.* Il est certain en effet que, même si l'on fait des réserves nombreuses et capitales sur leurs présupposés idéologiques, ces linguistiques ont été l'occasion de découvertes qu'on peut considérer comme acquises. Ce point de sécurité, à insérer dans une nouvelle architecture explicative des faits de langue, se détermine au rendement : les résultats obtenus dans le champ spécifique de l'analyse du texte sont précisément un critère de ce rendement. C'est ainsi que nous sont apparus rendre de tels services que nous ne pouvions plus nous en passer : la distinction saussurienne de la langue et la parole ; la conception, due au même SAUSSURE, de la langue comme système ; la distinction, générale dans toute la linguistique contemporaine, structuraliste, glossématique, transformationnelle, guillaumienne, entre un niveau profond et un niveau de surface, quelle que soit la variété introduite sur cette dichotomie de base ; le critère, pris à BALLY, de l'actualisation, pour définir et analyser le passage de la langue à la parole, ou, si l'on veut, du niveau profond au niveau superficiel ; la distribution, empruntée à la sémantique, des outils du sens en éléments « denses » et socio-historiques (les sémèmes, le niveau sémiologique) et éléments « légers », peu déterminés par l'histoire des sociétés (les métasémèmes, le niveau sémantique) ; la vérité, produite par toute la sémantique, qu'il n'y a de sens que dans l'énoncé (classèmes, isotopie du discours) ; l'analyse des fonctions actantielles qui architecturent, par exemple, le récit ; enfin, la conception dynamique de tous les faits de langage, avancée avec force par le guillaumisme, et en conséquence l'adoption des concepts de temps opératif (opératif de la construction du système linguistique, de l'actualisation nominale-verbale, de la construction des messages) et de tensions inscrites dans ce temps. Notre parcours de quatre procédures linguistiques a reconnu en elles tous ces acquis dont il n'est pas question de se passer.

2) *L'examen des lumières apportées par diverses « sciences humaines » qui utilisent actuellement les procédures de la linguistique.* Il en est deux surtout : l'anthropologie structurale et la psychanalyse. Toutes deux sont constituées de procédures analytiques qui supposent l'homme, collectif ou individuel, comme un « être de langage ». Toutes deux utilisent les concepts saussuriens de signe (*signifiant-signifié*), et sont donc justiciables de la critique de ce signe.

Ce que l'une d'elles, la psychanalyse, propose à notre réflexion, que nous ne trouvions pas ailleurs (dans les pratiques seulement linguistiques), représente un appareil doctrinal que seule l'étourderie naïve nous ferait aujourd'hui négliger : l'inconscient et sa frange de subconscient : le *moi* profond et le *moi* de conscience, la refente du sujet et le *ça* ; la distorsion du rapport signifié-signifiant avec ses trois aspects mis en évidence dans le rêve par FREUD (condensation, déplacement, représentation). Notre tâche consistera à comparer l'inconscient freudien avec l'inconscience linguistique ; la structure du *moi* avec l'expression linguistique de la personne et de la non-personne ; la condensation, le déplacement avec la métaphore et la métonymie ; la représentation avec l'autonomie du linguistique par rapport au réel ou le programme discursif, spécialement le programme de texte. Dans cette comparaison nous ont précédés de nombreux linguistes depuis une trentaine d'années.

3) *Le rapprochement d'une analyse du langage avec les analyses d'autres activités humaines*, comme la praxis matérielle (ou manipulative-transformatrice) productrice d'objets, d'outils, de marchandises et de machines, et la praxis sociale, qui lui est étroitement liée, organisatrice de sociétés structurées distinctivement, productrice d'histoire. Nous rencontrons ainsi les grandes questions de la liaison du sens avec le niveau technologique atteint par l'homme, de sa liaison avec les rapports sociaux inscrits dans des pratiques (économiques, politiques, idéologiques) historiquement situées ; et nous sommes confrontés au problème des constantes linguistiques, des catégories de l'esprit humain et des universaux de la langue. Nous ne pouvons éviter de prendre parti en un débat où s'affrontent ceux qui croient à l'unité de l'espèce, perçue dans la généralité des faits du langage, et ceux qui croient à la relativité de l'homme, allant jusqu'à poser que les élaborations philosophiques sont le fruit de systèmes linguistiques différenciés, eux-mêmes liés à des conditions technosociales particulières.

4) *L'intégration d'une théorie de la communication dans la théorie linguistique même*. Cette intégration pose deux grands problèmes. D'abord il convient de savoir si les pôles de tout message, le locuteur et le récepteur, doivent être tenus étrangers à la construction de la langue dans ses instances systématiques ou ses projections discursives, ou s'ils sont réellement présents au centre de cette construction. Ce qui revient à décider du statut qu'on reconnaît aux *shifters*, embrayeurs, universaux pragmatiques, dans l'analyse linguistique et dans l'analyse du texte. Ensuite, il faut savoir si l'on tient compte de la situation socio-historique de ces pôles référentiels : dire si l'on considère tout message, et donc le texte, contraint jusque dans ses outils de sens par l'anecdote de tel ou tel émetteur, de tel ou tel récepteur situés en une société donnée. On rencontre ainsi les recherches de la sociolinguistique, de la sociologie de la communication : nous préférons dire de l'« anthropologie linguistique ».

5) *La décision épistémologique quant aux rapports de la pensée et du monde*. On ne peut fuir ainsi la démonstration critique dont les deux temps forts dans le matérialisme moderne sont *la Sainte Famille* de Marx et *Matérialisme et Empirio-criticisme* de Lénine. En linguistique, il convient de décider si les programmes de langue, dont personne ne conteste sérieusement l'autonomie

d'ensemble par rapport à l'univers référentiel, se développent sans contact avec lui et sans faire nulle part un sort à sa vérité, à son existence, ou s'ils posent cette existence et produisent la preuve de cette vérité. On choisit ainsi par exemple entre une sémantique « réaliste » et une sémantique strictement a-référentielle, et, si l'on opte pour la première, il faut bien appeler la seconde « idéaliste ». On choisit entre une autonomie de programme et une indépendance : la première posant, à travers la langue, l'existence du référent ; la seconde faisant fi de cette existence. Ce que nous avons dit (V.4.2.) du guil-laumisme éclaire cette proposition.

6) Enfin, la substitution au signe saussurien d'une autre unité d'analyse du langage, qui en conserve tous les avantages pratiques en évaluant les risques qui ont accompagné ces avantages dans une construction de la linguistique contemporaine. Cette substitution revient à traiter les faits concernés par l'articulation du signifié et du signifiant, de la signification et de la valeur, en débusquant ce que cette articulation occulte en eux. Son économie d'ensemble repose sur le concept d'outil de production du sens, qui dénonce le signe comme le lieu méthodologique d'une réification-essentialisation de la production dans le produit ; et de cette façon nous retrouvons une des propositions liminaires de la « science du texte ».

Nous croiserons les solutions proposées à ces six grands problèmes dans l'exposé d'une linguistique à la fois dynamique, psychologique, pragmatique, sociologique, réaliste, de la production, que nous appelons « praxématique ». Cet exposé est limité à ce qui est nécessaire et suffisant à l'analyse textuelle.

## VI.2. L'AUTONOMIE DU LINGUISTIQUE

VI.2.1. L'autonomie du linguistique apparaît quand on compare la communication humaine à la communication animale. Chez les mammifères supérieurs, on peut voir par exemple un chien utiliser certains grognements particularisés pour transmettre soit des informations sur ses propres pulsions (hostilité, amitié) soit sur des objets associés à ces pulsions (un chien signale qu'il défend sa pâtée) ; il ne peut le faire sans un double référent : sa propre existence physique comme lieu de pulsions et l'objet référent. Le chien ne parle ni de l'objet ni de lui-même comme absents, et par conséquent ne peut parler ni d'un objet ni d'un autre chien absents. Le rouge-gorge défend d'une modulation spécifique de sa voix un territoire non présent aux sens de celui qui l'écoute : mais lui-même et ce territoire sont en coïncidence spatiale avec le lieu du chant ; le rouge-gorge ne peut signaler qu'un autre que lui défend un autre territoire. Le codage que ces animaux utilisent pour transmettre des informations sur un monde obligatoirement réel, ne comporte aucun moyen de transformation en « langage » d'eux-mêmes et d'un objet différencié de ce monde.

Au contraire, tout message humain comporte ces moyens : l'homme a lui-même la possibilité, par l'outil linguistique *je*, de se signaler comme émetteur, de tenir un discours sur ce *je* (de signifier ses pulsions) et de permettre, sans recours à l'appréhension sensible de l'objet, l'identification de cet objet.

Il peut donc parler de « ce qui est absent », de lui-même comme absent (comme le prouve le fait qu'il parle de son passé), d'un absent comme émetteur de message (*je dis que Jacques parle*), et d'un objet absent. Il peut même mentir sur lui, sur l'objet, sur tout l'univers.

Un langage animal non pas proche, mais en quelque sorte équivalent du langage humain, a été découvert chez les abeilles, capables de se donner des informations sur une nourriture lointaine. On pense cependant qu'elles se renseignent ainsi (par une agitation corporelle) sur la distance à parcourir et la direction à prendre pour atteindre ce butin, et non sur sa nature. Elles communiquent sur une structure de l'espace et non sur un élément de cette structure. Elles ne communiquent pas non plus sur elles-mêmes.

VI.2.2. L'autonomie du linguistique par rapport au référentiel est donc le fait même du langage humain. Elle n'est possible que par un certain nombre de contraintes à travers lesquelles on peut la définir. Elle utilise une seule « dimension » de l'univers sensible, qui est sa dimension sonore. La communication linguistique consiste, par les organes de la phonation, à produire des ondes sonores dont la réception est assurée par les organes de l'audition. Ainsi les communications qui utilisent la réception visuelle ou tactile, comme la gestualisation ou la mise au contact des épidermes (pression de main par exemple) sont considérées comme non linguistiques et ne peuvent accompagner que comme des parasitages, parfois utiles, la fonction linguistique. Elles comportent d'ailleurs la même impossibilité d'autonomie que les communications animales.

Par suite, la seule identité qui peut être trouvée entre l'univers et le message humain, au niveau d'une « substance », ou « matière » commune, consiste dans la reproduction par les sons du langage des bruits référentiels : ce sont les onomatopées ; en un texte : l'« harmonie imitative ». Il existe en outre des contacts entre les pulsions émotives de l'émetteur et des sons du langage (effets impressifs-expressifs) : elles doivent passer par une traduction en matière phonique.

Ces quelques faits de l'ordre de l'icône ou de l'indice ([ou symptôme] IV.1.5.) n'engagent pas à modifier une définition d'ensemble du langage selon sa nature symbolique vocale. Est ainsi fondée l'analyse du message en : une donnée essentielle, la donnée d'*information*, faite d'une présence de langage/absence du référent ; et une donnée accessoire, la donnée d'*impression* faite d'une présence directe ou dérivée du référent dans le langage.

Une telle définition réserve naturellement la traduction du langage oral en langage écrit (I.5.2).

VI.2.3. Ce qui circule donc entre l'émetteur et le récepteur du message, n'est pas le monde lui-même ou un élément quelconque de ce monde, mais un équivalent pratique de ce monde, l'équivalence pouvant d'ailleurs s'étirer et se diluer dans le cas où les informations sur le monde sont approximatives, fautives, mensongères. Une métaphore utilisée par des linguistes (TESNIÈRE) est ici particulièrement utile : celle de « spectacle ». Le langage est un spectacle, mis à la place du réel objectif, tenu pour son équivalent par convention. Il

s'ensuit que l'analyse du linguistique, en l'une quelconque de ses productions, n'est pas et ne saurait être une analyse du référent, mais une mise en évidence des procédés qui servent à la construction d'un spectacle. Elle n'apprend rien directement sur le monde, mais révèle l'économie de production du système spectaculaire.

Cela va de l'analyse du message le plus simple à l'analyse du discours le plus long et le plus complexe, jusqu'à l'analyse du texte. Il est d'ailleurs certain que les procédés de construction des textes les plus élaborés culturellement ne font qu'élargir l'emploi des procédés de construction du message linguistique. L'analyse du texte retrouvera, en fonctions narratives et fonctions dramatiques, les fonctions de base que révèle le message, et qui sont les conventions favorisant la spectacularisation.

**VI.2.4.** Le terme de « convention » recouvre non seulement les fonctions, dont nous aurons à rendre compte, mais tout élément isolable du message comme tout message en sa globalité. Le linguistique est toujours de l'ordre de la convention. Cette convention est le seul moyen qu'ont de communiquer le locuteur et son auditeur : sans elle, ils seraient abandonnés à la création perpétuelle d'un spectacle dont il ne serait jamais assuré qu'il puisse être accepté.

On appellera donc « convention » le système d'acceptabilité minimale d'un spectacle linguistique construit. L'avantage d'une telle formulation est double : 1) poser en minimum les procédés utilisés dans la locution d'un côté, dans sa réception de l'autre, pour que la communication circule ; 2) poser en maximum l'invention du locuteur, sur la base de ces procédés, pour que la communication puisse proliférer sans se perdre. On retrouve à la fois ici les problèmes du code et de sa connaissance bi-polaire (plan de la compétence), et les problèmes de son utilisation (plan de la performance).

On insistera, avec tous les linguistes, sur le caractère social du code : toute langue naturelle est un code parce que construction de conventions spectaculaires propres à telle ou telle société. On observera que son utilisation, si elle est de l'initiative personnelle et ponctuelle d'un locuteur, demeure sociale, dans la mesure où l'invention ne peut franchir un seuil supérieur d'acceptabilité. Le texte poétique représente une circulation particulièrement ample entre ce minimum et ce maximum.

**VI.2.5.** La façon dont la convention, d'origine sociale, s'inscrit dans la matière phonique a été rigoureusement décrite par la phonologie. Il est sûr aujourd'hui que, dans l'extrême variété des émissions de la voix humaine, seules certaines oppositions sont utilisées par le langage. Pour que ces oppositions fonctionnent, il faut qu'elles soient considérées non comme des réalisations accidentelles, complexes, hasardeuses mais comme des constantes. Ainsi se fonde le phonème comme une convention, qui est en même temps une abstraction (aux deux sens du terme) : constante abstraite de la variété occurrenceielle et, de ce fait, réalité intellectuelle dans la réalité concrète. L'analyse saussurienne reste à cet égard valable et indestructible quand elle substitue l'« image acoustique » au son. Nous dirons que le relais entre la convention linguistique et la matière phonique est assuré par une forme donnée abstraitement à la matière.

Nous arrivons ainsi à une définition du fonctionnement linguistique comme celle d'un double excès : si l'on considère que l'information transmise par un message constitue son sens, on dira que ce sens est un excès sur la matière (la matière phonique elle-même n'informe en rien ; elle ne le fait que par l'excès-sens que la convention lui attache) ; et cet excès a pour modèle de production une forme abstraite (le système phonologique) qui maintient en excès insignifiant la variabilité des émissions de la voix.

Une formulation de cette sorte nous permet : 1) d'inscrire au-delà de la forme, dans l'excès des variables, un ensemble illimité d'effets supplémentaires (diction expressive, recherches esthétiques diverses, dont la versification) qui surchargent l'information d'impressions diverses ; 2) de ménager une marge d'inadéquation entre l'excès-sens, l'excès-voix et la forme phonologique, la convention n'étant qu'une régulation moyenne et pratique ; 3) de relativiser donc la production du sens, au niveau phonologique, comme nous le faisons pour l'ensemble du code, entre un minimum et un maximum.

Il reste que le langage humain, spectacle autonome substitué au réel objectif, comporte un trait d'union infrangible avec ce réel : l'existence référentielle du locuteur. Pour autant que *je* mente sur le monde, je ne peux occulter le fait que *je* mens en tant qu'être au monde. Dans tout ce que je dis, il y a au moins ceci de vrai que je le dis, et que je ne peux le dire que parce que j'existe. Je parle, donc je suis. Tout ce que je dis est suspendu à la réalité du *moi* parlant. Même si un message est perçu sans signal d'existence du *moi* (s'il est anonyme, par exemple), nous ne pouvons le concevoir sans un émetteur. La convention linguistique doit donc comporter la forme phonologique de la présence du *moi* parlant : aucune langue naturelle n'est privée du *je*, critère absolu que le monde existe et que le langage est ancré, comme locution, dans cette existence.

### VI.3. LA FONCTION RÉALISTE DU LANGAGE

VI.3.-1 La spectacularisation linguistique, de cette façon, s'affirme bien comme spectacularisation du réel jusqu'en ses mouvements les plus libres d'autonomie.

La fonction réaliste et référentielle du langage est assurée par l'inscription du référent primordial et inéluctable dans le spectacle linguistique. On dérive de cette inscription tous ses aspects, qui sont : le symbole de cette inscription même, le *je* ; le symbole de l'inscription de l'autre pôle de la communication, le *tu* ; les symboles de ce qui est extérieur à cette inscription, la non-personne ; la représentation de l'espace et du temps.

VI.3.2. Le *je*. Les psychanalystes nous ont appris depuis FREUD à considérer l'étape primitive où se constitue le *moi*. Sous le nom de « stade du miroir », J. LACAN décrit la façon dont l'enfant joue à faire apparaître/disparaître son image. Il s'éprouve alors comme un élément situé dans l'espace. La première forme du *moi* est ce que nous appelons une « topothèse ». Ainsi se construit une « matrice symbolique ».

La matrice est occupée par le symbole quand l'enfant, suivant une obser-

vation célèbre de FREUD, joue à faire apparaître/disparaître un objet, transférant à cet objet, en l'occurrence une bobine, la présence ou de sa mère ou de lui-même. A cette époque, il ne sait pas se nommer lui-même par une forme de langage : il utilise une forme matérielle. Pourtant le langage est déjà à sa disposition, pour dire précisément cette alternance de présence/absence, sous les espèces de l'*ici* (*da*) et de l'*ailleurs* (*fort*), *ici* et *ailleurs* de l'espace. On retiendra que l'être humain ne parvient à dire qu'il est ou qu'il n'est pas que par rapport à cet espace, à ce lieu d'inscription de son *moi* physique.

Plus tard encore, l'enfant aura à sa disposition les outils linguistiques qui servent, chez autrui, à le dénommer. Il usera des symboles de langage que lui fournit la société dont il apprend la langue. Il dira par exemple *Pierre*, parlant de lui. La toponthèse paraît s'effacer, comme dénotation du *moi*.

Elle est réintroduite par l'utilisation du *je*, outil de plein emploi pour tout locuteur, qui lui permet d'économiser toute dénotation objective. L'enfant qui possède le *je* peut désormais se poser présent en ce qu'il parle, absent en ce qu'il ne parle pas, la seule présence qui puisse être alléguée étant l'insertion dans l'espace de cet être de parole. Ici le langage reprend appui sur la toponthèse, mise à la disposition de tout locuteur.

VI.3.3. Le *tu*. A partir de l'investissement de la matrice par le symbole, le *moi* se pose existant non seulement pour lui, mais pour autrui : on sait que l'enfant observé par FREUD jouait sa présence/absence pour ses parents. Cet être pour autrui submerge l'être pour soi à l'étape où l'enfant se nomme par son nom social, *Pierre*.

Mais la dualité est retrouvée, renouée et équilibrée dialectiquement quand l'usage du *je* est conquis. *Je* est *je* parce qu'il se pose comme *je* dès qu'il parle et parce que tout récepteur de sa parole l'accepte comme *je*. Mais nous disons qu'il y a équilibre dialectique parce que le *je* et l'autre ne peuvent se poser sans que *je* accorde à l'autre la possibilité d'être *je* à son tour, et sans que l'autre ne revendique cette possibilité par une prise de parole.

Ainsi les deux pôles de tout message retrouvent la construction du symbole d'être au monde : être pour soi, être pour autrui. Le *tu* sert à cela. Il est l'autre du *je* en tant qu'il peut être *je* à son tour.

La conséquence de ce parallélisme nécessaire est que tout *je* pose nécessairement un *tu* (I.5.1). Il existe une parole sans récepteur, si elle manque son but ou en économise la représentation ; il existe une parole solitaire et une parole pour soi. Elles sont des dérivations accidentelles d'un modèle à la rigueur duquel elles ne portent pas atteinte et que nous pouvons formuler en deux temps logiquement liés : 1) il y a une seule personne, symbole linguistique de l'inscription dans l'espace de l'être de parole ; 2) cette personne a deux formes, une forme *je* et une forme *tu*.

VI.3.4. Tout ce qui n'est pas *je/tu* est l'autre de la personne. Il est commode d'appeler cet autre la non-personne, avec E. BENVÉNISTE. C'est là le troisième temps logique. En tout message est dénoté en non-personne tout ce qui n'est pas *je*, ni *tu*, c'est-à-dire ce qui ne symbolise ni l'un ni l'autre pôle de ce message.

On fait généralement sur ce sujet plusieurs remarques capitales.

D'abord, on note que la personne au sens strict est étrangère au système du nombre : l'être de langage ne peut être que singulier, unique à chaque message ; l'opposition singulier/pluriel est privée de pertinence en ce qui le concerne. Nous verrons comment le pluriel est introduit *sur* la personne et non pas *en* elle. Ensuite, on affirme justement que le *je* et le *tu* sont mobiles, disponibles pour toute locution : la personne est une forme symbolique où se loge le signal d'un être au monde, sans plus ; elle ne dit rien que cet être. Elle est la forme linguistique de l'être pur, non modalisé.

Au contraire, la non-personne ne peut être dite que par ses modalités : à cela sert l'ensemble des outils conventionnels qui, en chaque langue, dénotent tout élément référentiel qui n'est ni *je* ni *tu*. Cet élément n'est pris en charge par le langage que bloqué dans un programme de modalités. La non-personne n'est pas mobile.

Quant à la description de l'univers référentiel qu'elle comporte, le nombre joue un rôle déterminant : l'opposition singulier/pluriel est un fait de non-personne. La topothèse en non-personne suppose une représentation nombrante, c'est-à-dire discontinue de l'univers.

Cette topothèse est d'ailleurs aléatoire. La non-personne ne peut affirmer l'existence d'un référent que comme son absence dans la communication (les grammairiens arabes la définissent excellemment : « celui qui est absent »). La topothèse, comme symbolisation du réel objectif, a donc pour recours la liaison avec la personne (si je dis *ma chaise*, j'affirme que l'objet « chaise » existe parce que je le relie à mon existence indéniable) ou l'appel au non-linguistique (la gestualité démonstrative dans l'espace est à cet effet symbolisée par *cette chaise*).

Enfin, on soulignera que le *je/tu* n'a pas d'existence perceptible et probante hors de l'acte de parole. On appelle donc « personne » cette inscription même dans le langage, qui ne permet de connaître du *moi* référentiel que ce qui est assumé par le *je* linguistique.

Il y a là une rencontre importante des enseignements de la linguistique et de la psychanalyse, de la plus grande importance pour l'analyse du texte. Si nous utilisons pour dénommer économiquement tous les programmes de non-personne le terme de *ça* (cet outil linguistique est effectivement celui qui permet d'économiser toute dénotation), nous considérerons que tout ce qui n'est pas *je/tu* en un message est du *ça*.

La psychanalyse se sert du terme de *ça* pour désigner tout ce qui dans le *moi* ne s'inscrit pas en personne, du fait spécialement de la censure qui refoule cette inscription. Il faut donc bien prendre garde que tout texte présente en *ça* à la fois ce qui référentiellement n'est pas l'être de parole et ce qui, de cet être référentiel, n'a pu entrer dans la matrice symbolique du *je*. En tout instant nous nous disons en *je* et en *ça*.

**VI.3.5.** La dialectique du même et de l'autre discernée dans la personne entre *je* et *tu*, et entre la personne et la non-personne, permet de comprendre la structuration de l'espace représenté par la langue.

La topothèse se distribue en trois positions : celle du lieu de parole, lieu de

présence absolue, lieu de réalité indubitable, le lieu du *je* ; celle du lieu de réception et de parole éventuelle, lieu de présence diminuée, lieu de moindre réalité ; celle du lieu de non-parole, lieu d'absence, lieu de réalité en tout état de cause douteuse. Les trois adverbes latins *hic, istic, illic* les signalent remarquablement, étant dans l'usage toujours reliés à l'*ego*, au *tu*, à la non-personne.

Cette distribution a été reportée, non en toutes les langues du monde, mais en beaucoup, sur l'univers considéré en fluence, c'est-à-dire sur la représentation du temps. Le système établi, fort tardivement d'ailleurs et sans régularité parfaite, semble poser la fluence entre *je* et *tu* d'abord, pour la reporter ensuite sur la non-personne.

Le passage dialectique du *je* au *tu* fait que *tu* est considéré, comme nous le disions, en *je* éventuel. Il y a donc dans le mouvement par lequel *tu* devient *je* (la réponse succédant à la demande, pour choisir un exemple simple) un passage de l'éventualité à la réalité. Mais, dans ce même mouvement, le *je* précédent devient un *tu*. Si l'on considère ce mouvement dans la fluence temporelle, on voit que *tu* est à la fois l'avenir et le passé du *je*. Les deux plages temporelles illimitées, sécantes dans la présence, dans le temps présent, sont dessinées.

Sera donc dit *présent* en non-personne ce qui coïncide avec le moment de la locution, dans la mesure où il peut être posé hors de la fluence, étant le point fixe dans le temps, purement logique, dont la fluence a besoin pour se déterminer comme fluence. Il n'y a de présent *vrai* que dans la réalité symbolisée par *je*. Par ailleurs, la non-personne assume les deux plages sécantes en « ici du temps », en *nunc* : on a donc un avenir et un passé représentés objectivement, symboles d'un temps référentiel.

Mais cette réalisation d'un point fixe dans la fluence où l'on situe *je* pose le problème de la non-personne regardée. Le *je* a en effet le pouvoir d'orienter la fluence hors de lui, soit dans le sens où il n'est plus *je*, soit dans le sens où le *tu* n'est pas encore *je*. La première opération crée le temps descendant, le sens de la déréalisation : du présent au passé, et le futur entraîné par ce mouvement sera étymologiquement à venir. La seconde crée le temps ascendant : du présent au futur, et le passé remontera d'un point de réalité abolie vers la réalité du moment.

Ainsi la chronothèse nous paraît construite en complément de la topothèse dans le cadre de la dialectique de la personne et de la non-personne.

#### VI.4. LE SYSTÈME DYNAMIQUE DE LA REPRÉSENTATION

VI.4.1. Personne, topothèse et chronothèse nous obligent à dédoubler la pulsion communicative, dont nous avons fait le contenu dynamique de l'acte de parole, en une pulsion communicative pure et en une pulsion représentative. La première est prise en charge par les outils linguistiques qui symbolisent la circulation même du message : ce sont les aspects allocutoires, phatiques, de la

fonction linguistique (le cas vocatif, le mode impératif, qui sont profondément bi-personnels, exprimant la refente de la personne en *je* et *tu*). La seconde est à placer à l'origine de toute réalisation linguistique qui dit soit le *je* et le *tu* distincts, soit la non-personne.

Parler de pulsion est considérer cette réalisation comme une tentative, faite par la langue, pour dire le monde extérieur objectif, sous les espèces de l'espace et du temps, et comme un effort de la conscience du sujet parlant pour dire, à l'occasion du message dont il est responsable, sous ces mêmes espèces, tout élément de ce monde.

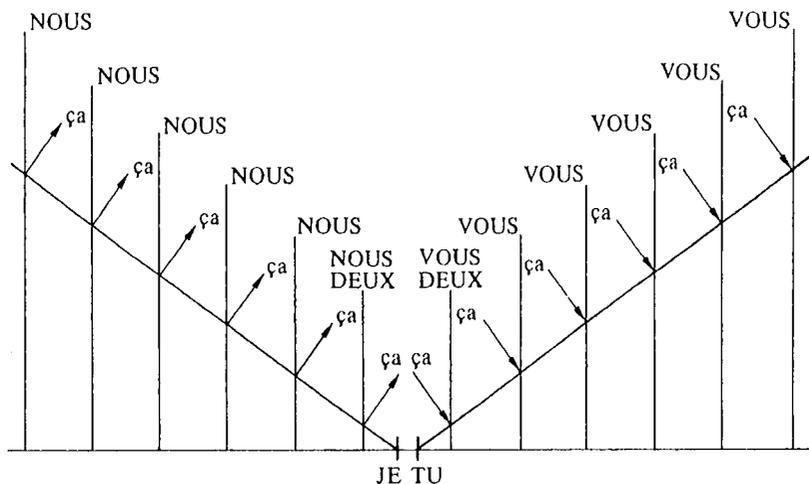
C'est sur ce point que le guillaumisme apporte ses leçons, transposées, comme il a été dit, en une autre « philosophie linguistique ». Nous retenons l'essentiel de ce que G. GUILLAUME a démontré à propos du temps opératif de l'actualisation et des tensions qui occupent ce temps. Notre modification importante est la mise en place d'une topogénèse, en complément et en préface à la chronogénèse guillaumienne. Un appoint théorique est par ailleurs cherché dans la dialectique du *même* et de l'*autre*, dont il faut maintenant assurer le fonctionnement dynamique, c'est-à-dire tensif.

Nous grouperons les réflexions que nous croyons ici utiles, comme préliminaires à l'analyse du texte, sous trois rubriques : le système de la personne, celui du nombre, la fonction pronominale.

**VI.4.2.** Le système de la personne se présente formellement dans les langues indo-européennes et donc en français sous quatre instances grammaticales, le *je*, le *tu*, le *nous*, le *vous*. La terminologie habituelle qui parle de personnes du singulier et du pluriel a ceci de faux qu'il n'y a pas plusieurs personnes, mais une seule, « refendue » en *même* et *autre* pour donner *je* et *tu*. Elle a ceci de juste que *nous* et *vous* comportent la représentation nombrante en pluriel. Comme le pluriel est une pertinence de la non-personne, nous sommes amenés à considérer *nous* et *vous* comme des symbolisations d'association de la personne et de la non-personne. C'est bien le cas en toute réalisation discursive où *nous* représente *je* + *d'autres*, et *vous*, *tu* + *d'autres* : *nous chantons*, *vous parlez*. Une réalisation particulière de *nous* est l'effet « duel », lorsqu'il recouvre *je* + *tu* : *toi et moi*, *nous parlons*.

En vue dynamique, la programmation que suppose tout ce système, en tous ses effets, s'écrit dans l'ordre : 1) *nous* ; 2) *je* ; 3) *tu* ; 4) *vous*. Nous voulons dire par là que *nous* est le symbole de toutes les positions, de l'infini représenté (*nous les hommes*) à l'unité, cette unité étant prise en charge par *je*. Entre *je* et *tu* se situe le déplacement de la réalité à l'éventualité qui a été décrit plus haut. Le *vous* représente, sur la base du *tu*, toutes les positions ultérieures qui vont jusqu'à l'infini, un infini sur qui pèse la seule contrainte que *je* en est exclu.

Nous posons donc un mouvement étrécissant (une tension à l'étroit de la conscience, de la pulsion représentationnelle) recouvert phonologiquement par *nous*, qui avance en ce que l'*autre* est dynamiquement éliminé pour aboutir au *je*. Parallèlement nous dessinons un mouvement élargissant (une tension au large) recouvert par *vous*, qui avance à partir du *tu* pour réinstaller l'*autre* sur la représentation de la personne. *Nous* signale un soubassement dynamique du *je*, *vous* un au-delà dynamique du *tu*.



Nous appelons *nous* un « condensif » du *je*, *vous* un « expansif » du *tu*. *Je* et *tu* sont également des singulatifs : la personne absolue est obtenue en extrayant de la représentation de l'univers une singularité, dans la conscience « en marche » de cette singularité qui est celle du *moi* ; elle est effacée, dans la conscience de l'extériorité au *moi*, par la reprise en tension de la représentation de l'univers, cette fois pleinement objectif.

La position du duel *nous* est celle, immédiatement antérieure à la singularité, où l'on peut découvrir, comme par transparence à l'intérieur du condensif, l'expansif : non seulement le *tu* dans la personne avec le *je* (*Toi et moi, nous nous connaissons*), mais aussi, comme on oublie souvent de le remarquer, tout le domaine d'objectivité (*Vous tous et moi-même, nous nous connaissons*).

VI.4.3. C'est à l'intérieur de la dynamique de la personne qu'on découvre le nombre. Des langues qui n'ont pas de pluriel nominal en ont un dans les symboles du *nous* et du *vous*.

Le système du nombre, tel qu'il étalonne l'actualisation du nom en français, comprend nécessairement un condensif, un singulatif, un expansif.

L'expansif correspond formellement au pluriel, le singulatif au singulier. La symbolisation du condensif est plus difficile à déterminer. Elle est complexe. On y trouve des suffixes collectifs : *l'herbage, la bourgeoisie* ; des outils lexicaux : *la forêt, la ville*. On y trouve aussi de façon stable le singulier morphologique : c'est pourquoi en français une position au plus large : *L'homme est mortel* (condensif), est équivalente de : *Les hommes sont mortels* (expansif). On remarque que les outils lexicaux et les suffixes collectifs ne sont pas contradictoires de l'expansif : on peut ainsi considérer *l'herbage, la bourgeoisie, la forêt, la ville* comme des unités nombrantes (des résultats stabilisés de condensation) sur qui l'on va greffer l'expansion, d'où *les herbages, les forêts*.

Mais il est des suffixes et des outils lexicaux qui refusent l'expansif. Ce sont ceux qui symbolisent des « abstractions », suivant la terminologie grammaticale de tradition : *le servage, la liberté, l'âme*. Exactement : quand on verse en expansif ces divers symboles, ils sont saisis par la représentation d'univers objectif ; on dit qu'ils deviennent des « noms concrets » : *les libertés, les âmes*.

Il y a là une réflexion d'allure innocente dans les descriptions grammaticales ; mais elle nous oblige à reconsidérer tout ce que nous avons dit de la représentation d'espace, de la topogénèse. Il apparaît que le fonctionnement linguistique suppose la représentation de deux espaces.

L'un des espaces est mis en représentation par l'ensemble articulé condensif-singulatif-expansif : c'est bien l'univers extérieur objectif. L'autre est borné en condensif. Cet espace-là n'a pas d'autre réalité que l'accord sur lui des deux bornes du message, et par delà ces deux bornes, de la culture dont le *je* et le *tu* participent, dont ils sont l'inscription en langage. *Servage, liberté, âme* sont donnés n'ayant d'existence que dans l'acte psycholinguistique collectif qui les fonde, dans l'acte réalisateur de leur utilisation pour un message. Tout se passe donc comme si la conscience linguistique partagée par l'émetteur et le récepteur se prenait alors elle-même comme espace.

Les termes de « concret » et d'« abstrait » sont trompeurs : *forêt, ville* sont des abstractions représentatives comme *liberté, âme* ; *liberté* et *âme* présentent ceci de concret qu'on y lit le concret de l'acte de parole et le concret de la société qui les élabore. Il vaut mieux emprunter à la sémantique structurale les termes d'« intéroceptivité » et d'« extéroceptivité ». Ils nous permettent de joindre intéroceptivité et condensif du nombre sous le signe de ce soubassement dynamodynamique du *je* ; et de joindre l'extéroceptivité à l'expansif sous le signe de l'extériorité au *moi*. Nous signalons de cette façon l'unité profonde du système du nombre et de celui de la personne.

On remarque en outre que les deux symboles de l'objectivité référentielle, le possessif de la personne et le démonstratif, suffisent, comme l'expansif, à transférer l'intéroceptivité à l'extéroceptivité : *ma liberté, cette liberté* posent l'univers extérieur objectif, tout comme *les libertés*.

**VI.4.4.** A propos de *ma liberté, cette liberté*, se pose le problème de l'extension de la fonction pronominale à la non-personne. *Je, tu* sont des pronoms en ce qu'ils remplacent tout nom qui pourrait dénoter le *moi* et le *toi* : ce sont des pronoms absolus parce qu'ils ne se contentent pas de remplacer cette dénotation : ils l'excluent.

Dans *ma ville*, le *je* est représenté par la forme pronominale *ma*, qui offre l'avantage de ne pas exclure la dénotation, mais de l'accompagner : le syntagme présente ainsi une association discursive de personne et de non-personne. C'est par ce moyen que le critère de réalité inhérent à la personne est attaché à la non-personne et qu'est symbolisé l'*in esse* de la topogénèse. Dans *cette ville*, le même *in esse* est atteint, mais par un procédé intérieur à la représentation de non-personne, la déixis. *Cette* et *ma* sont également des actualisateurs de *liberté*, marquant une actualisation achevée.

La fonction pronominale se définit ainsi comme une fonction actualisatrice,

qui se présente double : en exclusion de la dénotation pour la personne, en accompagnement de cette dénotation pour la non-personne.

Mais on peut dire *celle-ci*, *celle-là* pour *cette forêt* ou *ma forêt*. Il ne s'agit pas là d'une exclusion, car *celle-ci* n'est possible que si *forêt* a déjà été donné par le discours ou si la dénotation de *forêt* est implicite par le discours (grâce au secours extra-linguistique d'une déixis gestuelle) ; mais il y a économie. Et par cette économie, l'aspect de remplacement de la fonction pronominale passe aussi à la non-personne. La tradition réserve le terme de « pronom » à la fonction de remplacement et d'« adjectif pronominal » à la fonction d'accompagnement.

L'unité de cette fonction, qui est l'actualisation, permet de rendre compte de la similitude formelle, en français, de l'article et du pronom de non-personne. Ils sont l'un et l'autre des résultats de l'évolution diachronique du pronom *ille* ; si *il(s)*, *elle(s)*, *lui*, *eux* ont des formes spécifiques correspondant à des emplois syntaxiques particuliers en remplacement, *le*, *la*, *les* sont à la fois articles (accompagnement) et pronoms (substitution). Ils symbolisent, comme nous l'avons proposé (V.2.2), l'*in fieri* de la topogénèse : une actualisation imparfaite, une image d'espace non parfaitement construite, et donc une réalité encore douteuse. L'article installe ce niveau d'*in fieri* sur le mouvement dénotatif ; le pronom le fait en économie de ce mouvement.

Il y a moins de régularité formelle, mais une même régularité fonctionnelle en ce qui concerne l'*in fieri* parcouru régressivement (l'effet d'indéfini). La fonction d'accompagnement est prise en charge par l'article *un*, *une*, *des*, mais aussi par *quelque(s)*, *(un) certain* ; la fonction de remplacement utilise des formes phonologiques comme *quelqu'un*, *quelques-uns*, *quelques-unes*.

C'est sur cet *in fieri* qu'on place un ensemble complexe, présentant divers effets croisés de la topogénèse, suivant le nombre, l'intégralité et la singularité, la réalité même : les indéfinis *aucun*, *plusieurs*, *chaque*, *chacun*, *même*, *autre*, *tel*, *tout*, etc. Ils assurent à la fois l'accompagnement et le remplacement.

VI.4.5. La topothèse est repérable aux pronoms, la chronothèse l'est aux formes verbales. Tout message est ainsi à considérer comme un spectacle qui donne à tout moment de sa production les critères de sa réalité, de sa distance plus ou moins grande à l'univers référentiel, et cela de façon dynamique, en étalonnant la pulsion représentationnelle. Il apparaît bien que le langage, pour autonome qu'il soit par rapport au réel, ne cesse de poser que ce réel existe. Il correspond profondément à une aperception matérialiste du monde ; aperception recouverte au cours de l'histoire par les idéalismes philosophiques dont la grammaire et la linguistique ont été largement marquées.

Tout texte, en conséquence, est un espace de langage qui se construit autonome, mais qui en même temps se marque de ses distances avec l'espace réel. Il le fait à partir du symbole double de sa propre existence et de l'existence du monde, la topothèse primordiale ou fabrication du *je* organisant topothétiquement tous les restes, du *moi* et du *non moi*, que cette fabrication comporte.

Par la représentation de la conscience linguistique elle-même comme espace (espace intéroceptif), le langage dit en même temps des réalités qui ne se situent que dans une convenance culturelle toujours projetée en langage, jamais saisissable hors de lui. Tout texte est de cette façon encore un espace marqué par la

projection de la culture du groupe, qui prend avec cette culture les distances de sa programmation propre, sous le signe du *je* parlant.

## VI.5. LA PRODUCTION DYNAMIQUE DU SENS : PRAXÈME ET SIGNIFIANCE

VI.5.1. Cette considération culturelle va prendre toute son importance dans l'analyse de la dénotation, de la fonction non pronominale, non topochronothétique. Les outils linguistiques concernés sont les lexèmes.

Parmi eux, certains affirment clairement leur nature culturelle. *Famille, cousin, roi, soldat, voter*, par exemple, ne peuvent exister sans une pratique sociale suivant divers modèles organisationnels : de la parenté, de la distribution des fonctions de décision, de participation au pouvoir, de défense. Il en est de même pour *arc, roue, avion, sillon, semer*, qui supposent l'existence d'une pratique technique transformant le réel objectif. La réunion de ces deux pratiques fonde la culture, au sens anthropologique du terme. De cette façon, l'on peut dire qu'il n'y a pas de culture sans langage et *vice versa*. Toute modification culturelle entraîne l'invention d'une forme de langage qui la dit, et toute invention d'une forme de langage correspond à une modification culturelle.

On peut formuler autrement cette proposition, en définissant l'homme comme être travaillant, le travail étant une activité sociale et culturelle. On emploiera alors le terme de « praxis ». Ce terme convient aussi à l'activité langagière, qu'on la considère du côté de la construction en longue diachronie d'un système linguistique donné, propre à un groupe social, ou du côté de l'acte de parole. Le terme même d'« outil linguistique », que nous avons employé et qui est généralement accepté, implique la définition d'une praxis dans le langage.

On dira donc que la praxis linguistique imprime en elle les formes des autres praxis humaines, qu'on distribue commodément en praxis organisatrice de la société et praxis manipulative-transformatrice.

Cette impression est plus difficile à discerner en *homme, bœuf, arbre*. On remarque pourtant que *bœuf* n'existe pas sans la pratique de châtrer les jeunes taureaux, qui est une pratique d'élevage, donc à la fois technique et organisatrice de la société. L'outil linguistique *arbre* correspond à une analyse des occurrences référentielles en un ensemble excluant d'autres « végétaux », et incluant parmi les végétaux tous ceux qui ont en commun certains caractères de volume et de morphologie : cette analyse recouvre en fait une pratique technique, comme le prouvent *a contrario* les langues (de cueilleurs de fruits) qui n'ont pas l'outil linguistique « arbre » mais des outils concernant des ensembles référentiels plus étroits ou autrement dessinés. Quant à *hommes*, il correspond à une pratique sociale qui n'apparaît universelle que selon notre ethno-centrisme européen moderne : toutes les cultures ne sont pas d'accord pour considérer comme non humains les êtres que nous disons tels, ni pour dénoter comme *hommes* tous les êtres que nous jugeons évidemment « hommes ».

On peut élargir ainsi la définition du langage comme culturel, et la démonstration de l'unité de la praxis. La limite rencontrée est désignée par des lexèmes

comme *voler, rocher, manger*, qui correspondent soit à des réalités extérieures à l'humain (animales ou non vivantes), soit à des réalités humaines pré-sociales, infratechniques. On reconnaît là une analyse du réel suivant les contacts de l'homme avec son milieu naturel. Cette analyse est la tâche de la praxis linguistique.

Cette praxis linguistique sera donc définie comme une analyse du réel qui enveloppe la praxis manipulative-transformatrice et la praxis sociale.

Nous appelons « praxèmes » les outils de praxis linguistique — ce sont dans nos exemples des lexèmes — qui permettent le repérage de l'analyse du réel objectif par l'homme et spécialement le repérage des autres praxis.

VI.5.2. C'est relativement au praxème que nous devons reconsidérer tout ce qui a été dit précédemment de la spectacularisation linguistique. Nous obtenons un modèle intégrant de la praxis linguistique à quatre données :

1) Le praxème lui-même, correspondant superficiellement au lexème d'autres terminologies, constitue un ensemble fonctionnel placé entre deux pôles : celui où l'analyse du réel objectif comporte un minimum d'impression des autres praxis humaines (*pierre, voler, manger*), celui où cette analyse cède à un maximum d'impression culturelle (*liberté, âme*). Nous savons que la praxis linguistique passe ainsi de la représentation de l'espace extérieur objectif à l'utilisation de la conscience linguistique elle-même comme espace. De toutes façons, tout l'ensemble praxémique, constituant une langue naturelle, est d'ordre social, donc culturel. L'autonomie du linguistique par rapport au référentiel n'est jamais une autonomie par rapport au social.

2) Un aspect particulier de la praxis linguistique est lié à la pulsion représentative, à la construction d'un spectacle linguistique comportant des degrés de véricité à l'égard du réel. Les outils linguistiques utilisés (pronoms, toponthétiques, chronothétiques) sont d'un côté soumis à l'acte de parole individuel, et de l'autre relativement bien dégagés du culturel : ils disent le réel en tant que réel et non en tant qu'analyse pratique du réel. Ces outils sont ceux de la pragmatique et certains les appellent des « universaux ». Il ne faut pas cependant trop accorder à cette universalité : la variété des représentations de l'espace et du temps entre les langues, la variété du système pronominal lui-même prouvent qu'il n'y a d'outil pragmatique universel que le *je* de la topothèse primordiale, clef de la construction de tout discours. Nous proposons d'appeler « parapraxèmes » les outils topothétiques et chronothétiques : pronoms, marques verbales de la personne, possessifs, démonstratifs, articles, indéfinis, marques du temps, « adverbess » comme *ici, là, maintenant, demain*.

3) La distribution entre praxèmes et parapraxèmes est une distribution fonctionnelle. Elle n'a jamais la rigueur d'un inventaire des outils eux-mêmes. Il est des langues qui utilisent des praxèmes là où nous utilisons une marque de nombre : ce sont les langues à classes, majoritaires dans le monde. En français même, nous avons vu le nombre réalisé praxémiquement par les condensifs *herbage, forêt*. Le temps est donné souvent praxémiquement : *aujourd'hui* contient le praxème *jour*. La non-personne est donnée non seulement par les

parapraxèmes comme *il, le*, mais par divers praxèmes : *rien* et *on* sont des praxèmes latins (*chose, homme*) devenus parapraxèmes. On appellera « allègement praxémique » cette opération qui déplace le praxème vers la fonction parapraxémique.

4) La fonction parapraxémique a un aspect bien particulier quand le pronom de non-personne joue en remplacement de praxème : *Pierre est là, je le vois*. *Le* permet au discours de se référer non pas à l'espace extérieur objectif ou à la conscience linguistique comme espace, mais à son propre espace. *Le* fait que le langage arrive à parler de lui-même. C'est l'ouverture d'une fonction que nous appelons « métapraxémique ». Elle opère selon deux allègements : l'allègement du praxème, l'allègement de la topothèse exteriorisante. Là est le point de naissance dans le langage même de tous les métalangages à usage scientifique. Une science se constitue en économie praxémique et en économie de véracité référentielle. Elle établit son propre discours comme une autonomie parfaite.

Un point particulier de tout l'édifice langagier est signalé par l'outil linguistique *ça*. C'est le lieu où se subsume tout ce qui n'est pas *je* ; c'est-à-dire tout l'ensemble praxémique, tout l'ensemble parapraxémique et la fonction métapraxémique, comme il apparaît dans les occurrences : *donnez-moi ça ; ces affaires-là, ça n'est rien du tout*. *Ça* est le symbole de l'écrasement et du dépassement de toute la praxis linguistique, que les mathématiciens ont commodément remplacé par *x*.

Nous appelons « praxématique » la linguistique qui assume les définitions fonctionnelles que nous venons de donner du praxème, du parapraxème et de leur au-delà métapraxémique.

**VI.5.3.** Fonctionnelle et dynamique, une telle linguistique doit affronter ses procédures propres au grand problème, qu'elle n'abolit pas, de la « langue comme système ». Nous avançons quelques réflexions sur l'articulation des praxèmes entre eux et sur leur articulation au message.

Sur le premier sujet, nous rencontrons les études de lexicologie, les études sur les champs linguistiques, sémantiques et conceptuels (TRIER, MATORÉ, SPERBER). Nous éviterons la difficulté en ne prenant pas comme thème d'analyse un praxème où s'imprime clairement une praxis culturelle, mais le praxème *agnelle*, qui dénote une réalité extérieure à l'homme. L'ensemble lexical que l'usage du français le plus courant met à notre disposition comporte, suivant le voisinage sémantique : *agneau, bélier, brebis, mouton*. Mais il est inévitable d'impliquer dans cet ensemble d'autres lexèmes comme *ovin, mammifère, animal*.

On peut mettre ces termes en série, depuis le domaine du sens le plus large jusqu'à *agnelle* même : on trouvera ainsi *animal, mammifère, ovin, brebis, agnelle*. On remarque alors que l'avance à l'étroit ainsi dessinée procède par inclusion/exclusion : à l'intérieur d'une inclusion/exclusion antérieure, du type *être vivant vs chose*, nous pouvons poser successivement : *animal vs homme ; mammifère vs oiseau, reptile, etc. ; ovin vs bovin, équidé, etc. ; femelle vs mouton, bélier ; jeune (= agnelle) vs adulte (= brebis)*.

Une telle opération appelle plusieurs remarques. D'abord, elle repose sur la pratique d'un contact de l'homme avec son milieu, suivant une analyse de ce contact : expérience de ce qui vit et de ce qui ne vit pas ; de ce qui n'est pas de

la société humaine ; de ce qui est vivipare et pourvu de mamelles et de ce qui ne l'est pas ; de ce qui possède des caractéristiques comme la laine et de ce qui ne les a pas ; de ce qui est mâle et de ce qui est femelle ; de ce qui est jeune (n'a pas mis bas) et de ce qui ne l'est pas. Chaque étape reporte sur elle les résultats de toutes les étapes antérieures. L'image est celle d'un « emboîtement » praxémique.

Cet emboîtement est soumis visiblement à la nature sociale du praxème, jusqu'en cet exemple qui à première vue paraissait s'en écarter. L'expérience de la vie et de l'inanimé, de l'animal et de l'humain n'est pas la même suivant les sociétés. Il y a ambiguïté socio-culturelle sur certaines étapes : ainsi l'opposition *ovin* vs *bovin* peut être prise comme une opposition acquise en sciences naturelles (elle concerne une certaine taxinomie morphologique) ou une opposition qui n'a de sens que dans une culture d'éleveurs (fournit de la laine). En fait, tout le modèle est socio-culturel : cela apparaît bien si l'on analyse le même champ en une langue d'éleveurs, où l'on devra placer entre *ovin* et *brebis* des étapes concernant la couleur ou l'épaisseur de la laine, la taille moyenne de l'animal ; entre *brebis* et *agnelle* des étapes concernant le nombre d'agneaux mis bas, l'âge, le rôle dans le troupeau.

Notre modèle est à la fois général (il résume plusieurs phases de l'analyse du réel) et très particulier (il correspond, comme nous l'avons dit, au choix du « français le plus courant »).

VI.5.4. Mais il permet de poser un fonctionnement praxémique comme un mouvement dynamique, qui ne contredit pas l'enseignement de la sémantique parce qu'il retrouve le système d'inclusion/exclusion qu'elle pose (l'analyse du réel par la conscience linguistique est un « balayage ») et qui lui apporte, outre l'avantage d'une prise en considération facile du socio-culturel, le dynamisme même. A cet égard, on remarque que nous ne faisons que reprendre la dialectique du *même* et de *l'autre*, découverte dans le fonctionnement parapraxémique. Cette dialectique, pour utiliser la commodité de termes latins plus précis que les termes français, se résume ainsi : le praxème recouvre l'*ipsum* né de l'exclusion réciproque d'un *aliud* et d'un *idem*.

C'est ce mouvement dialectique que GUILLAUME avait en vue, nous semble-t-il, lorsqu'il étudiait la « genèse du mot » (V.1.4.). Notre « emboîtement » praxémique correspond au « mouvement de discernement » fabriquant le « concept ». Nous irons donc jusqu'à diviser méthodologiquement l'actualisation en une actualisation praxémique, qui fabrique le « sens », et une actualisation parapraxémique, ou topochronothétique. La démonstration guillaumienne sur l'emmêlement, en français, des opérations qui génèrent le radical lexical et l'image d'espace ou de temps est ici applicable, nourrie des réflexions qui ont été faites sur le praxème capable de dire le nombre (le « troupeau » ; des langues d'éleveurs ont un praxème particulier pour le « troupeau ovin »).

L'arrivée du praxème au discours, étant dynamique, s'inscrit donc elle aussi comme une tension particularisatrice dans le temps opératif d'actualisation. Ce qui signifie qu'*agnelle* est plus tardif en programme que *brebis* et beaucoup plus tardif qu'*animal*. La conscience linguistique rencontre le niveau d'*animal* bien avant celui d'*agnelle*.

**VI.5.5.** Mais le socio-culturel, qui détermine les étapes de la condensation du praxème, détermine aussi toute cette condensation. Il est évident qu'un intellectuel d'aujourd'hui, possédant des moyens scientifiques d'analyser le réel, et quelquefois privé d'un contact pratique avec le réel, trouvera plus simple d'actualiser le mouvement praxémique sur *mammifère* que sur *agnelle* (dont il n'est pas assuré qu'il ait la connaissance). Sa praxis parcourt le mouvement dans le sens de notre modèle. L'éleveur, lui, actualisera plus facilement *agnelle* que *mammifère*, et cette actualisation-limite correspond mieux aux besoins de sa communication. Sur le modèle théorique, il remontera par un « mouvement d'entendement » vers *mammifère*.

Ainsi nous retrouvons ici l'articulation des deux mouvements, à l'étroit et au large, qui sous-tendent toute opération linguistique. Sauf qu'en ce qui concerne le praxème, ces deux mouvements n'ont pas la rigueur de fonctionnement, la parfaite distinction et l'existence toujours couplée qu'on trouvait dans le fonctionnement parapraxémique. La dynamique praxémique est une sorte d'archéologie du système parapraxémique.

L'allègement praxémique est mieux défini maintenant. Il consiste : 1) à donner la rigueur systématique à l'actualisation praxémique en condensation-expansion, à dichotomiser clairement cette fonction ; 2) à la faire servir à l'expression de la véracité du spectacle, que le praxème ne comporte pas.

**VI.5.6.** Un renfort terminologique est ici nécessaire et souhaitable. Nous appelons « sens » l'excès sur la matière phonique qu'obtiennent praxème et parapraxème. Nous appelons « niveaux de signification » les étapes, marquées praxémiquement, de la condensation-expansion (les étapes praxémiques, les niveaux topo-chronothétiques). Nous appelons « signifiante » le mouvement par lequel la conscience, dans l'actualisation, passe d'un niveau de signification à l'autre (le choix du praxème, la topogénèse, la chronogénèse). Nous décrivons ainsi une production : le sens est un produit ; la signification un système d'outils de production (les praxèmes) ; la signifiante est la production même.

## **VI.6. LA PROGRAMMATION DU MESSAGE**

**VI.6.1.** La sémantique nous a appris qu'il n'y a pas de sens hors du message. Nous abordons donc la seconde question : celle de l'articulation du praxème au message.

Nous avons dit ce qu'est, en linguistique dynamique, le passage de la construction du « mot » (nous pouvons maintenant dire du « praxème ») à la construction du message : le passage du temps opératif de l'actualisation au temps opératif du discours.

Ce passage engage, en français, à concevoir les distributions fonctionnelles observées dans l'actualisation en projection sur la linéarité discursive, dans la successivité syntagmatique.

Du point de vue de la fonction parapraxémique, on peut ainsi examiner les énoncés en personne, ceux en non-personne et tous les énoncés mixtes. Un tel type d'analyse est nécessairement d'un grand rendement dans l'étude du texte.

Mais on peut aussi classer les énoncés selon la dichotomie temps-espace. Cela donne encore trois types : les énoncés purement topothétiques, les énoncés purement chronothétiques et les énoncés mixtes, ce qui peut correspondre formellement, étant donné la distribution morphologique des deux fonctions représentatives entre le nom et le verbe, à la phrase nominale, à la phrase verbale pure, à la phrase nominale-verbale : en français *un âne, cet homme ! ; il vente ; l'agneau bêle*. On ajoutera deux transformations : celle de la phrase nominale en phrase verbale grâce au verbe *être* (*cet homme est un âne*), solution normale en ce type linguistique ; et le dédoublement de la phrase verbale, grâce à l'infinitif (*travailler fatigué*) ou au nom verbal (*le travail fatigué*).

Une telle distribution fait immédiatement apparaître une hiérarchisation des deux fonctions : le verbe domine le nom, puisqu'il peut se réaliser seul, alors que le nom ne le peut pas et que la seule phrase nominale connue, qui est bi-syntagmatique, est normalement transformée par *être* en phrase verbale.

La raison en est à chercher, comme toujours en linguistique, dans un fonctionnement tensif. Le discours se fait, comme l'actualisation, par un étalonnement des tensions, et la phrase est une unité tensive : tension commençante, tension en cours, détension complète. La mémoire syntaxique, que nous avons mise en évidence (V. 3. 3), accompagne ce mouvement.

Il s'ensuit que le verbe qui comporte obligatoirement une image tensive, à la fois fabrique la chronogénèse et peut recouvrir la tension propre à l'énoncé (dire le temps opératif du discours). Ce qui apparaît dans *il vente*, si l'on veut bien faire abstraction de *il* qui ne recouvre aucune production de sens, outil formel propre au français. Par contre, le nom ne peut marquer que des bornes sur lesquelles s'établit la tension : dans *un âne, cet homme !*, la tension n'est symbolisée par aucun syntagme. Seule la successivité des deux syntagmes effectivement réalisés indique que sur l'un s'installe une tension qui s'achève sur le second. On comprend pourquoi la dualité syntagmatique est la condition d'existence, nécessaire et suffisante, d'une phrase nominale. L'introduction du verbe *être* permet de symboliser cette tension phonologiquement, et aussi le niveau chronothétique que le nominal ne peut donner.

**VI. 6. 2.** La phrase nominale, transformée en *être*, permet de poser un existant 1 sur qui la phrase prend appui et un existant 2 qui la clôt. L'existant 2 est un substantif ou un adjectif.

La phrase verbale binaire *l'agneau bêle* représente une fragmentation formelle de la tension : le nom *agneau* est le point où elle s'installe. C'est ce qu'on appelle un « actant » ; nous conservons le terme en précisant l'emploi en linguistique dynamique : l'actant est la part non tensive d'un programme de phrase qui permet sur lui l'ouverture d'un mouvement tensif.

Une autre phrase comme *l'agneau broute l'herbe* comporte deux actants ; la tension s'achève sur un syntagme nominal, comme elle s'initie sur un autre. Nous avons donc un actant 1 et un actant 2. Leur statut n'est pas le même : l'ouverture n'est pas la fermeture. Le second est en fait le contraire logiquement du premier : c'est un « actant infirmé ». Nous appelons le premier « actant confirmé ».

Ce que nous retrouvons ici, c'est le concept grammatical d'acte, du verbe

actif intransitif et de verbe transitif. Nous abrégeons une démonstration qui comporterait bien des incidentes. Contentons-nous de remarquer que la tension de phrase est à interpréter, dans le temps opératif du discours, aussi bien que dans le temps opératif d'actualisation, comme génératrice d'image-temps : l'actant 1 est le passé de l'acte, l'actant 2 son avenir. Le temps de phrase est du temps ascendant. La construction passive est une décadence : *l'herbe est tondue par l'agneau*.

L'usage que nous avons fait des termes d'« existant » et d'« actant », d'« acte » et d'« actif » interprète déjà la fonction parapraxémique selon une distribution praxémique. Sur ce point de programmation phrastique, il faut admettre une double réalisation : parapraxématiquement, on a des phrases nominales et des phrases verbales ; praxémiquement, des phrases en *être* et des phrases en *faire*.

**VI.6.3.** Les sémanticiens poseraient un axe sémantique *être* vs *faire*. Nous accepterions volontiers cette formulation, mais nous la compléterions selon une vue dynamique. Il nous semble qu'il y a là un programme de signifiante à neuf positions. Résumons ce résultat d'une recherche :

1) *Être 1* est un degré liminaire : *je suis ; ça existe*. Aucun *autre* n'y est dégagé d'un *même* absolu. C'est l'*être* un *être*.

2) *Être 2* correspond au dégagement d'un *autre* formel ; la phrase nominale binaire est ici concernée : *cet homme est un âne*. On remarque qu'*être* ne permet pas le dégagement d'un *autre* vrai, non formel : *âne* n'est qu'une modalité d'*homme*.

3) *Être 3* est la modalisation non de l'*être*, mais de la tension d'*être* : *Pierre devient un homme*. Ici le praxème *devenir* interprète, en production de sens, cette tension, et par là *homme* est l'« avenir » de *Pierre*.

4) *Être 4* fait surgir à l'horizon de l'*être* un autre être : *Pierre semble, paraît grand* pose un *autre* qui peut être exprimé par *me, nous, te, vous, lui*. Sur cette position se défait le blocage du *même* observé en *Être 2*.

5) *Être 5* interprète cette libération de l'*autre* en effaçant la modalisation du *même* : *ce livre est à moi*. C'est sur ce point de dégagement phrastique d'un *autre* distinct et de binarité absolue *même-autre* que commence le *faire*. Un verbe de *faire*, *avoir* peut remplacer *être* : *j'ai ce livre, je possède un livre*. *Faire 1* est fonctionnellement identique à *Être 5*.

6) *Faire 2* comporte la totalité des praxèmes du *faire*, mais modalisés par *devoir/pouvoir*, dans la mesure où l'obligation et la possibilité sont fondées en l'*autre* (allemand *müssen/dürfen*) : *je dois, je peux faire cela* (j'en ai le devoir, la permission). *Faire 2* est symétrique d'*Être 4*.

7) En *Faire 3* nous plaçons l'intériorisation de l'*autre* dans le *même*. *Devoir* et *pouvoir* cessent de se fonder sur l'*autre* (allemand *sollen, können*) : *je dois, je peux faire cela* (j'en ai l'intention, la possibilité). Le parallélisme est observable avec *Être 3*.

8) *Faire 4* est tout simplement *faire* non modalisé (comme *Être 2* était l'être non modalisé) : *je fais cela*.

9) Enfin *Faire 5*, illimitation du système beaucoup plus que sa limite, répond par la fracture du *même* à *Être 1*, absolu du *même* : *je construis une maison* (au sens de : *je fais construire*). L'actant se dédouble : c'est l'effet factitif.

Le programme révèle, par la dialectique du *même* et de l'*autre*, que le *faire* est la brisure dans l'*être*.

**VI.6.4.** Nous avons déjà dit que la fonction parapraxémique étalonne des niveaux de tension. Les parapraxèmes sont symboles non de « catégories » de la signification, comme le disent les terminologies grammaticales, mais des étapes de la signifiante. Ce sont des outils de production et non des produits. Ils appartiennent à l'énonciation. Le produit n'est perceptible comme tel que dans l'énoncé phrase.

Les réflexions proposées sur l'*être* et la *faire* nous prouvent en outre : 1) que la phrase elle-même est une production et qu'en conséquence on ne peut parler de produit pour l'un quelconque de ses éléments syntagmatiques ; le seul produit achevé est la phrase close ; 2) que les praxèmes comme les parapraxèmes sont des outils de la production phrastique.

Nous voici conduits à la formulation double qui nous paraît essentielle à la praxématique : *la phrase seule, et achevée, est un produit ; tous les moyens qui concourent à sa construction nous font observer une production, et non un produit*.

Nous voudrions suggérer que la phrase (l'énoncé minimal complet) est l'équivalent de ce qu'est en praxis manipulative-transformatrice le niveau de l'outil simple et complet, produit autonome qui va servir à un travail dérivé : la roue. Le praxème est au niveau des éléments naturels modifiés concourant à cette production, mais qui n'ont aucun sens sans elle : le moyeu, la jante.

Nous reprenons donc tout ce que la sémantique dit de l'isotopie du discours, mais en lui donnant plus de rigueur, nous semble-t-il : car ce n'est pas pour nous une simple constatation que de trouver le sens dans la phrase seule ; c'est la reconnaissance d'une loi de la praxis unitaire de l'homme. Nous le disons à propos de la phrase, mais cela vaut naturellement pour un discours plus vaste, pour le texte : ainsi l'homme ne s'en est pas tenu à l'outil élémentaire ; il l'a dépassé pour des productions plus complexes, en vue d'un travail plus largement dérivé.

## VI.7. ACCEPTABILITÉ DU SENS : CRITIQUE DE LA « VALEUR » ET DU « SIGNE »

**VI.7.1.** Quant à l'articulation de la production et du produit dans la phrase, nous avons à reconsidérer la définition des programmes praxémiques.

Nous pouvons remplacer *il vente par le vent souffle*. Un tel message est dit « tautologique ». En effet, le programme de production du sens comporte, sous le praxème réalisé *vent*, le programme qui amène aussi à *souffle*. La dualité est donc nulle informativement. Parallèlement, *la brebis broute* est tautologique.

Cependant la tautologie offre ici un triple avantage : amener à l'énoncé, ce que ne ferait pas en français le simple praxème nominal ; apporter un niveau chronothétique ; permettre une clôture phrastique sur un autre syntagme nominal (*la brebis broute l'herbe*).

L'énoncé tautologique est donc non seulement admissible, mais utile.

Nous pouvons aussi dire : *le vent arrache l'arbre*. Il n'y a rien dans le programme de *vent* qui comporte le programme d'*arrache* ni celui d'*arbre*. Les programmes d'actualisation praxémique ne se rencontrent qu'en phrase. Un tel énoncé apporte évidemment une information beaucoup plus riche que les précédents.

Si nous énonçons : *le vent arrache mes dents*, notre nouvelle phrase est aussi rigoureusement formée. Elle est parapraxémiquement possible. Elle ne l'est pas praxémiquement. Elle est refusée par le récepteur, comme un produit-sens déviant. Cette déviance se fonde sur la vraisemblance violée. Mais le mot de « vraisemblance » ne nous renvoie à rien d'autre qu'à l'expérience des contacts avec l'univers référentiel : on n'a jamais vu le vent arracher des dents. Nouvelle preuve de la fonction réaliste du langage, de sa liaison avec toute praxis élaborée sur les contacts avec l'univers référentiel. Nouvelle preuve aussi de l'inscription de la culture dans le langage par le canal des deux pôles de la communication : car l'acceptabilité est le contrôle par le récepteur de l'usage fait par l'émetteur de la culture du groupe.

Nous appelons cette contrainte, qui empêche *le vent arrache mes dents* d'être un énoncé acceptable, la « contrainte de non-contradiction pragmatique ».

L'autonomie des programmations linguistiques se déploie entre un minimum accepté, la tautologie, et un maximum refusé, la contradiction pragmatique.

La poésie est très souvent un effort pour briser cette contrainte.

**VI.7.2.** Cette définition de l'acceptabilité du programme praxémique nous amène au problème de la valeur, et par là à une intervention, retardée jusqu'ici, sur le concept saussurien de signe.

En termes marxistes, la pulsion communicative, qui se satisfait dans les messages, aboutit à l'élaboration de valeurs d'usage. L'énoncé ou phrase est une valeur d'usage, produit d'un travail spécifique de l'individu parlant, modélisé socialement par le système linguistique.

Le travail individuel ne va pas sans ce modèle social. On le sait, le travail se distingue ainsi d'une simple activité biologique de satisfaction des besoins immédiats. La pulsion représentative, qui relaie la pulsion communicative (VI.4.1), pose encore plus nettement le social : à l'étudier, on étudie plus spécialement un code de production, dont l'efficacité est contrôlée en chaque message. L'énoncé-phrase est un produit qu'on peut ainsi considérer comme une valeur d'échange.

L'échange suppose les lois d'un marché. Il est immédiat de considérer le groupe social, usager d'un même système linguistique, comme un « marché du sens ». Sur ce marché, les produits-énoncés circulent comme des marchandises.

L'acceptabilité définie ci-dessus permet de comprendre les lois qui règlent cette circulation.

Il semble bien qu'on puisse les saisir de deux façons. Il y a une acceptabilité maximale, lorsqu'elle est coextensive à toute la société, à tout un usage linguistique. Ce niveau est celui des messages informatifs pleinement circulants, où la valeur d'usage coïncide avec la valeur d'échange. C'est le niveau de l'utilisation sans restes du système praxémique. Les phrases que nous avons données en exemple de chaque fait de langage sont à ce niveau, que nous identifions avec ce que les linguistes appellent ordinairement la « dénotation ».

Mais, à tout instant de l'activité langagière, on rencontre des messages qui circulent moins au large. Ils comportent un réglage plus étroit, coextensif non à une société totale, mais à divers sous-groupes (groupes de catégories sociales, de classes d'âge ou de culture). De tels messages portent en eux, dans l'utilisation qu'ils font de praxèmes spéciaux, ou de praxèmes généraux suivant des procédures particulières, la marque de cette réduction. Ainsi, en français contemporain, *répression* apparaît marqué de l'usage spécifique qu'en fait une classe d'âge ; une classe sociale se réserve l'emploi d'un praxème d'emprunt comme *lunch*. On trouve là, fonctionnellement, la connotation.

La dénotation dit la société globale, la connotation tous les déchirements et les conflits de cette société.

A la limite de la connotation, il y a le message marqué d'une production strictement individuelle, donnant un produit qui ne circule pas ou circule à travers des malentendus. C'est le niveau d'illégalité sur le marché du sens. Illégalité probablement toujours présente, dans la mesure où la pulsion communicative se sent toujours limitée par la dénotation, où la pulsion représentative rencontre des contraintes dans les moyens qui lui sont socialement proposés, dans la mesure aussi où le *moi* se symbolise, inconsciemment, de façon « occulte » en ça.

**VI.7.3.** Sur ce dernier point la pratique psychanalytique apporte des enrichissements linguistiques : elle montre que les pulsions communicatives et représentatives trichent sans arrêt avec le réglage du sens.

Elles trichent dans la correspondance, réglée socialement, de la forme phonologique et du niveau de signification : de là le « jeu de mots ». Elles trichent en déplaçant les programmes praxémiques, disant dans un programme ce qu'elles pourraient dire plus justement, du point de vue dénotatif, en un autre : c'est le processus métonymique. Elles trichent en croisant les programmes entre eux ; le praxème condense ainsi les niveaux de signification de plusieurs autres : c'est le processus métaphorique.

Jeu de mots, métonymie et métaphore concourent à détériorer ou enrichir toute communication, l'antinomie des deux termes que nous employons ici marquant soit la valorisation de ce parasitage (fonction poétique), soit sa dévalorisation (défense de la fonction informative).

Nous sommes de cette façon amenés à concevoir le praxème actualisé en discours comme l'aliénation à la légalité dénotative des possibilités du sens, du travail linguistique, de la signifiante. Ce praxème est un seuil où tout pourrait passer et où ne passe que ce que les lois du marché acceptent. C'est un seuil

qui fixe la légalité et les illégalités du sens, et où frappe sans arrêt, pour forcer le passage, l'infini du sens en production.

Pour être complet, il faut ajouter que ce seuil est à concevoir aussi du côté du récepteur. Pour lui comme pour l'émetteur, le réglage social est une aliénation, un étranglement. Lui aussi illimite la production du sens par le jeu de mots, la métonymie, la métaphore, le malentendu connotatif. Nous instaurons, avec bien d'autres linguistes, la fonction active de l'auditeur, du lecteur, comme la dernière conséquence méthodologique de l'équilibre communicatif et comme conséquence normale de ce qui a été dit de la fabrication de la personne. *Je* est le point programmatif où la pulsion communicative et la pulsion représentative rencontrent les commodités et les inconvénients, également sociales, de la valeur d'échange, du produit-sens. Il faut en dire autant du *tu*.

**VI. 7. 4.** On comprend maintenant ce qu'est le signe, non seulement saussurien, mais inhérent à toute la philosophie du langage depuis l'antiquité grecque. Il sanctionne l'aliénation sur le marché de la production au produit. Par là il réifie le travail signifiant. Il remplace ses procédures dynamiques et son foisonnement par un réglage fixe.

Le temps fort de cette opération est quand on trouve un signifié, un concept, attaché de façon stable à une forme, un signifiant. Un tel mécanisme consiste, pour nous, à faire redescendre l'achèvement du produit et son réglage, qui est un fait de discours, d'énoncé de phrase, vers son antériorité de production, vers l'énonciation, vers le praxème. De là les embarras de la sémantique structurale, qui ont engagé à l'invention du classème, pour rendre compte de la relativité du produit dans le signe même. De là aussi l'impossibilité pour la linguistique de rendre compte de l'illimitation du sens : elle ne peut que prendre cette illimitation au réseau fossilisant de catégories stables, de figures. Pour nous, métaphore et métonymie ne sont pas des figures, utilisées ou non ponctuellement, mais une fonction toujours à l'œuvre dans le langage.

Le signe est aussi une idéalisation, une essentialisation. A considérer le concept stable sous la forme stable, on en fait nécessairement un réel transcendant à la variabilité des réalisations effectives. L'actualisation cesse d'être une opération dynamique et concrète pour devenir une projection de l'idée dans le langage. Et l'on ne trouve pas d'autre moyen de fonder l'idée que les « catégories de l'esprit humain », même quand on a pris la précaution de souligner la nature sociale de la langue. Le système de la langue n'est pas alors un système de production, ce que nous appelons un « modèle programmatique » ; c'est un système immobile, stable, abstrait, qui occulte la production dans le produit et fait de ce produit une réalité distincte de la production, une antériorité logique, une « essence ». La valeur qu'on découvre en ce système correspond très exactement à l'« absolu de valeur » que Marx dénonçait chez les économistes classiques.

La dichotomie saussurienne entre signification et valeur (I. 1. 5) représente à la fois une révision et une confirmation de la réification-essentialisation du travail linguistique. La signification, étant stable dans le signe, assume la réification. La valeur, étant abstraite, assume l'essentialisation. Le marché du sens est confirmé en légalité et évacué en transcendance.

**VI.7.5.** Au terme de cette critique, il convient de se demander si le signe est purement une mystification idéaliste ; s'il ne rend pas compte, sous cette mystification, d'une réalité du fonctionnement linguistique.

Nous croyons, pour notre part, que l'opération mystifiante a été favorisée par la structure des langues indo-européennes : les outils de production y sont beaucoup plus isolables et donc plus facilement pris pour des signes, pour des unités de sens achevé que dans les langues agglutinantes par exemple ; la libération avancée de la fonction parapraxémique par rapport à la praxémique a permis l'isolement du concept, envisageable sous les lexèmes, d'avec la représentation de l'univers espace-temps (la même facilité n'existe pas dans la langue à topothèse et chronothèse moins autonomes, comme les langues à classes) ; concurremment, la distribution entre espace et temps a donné une matrice formelle forte à l'idéologie de la valeur et aux catégories de l'esprit humain.

Faire ces réflexions, c'est suggérer que la linguistique elle-même dérive des programmes qui construisent la langue et le message. C'est là un aspect particulier du grand problème de la langue produisant la pensée. C'est aussi une entrée rigoureuse dans ce problème, puisqu'il est sûr que, dans notre univers culturel, la pensée spéculative s'est développée comme une analyse du langage, selon la donnée d'une activité métalinguistique.

Nous proposons donc de voir l'autonomie de la praxis linguistique prolongée par une praxis *de* linguistique, retombant d'elle pour rendre compte, selon ses programmes, du réel objectif et des autres praxis humaines. L'idéalisme transcendantal est sans doute la retombée d'une structure de langue, par le moyen du concept et de la valeur absolue, sur le réel, le social, l'historique, le concret de l'homme et du monde, pour les effacer.

L'idéologie est ainsi causée. Mais elle n'est pas pour autant excusée. Elle n'est pas automatique. Nous ne négligeons pas son autonomie de superstructure et de structure dérivée. Nous présentons la praxis de linguistique comme une retombée décalée de la praxis linguistique ; et l'idéologie prolifère sur ce décalage.

**VI.7.6.** Il est permis de chercher dans l'histoire des raisons du décalage. Nous croyons que, dans l'Europe méditerranéenne antique, l'invention de cette praxis à la fois manipulative-transformatrice et dérivée de la symbolique linguistique qu'est l'écriture a joué un rôle déterminant. Ainsi le graphe a servi l'idéologisation de l'analyse du langage. Nous en sommes toujours contraints quand nous continuons à parler de « mots » dans cette analyse.

On remarque que l'écriture est contemporaine de l'invention de la monnaie, qui a contribué à la réification-essentialisation de la production dans le produit-marchandise. SAUSSURE, pour fonder le concept de valeur dans l'absolu, se sert encore de la métaphore monétaire (I.1.5).

Un autre trait de retombée de la praxis linguistique dans la praxis de linguistique et dans l'idéologie essentialiste est l'analyse de la phrase en sujet-prédictat. La structure de la phrase indo-européenne prenant appui sur un nom, qui est du non tensif (interprété comme substantif, comme être transcendant au langage), se prolongeant en tensif (le verbe ou l'adjectif) a favorisé la distribu-

tion des outils du langage en signes de l'essentiel et signes de l'accessoire, de l'existentiel.

Toute notre terminologie grammaticale traditionnelle s'architecture, par le signe, par le sujet, par le prédicat, en une idéologie dont on reconnaîtra sans peine qu'elle est théologique : le signe est une façon de dire que le sens échappe au transitoire (le verbe est donc divin) ; l'articulation sujet-prédicat revient à distribuer l'être en être-substance (Dieu) et être-existence (le monde des phénomènes).

Il serait naïf de croire qu'on échappe à l'idéologie : on parle toujours dans l'histoire de la connaissance. La praxématique est certainement idéologique. Mais elle permet de déplacer massivement l'ordre des explications linguistiques par une critique positive (c'est-à-dire par un projet en substitution) de la réification-essentialisation de la praxis humaine. C'est en ce sens que nous n'avons pas hésité à remplacer le signe par le praxème, le sujet grammatical par l'existant et l'actant, de façon générale l'analyse du produit par celle de la production, et à rendre compte par là, par cette distance, de l'idéalisme linguistique antérieur.

## VI.8. L'ANALYSE DU TEXTE SELON LA PRAXÉMATIQUE

Cet exposé de la praxématique a été conduit en vue de l'approche du texte. Sur le texte, elle permet les opérations suivantes dont certaines sont déjà avancées hors d'elle, et qu'elle voudrait confirmer :

1) Le texte pose un producteur, un *je*, et nous savons que ce *je* domine toute la production du sens, qu'il est repérable à tout instant du programme communicatif. Il pose aussi un récepteur, un *tu*. A partir de cette proposition sont à envisager : a) la pulsion communicative et sa symbolisation ; b) la construction du *je* et sa symbolisation (occultation ou affirmation du *je* ; restes de cette opération, c'est-à-dire déplacement des éléments du *moi* dans le *ça*, déplacement métonymique et métaphore) ; c) la symbolisation du *tu*, de l'*autre* de la personne (maintien en éventuel, occultation, représentation pluralisante, liaison avec le *je* en *nous* duel ou avec tout *autre*).

Plusieurs types de textes peuvent être ainsi définis : depuis les textes qui affirment un *je* sans refente à ceux qui se produisent sur les fractures de la personne selon la dialectique du *même* et de l'*autre*. Une telle analyse opère à la fois sur les pronoms et sur les praxèmes : légalité aliénante, diverses formes de refus de cette légalité. Elle pose qu'en tout texte, à la fois *je parle* et *ça parle*.

2) Le texte est une mise en représentation, en spectacle, du monde, suivant l'étalement de la signifiante en niveaux topothétiques et chronothétiques (les degrés de véricité du spectacle), suivant l'espace extérieur objectif (donné comme étranger à la culture de groupe) et la conscience elle-même comme espace (suivant la contrainte culturelle).

Une telle analyse inventorie les marques d'actualisation du nom et du verbe, les adverbies de temps et de lieu, les praxèmes qui dénotent aussi le temps et le

lieu. C'est une analyse de la fonction parapraxémique et de l'allègement praxémique.

3) Un texte est une linéarité discursive, qui pose à la fois : a) une tension ouvrant chaque phrase et une détension la clôturant ; b) une tension d'ensemble embrassant toutes les phrases, de l'ouverture à la clôture textuelle ; c) une réalisation en divers points de ces tensions d'un outil particulier (parapraxémique, praxémique) de la production du sens. L'examiner sous cet aspect, c'est repérer les fonctions d'existants et d'actants, telle que chaque phrase les réalise. C'est rendre compte de la façon dont chaque existant et chaque actant sert à l'arrivée au discours d'un programme praxémique : on peut dire qu'ainsi l'existant et l'actant deviennent l'être et l'acteur. C'est établir la récursivité et la variété du procédé : dans un texte narratif, on décrit les êtres et les actants permanents qui assurent la cohérence du discours. C'est encore déterminer dans les verbes les positions programmatiques de l'être et du *faire* et comment elles se distribuent dans la successivité, en passant en particulier du puissanciel à l'effectif. La mémoire syntaxique est à étendre alors jusqu'à devenir une mémoire discursive.

4) Quand on passe à l'étude des programmes praxémiques eux-mêmes, on retrouve l'isotopie du discours. Mais on la retrouve dynamiquement : on considère le texte clos comme un produit dont chaque praxème est un outil de production. On y considère de plus le problème de la légalité. Pour analyser tout texte, il faut établir conjecturalement le réglage du marché du sens, dans le cadre de la culture linguistique, historique qu'il projette en lui. Cela ne peut se faire que par la méthode d'intertextualité s'il s'agit d'un texte produit bien antérieurement à notre époque ou en un sous-groupe de langage qui n'est pas le nôtre. Ce sont les études d'intertextualité qui nourrissent les dictionnaires historiques ou sociologiques. De façon plus rigoureuse, on utilise ici les enseignements de la sociolinguistique.

5) Cette étude de la légalité a pour corollaire la reconnaissance de toutes les illégalités. Nous plaçons ces illégalités sous la marque du *je*, du côté de la production. Il faut aussi les placer du côté du *tu*, du récepteur, de nous-mêmes qui recevons et analysons le texte. Une analyse du texte ne va pas sans l'illimitation des lectures, dont la forme méthodologique la plus forte a été donnée récemment sous les termes de « différentielle signifiante » et de « lecture plurielle » (J. KRISTEVA).

6) Le fonctionnement parapraxémique et praxémique se prolongeant en un fonctionnement métapraxémique, il convient de repérer les lieux de son espace où le texte parle de lui-même. On fait un sort à la fonction pronominale de remplacement, mais aussi aux syntagmes *sans doute*, *certainement*, *je pense*, *si le lecteur le permet*, etc., qui abondent dans la tradition scriptique comme dans la parole orale. On voit que le métatexte, élaboré dans le texte même, est à la fois le facteur de sa cohésion interne et le moyen de la cohésion de la communication, par la recherche d'un accord des deux pôles.

7) Enfin, sur la base de la légalité du sens reconstitué, en deçà de la recon-

naissance de toutes les illégalités, se pose le problème de la place de la lecture du texte dans le cadre d'une culture donnée, dont il conteste ou renforce l'architecture. Une étude praxématique se complète toujours par la détermination d'une fonction du texte selon les normalisations culturelles et idéologiques. S'il s'agit de textes classiques, ces normalisations sont celles prises en charge par l'institution universitaire (cf. ANALYSE IV et plus précisément ANALYSE VI).

Ces sept opérations constituent une « grille » qu'on pourra appliquer à tout texte. Les exemples d'analyse que nous donnons dans la deuxième partie de ce volume l'utilisent en tenant compte des facteurs suivants : 1) faire place aux procédures linguistiques exposées en II, III, IV, V, quand nous en avons reconnu l'utilité ; 2) économiser les opérations au bénéfice de ce qui est, pour chaque texte, essentiel ; 3) établir une hiérarchie démonstrative des moments de l'analyse.

### VI.9. Bibliographie sommaire

1. HABERMAS (Jürgen), *Vorbereitende Bemerkungen zu einer Theorie der kommunikativen Kompetenz*, in Habermas-Lüthmann, *Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1971.
2. KRISTEVA (Julia), *Recherches pour une sémanalyse. Séméiotiké*, Paris, Le Seuil, 1969. Lire en particulier : « le Texte et sa science », p. 7-26.
3. ROSSI-LANDI (Ferruccio), *Il linguaggio come lavoro e come mercato*, Milano, Bompiani, 1968.
4. GARDES-MADRAY (Françoise) et LAFONT (Robert), *Le statut de la « non-personne »*, Revue des Langues Romanes, 1975.I.
5. LAFONT (Robert), *Le travail dans la langue, essai sur la signifiante* (à paraître).
6. SCHLIEBEN-LANGE (Brigitte), *Linguistische Pragmatik*, Verlag W. Kohlhammer, Stuttgart, Berlin, 1975.

II

# Analyses

---



**I. TEXTE PUBLICITAIRE**  
**(LE NOUVEL OBSERVATEUR, 9 juin 1973)**

**Pour être  
"manganarien"  
il faut :**

- 1.** Adorer la mer et être prêt à passer ses vacances sur l'eau, dans l'eau, sous l'eau, au bord de l'eau.
- 2.** Refuser la masse et préférer les criques désertes à la Croisette ou à la Promenade des Anglais.
- 3.** Vouloir pratiquer le ski nautique, la voile, la plongée sous-marine... ou le "farniente".
- 4.** Considérer les vacances encadrées et animées comme une atteinte à la liberté individuelle et une injure à son âge mental.
- 5.** Ne pas attendre en Grèce, dans les Cyclades, au bout du monde, une cuisine digne d'un relais gastronomique du bord de Loire.

Ceux qui ont des tendances "Manganariennes" sont rares... heureusement nous ne pouvons en recevoir que 100..

**CLUB MANGANARI**

Inscription : Intertour  
10, rue Ducouedic, Paris 14<sup>e</sup>  
Téléphone : 707.27.69  
Lic. 509 A

ou auprès de votre agence de voyage.

## I.1.

En choisissant pour premier objet d'analyse un texte publicitaire, nous nous plaçons sur une des terres d'élection de l'approche linguistique des discours. Les messages publicitaires se caractérisent, on le sait, à la fois par leur brièveté et par leur redondance. Ils constituent à ce titre un type de discours qui se prête bien aux réductions et aux manipulations distributionnelles ou transformationnelles. Ils se présentent par ailleurs presque toujours comme des produits anonymes occultant soigneusement le *je* producteur du message. Ils ont aussi l'avantage de fonctionner comme des textes clos dont les bornes sont facilement repérables pour leurs destinataires comme pour l'analyste. Elles sont typographiquement soulignées par deux « espaces blancs » importants, en deçà et au-delà du texte, visuellement représentés comme des vides. Lorsqu'il ne coïncide pas avec les limites de la page, le texte publicitaire se présente comme une entité discursive, facilement isolable pour le lecteur du contexte linguistique — page, journal — dans lequel il s'insère.

L'extrait du *Nouvel Observateur* que nous avons retenu répond à ces caractéristiques. Il a de plus l'originalité, par rapport à de nombreux autres messages publicitaires, de ne pas faire appel à la sémiotique de l'image et de limiter ses procédés d'écriture à des moyens linguistiques. On peut le considérer, de ce point de vue, comme un exemple privilégié pour une analyse distributionnelle ou transformationnelle. Aussi nous a-t-il paru intéressant, comme entrée en matière, de tester le rendement de ces procédures.

## I.2.

I.2.1. On peut constater d'emblée que le texte ne comporte pas de structures répétitives apparentes. Les reprises de termes y sont peu nombreuses : *eau*, qui figure quatre fois dans le premier paragraphe, n'est plus utilisé par la suite. La disposition typographique du texte fait toutefois ressortir l'élément *manganarien*. Sa première occurrence dans la phrase 1 est soulignée par des guillemets. On le retrouve dans la phrase 6 sous forme différente, il est vrai. On peut aussi le rapprocher de *manganari* dans la dernière phrase. La parenté lexicale des termes est accentuée par la mise en relief de la première et de la dernière phrase grâce au grossissement des caractères. Ces diverses données permettent de considérer *manganarien* comme un terme pivot susceptible de constituer le point de départ d'une chaîne d'équivalences. Il figure toutefois dans des positions morpho-syntaxiques de surface très différentes qui n'autorisent pas à le traiter comme un élément clé de la structure de base du texte sans d'importantes manipulations que nous résumons comme suit :

I.2.2. La première série de transformations porte sur la suite *pour être manganarien il faut*. La structure de surface *pour* + infinitif du verbe copule *être* suivi de *il faut* peut remonter à une structure sous-jacente *il faut que*. Cette structure de modalisation peut à son tour se transformer en *doit*. Cette équivalence n'est pas toujours acceptable sémantiquement, mais ici il semble qu'on puisse l'utiliser sans inconvénients. On a donc :

*Pour être manganarien il faut → il faut que le manganarien  
il faut que le manganarien → le manganarien doit*

Cette manipulation permet de réécrire les cinq premiers paragraphes du texte sous la forme :

- (1) *le manganarien doit adorer la mer*
- (2) *le manganarien doit être prêt  
le manganarien doit être prêt à passer ses vacances sur l'eau, dans l'eau,  
sous l'eau, au bord de l'eau*
- (3) *le manganarien doit refuser la masse*
- (4) *le manganarien doit préférer les criques désertes à la Croisette et à la  
Promenade des Anglais*
- (5) *le manganarien doit vouloir pratiquer le ski nautique, la voile, la plongée  
sous-marine... ou le « farniente »*
- (6) *le manganarien doit considérer les vacances encadrées et animées comme  
une atteinte à la liberté individuelle et une injure à son âge mental*
- (7) *le manganarien doit ne pas attendre en Grèce, dans les Cyclades, au  
bout du monde, une cuisine digne d'un relais gastronomique du bord de  
Loire*

**I.2.3.** La suite de la réécriture du texte fait intervenir une seconde série de manipulations. Il s'agit d'intégrer à la chaîne d'équivalences, amorcée par la reformulation des sept premières phrases, la suite *ceux qui ont des tendances « manganariennes »*.

*ceux qui ont des N<sub>2</sub> A<sub>1</sub> peut se réécrire :  
ceux qui sont N<sub>1</sub> par N<sub>2</sub>  
ceux qui sont N<sub>1</sub> → les N<sub>1</sub>*

La suite s'écrit alors :

- (8) *les manganariens par tendance sont rares*

**I.2.4.** Par une transformation passive, la phrase suivante peut se réécrire sous la forme :

- (9) *cent manganariens peuvent seulement être reçus par nous heureusement*

On a opéré le remplacement de l'anaphorique par son référent linguistique et la substitution à la négation d'un équivalent syntaxique.

**I.2.5.** La dernière phrase pose sans doute le problème le plus délicat car elle implique que l'on tranche sur le statut syntaxique de *manganari*, terme non répertorié dans le lexique. Si on admet qu'il s'agit d'une forme adjectivale, *club manganari* peut être traité comme la transformation de *club des manganariens*. Elle-même transformée par nominalisation de

- (10) *les manganariens ont un club*

**I.2.6.** Seule l'adresse est irréductible au schéma de base dégagé par les diverses manipulations. *Inscription* peut être vu comme la transformation

par nominalisation d'une structure sous-jacente sujet-prédicat. Mais le déterminant possessif de seconde personne impose dans la phrase de base la présence d'un constituant impératif, et au schéma *le manganarien s'inscrit à...* se trouve ainsi substitué un schéma du type :

(11) *manganariens, inscrivez-vous à Intertour, 10 rue Ducouedic, Paris 14<sup>e</sup>.  
Téléphone : 707.27.69. Lic. 509 A*

(12) *manganariens, inscrivez-vous auprès de votre agence de voyage*

1.2.7. Si l'on excepte l'adresse, le texte se ramène donc, au terme de la procédure, à une structure de base sujet-prédicat (dans la terminologie de la linguistique transformationnelle ; cf. III, 2) dont le premier élément est *le ou les manganariens* ; il constitue une classe A.

Pour assurer l'homogénéité syntaxique de la classe d'équivalence B, il reste à effacer la transformation modalisation. La classe B sera alors constituée de syntagmes verbaux homogènes, formés à partir de verbes personnels, reflétant l'opposition *être vs faire*. La réduction du texte pourrait être encore plus poussée, mais à l'évidence cela ne ferait pas apparaître d'éléments nouveaux intéressants pour la constitution de la chaîne d'équivalences. L'analyse trouve donc là normalement son aboutissement puisqu'elle a fait apparaître le schème de redondance.

### I.3.

Un rapide bilan des résultats permettra de mesurer gains et lacunes. L'intérêt primordial de la réduction est de rendre visible le schéma hyper-redondant qui sous-tend le texte puisqu'il se ramène à une seule classe d'équivalence dont le premier élément est toujours identique. Elle met de ce fait en évidence le rôle fondamental du terme *manganarien*, clé de voûte de la structure répétitive sous-jacente. La procédure transformationnelle permet aussi de dégager la haute fréquence de la transformation-modalisation qui caractérise explicitement ou non la quasi-totalité des phrases du texte. Sans doute est-il intéressant de se demander pour quel motif les phrases (8) et (10) ne comportent pas cette transformation. Autre anomalie dans ce schéma répétitif, l'adresse ne peut être intégrée à la chaîne en raison de l'intervention d'une marque de deuxième personne qui introduit l'élément de différence qui rompt la redondance. Se trouve ainsi posé le problème de la valeur de cette rupture.

Les manques sont pourtant nombreux : le contenu sémantique du message publicitaire a été laissé de côté. L'importance de la marque de seconde personne ne peut pas être explicitée sans faire appel au référent et à la dynamique de production du sens. Mais reste aussi non résolu le problème du statut du nom propre, terme pivot du message. Une analyse strictement harrissienne ne permettrait même pas de poser cette question. Dans le texte-exemple qui illustre l'exposé théorique de « Discourse Analysis », le nom du produit vanté est remplacé par X. L'approche chomskyenne laisse entière la question de savoir pourquoi le texte est ainsi fondé sur l'invention d'un terme non lexicalisé : quel est l'effet produit par cette création ? Quels investissements

idéologiques permet-elle ? La méthode générative n'apporte pas de réponse à ce point crucial, sans lequel on ne peut rendre compte du fonctionnement de ce discours.

Au terme des processus que nous venons de mettre en œuvre, les manques sont donc capitaux et seul un déplacement de la problématique permet de les dépasser. Nous procédons à ce déplacement dans toutes les analyses qui suivent, celle-ci n'ayant été proposée que comme un moment préliminaire à la procédure que nous adoptons (cf. le plan même de notre *Introduction méthodologique*). En ce qui concerne ce texte, soulignons que l'analyse distributionnelle-transformationnelle est incapable de rendre compte du terme *manganari* autrement que comme une position sémantiquement vide, et échoue donc à rendre compte du fonctionnement du texte publicitaire.

Une autre procédure qui n'ignorerait pas la production du sens s'interrogerait prioritairement sur l'investissement de cette position.

## II. ÊTES-VOUS CONCERNÉ ?

(Françoise de BARBOT, *Entreprise*, n° 1007, 26 décembre 1974, 1<sup>er</sup> janvier 1975, p. 27).

### Êtes-vous concerné ?

Les problèmes humains prenant une importance de plus en plus grande dans la vie des entreprises, de nombreux lecteurs nous écrivent chaque semaine pour nous soumettre leurs problèmes. Cette rubrique, rédigée à leur intention, traite des cas qui se posent le plus fréquemment dans la vie quotidienne professionnelle.

#### Cas n° 5 : comment « vendre » un nouveau produit à la direction ?

*Je ne sais plus que faire : le directeur commercial de la société où je travaille fait fausse route. Il s'obstine à poursuivre des efforts de promotion sur un produit que nous fabriquons depuis longtemps et dont les ventes régressent face à la concurrence de produits similaires. En revanche, j'ai testé auprès de notre clientèle un nouvel appareil : les premières réactions sont très encourageantes mais toutes mes demandes pour en développer la commercialisation demeurent sans effet. La production n'a pas augmenté depuis qu'on m'en a confié le lancement et demeure au stade expérimental. J'ai rédigé plusieurs notes à ce sujet : des réponses polies mais aucune décision. « Continuez vos efforts, c'est très intéressant », me dit-on. Lorsque je demande un programme plus précis : « on y pense », me rassure-t-on. Dois-je encore insister ?*

#### Réponse :

Vous vous trouvez en désaccord avec votre directeur sur le marché de votre service. Situation fréquente : ce qui l'est moins, c'est la façon dont vous avez réagi... Dans des cas semblables, beaucoup haussent les épaules, se contentent de bougonner ou critiquent leurs supérieurs auprès de leurs collègues... Vous avez choisi de leur exposer votre point de vue. Ce faisant, vous avez pensé agir avec loyauté, prendre à cœur les intérêts de la maison, faire preuve d'initiative — toutes attitudes infiniment plus constructives que celles évoquées ci-dessus. Mais vos « notes » n'ont éveillé que peu d'intérêt... Maintenant, vous vous sentez irrité et désabusé et vous vous interrogez sur la conduite à tenir.

Vous êtes-vous demandé tout d'abord, pourquoi vos rapports avaient eu aussi peu de succès... Il est possible que votre directeur ne porte guère intérêt à l'avis de ses collaborateurs, quels qu'ils soient. Il est plus vraisemblable qu'il pense avoir raison parce qu'il a en main des éléments que vous ne possédez pas. De par votre position hiérarchique, vous ne voyez que certains aspects de la situation. Lui, doit en connaître l'ensemble. Ainsi, supprimer une ligne de production pose des problèmes techniques : il faut que le matériel ait été amorti. De nouveaux investissements vont être nécessaires et la conjoncture ne permet pas toujours de les envisager : connaissez-vous le point de vue du directeur financier ? D'autre part, il va falloir former du personnel à de nouvelles techniques de fabrication, créer des postes supplémentaires. Il y a là des sources possibles de conflits. Quel est l'avis du chef du personnel ? Vous pouvez aussi vous demander si votre optimisme est partagé par le directeur de la fabrication et celui du marketing... Tous les services sont concernés et doivent fournir des éléments d'appréciation. Et enfin, la politique générale suivie par la direction ne peut manquer d'influencer de telles décisions.

En revanche, il se peut que ce soit vous qui disposiez de données que votre directeur ne possède pas. (Il y a sans doute des pertes d'informations tout au long de l'échelle hiérar-

## Êtes-vous concerné ?

Les problèmes humains prenant une importance de plus en plus grande dans la vie des entreprises, de nombreux lecteurs nous écrivent chaque semaine pour nous soumettre leurs problèmes. Cette rubrique, rédigée à leur intention, traite des cas qui se posent le plus fréquemment dans la vie quotidienne professionnelle.

### Cas n° 5 : Comment « vendre » un nouveau produit à la direction ?

*Je ne sais plus que faire : le directeur commercial de la société où je travaille fait fausse route. Il s'obstine à poursuivre des efforts de promotion sur un produit que nous fabriquons depuis longtemps et dont les ventes régressent face à la concurrence de produits similaires. En revanche, j'ai testé auprès de notre clientèle un nouvel appareil : les premières réactions sont très encourageantes mais toutes mes demandes pour en développer la commercialisation demeurent sans effet. La production n'a pas augmenté depuis qu'on m'en a confié le lancement et demeure au stade expérimental. J'ai rédigé plusieurs notes à ce sujet : des réponses polies mais aucune décision. « Continuez vos efforts, c'est très intéressant », me dit-on. Lorsque je demande un programme plus précis : « on y pense », me rassure-t-on. Dois-je encore insister ?*

#### Réponse :

Vous vous trouvez en désaccord avec votre directeur sur le marché de votre service. Situation fréquente : ce qui l'est moins, c'est la façon dont vous avez réagi... Dans des cas semblables, beaucoup haussent les épaules, se contentent de bougonner ou critiquent leurs supérieurs auprès de leurs collègues... Vous avez choisi de leur exposer votre point de vue. Ce faisant, vous avez pensé agir avec loyauté, prendre à cœur les intérêts de la maison, faire preuve d'initiative — toutes attitudes infiniment plus constructives que celles évoquées ci-dessus. Mais vos « notes » n'ont éveillé que peu d'intérêt... Maintenant, vous vous sentez irrité et désabusé et vous vous interrogez sur la conduite à tenir.

Vous êtes vous demandé tout d'abord, pourquoi vos rapports avaient eu aussi peu de succès... Il est possible que votre directeur ne porte guère intérêt à l'avis de

ses collaborateurs, quels qu'ils soient. Il est plus vraisemblable qu'il pense avoir raison parce qu'il a en main des éléments que vous ne possédez pas. De par votre position hiérarchique, vous ne voyez que certains aspects de la situation. Lui, doit en connaître l'ensemble. Ainsi, supprimer une ligne de production pose des problèmes techniques : il faut que le matériel ait été amorti. De nouveaux investissements vont être nécessaires et la conjoncture ne permet pas toujours de les envisager ; connaissez-vous le point de vue du directeur financier ? D'autre part, il va falloir former du personnel à de nouvelles techniques de fabrication, créer des postes supplémentaires. Il y a là des sources possibles de conflits. Quel est l'avis du chef du personnel ? Vous pouvez aussi vous demander si votre optimisme est partagé par le directeur de la fabrication et celui du marketing... Tous les services sont concernés et doivent fournir des éléments d'appréciation. Et enfin, la politique générale suivie par la direction ne peut manquer d'influencer de telles décisions.

En revanche, il se peut que ce soit vous qui disposiez de données que votre directeur ne possède pas. (Il y a sans doute des pertes d'informations tout au long de

l'échelle hiérarchique.) Il serait souhaitable que vous le fassiez bénéficier de la connaissance du marché que vous avez acquise de première main. Vos contacts directs avec la clientèle éclairaient peut-être la situation d'un jour nouveau.

Après quoi, la décision reste, évidemment, en son pouvoir. Si, après lui avoir transmis tous les éléments dont vous disposez, vous estimez nécessaire d'intervenir à nouveau pour modifier les décisions choisies, vous voulez vous substituer à lui. Il peut être utile de chercher à comprendre pourquoi ?...

Souffrez-vous de vous trouver à un niveau hiérarchique inférieur ? Si vous souhaitez détenir un pouvoir de décision dont vous ne disposez pas, vous vous heurtez alors à l'organisation même de votre entreprise... Ces aspirations ne pourront être satisfaites que plus tard, lorsque vous aurez gravi les échelons — ailleurs, dans un emploi qui vous conviendra mieux — ou en dehors même de votre vie professionnelle, qui ne représente pas toute votre existence.

Il se peut, au contraire, que vous vous sentiez bien à votre place et que votre désir soit d'aider votre directeur. Là encore, vous pourriez vous interroger : que représente pour vous ce supérieur ? Quel genre de relations aimeriez-vous avoir avec lui ? Sont-elles compatibles avec l'organisation de l'entreprise, les contraintes hiérarchiques.

Oui, diriez-vous, mais justement, je suis lié à cette entreprise. Mes moyens d'existence, mon avenir en dépendent. Seriez-vous donc inquiet pour la survie de l'entreprise ? Êtes-vous de nature anxieuse ? ou bien vos préoccupations sont-elles partagées par l'ensemble de vos collègues, face à une situation générale inquiétante ?

Bien des questions, allez-vous dire, et peu de solutions. En résumant, essayons de dégager quelques lignes directrices.

Il est toujours utile de faire connaître à votre supérieur les éléments que vous détenez et dont il ne semble pas tenir compte. Demandez-lui un rendez-vous pour lui exposer votre point de vue. Insistez, alors, sur l'aspect « information ». Ceci fait, il n'est pas réaliste de vouloir vous substituer à lui. Si vous en éprouvez le besoin, il serait utile d'en rechercher les motifs. J'ai évoqué quelques hypothèses. Qu'en pensez-vous ? En éclaircissant les raisons de certains de vos actes et de vos désirs, vous découvrirez qu'ils correspondent à des aspirations profondes que vous n'avez pas réalisées. Et celles-ci, seront, souvent, satisfaites par d'autres voies.

Françoise de Barbot □ 27



chique.) Il serait souhaitable que vous le fassiez bénéficier de la connaissance du marché que vous avez acquise de première main. Vos contacts directs avec la clientèle éclairent peut-être la situation d'un jour nouveau.

Après quoi, la décision reste, évidemment, en son pouvoir. Si, après lui avoir transmis tous les éléments dont vous disposez, vous estimez nécessaire d'intervenir à nouveau pour modifier les directions choisies, vous voulez vous substituer à lui. Il peut être utile de chercher à comprendre pourquoi ?...

Souffrez-vous de vous trouver à un niveau hiérarchique inférieur ? Si vous souhaitez détenir un pouvoir de décision dont vous ne disposez pas, vous vous heurtez alors à l'organisation même de votre entreprise... Ces aspirations ne pourront être satisfaites que plus tard, lorsque vous aurez gravi les échelons — ailleurs, dans un emploi qui vous conviendra mieux — ou en dehors même de votre vie professionnelle, qui ne représente pas toute votre existence.

Il se peut, au contraire, que vous vous sentiez bien à votre place et que votre désir soit d'aider votre directeur. Là encore, vous pourriez vous interroger : que représente pour vous ce supérieur ? Quel genre de relations aimeriez-vous avoir avec lui ? Sont-elles compatibles avec l'organisation de l'entreprise, les contraintes hiérarchiques ?

Oui, direz-vous, mais justement, je suis lié à cette entreprise. Mes moyens d'existence, mon avenir en dépendent. Seriez-vous donc inquiet pour la survie de l'entreprise ? Êtes-vous de nature anxieuse ? ou bien vos préoccupations sont-elles partagées par l'ensemble de vos collègues, face à une situation générale inquiétante ?

Bien des questions, allez-vous dire, et peu de solutions. En résumant, essayons de dégager quelques lignes directrices.

Il est toujours utile de faire connaître à votre supérieur les éléments que vous détenez et dont il ne semble pas tenir compte. Demandez-lui un rendez-vous pour lui exposer votre point de vue. Insistez, alors, sur l'aspect « information ». Ceci fait, il n'est pas réaliste de vouloir vous substituer à lui. Si vous en éprouvez le besoin, il serait utile d'en rechercher les motifs. J'ai évoqué quelques hypothèses. Qu'en pensez-vous ? En éclaircissant les raisons de certains de vos actes et de vos désirs, vous découvrirez qu'ils correspondent à des aspirations profondes que vous n'avez pas réalisées. Et celles-ci, seront, souvent, satisfaites par d'autres voies.

Françoise de BARBOT.

## II.1. BORNES ET TYPOLOGIE DU TEXTE

Cet ensemble de phrases imprimées est texte par sa clôture formelle : un blanc l'encadre de part et d'autre (voir A, I. 6. 1). Un ensemble de repères typographiques interprète ce blanc comme une interruption de la production du sens dans le corpus que constitue le numéro de la revue : à l'entrée, un bandeau gris portant un « titre de rubrique » : L'HOMME DANS L'ENTREPRISE ; à la sortie, un graphisme □, indiquant en fin de page que le lecteur n'a pas à rechercher une « suite » (ce graphisme est récurrent dans le numéro). Enfin une illustration en forme de dessin, placée en « rez-de-chaussée » et dans la colonne centrale de la page, en assure l'équilibre clos, selon une vision rapide et globale. Que le texte coïncide ainsi matériellement avec une page structurée de la revue *Entreprise* et une rubrique donne une force exceptionnelle à la textualité même.

Le texte est aussi texte par sa cohésion interne. Après le titre *Êtes-vous concerné ?* deux plages typographiques : l'une en caractère gras et d'un corps distinct, destinée à être reproduite de numéro en numéro, définit la rubrique, *cette rubrique* ; la seconde, annoncée par le sous-titre *cas n° 5*, se distribue à

son tour en deux plages, selon l'opposition de l'italique et du romain, correspondant à l'articulation logique d'une production textuelle attribuée à un consultant et de la production du consulté, le consultant restant anonyme, le consulté affirmant son identité référentielle par une signature.

Il s'agit là d'une typologie connue : la consultation sur des problèmes existentiels, dont la « presse du cœur » offre des exemples formellement semblables.

La présentation matérielle, qui assure et confirme la textualité, est un cas particulier d'une présentation stéréotypée, moyen de reconnaissance rapide entre producteur et récepteur. Mais cette présentation est elle-même strictement causée par l'objet-sens ainsi formalisé : le dialogue du consultant et du consulté. Cet objet se présente comme une pièce d'un « jeu culturel » fixe.

L'analyse du texte revient ainsi à établir les règles d'un système, à décrire un fonctionnement culturel dont une étude plus vaste, portant sur un grand nombre d'autres textes, pourrait mettre en évidence la stabilité et les éventuelles variantes.

## II.2. LA COMMUNICATION ORACULAIRE : SES RÈGLES LINGUISTIQUES

**II.2.1.** Une première règle est donnée dans le titre de la rubrique et dans la première plage textuelle. Elle fonctionne comme restriction de la production du sens. Une dualité de réalisation praxémique, *homme/entreprise*, produit le titre ; elle est reprise et transformée en *problèmes humains... dans la vie des entreprises*. Il apparaît que deux praxèmes sont le lieu de deux orientations distinctes du travail de la signifiante, de deux programmes du sens, *homme/humain* d'une part et *entreprise* de l'autre, suivant une exclusion réciproque et l'exclusion de tout autre programme (A, VI.5.4) : exclusion réciproque, parce que *homme* et *entreprise* sont en distribution antithétique ; exclusion de tout autre programme parce que ces deux termes ne sont posés textuellement que dans les limites du couple qu'ils font. La distribution antithétique est complexifiée d'ailleurs et donc corrigée par *dans*, parapraxème porteur d'un sens d'inclusion. La règle du système socio-culturel est ainsi donnée comme une régulation du sens qu'il convient d'accepter, si l'on veut entrer dans le texte soit comme producteur (consultant ou consulté), soit comme récepteur (lecteur) : *homme* et *entreprise* produisent à la fois des sens différents et des sens articulés. Dans cette rubrique il ne sera ainsi question de rien d'autre que du rapport (*dans*) de l'*homme* et de l'*entreprise* (exclusion externe), mais la rubrique se définit selon la contrainte de dualité *homme/entreprise* (exclusion interne), contrainte socio-culturelle comme toute condensation praxémique (A, VI.5.5).

**II.2.2.** L'autre règle est celle de la consultation écrite comme espace de production du sens. Formuler cette règle revient à poser la question : qui parle à qui ? Nous avons signalé un déséquilibre entre l'absence de signa-

ture du consultant et la signature du consulté. Le premier est d'une réalité référentielle mal assurée : le texte assure par contre la réalité du second. Il est possible que l'effacement d'une signature corresponde à un non-dit culturel qu'on pourra rétablir : l'anonymat permet de protéger le consultant contre les inconvénients possibles d'une publication de ses « problèmes » et de respecter de façon conventionnelle toute existence privée. Mais le texte permet d'en donner une autre raison : il s'agit là d'un *cas*, c'est-à-dire de l'occurrence particulière d'une situation générale. La rubrique *traite des cas qui se posent le plus fréquemment dans la vie quotidienne professionnelle. Le plus fréquemment* impose une contrainte de généralité. La revue *Entreprise* ne retiendra que les lettres de consultants débarrassées d'informations trop particulières. L'anonymat est le procédé textuel le plus propre à confirmer cette généralité, qui va jusqu'à l'étiquetage de situations-types : *cas n° 5*.

Par contre l'anonymat n'est nullement nécessaire du côté du consulté, qui n'existerait pas s'il ne s'engageait pas dans sa réponse, de façon fixe et régulière, comme responsable de rubrique. Comme tel, il donne sur lui-même deux informations versées au jeu culturel : il est une femme, et cette femme, comme le prouve la particule qui précède son nom, appartient à un milieu sociologique défini, la noblesse, soit de naissance, soit par mariage.

Nous ferons sur ce sujet une remarque importante : seule une enquête extérieure au texte et complémentaire de sa simple lecture permettrait d'établir si ce patronyme est ou non un pseudonyme, s'il recouvre réellement un scripteur femme et, en allant plus loin dans la défiance, s'il y a un seul producteur textuel derrière lui, seul responsable de la rubrique. Mais une telle enquête nous écarterait du fonctionnement du texte car elle représente une mise en question des règles d'un jeu qui ne fait place à aucune défiance. Ce qui dans ce texte fonctionne, c'est ce que le texte exhibe et rien d'autre : l'identité ponctuelle, sexuellement et sociologiquement précisée, du consulté, en réponse à l'anonymat du consultant. Mais fonctionne aussi, d'une façon d'autant plus remarquable qu'automatique et implicite, la sexualisation de l'anonyme : rien n'indique dans la lettre du consultant qu'il soit du masculin. Le consulté pourtant n'en doute pas, comme il apparaît aux accords des participes : *vous vous sentez irrité et désabusé...*

On reconnaîtra donc comme règle même du jeu culturel que seul un homme puisse consulter sur les rapports des *problèmes humains* et de *l'entreprise* : masculin référentiel qui corrige par restriction le masculin morphologique non sexualisant *l'homme*, inscrit en titre de la rubrique. Une contrainte socio-culturelle s'imprime dans l'implicite textuel : seul est considéré l'homme-sexe sous l'homme-espèce. Ce jeu culturel n'est que le reflet de la situation référentielle bien connue : dans la société française capitaliste de 1975 les emplois de cadres d'industries sont quasi exclusivement réservés aux hommes.

En conséquence, le dialogue qui fait le texte est lui-même implicitement l'occasion d'un rapport d'intersexualité.

**II.2.3.** Mais ce dialogue est lui-même dépassé par une autre communication : celle de la revue *Entreprise*, considérée comme un collectif rédactionnel, et de l'ensemble de ses lecteurs. Cette relation plus large est explicitée dans le

titre et dans la première plage par l'articulation des personnes morphologiques *nous* et *vous* : *êtes-vous concerné ?*, *nous écrivent*, *nous soumettre*.

Mais si *nous* représente bien un collectif, comme le prouve l'accord, *vous* désigne un individu (*vous* dit de politesse). Or il est exclu que la page s'adresse à un seul lecteur ; elle est écrite pour tous les acheteurs de la revue. Joignons cette restriction immédiate du pluriel au singulier sous l'ambiguïté de *vous* ; considérons la production de sens dont le praxème *cas* est le lieu textuel, ainsi que l'inscription de la non-personne (A, VI.3.4) dans de *nombreux lecteurs*, *leurs problèmes*, *leur intention*, *la vie quotidienne professionnelle* : on peut alors commodément décrire le fonctionnement du dialogue particulier constituant le *cas n° 5*, comme un modèle à trois étapes :

1) Un texte-rubrique assure la communication entre la rédaction d'*Entreprise* et l'ensemble de ses lecteurs. Cependant cet ensemble est d'emblée considéré comme une instance de singularité : à cela sert le *vous* singulier. Un singulier qui ne reproduit pas simplement la singularité obligatoire de la lecture, mais oblige le lecteur à se reconnaître dans un *cas*, c'est-à-dire à inscrire éventuellement sa propre réalité référentielle sous le *je* du producteur d'une lettre exhibée en exemple et sous le *vous* dont use dans sa réponse le consulté, instance individuelle de la rédaction, Françoise de BARBOT. Ce glissement représentationnel est favorisé par une règle du jeu culturel, la contrainte de généralité, et par les contraintes socio-culturelles qu'imposent les praxèmes *homme* et *entreprise* ; favorisé aussi sans doute par la masculinisation implicite opérée dans la consultation. Tout est mis en jeu pour que les lecteurs, pris à la généralité du *cas* exposé, se réalisent en une unité de lecture de *soi dans le texte*. Ils sont ainsi piégés par l'espace du texte.

2) Ce jeu culturel n'est pas qu'un jeu de lecture. Il se reconduit par le retournement de la communication ; par l'envoi d'une lettre de lecteur qui de semaine en semaine nourrit la rubrique. Cette rubrique est donc l'amorce d'elle-même. Pour cela il est nécessaire qu'elle affirme son propre fonctionnement. Dans le dialogue du *nous* collectif et du *vous* individualisé, prend donc place la garantie, donnée en non-personne, de ce fonctionnement : de *nombreux lecteurs* ; s'inscrit aussi la preuve même que constitue la lettre publiée. Le lecteur individu est convié à entrer activement dans le jeu en passant au *nombre* de ces lecteurs et en inscrivant son *je* à son tour sur le modèle du *je* de la lettre déjà publiée. Cette lettre se donne d'ailleurs comme un modèle de production, un texte à reproduire sous la contrainte de généralité et sous les contraintes socio-culturelles pesant à l'entrée de la rubrique. De cette façon la rubrique reconduit dans l'initiative éventuelle de ses lecteurs l'idéologie qui la tisse et efface la contradiction qu'elle pourrait recevoir.

3) Le passage d'un lecteur à l'initiative de l'écriture comporte nécessairement un effet de déplacement. En effet, si le lecteur s'est reconnu complètement dans le *cas n° 5*, il n'aura pas à intervenir : son *cas* a été traité, réponse lui a été donnée. Il faut donc, pour qu'il intervienne, qu'il reconnaisse *assez* de lui-même et *non tout* de lui-même dans ce *cas*. *L'assez* est défini par

l'acceptation des contraintes socio-culturelles, de la masculinité du sujet consultant, et naturellement par le praxème *entreprise* qui intervient dans le titre de la rubrique, qui est le nom même de l'hebdomadaire. Le *non-tout* revient à un cas légèrement autre qu'il aura à exposer, à un problème qui n'a pas encore reçu réponse, dans l'espace du sens que définit *entreprise*. L'interrogation *Êtes-vous concerné ?* assure, en laissant la réponse à la décision du lecteur individualisé, ce déplacement sur une part de *oui* et une part de *non*. Mais, pour si important que soit le *non*, il ne peut abolir les contraintes socio-culturelles acceptées avec le jeu. Ainsi, de déplacement en déplacement, de semaine en semaine, la rubrique des lecteurs d'*Entreprise* parcourt le champ des problèmes du rapport de l'homme à l'entreprise, sans mettre en cause ni l'existence de ces problèmes, ni la façon dont elle-même a décidé de les poser, et par l'interposition de Françoise de BARBOT, d'en proposer la solution.

**II.2.4.** L'efficacité d'un tel modèle suppose de la part du lecteur appelé à y insérer son initiative dirigée, une confiance multiple. Confiance dans la réalité référentielle de la lettre publiée. Confiance dans la réalité référentielle de Françoise de BARBOT et dans sa compétence. Confiance dans la vérité de la phrase : *de nombreux lecteurs nous écrivent chaque semaine*. Confiance dans la compétence de la revue *Entreprise* à diriger des conduites individuelles. Mais les règles du jeu culturel peuvent tourner à sa destruction par suspicion, sans sortir cette fois de l'espace du texte. L'anonymat détruit la preuve de fait de l'existence du correspondant, et du même coup laisse suspecter l'authenticité totale ou partielle de la lettre (un correspondant non nommément désigné peut-il protester contre une modification de son texte ? S'il le fait, les lecteurs en seront-ils jamais avertis ?). La généralité laisse imaginer des modifications textuelles qui permettent le dégagement du *cas* de l'accessoire anecdotique.

La suspicion est un fait de distance culturelle. A sa limite on découvre la dénonciation des contraintes socio-culturelles, que nous avons atteintes par des voies d'analyse, mais qui peuvent être normalement atteintes, et rapidement, par la contestation polémique et de fait politique, si le lecteur est dépositaire d'une idéologie contradictoire de celle d'*Entreprise*.

La confiance est le fait de la proximité culturelle et idéologique. La rubrique s'adresse donc à un public qui ne la contestera pas fondamentalement, ni facilement. Sa fonction d'effacement des failles, de désamorçage de la critique, de verrouillage de l'espace du sens est acquise à ce prix.

On pense à d'autres types de communications similaires : non seulement au « courrier du cœur », ou à « l'horoscope quotidien », mais à la communication religieuse oraculaire. Car c'est bien d'une forme laïcisée, banalisée de la foi en l'oracle qu'il s'agit. L'oracle est à la fois un interprète, ici une « prêtresse » désignée, représentante d'un « clergé », institution du capital, et une autorité, une compétence supra-humaine. Le « sérieux », l'autorité morale et technique » de la revue *Entreprise* remplacent la divinité.

Il reste à savoir sur quoi l'on consulte l'oracle et ce qu'il dit.

### II.3. STRUCTURE ACTANTIELLE ET IDÉOLOGIE SOCIALE

II.3.1. La lettre et sa réponse, sous la production abondante du sens par condensation praxémique, se construisent discursivement sur un même modèle actantiel.

C'est un modèle de *faire* 4 (A, VI.6.3), que nous saisissons complet quand l'actant initiateur de l'acte, l'actant confirmé, est investi praxémiquement par *société, maison*, parapraxémiquement (A, VI.5.2) par *nous... un produit que nous fabriquons*. Ce rapport s'écrit :

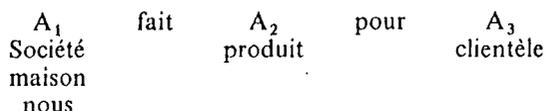


FIG. 1.

Le *nous* n'est possible qu'intégrant *je* (le consultant). Mais *je* prend son indépendance A'<sub>1</sub>, et instaure avec A<sub>3</sub> son propre schéma actantiel : *j'ai testé auprès de notre clientèle un nouvel appareil*. Il introduit du même coup un A<sub>2</sub> de substitution, A'<sub>2</sub>. Ce second schéma est encore un schéma de destination. Mais, à la différence du premier, il ne comporte pas de *faire*, puisque le *faire* appartient à A<sub>1</sub>, à la société fabricante. C'est en somme un schéma de *faire* virtuel, où *je* pour *faire* devrait s'incorporer ce qui dans *nous* n'est pas lui et devenir la *société* même, où *je* travaille. Il ne peut pas *faire* : cette impuissance est interprétée dans le texte par les praxèmes *pouvoir* et *décision*, qui n'entrent pas en combinaison phrastique avec *je*, soit :

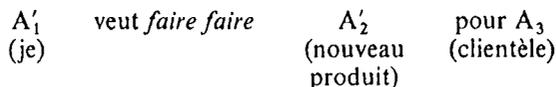


FIG. 2.

Ils entrent par contre en combinaison avec l'acteur *directeur commercial*. Ainsi se trouve produit un troisième schéma actantiel, où un actant A''<sub>1</sub> a le *pouvoir*, la *décision* de *faire* et se trouve donc le médiateur entre *je* et *nous*. On peut dire que si *je* A'<sub>1</sub> s'ajoute le *directeur commercial* A''<sub>1</sub>, il devient *nous* et conquiert le *faire*. Pour cela il faut que A'<sub>1</sub> admette la substitution de A'<sub>2</sub>

à A<sub>2</sub>. Tel est son statut dans un emboîtement de systèmes actantiels : celui de la conquête du faire. Ce sera :

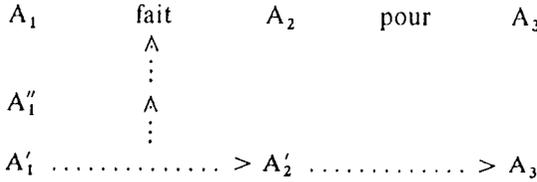


FIG. 3.

Sur cette figure les pointillés signalent les diverses positions de la virtualisation du *faire* : A<sub>1</sub>' veut *faire faire* A<sub>2</sub>' pour A<sub>3</sub>, ce qui n'est possible que par l'intervention d'A<sub>1</sub>'', intermédiaire hiérarchiquement obligatoire pour qu'une production virtuelle devienne réelle.

Le rapport établi entre A<sub>1</sub>', A<sub>1</sub>' et A<sub>1</sub>, de l'ordre du *faire faire* (*faire 5* selon A, VI.6.3) est exprimé praxémiquement par *toutes mes demandes, j'ai rédigé plusieurs notes*.

C'est un rapport qui échoue. A<sub>1</sub>' est renvoyé à son impuissance, la consultation porte sur la reconduction itérative du schéma : *dois-je encore insister ?*

**II.3.2.** La réponse de Françoise de BARBOT ne modifie rien à cet ensemble. Elle se borne à l'interpréter praxémiquement, mais ce faisant elle l'alourdit, le durcit, le déplace en somme de l'état de schéma actantiel vers une structure socio-culturelle du sens.

On retiendra trois faits. D'abord la confirmation en termes de référence sociologique de la fixation du *pouvoir faire* sur A<sub>1</sub>' : *la décision reste évidemment en son pouvoir*. Ensuite l'interprétation du désir de A<sub>1</sub>' de « s'accroître » de A<sub>1</sub>' pour conquérir le *faire* en un désir de substitution, dénoncé, fustigé : *vous voulez vous substituer à lui, il n'est pas réaliste de vouloir vous substituer à lui*. Enfin une suite de praxèmes qui, de façon vraiment très insistante, font de la soumission de A<sub>1</sub>' à A<sub>1</sub>' un ordre social donné, contraignant et jamais remis en question : *directeur, leurs supérieurs, votre directeur, position hiérarchique, directeur, échelle hiérarchique, niveau hiérarchique inférieur, gravir les échelons, votre directeur, ce supérieur, les contraintes hiérarchiques, votre supérieur*. Un programme de sens domine ainsi le texte : le rapport *haut vs bas* comme structure de la société en général, de l'entreprise en particulier. L'expression *il n'est pas réaliste* souligne que ce programme recouvre bien une réalité sociale qu'il n'est pas question de mettre en cause.

Mais un quatrième fait constitue un ajout important au schéma actantiel de la lettre. Là où le consultant plaçait A<sub>1</sub>' comme instance du *pouvoir/vouloir faire*, l'oracle illimite la série des acteurs possibles. A<sub>1</sub>' n'est plus seulement

l'acteur *directeur commercial*, mais *le directeur financier*, *le chef du personnel*, *le directeur de la fabrication*, *celui du marketing...* (à remarquer les points de suspension, signe de l'illimitation). Parapraxémiquement, il apparaît qu'entre le *je* et le *nous* il y a une quasi-infinité *d'autres*, dont il n'a pas d'abord été tenu compte. Praxémiquement est produite la représentation de la complexité d'une entreprise commerciale et industrielle. Cette représentation prolifère en s'incorporant la description des opérations concernant chacun des postes directoriaux (tous les programmes de sens du *faire*), et les accidents inverses qu'elles rencontrent éventuellement.

Le texte est sur ce point envahi par des produits-sens stéréotypés, appartenant au registre langagier de l'administration des entreprises, citations qui fondent la compétence de Françoise de BARBOT sur sa capacité à reproduire un discours technique : *il a en main des éléments*, *ligne de production*, *matériel amorti*, *nouveaux investissements*, *conjoncture*, *nouvelles techniques de fabrication*, *créer des postes supplémentaires*, *éléments d'information*. Cette capacité, remarquons-nous, est contradictoire de sa féminité, si l'on retient l'idéologie de masculinité implicite. Ce paradoxe assure d'étrangeté la dignité de l'oracle.

Toutes ces expressions-citations, suivant l'usage, effacent la représentation directe des opérations techniques et matérielles. Elles rejoignent ainsi la généralité de désignation de l'objet fabriqué et commercialisé,  $A_2$  ou  $A'_2$ , dont la lettre elle-même ne disait rien. C'est là certainement un complément à l'anonymat : une façon de rendre le *cas n° 5* plus typique et moins anecdotique. C'est aussi le moyen de renvoyer le consultant à une double humilité : humilité de sa situation subalterne,  $A'_1$  exclu de toutes ces responsabilités qui n'existent qu'au niveau d' $A_1$  et qui s'expriment à distance de la réalité du geste, dans une technicité de direction, et non dans une technicité mécanique ; humilité de son inintelligence de l'entreprise qu'il prétend aider, car il aurait bien dû songer à toutes ces complications.

Au passage remarquons l'allusion aux deux menaces majeures pour l'entreprise et pour le système socio-économique où elles s'insèrent : la crise et la grève, allusions d'autant plus menaçantes qu'elles se voilent elles aussi de la généralité du discours-citations, devenant par euphémisme habituel *conjoncture* et *conflits*. En janvier 1975, l'effacement des praxèmes *crise* et *grève* ressortit au « tabou ».

Par sa lettre où n'était envisagé qu'un système actantiel relativement simple et ne se représentaient que deux acteurs, le consultant a éveillé en écho un « discours de majesté » où les acteurs directoriaux se multiplient et où les stéréotypes de langage enveloppent le mystère d'opérations importantes d'un déploiement de formules aussi vagues que reconnues, jusqu'à ce creux du sens, d'où tous les sens peuvent émerger : *la politique générale suivie par la direction*. Alors tous les acteurs directoriaux se rassemblent dans l'anonymat souverain du singulier abstrait.

La réponse de l'oracle est une sorte de châtiment par le langage de l'outrecuidance d'un *je* hors de sa place.

Un fait contradictoire de langage est à relever pourtant. Il n'appartient, il est vrai, ni à la lettre, ni à sa réponse, ni au consultant, ni au consulté. C'est

la définition même du *cas n° 5* : comment « vendre » un nouveau produit à la direction ? Les guillemets, tout comme l'indistinction de l'actualisateur *la de direction*, signalent l'argot de métier. La place dans le titre semble signifier que le lecteur individuel va là se reconnaître, être « amorcé ». Le praxème *vendre*, en fait, interprète le désir du *je* d'accéder au *faire*, que lui-même décrit comme le souci du bien de l'entreprise, et Françoise de BARBOT comme un désir de sortir de sa place. En termes de marché, faire adopter par l'entreprise un nouveau produit, c'est attendre un avantage économique, une récompense, une « prime » : dans le système socio-économique dont l'entreprise est partie prenante, tout service se monnaie. Or comme la réponse à la question est, globalement considérée, qu'il n'y a pas lieu, qu'il *n'est pas réaliste* de faire adopter le nouveau produit, le lecteur appâté par *vendre*, selon la plus triviale de ses attentes et selon son langage même, se trouve bien mortifié. Toute la page fonctionne comme un verrouillage du désir par la moralité hiérarchique de l'entreprise, et par le langage de cette moralité. Nous rencontrons ici un exemple particulièrement net de la relation de la praxis linguistique et de la praxis socio-historique.

## II.4. LE JE, SON DÉSIR ET L'ENTREPRISE

II.4.1. La lettre du consultant, au schématisme de sa structure actantielle fait correspondre un jeu temporel simple et rigoureux. A l'actant A<sub>1</sub> est attaché le présent de l'aspect tensif (A, V.2.3) qui ajoute une part d'avenir à une part de passé, la somme constituant la continuité du refus (*il s'obstine...*). L'actant A<sub>1</sub> dans ce présent introduit la ponctualité du moment de l'écriture, de la consultation : de là cette vue rétro-active sur ses actes que signifie le présent de l'aspect extensif (A, V.2.6) et trois débordements de l'instant vers un futur : le premier et le dernier par les présents des modalisateurs *savoir* et *devoir* (*je ne sais plus que faire, dois-je encore insister ?*). Ce sont des verbes en tension totale, verbe infinitif, ouverture sur l'hypothèse, et cette hypothèse fait la consultation même. Entre les deux débordements se place un présent à effet répétitif (*lorsque je demande...*), provoqué par l'articulation avec A<sub>1</sub> à demi occulté par *on* (*me dit-on, me rassure-t-on*) : présent d'une continuité itérative que l'acte de consulter voudrait conjurer ? Par ces temps morphologiques s'expriment à la fois le désir du *je* d'en finir avec l'échec et l'angoisse d'une menace d'échec encore.

A ce désir et à cette angoisse, Françoise de BARBOT répond en quelque sorte par un système de creux dans la réalité. Elle reprend le présent d'écriture, le présent de consultation par un adverbe, *maintenant*, mais c'est pour y attacher un doute (*vous vous interrogez*). Elle reprend les présents extensifs, mais pour des expressions de projets (*vous avez choisi, vous avez pensé*) plus que d'actes, et finalement pour une interrogation (*vous êtes-vous demandé...*). Là où le consultant plaçait ses vains efforts, bien réels, elle situe des mouvements psychologiques supposés et qui ne se sont certainement pas produits.

Cela pour un premier paragraphe. Dès le second commence un jeu continu

où les praxèmes de l'hypothèse (*il est possible, vous pouvez aussi vous demander, il se peut que ce soit vous, il y a sans doute, il peut être utile, ces aspirations ne pourront être satisfaites, il se peut au contraire*) s'accompagnent de l'expression parapraxémique de cette même hypothèse, soit par le subjonctif, soit par *si*. A bien noter que l'hypothèse ouverte par *si* est présentée comme inadéquate et idéologiquement inacceptable. Le consultant s'attachait à un espoir d'*in esse*, à une réponse en futur, et encore mieux en impératif, cette réponse glisse vers diverses expressions d'*in fieri*. Elle lui dérobe la certitude qu'il attend.

En fait, comme le marquent la substitution « naïve » de *nous* par *vous* dans *vous vous interrogez*, et son propre aveu (*bien des questions, allez-vous dire, et peu de solutions*), Françoise de BARBOT renvoie son consultant à la question qu'il se pose, elle l'enferme dans l'incertitude, élargit cette incertitude de questions qu'il ne s'est pas posées et qu'elle formule pour lui. Son discours est d'un bout à l'autre insécurisant. Et cela jusqu'au moment où consentant à produire l'impératif attendu (*demandez-lui un rendez-vous*), elle en efface bien vite l'effet par le retour à l'incertitude provoquée : *j'ai évoqué quelques hypothèses. Qu'en pensez-vous ?*

Voilà donc le consultant floué dans son désir : désir de *faire* dans l'entreprise, désir de recevoir une réponse qui lui permettrait de *faire*. Puisque sa place hiérarchique, vigoureusement affirmée par l'oracle, lui interdit le *faire*, comment l'oracle serait-il autre chose pour lui que la fuite du réel sous la prise, que la dérive temporelle de l'acte ?

II.4.2. L'oracle entend lui suggérer que précisément son *faire* n'est pas là où il le place. Tous ces creux de réalité, ces hypothèses et ces *in fieri* s'accompagnent d'une production de sens récurrente autour d'un programme unique : celui du « comportement psychologique » comportement et non *faire*, état d'âme et non volonté d'acte : *vous vous sentez irrité et désabusé, êtes-vous de nature anxieuse ?, désirs, aspirations profondes*. L'intertextualité permet de reconnaître la technique du « counseling » répandue dans les entreprises américaines : elle consiste à déplacer les conflits de l'espace économique collectif à l'espace psychologique individuel.

Par deux fois, le problème soumis à l'oracle est par lui restitué en *faire* précis, circonscrit par les données objectives de l'organisme, par deux fois il dévie vers une interprétation psychologisante. Le désir présumé de se substituer à un supérieur, — ce qui est déjà une distorsion du sens produit par le consultant, nous l'avons dit — est interprété comme une « souffrance » (*souffrez-vous...*) et une aspiration. Le rapport global au supérieur hiérarchique est bien évoqué, mais devient une relation de l'ordre du sentiment : *quel genre de relations aimeriez-vous avoir avec lui ?* C'est ici que l'intertextualité intervient de nouveau, pour révéler chez Françoise de BARBOT une interprétation œdipienne du rapport patron-employé, propre à culpabiliser ce dernier et à évacuer la fonction économique de la division du travail.

Il reste donc, l'ordre étant l'ordre, à dévier, dévoyer cet ensemble sentimental vague mais structuré par suggestion selon une psychanalyse banalisée, et sur lequel le consultant, non l'oracle aura en définitive à se prononcer (*en éclaircissant les raisons...*), vers un autre lieu que l'entreprise : *et celles-ci*

*seront, souvent, satisfaites par d'autres voies.* Le désir concret, pratique d'un *faire* objectif dans le cadre où l'homme se définit comme un être social agissant et responsable, une fois transformé en un nuage pluriel de *désirs*, est évacué de ce cadre, dont la solidité hiérarchique se trouve ainsi confirmée.

Ce n'est pas là une réponse au consultant, c'est l'effacement de sa question. Par contre c'est bien une conséquence de la contrainte socio-culturelle qui nous apparaissait dans la dualité *homme/entreprise*. *L'homme* considéré comme une constellation nébuleuse d'*aspirations, de désirs, est dans l'entreprise*, mais se distingue du fonctionnement de cette entreprise, du moins s'il n'est qu'un inférieur hiérarchique, exclu du *faire* (s'il était chef d'industrie, son désir au contraire ne nourrirait-il pas le *faire* collectif ?). Un idéalisme psychologisant, sur un fond d'humanisme traditionnel reproduit par le singulier *l'homme*, prête son concours à un réalisme contraignant de hiérarchie sociale. Ainsi si les *problèmes humains* prennent une importance de plus en plus grande dans la vie des entreprises, la « résolution » du cas n° 5 revient à les écarter de cette vie, dans la mesure où ils deviennent gênants pour la pérennité d'un *ordre* social et d'une idéologie de l'ordre. Il va sans dire que cet ordre qui contraint toute la production du sens, est très précisément l'ordre social du système capitaliste français de 1975. Il contraint spécialement la lecture en éliminant les méfiances que nous avons signalées deux fois comme possibles et toute opposition du lecteur visé à travers la communication oraculaire. Ainsi dans tout le texte « il fonctionne » comme une régulation impérative des dénnotations et connotations (cf. l'allusion à la psychanalyse). C'est bien le cas de remarquer comment le langage s'étrangle sur les contraintes d'un marché du sens, balisé par l'idéologie, ici l'idéologie du patronat.

Il est probable qu'une séquence où le sens manque de netteté marque la faille de cette idéologie. Dans *oui, direz-vous, mais justement...* ni *oui*, ni *justement* ne se réfèrent clairement à un ensemble praxémique précédent : ils constituent une rupture stratégique dans le discours permettant un nouveau départ sur *mais*. *Mais* va permettre « justement », lui, le déplacement du conflit de l'économique au psychologique. *Oui, mais* refend la contrainte du sens en introduisant une conception à « l'américaine » du conflit interne à l'entreprise. C'est une nouvelle idéologie capitaliste en opposition latente à une antérieure. On sait comment, échappant à l'implicite, le *oui mais* est devenu slogan politique entre 1960 et 1974. La redescente d'un slogan explicite, largement circulant, à l'implicite textuel ne doit jamais être écartée : c'est là le fonctionnement même de l'intertextualité. Une « revue patronale » en France ne peut pas ne pas refléter les contradictions du patronat lui-même dans une langue française rigoureusement définie par sa date (1975) et son usage socio-culturel (la revue *Entreprise*).

N. B. Encore que nous sortions ainsi de l'analyse du texte lui-même, il serait intéressant d'ajouter une « lecture » du dessin humoristique qui complète la page. Trois éléments seraient à retenir sans doute. L'aspect stéréotypé de détails vestimentaires et d'attitudes permettant de reconnaître le supérieur et l'inférieur hiérarchiques. La volonté de traiter en comique dérisoire le personnage de l'inférieur (grimace du visage). Enfin la transformation

du *produit*, de l'*appareil* (A<sub>2</sub> du texte) en un cadeau enrubanné : ce qui est contradictoire de *vendre* remarqué dans l'énoncé du *cas*. Trois faits qui semblent, par la distance d'ironie, signaler que le *cas* n'est pas si grave et suggérer au lecteur « concerné » de rire de lui-même. La bonne humeur ainsi provoquée joue certainement un rôle complémentaire dans l'évacuation du conflit, qui est l'objet de la réponse oraculaire. La féminité aristocratique du nom de Françoise de BARBOT et la trivialité de la caricature assurent contradictoirement la même consolation de « gentillesse » à la comédie du consultant éconduit.

### III. LA CHÈVRE DE M. SEGUIN

A M. Pierre Gringoire, poète lyrique à Paris.

Tu seras bien toujours le même, mon pauvre Gringoire !

Comment ! on t'offre une place de chroniqueur dans un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb de refuser... Mais regarde-toi, malheureux garçon ! Regarde ce pourpoint troué, ces chausses en dérouté, cette face maigre qui crie la faim. Voilà pourtant où t'a conduit la passion des belles rimes ! Voilà ce que t'ont valu dix ans de loyaux services dans les pages du sire Apollo... Est-ce que tu n'as pas honte, à la fin ?

Fais-toi donc chroniqueur, imbécile ! fais-toi chroniqueur ! Tu gagneras de beaux écus à la rose, tu auras ton couvert chez Brébant, et tu pourras te montrer les jours de première avec une plume neuve à ta barrette...

Non ? Tu ne veux pas ? Tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout... Eh bien, écoute un peu l'histoire de la chèvre de M. Seguin. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait :

« C'est fini ; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une... »

Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième ; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habitât mieux à demeurer chez lui.

Ah ! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin ! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande ! C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esmeralda, tu te rappelles, Gringoire ? — et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuëlle. Un amour de petite chèvre...

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit la nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

« Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi ! »

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne :

« Comme on doit être bien là-haut ! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou !... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos !... Les chèvres, il leur faut du large. »

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant *Mé* !... tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

« Écoutez, Monsieur Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah ! mon Dieu !... Elle aussi ! » cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle ; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre :

« Comment, Blanquette, tu veux me quitter ! »

Et Blanquette répondit :

« Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici ?

— Oh ! non ! monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court, veux-tu que j'allonge la corde ?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut ? qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra ?...

— Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier ? Une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis, le matin, le loup l'a mangée.

— Pécaire ! Pauvre Renaude !... Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine !... dit M. Seguin ; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres ? Encore une que le loup va me manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, coquine ! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours. »

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla...

Tu ris, Gringoire ? Parbleu ! je crois bien ; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin... Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre petite chèvre était heureuse ! Plus de corde, plus de pieu... rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe ! jusque par-dessus les cornes, mon cher !... Et quelle herbe ! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc !... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux !...

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là-dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis, tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop ! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buisnières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

« Que c'est petit ! dit-elle ; comment ai-je pu tenir là-dedans ? »

Pauvrette, de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde...

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants... Il paraît même, — ceci doit rester entre nous, Gringoire, — qu'un jeune chamois à pelage noir eut la bonne fortune de plaire à Blanquette. Les deux amoureux s'égarèrent parmi les bois une heure ou deux, et si tu veux savoir ce qu'ils se dirent, va le demander aux sources bavardes qui courent invisibles dans la mousse.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir...

« Déjà ! » dit la petite chèvre ; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... puis ce fut un hurlement dans la montagne :

« Hou ! hou ! »

Elle pensa au loup ; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé... Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

« Hou ! hou !... faisait le loup.

-- Reviens ! reviens !... » criait la trompe.

Blanquette eut envie de revenir ; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus...

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient... C'était le loup.

Énorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas : seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.

« Ha ! ha ! la petite chèvre de M. Seguin » ; et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite ; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup — les chèvres ne tuent pas le loup — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah ! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur ! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour prendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe ; puis elle retournait au combat, la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait :

« Oh ! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube... »

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie.

« Enfin ! » dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir ; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang...

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

Adieu, Gringoire !

L'histoire que tu as entendue n'est pas un conte de mon invention. Si jamais tu viens en Provence, nos ménagers te parleront souvent de la *cabro de moussu Seguin, que se battègue touto la neuï emé lou loup, e piei lou matin lou loup la mangé.*

Tu m'entends bien, Gringoire :

*E piei lou matin lou loup la mangé.*

Alphonse DAUDET, *Lettres de mon moulin.*

### III.1. LA TYPOLOGIE TEXTUELLE

III.1.1. La présentation du texte répond au type peu complexe de l'histoire édifiante insérée dans une communication d'actualité.

La communication est elle-même typologiquement définie comme une lettre, à la fois objet sociologique banal et objet littéraire s'il passe à la publication (ce qui est le cas dans les *Lettres de mon moulin*, publiées en 1866 dans *l'Événement*).

Le fait de publication amène un réglage de la production suivant le procédé spectaculaire : le récepteur de la communication est dédoublé en récepteur de l'objet sociologique et récepteur de l'objet littéraire, le premier étant dans un spectacle que le second reçoit. Son auteur est à la fois un producteur situé sur un schéma de circulation inter-individuelle et privée des propos, et un producteur d'objet littéraire situé sur un schéma de circulation publique. L'objet littéraire utilisant l'objet sociologique, et non l'inverse, la vérité présentée est soumise hiérarchiquement au spectacle littéraire.

Nous ne chercherons donc pas quel réglage praxémique s'établit entre un scripteur et le lecteur d'une lettre acheminée par le service des Postes en 1866, mais quel réglage est commun, à cette date, à un auteur, Alphonse DAUDET, et aux lecteurs de *l'Événement*, feuille parisienne. A la limite le *je* et le *tu* du texte peuvent n'avoir aucune réalité référentielle : la lettre comme type littéraire n'est plus qu'une transformation en personnes d'une fiction narrative.

Ici, le *je* énoncé se construit comme un masque devant le *je* de la lettre sociologique prétendue. Ce masque contient ceci de vérité, que le scripteur littéraire est donné comme équivalent de l'épistolier : la signature de l'ouvrage, Alphonse DAUDET, est tenue pour identique à la signature de la lettre prétendue. Il comporte aussi une fabrication de fable : le titre de *Lettres de mon moulin*, nous apprend la recherche érudite, est mythique, Alphonse DAUDET n'habitant pas en 1866 un moulin, mais une maison du bourg de Fontvieille, chez ses amis Ambroi.

Le caractère de masque du *tu* est plus affirmé encore. Il est permis de supposer qu'il recouvre un être réel. Cette lettre est présentée comme une réponse à une missive que DAUDET a effectivement reçue (cf. *Comment ! on t'offre une place de chroniqueur...*). Mais cet être est recouvert par une dénomination empruntée, comme nous le verrons, à l'intertextualité littéraire, *Pierre Gringoire*, qui en efface l'identité historique.

**III. 1. 2.** L'histoire édifiante, l'apologue de la chèvre, est un texte que nous attribuons donc à l'écrivain DAUDET. Mais cet écrivain se présente lui-même comme substitué à l'anonyme transmetteur du récit folklorique : *nos ménagers te parleront souvent...* L'analyse se trouve ainsi placée devant un carrefour. Ou bien le récit existe, et l'intervention de DAUDET sera étalonnée comme un système de modifications apportées à un texte dont nous devrions exhiber la forme antérieure. Ou bien ce récit n'est que supposé, et l'intervention de DAUDET sera considérée comme un pastiche de récit folklorique, production totalement de sa responsabilité, mis à part la citation provençale qui termine le texte, et qu'on considérera simplement comme la matrice objective. A défaut d'un texte de la *chèvre de M. Seguin* reconnu dans le corpus des contes folkloriques provençaux, il nous faut bien opter pour la seconde interprétation.

Les éléments de pastiche identifiables nous paraissent peu nombreux. Nous en signalons trois : 1) la fable de la chèvre, c'est-à-dire l'histoire animale,

avec son accompagnement de comportements humains décrits dans un comportement animal, et spécialement le langage ; 2) la typisation de l'être maléfisant par un singulier mythique, *le loup* et non *les loups* ou *un loup* ; 3) la trace en filigrane d'un récit à plusieurs boucles identiques. L'histoire de Blanquette répond en effet au schéma connu des acteurs qui renouvellent le récit en parcourant la même série d'événements mythiques : la clôture du texte revient généralement au plus jeune (le fils cadet, par exemple) qui va jusqu'au terme que les autres n'ont pas atteint. On remarque cependant que le chiffre des « boucles » qui reproduisent le schéma narratif est ordinairement de trois : ici il devrait être de sept. Sept est bien un chiffre connoté magique, folklorique, mais il constituerait, s'il était pris comme clef de production narrative, une surcharge formelle insupportable. De toutes façons, la matrice narrative nombrante n'est qu'indiquée furtivement. Le texte se construit diachroniquement par des procédés qui n'appartiennent pas au folklore.

**III. 1. 3.** Le rapport de l'histoire édifiante à la communication est simplement donné comme un rapport symbolique. La chèvre est le symbole de Gringoire lui-même ; la preuve en est divulguée dans le texte : *tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin*. Une série abondante d'apostrophes, *Gringoire*, ponctue ce texte pour que la symbolisation soit maintenue en « scansion du sens ».

L'aspect édifiant de l'histoire est assuré par le procédé formel de l'appel de l'attention de ce Gringoire sur les points de symbolisation maximale : ainsi se crée une projection forcée de Gringoire dans l'acteur chèvre. On remarque : *tu ris... nous allons voir si tu riras tout à l'heure... tu n'entends bien, Gringoire*. Il est aussi assuré par l'aveu fait du sens produit par le récit : *tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre*.

La communication, englobant l'apologue, porte sur un fait socio-historique précis : un poète lyrique refuse une place de chroniqueur pour garder sa liberté ; un autre poète lyrique, Daudet, devenu chroniqueur, l'engage à revenir sur sa décision. Ainsi la symbolisation nous donne un schéma de « déplacements » : statut social de poète libre → Gringoire → chèvre en liberté ; fonction rétribuée du poète → M. Seguin. Le loup symbolise la menace qui pèse sur la liberté du poète ; on decode ce symbole par l'intertextualité, par la reconstitution du fait socio-historique : misère, mort. Mais quelle que soit la réalité référentielle qu'on reconnaisse sous le masque de ce Gringoire (un poète a-t-il réellement écrit à DAUDET du refus qu'il oppose à une offre réelle ?), on ne peut manquer d'y reconnaître aussi DAUDET qui, partageant avec Gringoire la condition d'écrivain pauvre, ressent la tentation de liberté. Cette ambiguïté n'est que normale : *Gringoire* sert de masque projectif au *je* qui s'affabule en *autre* pour se justifier.

Cette symbolisation fortement affirmée permet une analyse exhaustive, qui tente de rendre compte de toute la production praxémique <sup>(1)</sup>. En particulier le praxème *poète lyrique* qui enrichit la dénomination *Pierre Gringoire* peut être tenu pour responsable de tout un ensemble d'éléments de sens : les développements de la production praxémique qui concernent la transformation en

---

(1) Qui tente seulement : la longueur du texte ne nous permet pas d'épuiser l'inventaire des praxèmes.

« images » de la liberté de la chèvre seront pris comme des symboles de la « liberté lyrique ». On aboutit ainsi à la mise en fonction symbolique du cadre géographique du récit : *plaine, enclos, M. Seguin* = contrainte sociale d'écriture ; *montagne, herbe, eau* = liberté du poète. Mais aussi de son cadre temporel : *journée* = liberté ; *nuit* = lutte avec la misère ou la mort (agonie, étymologiquement) ; *aube* = mort.

Cette symbolisation non seulement par le moyen des acteurs du drame, mais par les lieux et le temps de la fable, nous paraît bien assurée. Mais il faut tenir compte de la marge importante réalisée par le texte entre un thème socio-historique très étroit et la généralité des symboles utilisés, où peuvent entrer bien des éléments inavoués de la production du sens. L'analyse praxématique ne peut que reconnaître, comme une donnée de base, la multiplicité des entrées dans le symbole, tant du côté du récepteur que du producteur lui-même. Cette multiplicité d'entrées est toujours signifiée par l'autonomie du récit, où il est permis de lire la trace des sens supplémentaires en train de se produire. Déjà nous retenons une marque de supplément de sens, un élément non nécessaire à la symbolisation première : l'épisode des chamois. Notre analyse doit donc aboutir à la mise en évidence de plusieurs niveaux du sens.

## III.2. LA COMMUNICATION ET LA PROVENÇALITÉ

III.2.1. La mise en production praxémique du pôle *tu* et du pôle *je*, une fois admis leur caractère de fixation ambiguë du réel et du fabuleux, appelle encore des remarques très importantes :

1) Le *tu* sert à camoufler sous l'acteur Pierre Gringoire un *tu/je* de 1866. Or Pierre Gringoire est en intertextualité le poète parisien, non pas lyrique, mais dramatique, de la fin du Moyen Age (né en 1475, mort en 1538). Il est aussi le personnage de *Notre-Dame de Paris* de Victor HUGO et de la comédie (de 1866 précisément) de Théodore de BANVILLE. L'allusion à Esmeralda et à son cabri est une marque exhibée de cette intertextualité : à ce point du texte, DAUDET ne dialogue plus avec le destinataire de sa lettre, mais avec le personnage de HUGO. Cette refente du *tu* en personnage de fable élaboré en synchronie et en personnage diachroniquement distant reçu de la littérature, donne matière à l'inscription dans le texte de deux séries de praxèmes, les uns attachés au domaine de sens : Paris en 1866 (*poète lyrique à Paris, chroniqueur, journal, Bréabant*) ; les autres au domaine passé (on ne raffinerait pas plus que l'auteur sur l'exactitude archéologique de *pourpoint troué, chausses, écus à la rose, plume à ta barrette*). Dans la seconde série se place une citation stylistique et linguistique à la fois : celle de l'écriture xv<sup>e</sup> siècle, *Sire Apollo*.

Synchronie et diachronie sont mêlées dans l'élaboration d'un type : le poète miséreux parisien, à la fois du xv<sup>e</sup> et du xix<sup>e</sup> siècles. Elles sont écrasées dans une synchronie supérieure : la distance historique n'existe que par l'effet de la production littéraire de 1866.

Cette synchronie définit un espace socio-culturel comme lieu de régulation du sens même du texte : le Paris littéraire de cette année-là. La compétence exigée

du lecteur est faite ainsi : a) de la connaissance du français, dénnotations et connotations, du Paris de 1866 ; b) de la connaissance des praxèmes produisant un sens historiquement aboli ; c) de la connotation d'actualité apportée par la réactivation littéraire de ces praxèmes en 1866.

2) La communication *je-tu* pose que le *je* est retranché référentiellement de cet espace. Effectivement DAUDET écrit depuis la Provence. Elle pose au niveau de présentation de l'objet littéraire que cet espace va accueillir une production de sens dont l'auteur n'est pas lui-même responsable, du moins de son aveu. L'histoire de la chèvre, une fois dégagée des marques de la communication avec Gringoire, est donnée comme produite par un paysan provençal (*ménager*) et suivant un mode de transmission et de production folkloriques. Elle est donc donnée, implicitement dans tout son développement, comme traduite ; explicitement par la citation finale du provençal, qui renvoie la traduction française en note. A cet égard, la compétence exigée du lecteur est bornée par un moins et un plus : le moins est la connaissance du provençal, qui lui est épargnée ; le plus est la reconnaissance d'un certain nombre de marques de provençalité et de langage paysan à la fois. Entre le plus et le moins s'établit une régulation, dans le texte même. C'est une régulation de la distance socio-culturelle qui doit être assez fortement affirmée pour demeurer discernable, et cependant largement effacée pour maintenir facile la réception.

3) Cette distance se reporte nécessairement, comme la symbolisation déjà vue, sur les temps et les lieux du récit. Ce récit se déroule entre deux lieux également provençaux (la maison et l'enclos de M. Seguin, la montagne) dont nous verrons le rapport dialectique dans la production même du récit. Retenons déjà que la somme qu'ils sont, comme les rapports qu'ils peuvent entretenir, constituent un domaine d'expérience humaine prise en charge par les praxèmes de ruralité, aussi bien *clos*, *aubépines*, *herbe*, etc., d'un côté, que l'ensemble praxémique produisant l'image de « montagne ». Les seuls praxèmes concernant Paris, qu'ils dénotent la réalité du XIX<sup>e</sup> siècle ou celle du XVI<sup>e</sup>, aussi bien pour l'habillement que pour les activités de l'acteur Gringoire, concernent l'*urbanité*. Situé en Provence rurale, d'où il dit qu'émane son récit, DAUDET se trouve donc, comme *je* producteur, pris au réseau de cette distribution d'ensemble : du côté de la ruralité, mais aussi du côté de l'urbanité, si *Gringoire* recouvre son *je* également. De cette façon s'établit le « bouclage » sémantique du texte, aux niveaux de l'objet sociologique et de l'objet littéraire (ou textuel).

Au premier niveau, l'émetteur, avec son arrière-plan de producteur folklorique, est dans un monde rural dont il rend dans sa communication un compte à son correspondant Gringoire ; mais le texte prouve, par des témoignages divers (usage du tutoiement de familiarité, et tout le réglage praxémique) qu'il appartient au même monde socio-culturel que lui. Il y a hiérarchisation : la ruralité est une vacance d'urbanité, et seulement pour le signataire. L'ensemble des *Lettres de mon moulin* contrôle cette situation : DAUDET est un parisien vivant temporairement en Provence.

Au niveau de l'objet littéraire, la hiérarchisation se reproduit : le texte va d'un producteur parisien à un public parisien : la ruralité est un *ailleurs* du monde socio-culturel qui règle le sens. La Provence est fonctionnellement un

objet, cerné par une culture parisienne capable d'être à elle-même son propre objet, mais seule affectée d'une situation de sujet. L'*ici* est Paris.

Le *maintenant* est Paris en 1866. Le texte est simplement distribué entre un présent et des passés. Le présent est le seul temps de la première séquence ; s'y ajoutent tous les présents, dans l'apologue, qui rappellent la communication avec Gringoire : ce présent est le temps d'écriture dans la communication, le temps de réception dans cette même communication (*tu ris, Gringoire*), le temps d'écriture du texte littéraire et de sa réception, enfin le temps où se règle le système praxémique parisien. Par contre le récit est prétérit, avec l'alternance normale du passé simple et de l'imparfait, plus certaines positions d'antériorité. Ce temps est celui d'une fable que rien ne permet de situer historiquement : le temps seulement fabuleux du récit mythique.

Les seuls temps extérieurs à ce système sont groupés dans la dernière séquence : présent extensif (*tu as entendu*) lié au présent de la communication et jouant par rapport à lui un rôle métapraxémique ; futur lié à l'hypothèse établie sur cette communication (*si... tu viens..., nos ménagers te parleront...*).

C'est donc par rapport à une présence bien nouée sur ses strates représentationnelles que se pose un prétérit en décrochage d'historicité. Cette apposition est celle d'une condensation d'image de réalité et d'une production mythique.

**III. 2.2.** Ainsi codées comme un *ailleurs* représenté pour l'*ici*, les marques de provençalité sont peu nombreuses. Il nous paraît important d'en faire un inventaire référé à ses points d'origine :

1) On trouve deux fois des emprunts directs à la langue occitane (sous sa forme provençale). D'abord l'exclamation *pecaïre*, graphiée pour que les lecteurs français puissent en reproduire approximativement l'oralisation (*aï* notant, à défaut d'autre ressource, une diphtongue). Ensuite la citation finale. Elle reproduit la graphie du provençal rhodanien, mise au point, à partir de 1854 surtout, par les Félibres. Elle ne la reproduit pas sans erreur : *battègue* pour *bateguè*, *neui* pour *niue*, *piei* pour *pièi*, *mangé* pour *mangè*. C'est donc un emprunt maladroit, mais un emprunt à une littérarité non française.

2) Un certain nombre de traits ressortissent à une forme régionale du français, au français contaminé d'occitan. Ce sont : *l'ennui lui vint, c'était pitié, je me languis* <sup>(1)</sup>. *Cabri* et *lambrusque* sont bien des mots de langue d'oc, mais qui sont attestés anciennement en français littéraire (1392 et 1555) : ils sont en 1866 connotés comme anciens ou ruraux ou régionaux, non spécialement comme provençaux.

3) Les noms propres sont également provençaux : l'anthroponyme *Seguin*, *Blanquette*, *Renaude* (à noter la récurrence de ce dernier chez DAUDET : cf. *l'Arlésienne*, où il désigne une vieille femme).

4) Le terme de *ménager*, francisation d'un terme provençal recouvrant une réalité sociologique particulière (le propriétaire rural qui travaille son bien avec

---

(1) On peut ajouter *la Blanquette*, bien que l'emploi de l'article n'ait rien de spécialement provençal. C'est un fait « provincial » à l'intérieur du français.

l'aide de quelques ouvriers agricoles). A noter l'usage littéraire de ce mot par les Félibres, spécialement dans la *Mireille* de MISTRAL.

5) L'ensemble lexical servant à décrire la nature végétale provençale, de la plaine ou de la montagne. Il y a au moins deux inadvertances : les *aubépinés* ne servent que rarement à fournir des haies dans la région arlésienne ; le *cytise* ne pousse pas sur les altitudes.

Ces inadvertances et la pauvreté d'ensemble de ces marques engagent à douter du sérieux de cette peinture de provençalité. Mais ces deux faits n'infirmement pas, ils favorisent même la distance comme donnée de la communication textuelle à Paris.

Un autre fait nous paraît notable : l'usage du praxème *patois*. Il produit en français en divers contextes les sens : « parler bizarre, dévalorisé » et « parler local employé par une population rurale ». Il est très fortement réglé par une situation idéologique dans la France de 1866, où une seule forme linguistique est dite « langue », les autres étant désignées, avec une forte connotation péjorative, comme « patois ». Cette situation est le réglage majoritaire en Provence. Cependant les Félibres la contredisent : leur idéologie propre fait du provençal une langue et tend à illégitimer le terme de *patois*. En l'utilisant, DAUDET paraît se démarquer d'eux, d'autant plus fortement qu'à ce seul lieu du texte, il donne explicitement une traduction. Mais nous sommes là devant le camouflage d'une autre « traduction », celle d'une constance folklorique : le langage des bêtes et la communication des bêtes avec les hommes par la parole. Tout se passe comme si une idéologie du langage servait de réceptacle et de masque à une « invraisemblance » que le lecteur ne peut admettre, n'acceptant pas la fable folklorique en tant que telle. La distance de la typologie présente en filigrane et de la typologie de récit réellement retenue par le producteur, et la distance des modes de production du sens dans l'usage provençal rural et dans l'usage français parisien se lisent ici en croisement. C'est le lieu textuel où l'idéologie littéraire de la distance montre sa difficulté.

A notre avis, c'est le lieu d'une ruse connotative. En employant *patois*, DAUDET paraît adhérer à la connotation péjorative majoritaire, qui peut aller jusqu'à « langage des bêtes ». Mais il soumet cette adhésion au processus même de production textuelle qui fait de la chèvre un personnage sollicitant la sympathie du lecteur. De cette façon, la ruralité provençale, sans effacer le terme de *patois*, comme le fait l'idéologie félibréenne, parvient à se faire attirante. Mais elle ne peut le devenir que comme l'*ailleurs* que pose le seul espace où se règle le sens : l'espace culturel parisien. Elle le devient comme exotisme.

La provençalité, émanée d'un univers socio-culturel qui nous paraît moins inerte que structuré idéologiquement, et plus littéraire que naturel <sup>(1)</sup>, devient un élément de construction d'un autre univers socio-culturel.

**III. 3. 1.** La question de la « sympathie du lecteur », c'est-à-dire de l'utilisation de la pulsion communicative (au niveau de l'objet textuel) pour des effets

---

(1) On rappelle que DAUDET renoue connaissance avec la Provence par ses lectures (*Almanach provençal*) de 1855, par sa rencontre avec MISTRAL en 1859. Il séjournera ensuite à Fontvieille (été 1862 et 1863, puis en 1866).

impressifs forts ne peut être laissée dans le vague. Elle doit faire l'objet, dans l'analyse, d'un repérage formel et de l'établissement d'un modèle.

Le repérage nous livre des faits de plusieurs ordres :

1) A la construction folklorique par récurrence du schéma narratif de base (*boucles*) est substitué un découpage du récit en quatre séquences, formellement (graphiquement) isolées par des blancs, et de longueur inégale.

La première est construite sur une phrase palier : *M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres*, dont le contenu est explicité par le récit. Elle se clôture sur une phrase qui donne le contenu de la séquence suivante : *M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya*. Ce procédé ressemble à celui de certaines productions narratives en « boucles » (romans aussi bien que contes folkloriques). Elle produit déjà cependant un effet impressif : le maintien de l'attention, l'éveil de la curiosité, l'anxiété de la réception. C'est un procédé de feuilletoniste.

L'articulation de la séquence 2 et de la séquence 3 se fait par le passage, dans le récit, d'une masse narrative et descriptive produisant un sens général de « bonheur » à la notation d'un événement brisant ce « bonheur » : *tout à coup le vent fraîchit*. L'articulation coïncide avec une modification de la réception ; elle en confirme le pathétique.

L'articulation de la séquence 3 et de la séquence 4 pathétise la seconde rupture émotive : l'apparition du loup, en en répartissant l'expression en une notation d'« échéance » (*c'était le loup*) et une entrée descriptive dans le « malheur » (*énorme, immobile...*).

Le découpage ne se justifie donc pas seulement par les séquences de contenu (il n'y a aucun découpage marquant le passage de l'épisode de contenu « chèvre emprisonnée » à l'épisode « chèvre échappée »), mais par le glissement dans l'anxiété du lecteur, par étapes ponctuées. Il coïncide avec des faits émotifs.

2) La dernière phrase du récit est une clôture rapide, dont il y a de nombreux exemples dans la littérature ou dans le folklore. Elle appartient à une typologie du conte. Son fonctionnement est double : écarter une peinture que le producteur refuse (ici une peinture de cruauté en actes) et signifier que la production ne comporte pas cette peinture. C'est ce qu'on appelle une « phrase-coda ». Mais cette « coda » prouve que le récit n'est pas un récit purement actantiel, qui donnerait au *faire* des actants leur plein développement narratif, *faire* final compris, mais le récit de l'attente d'une clôture chez l'un des actants. C'est le récit d'une progression de l'angoisse de l'inévitable : angoisse de l'acteur *chèvre*, où s'investit l'angoisse du lecteur.

3) Cet investissement est souligné par une dissociation du niveau communicatif et du niveau textuel. Le récepteur de l'objet littéraire possède dans sa compétence culturelle (sa connaissance de la typologie du récit) la clôture narrative : il sait que la chèvre sera mangée. Par contre Gringoire est tenu arbitrairement comme espérant qu'elle ne le sera pas, puisque la chèvre est le symbole de sa tentative de liberté. Les avertissements qui lui sont donnés (*nous allons voir si tu riras tout à l'heure*) confirment le lecteur dans sa compétence. Ainsi se maintient une anxiété sans espoir, dont le signe formel est l'incidente : *les chèvres ne tuent pas le loup*.

4) La possibilité pour le lecteur de s'associer en sympathie avec l'acteur *chèvre* est ménagée par un système praxémique à trois données programmatiques : un programme concernant la « qualité physique » (*jolie* ; programme développé à la fois sur la condition de non-contradiction pragmatique — éléments extraits du programme même de « chèvre » : *sabots, cornes, poils* — et sur un transfert métonymique : *barbiche de sous-officier, houppelande*) ; un programme concernant la « jeunesse » (*toute jeune*, à quoi l'on peut rattacher le programme récurrent de *petite* et tous les diminutifs) ; un programme de « qualité morale » (*docile, caressante, brave chèvre, chevrette*). Le tout est englobé dans un programme évident, celui de « féminité », donné par le féminin constant.

5) De plus, des procédés divers sont mis en œuvre pour souligner les effets impressifs. Ce sont : le recours à l'adjectif *pauvre*, réalisant le sens de « malheur de l'acteur » (*Pauvrette !, la pauvre bête*) ; l'exclamation (*ah !* deux fois, et la phrase *qu'elle était jolie...*) ; enfin la séquence syntaxique *un amour de petite chèvre*. Cette séquence nominale réalise, sous *amour*, une virtualité verbale : *X aime Blanquette*. X est dans l'ordre réalité → éventualité : le producteur du texte → Gringoire → le lecteur.

Le modèle consiste donc à investir l'actant principal du récit d'un statut d'acteur malheureux, de signifier cela non seulement par la structure du récit, mais par son découpage pathétique, par une mobilisation praxémique et par les exclamations. L'émotivité du lecteur s'ancre dans l'acteur et le pouvoir qu'il a de s'en dépandre est combattu sans arrêt dans le texte, qui apparaît ainsi comme une communication littéraire particulièrement tyrannique.

III. 3. 2. La tyrannie du *je* écrivant sur le *tu* lisant se reconnaît aussi en ce qui concerne les deux autres actants : M. Seguin occupe la fonction actantielle de l'opposant/adjuvant, opposant en ce qu'il interdit l'objet de la quête (la liberté), adjuvant en ce qu'il favorise, mais en vain, une autre quête, celle de la vie. Le texte choisit systématiquement ce second trait par l'adjectif connotatif pur : *le brave M. Seguin, ce bon M. Seguin* (jugement mis au compte du producteur du texte). Quant au loup, il est présenté comme un point actantiel investi seulement du programme de sens de « manger », jusqu'à l'échéance de son intervention où s'accroissent les éléments descriptifs puissants. Le seul recours laissé au lecteur de se dépandre alors de l'émotion est de reconnaître le caractère cliché de ces éléments, dans une compétence littéraire dont nous reparlerons. Parmi ces éléments clichés, il y a aussi les deux icônes auditives *mê, hou !*, directes, dont la naïveté littéraire est évidente.

Mais cette tyrannie use aussi de trois médiations dans le système actantiel. La sympathie pour la chèvre, imposée au lecteur, passe par quatre situations d'actants secondaires :

1) Dans la mention du *cabri d'Esmeralda* est utilisée une émotion consacrée de littérature : la sympathie pour l'animal peint par HUGO, mais aussi pour l'héroïne de son roman. Cette émotion est réveillée chez Gringoire, mais du même coup chez le lecteur du texte de DAUDET.

2) Dans la peinture du *ravissement général* qui accueille la chevrette dans la montagne, les êtres végétaux ont des positions actantielles qui les animisent et

leur prêtent en fait des concepts, des sentiments, des actes humains : *vu, se baisaient, caresser, s'ouvraient, pouvaient*. On remarque l'érotisation de cette masse de production textuelle. Tous ces programmes praxémiques sont sommés par *aimer* ; dans les développements textuels de *un amour, les sapins, les châtaigniers, les genêts* sont des acteurs médiateurs du X que nous avons posé, et où le lecteur doit s'investir. On remarque que tous se réalisent en masculin morphologique. Tout est masculin dans le texte autour de la chèvre.

3) L'accueil de cette chèvre par la troupe de chamois est une nouvelle modalisation praxémique d'*aimer*, qui va jusqu'à l'expression claire *amoureux* en passant par *galant*. Une telle modalisation oblige à une invraisemblance pragmatique : il n'y a pas de femelle en ce troupeau ! L'auteur en prend le parti, avoué par *messieurs*. Ici se signale une métonymie secondaire qui nous permet d'interpréter, par injonction même de l'auteur, l'animal comme un symbole de l'être humain masculin : *le jeune chamois à pelage noir* (autre invraisemblance pragmatique : tous les chamois sont roux ou bais) est le symbole du « beau brun ». Il nous faut aussi remarquer *croquaient... à belles dents*, qu'on transfère sans difficulté à l'appétit sexuel (cf. « croquer la pomme »). Cet appétit est ici masculin.

4) L'intervention du loup serait celle d'un acteur purement répulsif si nous n'avions pas remarqué la possibilité pour le lecteur, sur ce point du texte, de se déprendre de connotations par trop connues. Telle est la voie d'investissement proposée au lecteur : non plus dans l'acteur *chèvre*, mais dans l'acteur *loup*. C'est la voie de la masculinité dévorante, annoncée avec l'acteur *chamois* et soulignée dans la parole du loup par la reprise de *la petite chèvre de M. Seguin*. Ainsi dans un texte de communication émotive ambiguë, l'émotion peut être celle vécue fabuleusement par la proie, ou celle du prédateur, qui lui succède en en tirant sa force. Le loup étire l'anxiété de la chèvre (*la dégustant par avance, ne se pressait pas*), pour assurer sa jouissance.

Dans la mesure où Blanquette est *jeune (petite), jolie*, la masculinité jouit dans le texte du spectacle de sa liberté ; dans la mesure où elle est *angoissée*, elle jouit de son angoisse.

Nous définissons ainsi un système de communication littéraire qui fragmente la masse des lecteurs éventuels par un choix sexualisant : les hommes. C'est un système de connivence entre l'auteur-homme et le lecteur-homme par l'intermédiaire du destinataire de la lettre, Gringoire, lui-même homme, et présenté dans l'intertextualité comme en quête d'amour. Le texte révèle en définitive le fantasme d'« Esmeralda mangée ».

### III.4. LES STRATES DE LECTURE

III.4.1. Nous avons commencé à établir, sur des repères textuels, des strates de lecture, entre le symbole avoué (chèvre : poète lyrique) et le symbole vide, réceptif à l'infini. Puisque repères, traces il y a, ce sont aussi des strates de production. La reprise du schéma narratif va nous permettre d'en découvrir d'autres :

1) Au plus large, au plus vide, la symbolique narrative se ramène à ceci : un actant X, souffrant de la contrainte de Y, s'en libère, connaît la joie, puis rencontre l'échéance inéluctable de sa perte. Ce schéma devient édifiant, comme nous l'avons reconnu d'entrée d'analyse, si un élément quelconque de sens justifie la contrainte : c'est le cas de *brave, bon* affectant M. Seguin. Le caractère édifiant est fondé sur la reconnaissance d'un ordre si l'échéance est vraiment dite inéluctable, si la clôture est acquise par avance ou « au-dessus » de la production du sens : c'est ce que nous avons aussi reconnu. L'affabulation, l'histoire de la chèvre, fait donc de la symbolique, nécessairement, le lieu de la reconnaissance d'un ordre.

2) Si la fable était animique, cet ordre pourrait être dit transcendant. Mais l'interprétation la plus commune est sociale. Elle est réglée surtout par le titre de *Monsieur* donné sans arrêt à Seguin. *Monsieur* prend sa valeur forte dans le dialogue paternaliste de l'homme et de l'animal. De là naît le fonctionnement le plus fréquent de ce texte : texte pour enfants. La coercition, représentée par M. Seguin, est l'autorité parentale ou scolaire. La libération dans la montagne est l'« école buissonnière ». Le loup est le danger dont on menace le plus communément l'enfant indiscipliné. Les comportements socialisés de la chèvre (*se laissant traire sans bouger*) représentent les qualités d'éducation (d'où : « un amour d'enfant », stéréotype ici lisible en filigrane). Il est intéressant de savoir que le thème de l'« école buissonnière » avec le personnage du loup assurant sa clôture a joué un rôle très grand dans la sensibilité de MISTRAL, alors ami, voisin et confident de DAUDET (Ch. MAURON a analysé suivant une méthode psychocritique le texte tardif mistralien qui dévoile ce thème). Il est aussi intéressant de trouver dans *l'étable toute noire* dont M. Seguin *ferma la porte à double tour* le « cabinet noir », élément socio-culturel de l'éducation enfantine, thème abondant en intertextualité. Cette symbolisation entraîne d'ailleurs la plus grave des inadvertances : si la fenêtre est ouverte, comment l'étable est-elle *toute noire* ?

3) Mais la possibilité que nous avons admise pour le producteur de s'investir lui aussi en Gringoire, donc sous l'acteur *chèvre*, nous ouvre une interprétation du schéma narratif suivant la distance socio-culturelle où il se moule comme production du sens. L'urbanité, la culture dominante, Paris, le travail salarié sont alors *le clos de M. Seguin* et *l'étable toute noire* (Paris est la « caserne » dans la dernière des *Lettres de mon moulin*). La vie aux champs, la culture dominée (le *patois*), la Provence, les vacances sont la *montagne*. Dans la clôture narrative, DAUDET écrase sa propre tentation « félibréenne ». De ce point de vue, le praxème qui ordonne les symboles est *fête*. Le monde où se produit le texte est celui de la fête (l'histoire littéraire nous révèle les fêtes très sensuelles que DAUDET partageait avec les Félibres). Mais le texte condamne la fête. Si la fable est personnelle, l'auteur la bâtit comme la censure de ses propres pulsions et aussi comme la censure de l'univers culturel qui l'accueille par celui où son texte est reçu. Tout le corpus des œuvres « provençales » de DAUDET ne dit pas autre chose.

4) Une lecture particulière est révélée par un praxème à première vue aberrant, et qui ne produit aucun sens directement acceptable au niveau de l'histoire de la chèvre : *la pensionnaire*. Sur le marché du sens parisien et parisien-bour-

geois de 1866, un sens règne : « élève interne d'un établissement scolaire », et, pour le féminin, « interne d'un établissement conventuel ». La connotation la plus fréquente est « naïve ». Ce sens non seulement est possible, mais il ponctue l'histoire de la chèvre en permettant le décodage de ses symboles : *clos* = clôture, couvent ; *étale* = lieu de pénitence ; *montagne* = entrée dans le monde ; *chamois* = accueil dans un cénacle masculin (de là à la fois *messieurs* et *petite coureuse*) ; *deux amoureux* = première aventure ; *loup* = échéance misérable, mort. Blanquette, de cette façon, est une Manon Lescaut. Les marques textuelles particulièrement fortes semblent situer là une interprétation volontairement indiquée, dirigée par DAUDET. Mais c'est au prix d'une invraisemblance pragmatique de plus : *se laissant traire sans bouger* contredit la virginité de la pensionnaire avant son escapade.

5) En retournant de cette épaisseur de marques vers plus de généralité (mais aussi vers plus de profondeur de production du sens), nous faisons un sort à trois programmes praxémiques : celui de la « blancheur », celui du « rouge », celui du « loup » (les deux derniers étant discursivement liés). En un réglage du sens, où le folklore et la parole la plus banale rencontrent la production d'auteur, le « loup » (au singulier) dont on menace les jeunes filles est la défloration ; la « blancheur » est la virginité. Le texte se laisse alors lire comme une angoisse de défloration : les autres chèvres (« toutes y vont »), la liberté dans la montagne (érotisme juvénile). Le programme praxémique sur ce point se contrôle par les métaphores vaginales groupées autour de « fleur » (*digitales de pourpre à longs calices, fleurs sauvages débordant de sucs capiteux*), jusqu'à l'icône finale (*sa belle fourrure blanche toute tachée de sang*).

Devant ce sens produit, prend toute sa valeur la bifurcation des investissements de lecteur : du côté de la proie (émotivité de jeune fille), du côté du prédateur (émotivité mâle).

**III. 4. 2.** Ces strates de production-réception du texte nous placent devant la nécessité — à moins de ne pas pousser la praxématique au terme de ses responsabilités — de décrire le fonctionnement de sa lecture dans le corps social où elle intervient : les usagers de la littérature française entre 1866 et nos jours, spécialement les usagers scolaires puisque ce texte a été massivement pris en charge par l'école :

1) La lecture de la symbolisation *chèvre* = *poète lyrique à Paris*, évidente, imposée, est celle qui fait le plus de difficultés. Elle demande une compétence culturelle exceptionnelle. Elle est réservée à des lecteurs au fait de la textualité médiévale, de la textualité 1866, et de l'écho de l'une dans l'autre. A cet égard, ce qui était en 1866 actuel est devenu rapidement archéologique ; les bornes de la compétence du lecteur se sont resserrées. Mais les autres lectures s'en trouvent libérées.

2) La lecture sur la distance culturelle reste possible tant que cette distance est éprouvée par le lecteur, ce qui est encore largement le cas. Le texte ainsi concourt à la production d'une image de pays objet (la Provence) devant un pays sujet (Paris), d'une culture d'*ailleurs* ordonnée relativement à une culture d'*ici*. C'est un texte d'exotisme : un texte régionaliste.

3) La lecture « enfantine » est soutenue d'une part par une typologie de récits enfantins (icônes auditives, exclamations, réutilisation de données folkloriques) et par la facilité pour le sujet enfant de s'investir sous les programmes de sens « jeune », « petit ». Dès lors, le texte est un outil idéologique d'affermissement de l'institution scolaire ; au-delà, de renforcement de l'autorité parentale, de l'autorité sociale.

4) La lecture de la symbolisation *pensionnaire* reste possible si les données sociologiques et idéologiques ne changent pas : jeune fille élevée au couvent, mondanités masculines (*fête*) autour de la jeune fille, attirance/réprobation pour la *coureuse*. Cette lecture est aujourd'hui encore largement possible. Elle est contradictoire de la lecture enfantine. Sociologiquement et idéologiquement, l'enfant ne doit pas décoder un message à sens sexuel. Mais la contradiction se résout suivant une connivence d'adultes, qui abandonnent aux enfants la lecture enfantine, s'en défaisant en reconnaissant la typologie propre au texte « pour jeunes lecteurs », et se réservent la lecture du symbole sexuel mondain <sup>(1)</sup>. L'articulation des deux lectures dans la connivence est la phrase allusive : *Si tu veux savoir ce qu'ils se disent...*

5) La lecture au plus profond, réalisant l'angoisse de défloration ou la jouissance du prédateur sexuel est naturellement possible indépendamment du vieillissement socio-culturel du sens. Elle est possible dans un cadre de sexualité adolescente plus encore que dans un cadre de sexualité adulte. Cette lecture est réglée par la coexistence chez le lecteur d'une réception émotive et d'une inconscience : « on sent, on ne comprend pas ». Ce qui permet de laisser l'adolescent sentir lui aussi. Ainsi le texte assume sa fonction de reconduction des fantasmes sexuels : essentiellement de culpabilisation de la sexualité féminine.

L'extrême pathétique de ce texte en a fait un outil idéologique de choix, au service d'un ordre social, d'un ordre moral, d'un ordre culturel, d'un ordre sexuel, parmi tant d'autres textes édifiants, c'est-à-dire parmi tant de communications littéraires perverses d'idéologies dominantes. Dans le fonctionnement de la lecture scolaire, la véritable proie est l'enfant ; le « loup » véritable est l'ordre social qui l'attend au bout du texte, au bout d'une exultation illusoire de liberté, au bout du plaisir, au bout de la fable où le mangeur éternellement mange : *les chèvres ne tuent pas le loup*.

---

(1) Quand, naturellement, le texte n'est pas expurgé pour les enfants.

## IV. PHÈDRE (RACINE)

O toi qui vois la honte où je suis descendue,  
Implacable Vénus, suis-je assez confondue ?  
815 Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté.  
Ton triomphe est parfait ; tous tes traits ont porté.  
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,  
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.  
Hippolyte te fuit ; et, bravant ton courroux,  
820 Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux.  
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.  
Déesse, venge-toi : nos causes sont pareilles.  
Qu'il aime... Mais déjà tu reviens sur tes pas,  
Oenone ? On me déteste, on ne t'écoute pas.

RACINE, *Phèdre*, A. III, sc. II.

### IV.1. LA « SCÈNE » DANS L'ESPACE IDÉOLOGIQUE

**IV.1.1.** Le repérage du texte n'est pas ici de notre responsabilité, mais de celle du producteur-éditeur. Nous acceptons d'analyser une production sous un produit limité par le fait même de typologie textuelle : la scène comme découpage dans un ensemble appelé tragédie. Notre analyse comporte nécessairement, pour nous protéger d'une réception naïve, une tentative de compréhension critique de ce découpage.

Mais auparavant, il convient sans doute de réduire la naïveté dans la compréhension de ce fait que nous ne pouvons tenir pour innocent : le choix que nous faisons de cette scène et non de telle ou telle autre.

Nous avons choisi cette scène parce qu'elle est un monologue et parce qu'elle ne comporte que 12 vers. Ainsi étions-nous déterminés par un souci méthodologique d'économie. Mais l'économie ne pouvait être conçue que parce que nous connaissions par avance deux difficultés : difficulté de rendre compte d'une production longue et donc complexe en un nombre réduit de pages imprimées ; complexité des problèmes du sujet dans une textualité théâtrale à plusieurs personnages. Elle est liée à notre pratique expérimentale et aux conditions de diffusion de notre étude. Elle s'inscrit sur l'avance d'une recherche, elle-même déterminée par un milieu socio-culturel à forme d'institution (l'Université) ; elle est contrainte par une autre donnée institutionnelle : le livre, produit sur un marché. Pèse donc sur notre choix l'idéologie pratique de la société où il intervient.

Ce choix est aussi lié à un ensemble de déterminations culturelles : précellence de l'« œuvre » de RACINE dans le corpus désigné idéologiquement

comme « littérature française » ; réception de cette « œuvre » par l'écrit, et non par la lecture orale ou la représentation théâtrale ; précellence même de *Phèdre*, tenue pour la tragédie la plus « profonde », la plus « belle » de RACINE ; « vérité », acquise avant le choix et traversant ses raisons méthodologiques, que le monologue situé au troisième acte d'une « tragédie classique » est un des « temps forts » du « drame », et donc un des temps forts du plaisir de la lecture. Nous acceptons ainsi dans notre analyse un réglage culturel que nous désignons au large comme la « tradition culturelle dominante en France », plus étroitement comme l'« exercice scolaire français ».

Ces précisions seraient de mise avant d'autres analyses praxématiques présentées dans cet ouvrage. Nous les insérons à cette place parce que la scène II de l'acte III de *Phèdre* les pose avec acuité : elle est l'objet préférentiel de l'« explication de textes » telle qu'elle est pratiquée à tous les niveaux de l'Université française. A ce type de discours notre discours critique est non seulement confronté, mais soumis. Nous restons dans le cadre sociologique et dans le milieu idéologique où il se produit. Il continue à « se parler » en nos procédures, quels que soient nos recours terminologiques. Nous continuons à tenir un propos institutionnel, et ne pourrions en sortir qu'en choisissant un objet que l'institution n'ait jamais contrôlé ni du côté de sa production, ni du côté de sa réception, ni du côté de notre propre situation d'analystes de la littérature.

Ces faits nous conduisent à définir notre intervention comme une déconstruction interne de l'espace idéologique où nous agissons et dont nous recevons notre objet et l'essentiel de notre parole sur l'objet. De cette façon nous pouvons espérer contrôler toutes nos procédures. C'est là une proposition essentielle de la praxématique : toute compréhension d'un fait linguistique, si nouvelle qu'elle paraisse, est intérieure au système linguistique et socio-culturel où elle s'inscrit. Toute nouveauté critique consiste à décaler les miroirs où une culture se lit en analyse de la culture (VI. 7. 5).

**IV.1.2.** La compréhension critique du découpage appelé « scène » revient à constater d'abord que nous recevons un texte écrit.

La scène est pour nous un procédé qui ressortit matériellement à l'écriture. Elle donne un équivalent de trace, reproduit à l'infini par l'impression, d'une parole. Cette remarque est d'autant plus importante que, dans notre tradition culturelle, le texte dit « théâtral » obéit à une claire hiérarchisation oral-écrit. L'écrit est second et sur lui pèse toujours une tentation de remonter dans la hiérarchie vers l'oralité. C'est ainsi que l'exercice scolaire de l'explication de textes se couronne souvent d'une lecture dramatisée, pseudo-représentation. Mais cette lecture comporte les inconvénients dont l'analyse textuelle tente de se dégager : contamination du texte-objet par un sujet-interprète, intervention dans la réception d'un facteur incontrôlé, le fameux « sentiment », et de diverses idéologies camouflées. Ces inconvénients étaient déjà présents dans l'« explication » ; la pseudo-interprétation les exaspère.

Notre analyse doit donc opérer sur une textualité pure. Elle pose la théâtralité et sa hiérarchie oral-écrit comme une typologie à ne pas perdre de vue, mais ne s'attache qu'à la lettre. La scène est devant elle un fait d'écriture. La seule remontée vers l'oralité qu'elle se permet est la mise en évidence d'une « matrice

phonologique » du texte : sa « prononciation » suivant les conventions qui fondent la communication en français, indépendamment de toute interprétation.

Ce n'est qu'une fois l'analyse de l'écriture menée à bien que nous pourrions envisager son « bourgeonnement spectaculaire ». Cette étude n'est pas directement de notre responsabilité. Elle pose d'ailleurs des problèmes fort complexes, du domaine d'une sémiologie du spectacle.

Cette réduction du texte à l'écriture, devant l'analyse, est justifiée aussi du côté du producteur. Dans les conditions techniques qui associent l'époque de RACINE et la nôtre, le producteur est un « écrivain de théâtre ». En 1676 (1) comme de nos jours, son travail spécifique est un exercice écrit dans lequel le spectacle est simplement prévu. Son oralisation interprétative est un avenir, ou même une éventualité : même dans le cas d'un écrivain recevant commande d'une pièce, la représentation ne peut être dite certaine. D'autre part, le texte produit comme lettre, livret, peut être modifié au cours des répétitions et entre les représentations, transformé en cours même de représentation (par un auteur-acteur comme MOLIÈRE), mais tous les changements qui lui seront apportés n'entament pas sa textualité originelle. Ces changements sont d'ailleurs rendus particulièrement difficiles par la technique du vers. Comme pour le lecteur, pour l'écrivain de théâtre la scène est un phénomène textuel.

**IV. 1. 3.** Phénomène textuel, elle s'impose à la plume et au regard comme une surface écrite bornée par des blancs. Ces blancs sont de tradition culturelle. Ils correspondent à la symbolisation graphique de l'entrée/sortie d'un personnage dans le spectacle éventuel : ici sortie puis entrée d'Oenone. Ils constituent donc la rupture dans un système actants-acteurs : substitution d'un système à un autre. Ici établissement d'un système à un seul acteur entre deux systèmes à deux acteurs. Ce procédé est purement conventionnel, il définit une écriture classique de théâtre. Mais il est particulièrement favorable à l'analyse, créant un espace textuel clos architecturé par un système actantiel stable.

La scène est numérotée par son rang dans l'acte, lui-même numéroté. Cette autre convention n'est susceptible d'aucune spectacularisation. C'est un fait d'écriture. Il favorise tout un ensemble de recours pratiques dans les exercices scolaires : références d'un point du texte-tragédie à un autre, contractions de contenu (localisation ou situation de la scène), citations localisées, etc. Pour une analyse de production discursive, il présente l'inconvénient d'une « aliénation ». Il transforme une production du sens en une division purement formelle de l'œuvre-produit. Il est l'aspect le plus fort d'une réification du travail linguistique par la réduction à la lettre.

Ainsi se définit notre tâche. Négativement, écarter le retravail du produit par l'interprétation, comme un au-delà de la textualité. Positivement, sous la textualité ici particulièrement aliénante — et dont il convient de souligner le caractère de typologie, de modèle culturel — restaurer le travail de l'écriture. En négligeant la re-présentation, sous la présentation formelle retrouver les schémas d'une production.

---

(1) On rappelle que la tragédie de *Phèdre et Hippolyte* fut représentée le 1<sup>er</sup> janvier 1677.

## IV.2. LA SCÈNE COMME TYPOLOGIE D'ÉCRITURE ET DE COMMUNICATION

IV.2.1. L'entrée commode dans cette tâche est la comparaison de la scène considérée avec le modèle auquel elle obéit, du double point de vue du système des actants-acteurs (espace découpé en scène) et de son identité par rapport à un *ailleurs* (numérotation dans un ensemble). Dans la scène I de l'acte III, Œnone a cessé de parler au vers 789. Phèdre, à partir du vers 790 parlait, et la scène II commence sur sa parole continuée. Ce qui a marqué pour RACINE le passage d'une scène à l'autre, c'est le vers 812 : *Va, j'attends ton retour pour disposer de moi*, qui équivaut à une indication scénique (*exit Oenone*). Ce serait donc le spectacle, non par son oralité, mais par sa gestualité (la sortie du champ de la vue des spectateurs d'un personnage) qui justifierait le découpage.

Quant au système des actants-acteurs, il coïncide avec cette gestualité : entre le vers 790 et le vers 812, Œnone ne parle pas, mais elle est présente comme interlocutrice de Phèdre, qui ne l'oublie pas.

Mais le passage de la scène II à la scène III obéit à un autre mécanisme. Le vers 823 indique qu'Œnone est visible pour Phèdre, et rien ne s'oppose à ce qu'elle soit vue aussi des spectateurs. Or la scène II n'est formellement pas achevée. La scène III ne s'ouvre que par la prise de parole d'Œnone : *Il faut d'un vain amour étouffer la pensée* (vers 825). Le découpage scénique ne correspond ni à une gestualité ni à un système d'actants-acteurs : à partir du vers 823 Œnone est dans la situation d'interlocutrice.

C'est donc que le motif de découpage n'est que très imparfaitement, ici, fidèle à la typologie d'écriture de théâtre. La distorsion qu'il opère dans une règle formelle révèle un autre schéma productif.

Ce schéma n'offre rien d'obscur si l'on considère que les actants-acteurs ne se présentent jamais dans un texte de théâtre comme une non-personne située devant un acte, mais comme des êtres de parole, des sujets devant leur discours (VI.3.2). La hiérarchie des actants qu'on découvre en un récit devient ici hiérarchie des sujets. L'entrée dans la scène et sa sortie sont à réinterpréter de cette façon.

Du vers 790 au vers 812, Phèdre déjà monologue, elle est le sujet d'un texte relativement long qu'elle produit et où elle s'inscrit en *je* ; ce texte pose constamment Œnone, le *tu* ; au vers 807, l'impératif, mode bi-personnel, introduit la présence verbale des deux pôles de la communication, ce que confirme en clôture de scène le vers 812. Au vers 813, le *tu* n'est plus l'acteur, Œnone, mais un autre acteur, spectaculairement absent, Vénus. Ce qui fait le passage d'une scène à l'autre, c'est devant l'être de parole principal, Phèdre, la modification de l'être secondaire de parole (qui dans le cas de Vénus est nécessairement l'être d'une parole absente).

La scène III s'ouvre par une prise de parole d'Œnone. Œnone pourrait être maintenue à son rang secondaire. Cependant, formellement, son interpellation de Phèdre (*Madame*) marque un renversement de hiérarchie dans la parole. Elle initie un discours majoritaire. Une brève mention du contenu des discours

confirme cela : la scène I s'achevait sur un ordre de Phèdre à Œnone, la scène III s'ouvre par une nouvelle apportée par Œnone. L'information dans le dialogue entre la fin de la scène I et le début de la scène III passe de la responsabilité de Phèdre à celle d'Œnone. Le découpage de la scène est donc fondé dans un schéma de production : schéma hiérarchique des paroles et production d'un sens. Par lui RACINE met au jour son travail textuel, en brisant à la fois une convention textuelle et une référence à l'éventuelle spectacularisation. Il choisit comme raison de découpage une distribution de sa production selon des sujets dramatiques.

**IV.2.2.** La numérotation de la scène assure son caractère médian dans la masse textuelle. L'acte III est médian lui-même et il est découpé en cinq scènes. A la fin de sa scène II, nous sommes très près du milieu formel de l'œuvre. Si l'on fait le compte des vers (*Phèdre* a 1 654 vers), on situe ce milieu exactement sur l'information que donne Œnone : *Le Roi, qu'on a cru mort, va paraître à vos yeux* (vers 827).

Si nous reconnaissons dans le découpage en scènes une marge de la production du sens par rapport à une règle formelle, il faut maintenant remarquer que la production coïncide exactement avec une autre règle formelle : une position médiane de cette production est aussi une position médiane de la masse textuelle.

En effet, la tragédie dont le titre exact est *Phèdre et Hippolyte*, présente comme fable narrative au moins deux systèmes actantiels croisés : l'un est fait de la liaison de l'actant-acteur Hippolyte et de l'actant-acteur Aricie ; l'autre de l'actant-acteur Phèdre et de l'actant-acteur Hippolyte. Le second système installe une hiérarchie : l'actant principal est Phèdre, la relation étant celle de l'*avoir* (ou *Être S/Faire* I, cf. VI. 6. 3). Phèdre « veut avoir » Hippolyte. Sur cette image d'acte, elle rencontre un adjuvant (Œnone) et un opposant (Thésée) : modalités positive et négative de l'autre-instrument. A la fin de la scène I, Œnone est l'adjuvant ; à la scène III elle revient, être de parole, pour informer de la présence de l'opposant : l'interdiction de l'*avoir* est située dans la parole même de l'adjuvant. C'est l'interprétation limite du renversement sémantique à l'intérieur de la fonction syntaxique d'instrumental. A partir de là, la clôture du texte de *Phèdre* est en vue : l'*avoir* devient *non-avoir*.

La scène II de l'acte III est bien médiane dans le schéma de production : elle constitue le temps nécessaire au renversement. Mais elle le constitue en creux : rien dans la scène elle-même n'en informe. Le milieu de la production textuelle est conçu comme une impasse de l'information, comme une distance du discours de l'être de parole et de l'avance de la fable.

L'adéquation de ce milieu du système de production avec le milieu de la masse textuelle est fort remarquable. Si, d'un côté, RACINE procède pour découper sa scène à une distorsion de la règle, d'un autre, pour architecturer sa tragédie, il en utilise toute la rigueur. Cette règle est un fait de tradition culturelle : il s'agit de la fameuse règle de la journée. Le rapport du temps textuel formel (la durée de la lecture orale, ou de la représentation) au temps de la fable est fixe : de deux heures à un intervalle lever-coucher du soleil. On est donc conduit à un système mécanique de correspondance : le milieu de la tragédie est un « midi ». La scène est méridienne.

Ce midi où la journée et l'action basculent est en même temps ce creux, cette impasse. Le discours de Phèdre se pose en ignorance du « midi » qu'il est dans la tragédie. Il y a là l'occasion d'une prolifération de commentaires, qui constituent le discours culturel sur la tragédie classique (« midi de Phèdre », « aveuglement du personnage et clarté du destin »).

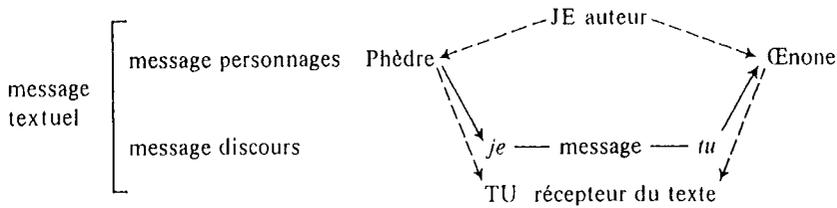
**IV.2.3.** En parlant d'êtres de parole à la place d'actants-acteurs, c'est-à-dire de personnages suivant la terminologie courante, nous avons commencé à définir ce type de communication particulière qu'est le texte de théâtre. Nous reprenons maintenant cette définition générale, sans laquelle nous n'aurions qu'une vue incertaine sur le texte de *Phèdre*.

La communication ordinaire est assez souvent analysée (par la « pragmatique » en particulier) en « message dominant » et « message dominé ». Le message dominant est universellement : « Je dit x à R » (R symbolisant un récepteur quelconque). Le message dominé est l'interprétation discursive de cet x. Le message dominant est toujours implicite, le message dominé toujours explicite. L'inscription du message dominant dans le message dominé se fait consciemment (à l'initiative consciente du producteur) par les universaux pragmatiques ou *shifters* (VI.5.2), par la fonction parapraxémique et son prolongement métapraxémique. Les éléments les plus évidents en sont les pronoms personnels et l'*ici/maintenant*. En typologie littéraire, l'abondance de ces éléments fonde les genres subjectifs, leur absence les genres objectifs. Mais une théorie du sujet nous conduit à lire, par le jeu de la métonymie/métaphore, l'inscription du *je* dominant en non-personne et en *ça*, jusque dans les genres objectifs.

Le récit est un genre objectif au premier degré : la détection du *je* écrivant ne peut s'y faire que métonymiquement, par l'interprétation des masques actantiels (cf. ANALYSE V). Le texte de théâtre est objectif au second degré. La transformation des actants-acteurs en êtres de parole (qui se produit accessoirement quand le dialogue coupe le récit) est ici la règle absolue. Elle entraîne : 1) l'interdiction de toutes les traces conscientes du message dominant qui va de l'auteur à son public (message textuel) ; 2) l'établissement des traces d'un second message dominant, qui est fabuleux (le message par les personnages), en un discours tenu fabuleusement. Ainsi dans les vers 823 et 824 : 1) rien ne peut représenter le *je* RACINE et le *tu* du récepteur du texte, ni leur situation spatio-temporelle ; 2) le *tu* représente Œnone, le *me* Phèdre et le présent est présent de leur communication.

Naturellement, l'inscription masquée n'est pas interdite pour autant. Elle a deux degrés. L'auteur de théâtre sait reproduire dans sa fable les conditions de production de tout message naturel ; il sait faire parler le *je* de Phèdre autrement que par *je*. Cet auteur s'imprime aussi métonymiquement/métaphoriquement par ce canal dans le discours de ses personnages. On cherche dans le texte de *Phèdre* le « message » de RACINE : opération d'autant plus hasardeuse qu'on est privé d'une méthode linguistique rigoureuse, et sur laquelle nous reviendrons en conclusion.

Nous envisageons ce problème à plein en dessinant le texte théâtral comme une communication à trois niveaux.



### IV.3. LE RÉGLAGE DU SENS

**IV.3.1.** La communication obéit ainsi à deux légalités du sens, emboîtées. Entre Phèdre et Œnone, la communication, encore que fabuleuse, est de type courant : le message est reçu grâce à la régulation dénotative par exemple. Mais il y a en outre la communication auteur-lecteur avec son propre *ici/maintenant*. Nous sommes là devant une proposition importante qui donne son champ à l'analyse praxématique.

Le système linguistique réglant le message-discours n'est pas celui de la fable, mais celui du message textuel : le système adopté par RACINE. Ce n'est pas le système grec d'EURIPIDE mais celui de la société parisienne de 1676 (remarquons d'ailleurs que le système d'EURIPIDE n'est pas celui de Phèdre elle-même, si ce personnage peut être doté d'historicité).

Cette substitution n'abolit pas la nécessaire présence d'un certain nombre de praxèmes essentiels à la fable, dont le programme est inconnu dans le milieu socio-culturel français de 1676 au plus large. Il en est un bien visible : *Vénus*.

La réception d'un tel praxème est soumise à une opération de récursivité culturelle : une insertion du producteur et du récepteur du texte dans une culture distante et abolie. Cette opération est elle-même une composante de l'espace culturel français de 1676. Elle est réglée par lui, selon ses conventions propres. Nous en avons deux preuves dans la scène : la transformation du praxème grec d'EURIPIDE, *Cypris* ou *Aphrodite* en un praxème latin *Vénus* ; le vers 820 qui associe une pratique chrétienne (l'agenouillement) à l'adoration religieuse païenne.

La compétence linguistico-culturelle du récepteur est par conséquent à deux étages : compétence dans le système linguistico-culturel au large (langue française de 1676), compétence dans le système de codage d'un autre système linguistico-culturel (humanisme classique dans sa forme française de 1676). La seconde compétence est de l'ordre de la connaissance d'un système connotatif.

Ces deux compétences sont par principe absentes chez le récepteur de 1975, dont le français n'est plus celui de RACINE, et qui ne peut plus posséder les conventions par lesquelles RACINE et ses contemporains produisaient une image d'antiquité grecque. Il faut donc les restaurer : à cela servent l'Université comme institution et la part de récursivité culturelle de l'« explication de textes ».

Cette restauration peut apparaître lourde : elle ressemble alors à une opération archéologique, et en conséquence le texte racinien apparaîtra comme extérieur totalement aux conditions contemporaines de régulation du sens. Il sera

tenu pour le texte d'une langue, d'une culture mortes, pour un texte « étranger ». Ou bien elle est légère ; ou, même si elle est lourde, le prix d'efforts qu'elle exige a pour contrepartie la découverte de restes importants parfaitement acceptables dans le cadre culturel contemporain. On parlera dans ce cas volontiers de l'« actualité de RACINE », et de façon plus nettement idéologique de sa « jeunesse » ou de son « éternité ».

Ainsi se déterminent les trois éclaircissements que nous demandons à la praxématique : 1) l'établissement du réglage du marché du sens en 1676 ; 2) la reconnaissance et l'étalonnage de la dérive d'une réception entre 1676 et 1976 ; 3) le repérage des restes, comme un modèle de permanence du sens. Tout cela, en restaurant sans arrêt le schéma de production sous le produit.

**IV.3.2.** La production datable et situable à Paris en 1676 s'inscrit donc sur un réglage typologique du sens, fortement connotatif, qu'on appelle « style noble », ou « écriture cérémonielle » ou « style tragique » plus étroitement. Ce réglage est à cinq éléments :

1) Le codage déjà signalé d'un univers praxémique antique. A *Vénus* (latinisme pour *Aphrodite* ou *Cypris* ; l'hellénisme passe donc par la latinité pour se faire accepter ; la latinité est matière d'une compétence échangée entre producteur et récepteur, la grécité non) et à *fléchi les genoux* (attitude orante plus chrétienne que païenne) ajoutons *autels*. L'étude « Concordances, index et relevés statistiques » conduite sur le texte de *Phèdre* par le Centre d'étude du vocabulaire français de Besançon (Larousse, 1966) nous apprend que le praxème *autel* est 5 fois présent dans ce texte, et toujours au pluriel. Le pluriel est le procédé utilisé pour assurer la distance (contrairement à *fléchi les genoux*) entre le rite païen et le rite chrétien. Le codage est donc une moyenne entre les références à la culture antique (qui ne pourraient être complètes que par l'usage du latin ou du grec) et la circulation française du sens en 1676.

2) Le rejet d'un nombre très considérable de praxèmes connotés « vulgaires ». Il s'ensuit que le lexique utilisé est un lexique français très appauvri, comme on l'a souvent remarqué. Le même inventaire donne pour *Phèdre* 610 substantifs, 570 verbes, 265 adjectifs qualificatifs différents. Les deux procédés utilisés sont : a) le choix entre les synonymes ; cette opération a ses limites ; ainsi *superbe* est présent 10 fois, mais *orgueil*, *orgueilleux* 10 fois aussi ; b) le choix de programmes praxémiques pris au large : ainsi *traits* (latin *tela*) recouvre toute dénotation d'arme offensive. Ce dernier procédé est à relier aux fameuses métonymies-synecdoques (*voiles* pour *bateaux*) dont la scène étudiée ici ne présente pas d'exemple. Le texte tragique n'utilise pas de façon directe les programmes praxémiques d'usage dans des communications socio-techniques banales.

3) Dans un lexique appauvri, où les récurrences se font nécessairement plus nombreuses, certaines sont particulièrement insistantes. Nous devons parler d'une acceptation préférentielle de certains praxèmes. Ainsi *cruauté*, *cruel* revient 20 fois, *offense*, *offenser* 12 fois, *gloire*, *glorieux* 13 fois, *honte*, *honteux* 16 fois, *ennemi* 18 fois, *aimer*, *amour*, *amoureux* 75 fois. Il est naturellement impossible de dissocier ici l'usage de la forme de la contrainte de contenu, c'est-

à-dire du programme spécifique de sens : *Phèdre* étant une « tragédie de l'amour », les formes substantives et verbales concernant l'« amour » ne peuvent qu'être abondantes. Mais inversement l'usage de certaines formes ne peut que concourir à l'unification de ces programmes. La présence, dans la scène, de *qu'il aime, honte, gloire, offenser, cruauté*, référée aux récurrences dans l'ensemble de la tragédie <sup>(1)</sup>, constitue une régulation forme-contenu, réciproque, dont notre analyse doit rendre compte.

4) Nous devons aussi noter une syntagmatique particulière. Ainsi la place de l'adjectif dans *superbes oreilles*. *Superbe* précède 8 fois le substantif ; les deux occurrences déviantes sont l'une celle d'un adjectif substantivé, qui ne pose pas ce problème de place (vers 776), l'autre celle d'une construction rhétorico-syntagmatique et rythmique qui explique la postposition (vers 538 : *cette âme si superbe est enfin dépendante*). L'antéposition de l'adjectif est nettement liée à la fois au programme praxémique (*superbe* produit plus nettement, s'il est antéposé, le sens « orgueilleux ») et au fait d'écriture (*superbe* est de style noble, parce que substitué à *orgueilleux* et antéposé).

5) Enfin, la littérarité versifiée. Elle constitue un mode de production du discours différent et même inverse de celui de la prose. La prose, reprenant les données de la communication orale, concatène les outils du sens suivant une régulation qu'on inscrit dans le système de la langue (exemple : ordre : actant + verbe). Cette concaténation produit obligatoirement des effets mélodiques et rythmiques, fondant la phrase. L'utilisation de ces effets dans une intention consciente donne matière à une littérarité, mais de façon luxueuse. Au contraire, la littérarité versifiée fait du luxe une contrainte. Elle impose au texte la nécessité de réaliser toutes les douze syllabes une *syllabe-rime*, et toutes les six syllabes, à la coupe du vers alexandrin classique, une fin de syntagme autonome. La conséquence en est une distorsion souvent de l'ordre syntagmatique (vers 815, place de *plus loin* ; vers 820, place de *à tes autels*) : l'« inversion poétique ». Ou des préférences dans un ordre souple (*implacable* est rythmiquement plus commode antéposé au substantif ; deux fois occurrent dans *Phèdre*, il occupe deux fois cette place).

De façon générale, la versification rend inéluctable une des conditions du discours : l'emploi non seulement de praxèmes réglés par l'usage, mais de types discursifs de production du sens. Tout discours est plus ou moins fait de citations. Le discours en vers l'est majoritairement. La littérarité versifiée s'auto-génère ; elle se reconduit. Ainsi dans la scène, les trois vocatifs *implacable Vénus, cruelle, déesse* sont placés en début de vers suivant un usage que tout lecteur de théâtre classique, et spécialement de RACINE, connaît bien. La versification redouble ainsi les réglages connotatifs de l'écriture tragique pour en assurer la monotonie (pauvreté et récurrence) survalorisée, à laquelle on la reconnaît.

**IV.3.3.** L'écriture tragique, ainsi contrainte, représente un sous-système linguistique autonome, un sous-système culturel. Sa connaissance exige du

---

(1) Il est certain que notre appréhension du texte serait meilleure si nous pouvions utiliser un inventaire lexical d'un corpus plus large que la seule tragédie de *Phèdre*.

récepteur de 1677 un effort d'intégration culturelle déjà considérable. Tous les Français non scolarisés à cette date en sont exclus. C'est un sous-système qui écarte toute autre structuration culturelle du sens qui, à cette date, existe dans la masse des usagers du français ; pour se poser lui-même en légalité dans son espace, il a besoin de la présence illégalisée de tous les autres espaces. Il définit donc positivement et négativement le lieu textuel d'une dominance socio-culturelle.

L'intégration, en 1976, pose les problèmes bien connus : vieillissement du codage de l'univers praxémique antique (*Vénus* devient une forme aveugle du sens), méconnaissance de praxèmes préférentiels (*courroux*), enfin transformation des données linguistiques de la versification (la disparition de *e* final oblige le récepteur moderne à oraliser le texte racinien dans un moule phonologique aboli, sauf à faire des vers faux, ce que la plupart des interprètes font d'ailleurs au spectacle). L'intégration institutionnelle consiste donc à définir l'espace ancien de la dominance socio-culturelle comme toujours dominant, à en souligner la dominance par de nouvelles distances récupérées. Elle joue un rôle renforcé d'illégalisation des structures culturelles hors du texte.

#### IV.4. LA PRODUCTION/RÉCEPTION IDÉOLOGIQUE

IV.4.1. Le réglage du sens dans les conditions ainsi définies de sa production et dans le cadre du texte scénique, selon la légalité que ce texte utilise et pose, sera défini par l'analyse d'un programme d'ensemble engageant les divers programmes praxémiques. Nous retrouvons ici la méthode d'analyse des champs, en la réduisant aux bornes du corpus textualisé :

1) Un premier champ groupe *Vénus, déesse, autels, fléchi les genoux*. Les trois premiers programmes praxémiques comportent l'élément de sens « religion », avec la précision d'une distanciation culturelle « paganisme gréco-latin ». Cet élément de sens est, comme nous l'avons dit, intégré dans *fléchi les genoux* (la sémantique structurale parlerait de « classème » ou « sème contextuel »). De toutes façons, aucun de ces quatre programmes ne dégagerait, au niveau du produit-sens reçu, l'élément « religion » sans le réglage de l'unité texte.

2) Un deuxième champ groupe *triomphe, traits, gloire, attaque, ennemi, rebelle*. L'élément de sens commun est « guerre ». On remarque encore que chacun des praxèmes, isolé, pourrait être introduit en des productions textuelles qui l'effaceraient par métaphore (*triomphe de l'amour, triomphe au jeu de cartes*, etc.), par métonymie (*gloire d'un saint*), par une coupe praxémique plus au large (*ennemi de la vérité, caractère rebelle*). La régulation du sens par l'élément commun « guerre » comme par l'élément « religion » est un fait contextuel, classématique. Il nous engage au travail de restauration d'éléments programmatiques ordinairement non perçus.

Nous n'employons pas au hasard le terme de « travail. » Il s'agit en effet d'un effort pour restituer des éléments dans l'opération réursive de rattrapage de l'univers praxémique aboli. Le lecteur est sommé de fabriquer lui-même la plus-value du sens dont s'enrichit le modèle culturel.

L'« explication de texte » nous a appris ainsi à fabriquer cette plus-value qu'est la redécouverte sous *triomphe* du « cérémonial latin du triomphe », sous *traits* du latin *tela*. Un re-travail du texte dans sa réception retrouve en *rebelle bellum*, et l'intertextualité rétablit inéluctablement la citation virgilienne *debellare superbos*, ce qui annexe au champ *superbes*. Mais *fléchir les genoux* peut être aussi intégré dans ce champ (« soumission du vaincu »). Cette dernière séquence est un carrefour du champ 1 et du champ 2.

Nous aboutissons ainsi à une structuration du sens « guerre », socio-culturelle, où : *a*) est posé un pouvoir dans l'absolu qui transforme l'*ennemi* en *rebelle* ; *b*) la victoire sur l'*ennemi-rebelle* est l'occasion d'une sanction rituelle appelée *triomphe* et d'une augmentation de la valeur *gloire*. Dans cette structuration peuvent être pris *confondue* (qui produit ici le sens « réduire quelqu'un au silence, en lui prouvant publiquement son erreur »), *bravant* et *offenser*. Le terme latin de *debellare superbos* englobe bien toute cette architecture. On remarque que dans la citation de VIRGILE le corollaire de sens, *parcere subjectis*, est négligé. On en a la trace négative dans *implacable Vénus* : le latin *placare* est le retournement actantiel de *parcere*.

3) Le troisième champ discernable est celui de *venge-toi* et de *causes*. Ces deux praxèmes comportent par leur contiguïté en un même vers l'élément « justice » : *vindicare* en latin est « réclamer en justice ». Ce champ est fortement croisé avec le précédent. Même dans le réglage le plus courant du praxème *venger* (en français « punir l'offenseur ») nous trouvons l'élément « opération punitive » qui peut être joint à « guerre ». *Cause* est un praxème souvent joint lui aussi à « guerre ». Les champs 2 et 3 sont associés par le réglage : *a*) l'offensé est son propre justicier ; *b*) la justice a la forme de la guerre.

IV. 4. 2. Ces régulations 2 et 3 emmêlées contrôlent un *faire* en situation socio-culturelle. Le champ signalé par *honte*, *cruauté*, *cruelle* (et *implacable* qu'on peut lui joindre par sa forme adjectivale), *courroux* est fait de modalités de l'*être* (niveau noologique). Mais ces modalités sont prises finalement au réseau du *faire* qui seul produit les phrases : la *honte* est ainsi l'*être* du vaincu (c'est la forme inversée de *superbes*) ; la *cruauté* est l'*être* de la dominance exercée sans recours. Il est possible que ce dernier praxème continue à prendre dans son programme la récursivité vers le latin *cruor*, « sang versé ».

Reste : *qu'il aime...* Le praxème produit ici par sa présence solitaire le sens majoritaire dans tout le texte tragique, l'« amour ». On doit cependant le relier à *Vénus*, « déesse de l'amour » et à *déteste*, forme inversée de « aime ». Cette relation finit d'architecturer le sens, assurant que les trois autres champs sont métonymiques de celui-ci.

Nous reconstituons ainsi, sous un produit « aplati » qui ne parle que d'amour, un schéma où le texte parle aussi de religion, de guerre et de justice. Les articulations quadrangulaires, en profondeur, par un jeu de croisements de programmes praxémiques et par une métonymie d'ensemble, en fondent la cohérence. La reconnaissance de ces articulations et de cette métonymie n'est acquise, on le voit, que par un travail dans le champ d'ensemble du sens, qui est un champ culturel autonome, réglé suivant la restriction connotative.

Le texte appelle ainsi à l'identification de trois idéologies. Une idéologie de

la guerre, comme instauration d'un ordre transcendant où une dominance est seule légitime, tout ce qui la conteste étant promis au juste châtement, ce châtement apportant en retour un renfort de gloire à la dominance. Une idéologie religieuse où l'être divin poursuit à son avantage la dialectique vainqueur-vaincu, en remplaçant sur ses actes la modalité « pitié » par les modalités *cruauté*, *courroux*. Une idéologie de l'amour, où la passion est uniformément une défaite, contre laquelle l'être résiste en vain. Leur point commun est la construction omni-pertinente d'une idéologie de la dominance transcendante à l'événement, dont la contestation toujours brisée est l'espace d'inscription : transcendance d'un pouvoir guerrier, d'un pouvoir supra-humain, du pouvoir de l'amour.

**IV. 4. 3.** La scène est la présentation discursive de cette idéologie. Définie superficiellement et scéniquement comme un monologue, cette scène pose un actant-acteur muet, *Vénus*, jusqu'au vers 823, et un actant-acteur ensuite, *Œnone*, qui n'a pas encore été transformé en être de parole. Cela du point de vue du message-personnages. Phèdre ne se situe jamais ainsi comme son propre *tu*, ce qui serait le vrai monologue.

On assiste donc au déplacement de la dominance idéologique en un acteur, en un « personnage ». C'est un trait général de la construction de la pièce qui pose, au-dessus du système actantiel scénique, trois transcendances divines : *Vénus*, *Diane*, *Neptune*, seules capables de donner au système une clôture discursive, clôture qui est la mort de deux acteurs, *Hippolyte* et *Phèdre*.

A ce point médian de la production, coïncidant avec le point mathématiquement médian du produit, la hiérarchisation de l'acteur présent et immanent et de la transcendance — acteur divin — a cette forme déjà signalée que le discours est dans un creux de l'avance de la fable. Le discours de Phèdre est un « discours floué », comme l'est de façon encore plus nette le discours (scène II de l'acte IV) de *Thésée* à *Neptune*. Il l'est d'autant plus qu'il est bi-personnel dans l'impératif : *attaque, venge-toi*. La soumission de *tu* au *je* par ce mode est parfaitement illusoire. Elle n'a de réalité que dans la pulsion communicative, non dans la fable. La brisure de cette pulsion est acquise dans la parole même de Phèdre, par le passage au *tu-Œnone* et par la substitution de l'interrogation à l'impératif.

**IV. 4. 4.** Le message-discours est donc dans cette scène une fable surdéterminée par le système actantiel, et extraite de l'ordre événementiel que parcourt la tragédie. Il est intéressant de voir comment l'idéologie qui soutient cette tragédie se projette « en ricochet » dans ce discours, où nous l'avons décrite d'abord.

Phèdre refabrique à son usage la dominance, sous le *tu-Vénus*. Elle se situe en vaincue et s'appuie sur cette défaite pour assurer celle d'*Hippolyte*. L'avance phrastique est faite en un premier temps (jusqu'au vers 816) de l'accumulation d'outils divers pour produire le sens « achèvement », qu'ils soient parapraxémiques (les extensifs : *je suis descendue, ont porté*) ou praxémiques (*descendre, confondre, triomphe*) ou les deux à la fois (*parfait*, praxème et participe). Au vers 817, elle encadre par un éventuel (*si tu veux*) condensé en ordre (*attaque*) et praxémiquement donné par *nouvelle* et un autre ordre *venge-toi*, une page

temporelle où l'actant-acteur Hippolyte est placé devant le présent de ses actes ou devant un extensif (*n'a fléchi*) prolongé en présent. Le système praxémique de la dominance patine l'ensemble.

Deux remarques complètent cette reconnaissance. Elles concernent le *je*. Ce *je* est absent du syntagme où est produit *venger* et aussi de celui où intervient *aime*. Phèdre s'efface dans la victoire promise à Vénus : l'amour est présenté comme l'exercice de la dominance et non comme un jeu de réciprocité actantielle. Par contre, le *je* intervient sous *nos* duel dans *nos causes sont pareilles*.

Le premier fait souligne l'idéologie. Le second paraît la détruire (d'autant plus nettement que *pareilles* produit, en réglage de culture classique, le sens « égales » avec le sens « semblables »). Mais l'événement rétablit la cohérence. Phèdre a raison en se disant vaincue ; son erreur est de se placer, au-delà de sa défaite, du côté de la dominance. Elle demeure *proie* (vers 306).

Dans les deux derniers vers de la scène, un autre phénomène retient l'attention : la transformation d'*Hippolyte* en *on*. C'est un fait d'écriture tragique souvent commenté et interprété : effacement par « pudeur » d'un nom connoté par la passion. Formellement, il apparaît que l'actant-acteur Hippolyte est nommé comme proie *nouvelle* pour Vénus, alors qu'il ne l'est plus comme proie refusée à Phèdre.

Ce fait est à relier à la structure de *l'avoir*, où un actant confirmé et un actant infirmé sont toujours nécessaires. Si l'on considère que *qu'il aime* est la forme inversée de *\*que je l'aie*, on voit que l'actant infirmé est absent. *On me déteste* est une autre forme de *\*je ne l'ai pas*. Là encore l'actant infirmé est effacé. Il y a là deux façons syntaxiquement et sémantiquement différentes de marquer le manque de prise de *l'avoir*.

La seconde apporte en outre une information importante : *\*je ne l'ai pas* transformé en *\*on ne m'aime pas*, devient *on me déteste*. La « haine » occupe la place d'une « négation d'amour ». Le système idéologique n'échappe jamais à la configuration conflictuelle.

**IV. 4. 5.** Nous sommes ainsi parvenus à un schéma de production du sens où les programmes praxémiques se règlent, au prix d'une intégration culturelle contraignante, sur une idéologie du conflit entre un donné transcendant et un donné immanent, conflit en inégalité de forces, où le transcendant est le dominant pratique. Cette même idéologie se retrouve dans la structure actantielle, expliquant sa clôture et aussi sa transformation en système d'acteurs. Sur ce point d'extrême réduction nous plaçons ce que d'autres linguistes appellent le « génotexte », le « phénotexte » étant le produit patiné, seul reçu.

Mais nous avons aussi parlé du re-travail que l'écriture classique de la tragédie exige de son récepteur. C'est dans ce re-travail que se place la tentative critique, qui tend uniformément à investir la relation auteur-lecteur, relation exclue de la présentation fabuleuse propre au genre théâtral, et pourtant inéluctablement supposée par ce que nous avons appelé le niveau textuel (niveau signifié par la signature d'auteur, l'insertion de l'œuvre dans le corpus « théâtre classique », et l'intégration du récepteur à la culture qui reconnaît cette identité d'auteur et reçoit ce corpus comme un texte idéologique). Nous distinguerons plusieurs modèles d'investissement critique :

1) L'élément de sens « paganisme » reconnu sous *Vénus, déesse, autels* engage à la mise en évidence d'un réglage du sens par la culture antique elle-même et non par son reflet dans la culture classique de 1676. Cette opération s'appuie sur les emprunts formels que RACINE fait pour *Phèdre* à la tragédie *Hippolyte* d'Euripide. Elle entraîne à la substitution, par décodage, d'*Aphrodite* à *Vénus*, comme d'*Artémis* à *Diane* et de *Poséïdon* à *Neptune*. Elle entraîne surtout à restituer en filigrane du texte racinien un texte où la dominance est celle des dieux de l'Olympe, où la dialectique de la transcendance et de l'immanence s'exprime en termes d'*anankê* et d'*hubris*. Ainsi *courroux* sera vu comme révélant *némésis* et *superbes l'hubris* elle-même.

2) L'élément de sens « christianisme » entrevu sous *fléchir les genoux* peut être développé. Ainsi les dieux de l'Olympe deviendront des prête-noms du Dieu chrétien. L'effacement de la pitié en lui par la cruauté fera chercher des garanties théologiques, soit du côté du Yahvé de l'Ancien Testament, soit du côté du jansénisme. La condamnation de *Phèdre* sera interprétée en termes de damnation, d'aveuglement du pécheur, de prédestination, etc. Dans le cas précédent, auteur et lecteur communiquaient à l'intérieur d'un texte englobant qui était le texte théologico-philosophique grec. Ils communiquent dans ce cas à l'intérieur d'un texte théologico-philosophique chrétien du XVII<sup>e</sup> siècle.

3) L'élément de sens « guerre » est pris, nous l'avons dit, dans une idéologie historiquement impériale romaine. L'acceptation de cette idéologie par les contemporains de RACINE et par RACINE lui-même pose le problème de son transfert au XVII<sup>e</sup> siècle. Elle apparaît dès lors comme un autre codage distanciel : celui d'un pouvoir transcendant dont la dominance doit être parfaite, le pouvoir royal sacralisé en France en 1676. Dans l'imbrication des quatre champs idéologiques reconnus gîte ainsi, pour une analyse du texte historique de 1676, la commodité de remonter des infrastructures socio-historiques aux idéologies essentialisantes (du pouvoir royal effectif à une image juridique, religieuse de la dominance et à sa projection dans une structure de la psychê, grâce au programme de sens majoritaire, l'« amour »).

4) Ce programme majoritaire engage à une opération inverse, qui consiste à faire des champs religieux, juridique, guerrier des symbolisations des pulsions qui font la trame de la psychê. C'est là l'interprétation psychologisante du texte.

Elle a deux aspects principaux. Ou bien elle souligne, dans la simplicité du système du sens réduit à sa donnée de dominance conflictuelle, la généralité. RACINE sert alors d'occasion à poser, dans un contexte d'humanisme classique laïcisé, la « tyrannie des passions », la « faiblesse de l'homme ». Dans un contexte freudien, on pose les structures les plus générales de l'inconscient. Ou bien on cherche, dans cette même simplicité, une spécificité racinienne et l'on prend *Phèdre* pour une métonymie de la psychê de RACINE. On retrouve là encore aussi bien la psychologie classique humaniste que la psychanalyse.

Nous simplifions ici, jusqu'à la caricature, des procédures fines, patientes, intelligentes, qui ont donné matière à une littérature extrêmement abondante. Nous tenons à le faire pour mieux souligner une proposition essentielle de la praxématique : aucune des procédures appliquées à un texte ne peut sortir du

sens du texte, à moins de le « trahir » catégoriquement. Aucune des analyses de *Phèdre* ne peut effacer la dialectique de la dominance transcendante et de l'existential. Toutes en élargissent la compréhension par des appareils conceptuels qui trouvent leurs motifs dans le texte même. C'est en ce sens que, comme la praxis linguistique contient la praxis *de* linguistique (VI.7.4), ainsi la production textuelle racinienne contient la production de ses « commentaires ». Il est probable que la richesse célébrée du texte racinien tient à cette faculté de se reproduire dans la critique.

Quant à l'institution qui sert à la fois de cadre à la transmission du texte et à sa reproduction critique, il faut lui demander si elle favorise une connaissance ou une adhésion. Si elle favorise une connaissance, elle est le lieu d'une désoccultation des idéologies. Si elle favorise une adhésion, elle n'est pas innocente d'une occultation de l'idéologie, même sous des modèles littéraires et dans l'intégration esthétisante ; elle favorise donc la permanence dans le « plaisir à RACINE » d'une idéologie du transcendant écrasant l'humain.

## V. AMOUR PROPRE (VOLTAIRE)

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône ; un passant lui dit : « N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler ? — Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent et non pas des conseils » ; puis il tourna le dos en conservant toute la dignité castillane. C'était un fier gueux que ce seigneur, sa vanité blessée était pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, et ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un missionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un fakir tout chargé de chaînes, nu comme un singe, couché sur le ventre, et se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. « Quel renoncement à soi-même ! disait un des spectateurs. — Renoncement à moi-même ! reprit le fakir ; apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous serez chevaux et moi cavalier. »

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentiments et de toutes nos actions ont donc eu grande raison dans l'Inde, en Espagne, et dans toute la terre habitable : et comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation ; il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce : il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, et il faut le cacher.

VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*. Édition de Etienne, Garnier, 1967, p. 21-22.

### V.1. LE GENRE « ARTICLE DU DICTIONNAIRE » ET LE PROBLÈME DU SUJET

V.1.1. Le corpus que nous recevons, délimité par la décision même de son producteur (1) répond à un certain type de textualisation, appelé « article de dictionnaire ». Mais il est déviant du type. Nous n'y trouvons pas les éléments qu'un texte de ce type présente obligatoirement : la « définition » ou transformation du praxème initiateur en une production discursive aboutissant au même produit-sens ; les « synonymes », praxèmes produisant ce même sens ; enfin le contrôle de ces deux opérations par la citation de discours (anonymes ou d'auteurs) comportant le praxème examiné.

Prenons comme modèle l'article du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, par Paul ROBERT (1970), allégé de quelques informations (transcription phonologique de l'orthographe du « mot » et date de son apparition) :

**AMOUR-PROPRE** [...] 1° *Vx.* Attachement exclusif à sa propre personne, à sa conservation et son développement. V. **Égoïsme**. 2° Sentiment vif de la dignité et de la valeur personnelle, qui fait qu'un être souffre d'être mésestimé et désire s'imposer à l'estime d'autrui. V. **Fierté**. *Des blessures, des satisfactions d'amour-propre*. V. **Susceptible**. « *Dénué d'amour-propre à un degré qui ferait aisément manquer de dignité* » (PROUST). « *Je n'ai pas l'amour-propre si chatouilleux* » (ROMAINS).

(1) Nous négligeons l'ajout de 1770 dans les *Questions sur l'Encyclopédie*.

Certes le « Robert » est un exemple limite : ce dictionnaire contemporain profite des progrès d'une science récente, la lexicologie. Mais le *Dictionnaire de Trévoux* (1721), qui n'a pas d'article AMOUR-PROPRE, présente à l'article PROPRE l'ébauche d'une production discursive semblable à celle du « Robert » : « *Nous ne faisons presque rien que nous n'y soyons portés par l'amour-propre ; c'est-à-dire par l'amour que nous nous portons à nous-mêmes. L'amour de Dieu doit être pur, et dégagé de tout motif de propre intérêt* (FÉN.). » Le texte de VOLTAIRE, par contre, ne comporte aucun « c'est-à-dire » ou « se dit de ». Il ne fait pas référence à ce que nous appelons l'acceptabilité du programme praxémique (VI. 7. 1) et qui est l'objet même d'un dictionnaire.

Il se constitue donc en valeur d'échange sans interrogation critique sur cette valeur, comme tout texte narratif par exemple : il est effectivement un texte narratif en ses deux premiers paragraphes.

Mais il ressemble à un article de dictionnaire par deux traits importants. Il se produit à partir d'un praxème initiateur donné en titre sous la forme d'un « mot », (d'une forme phonématique graphiée et alphabétisée). Cette présentation crée ses limites mêmes : la solution de continuité est parfaite de part et d'autre de lui. La clôture formelle du texte est évidente.

Il est aussi produit en effacement du *je* et du *tu* de producteur et de récepteur. C'est un texte non « embrayé ». Typologiquement, sa valeur d'échange, identifiée avec la valeur d'échange même du praxème dont il étudie le réglage social, s'établit en défalcation d'une valeur d'usage (d'une pulsion communicative).

Sur ce point cependant, une méfiance méthodologique est nécessaire. Un regard jeté sur le *Dictionnaire philosophique* prouve qu'il ne contient pas tous les « mots » de la langue française, mais seulement 118 « mots » ou « locutions ». Ce n'est donc pas le corpus lexical qui constitue l'espace du texte, mais l'arbitraire du producteur. D'autre part, la masse de chaque article est sans rapport avec le nombre des « acceptions du mot » (la complexité du réglage du praxème). La longueur de l'article AMOUR-PROPRE n'est pas justifiée sur le « marché du sens », mais elle aussi dans l'arbitraire du producteur, c'est-à-dire dans le type de production adopté, qui n'est pas de l'ordre de la lexicographie.

Ces réflexions nous engagent à considérer le *Dictionnaire philosophique* et spécialement son article AMOUR-PROPRE comme une fracture à l'intérieur du genre du dictionnaire. L'adoption du genre, ainsi ruiné de l'intérieur, permet d'un côté une présentation pratique (l'ordre alphabétique), d'autre part un véritable camouflage du texte d'auteur, du discours à sujet. C'est ainsi que nous devons l'analyser : comme un texte non lexicologique, mais qui ne s'avoue pas pour ce qu'il est.

Au demeurant, l'aveu peut être surpris dans *philosophique*. L'adjectif est à la fois négativement une restriction (ce dictionnaire n'est pas un dictionnaire absolument) et positivement une surcharge de sens. Mais ce n'est pas l'aveu plein et entier d'une présence du sujet.

V.1.2. Le repérage du sujet, sous ce camouflage, dans ce masque d'anonymat, n'est pas une tâche impossible. Notre attention se porte sur la récurrence du *nous* : *nous-mêmes*, *nos* (*sentiments*), *nos* (*actions*), *notre* (*conser-*

vation); nous (est cher), nous (fait plaisir). Il s'agit là du soubassement du *je* (VI.4.2) pris au plus large : *je* et tous les autres. Ce *nous* contient donc aussi le domaine du *tu* et du *vous*, qui n'est simplement pas dégagé. Cette personne condensive est interprétée praxémiquement par *homme* et *terre habitable*, affectés parapraxémiquement de *toute* et de la marque d'expansif : *hommes, toute la terre habitable*.

*Je* et *tu* sont donc présents dans le texte en tant que reliés au sens « humanité », « totalité des hommes ».

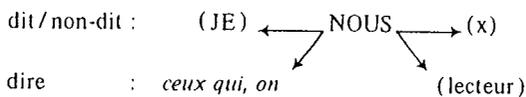
Pendant *toute la terre habitable* et *hommes* sont discursivement affrontés à *ceux (qui ont dit)*, *on (n'écrit point)*. La totalité « humanité = nous » est ainsi refendue et distribuée. Praxémiquement (verbes *dire* et *écrire*), sur cette refente et distribution est mise en évidence la fonction communicative. C'est celle qu'assume précisément VOLTAIRE dans le texte. *Ceux qui* et *on* sont des masques non personnels du *je*, qui installent le *tu (aux hommes)* corrélativement. Dans *ceux qui ont dit*, le masque est redoublé d'une ruse sur la temporalité (l'aspect extensif a l'effet de passé). Le texte parle donc bien, sans y paraître et même en mentant, de sa production et de son producteur.

Deux séquences syntaxiques posent un problème particulier : *il n'est pas besoin, il faut le cacher*. Ce sont des tours impersonnels. On y rétablit sans difficulté le *nous* : « nous n'avons pas besoin », « nous devons ». Mais, si la première réalise un équivalent de ce que nous avons appelé le *Faire 3* (VI.6.3. ; allemand *wir sollen*), dans la seconde nous découvrons *Faire 2 (wir müssen)* : une obligation fondée en autrui. C'est cet autrui que le texte ne donne pas. Il y a là un blanc de sa production.

Une lecture cursive fait fi de ce blanc dans la mesure où automatiquement le lecteur le comble d'une intuition, qui n'est, à bien voir les choses, que l'effet d'une insertion culturelle qu'il pense partager avec VOLTAIRE. Ainsi pour le lecteur cet autrui sera donné comme l'« ordre social », ou la « morale chrétienne » ou « la pudeur ».

Au contraire l'analyse textuelle maintiendra ce blanc à l'entrée de ses procédures, considérant qu'il n'est pas comblé par le texte lui-même, mais par un renfort de sens apporté par la réception, au demeurant d'une façon floue, dans un foisonnement idéologique incontrôlé. Elle le maintiendra d'autant mieux qu'elle découvre dans *il (nous) faut le cacher* un système d'occultation par parallélisme : *je* s'occulte en *nous* (l'humanité) et ce *nous* est soumis à une obligation fondée en *x*, cet *x* étant de ce fait extrait de la totalité *nous*.

Si l'on considère la façon dont *je* s'occulte aussi en *ceux qui, on*, pour signifier la production textuelle elle-même, on obtient le schéma d'une production du dit/non-dit textuel et du dire lui-même (du texte parlant de sa production). Nous indiquons le non-dit entre parenthèses et par des flèches l'extraction dans la totalité *nous* :



Le texte se produit comme un débat entre le *je* (VOLTAIRE) et *x* dans l'espace d'un *nous* totalisant (humanité) et comme l'affirmation de ce débat. Cette double production est masquée par ce qui est emprunté au genre du dictionnaire.

## V.2. ACTANTS ET ACTEURS

V.2.1. Nous avons reconnu comme déviance par rapport à ce genre l'adoption d'une typologie discursive de récit. Une étude du système actantiel nous permet de confirmer cette simple remarque.

Nous reconnaissons dans le texte : 1) deux récits successifs, chacun architecturé par l'intervention de deux actants donnés en non-personne ; 2) un discours étranger à la typologie narrative (on le définira rapidement comme « débat philosophique »), celui où nous avons reconnu le système des embrayeurs masqués. Ce sont les trois paragraphes. Une analyse de la production dynamique apporte les compléments suivants :

1) Dans le premier récit, le système actantiel est évident jusqu'à *c'était un fier gueux*. A partir de cette incidence discursive, l'actant principal devient formellement un existant : on passe de l'isotopie cosmologique à l'isotopie noologique des sémanticiens (IV.2.2). C'est à l'intérieur de ce glissement que se fait un bref retour à l'actantialité (*il demandait... et ne souffrait pas*), comme une illustration narrative du noologique, qui amène par deux fois à la production praxémique *amour de soi-même*.

2) Le second récit présente une construction superficiellement différente, totalement actantielle. Cependant, les paroles rapportées d'un acteur, correspondant à l'actant secondaire (*un des spectateurs*) contiennent par l'effet exclamatif une production noologique (*quel renoncement à soi-même !*) que reprend l'actant principal. Et ainsi est ramenée la production praxémique *amour de soi-même* sous une forme négativisée (*renoncement = non-amour*).

3) Les deux récits sont donc des entrées narratives dans le débat pris en charge dans le dernier paragraphe. On peut voir le texte comme trois « boucles » successives chargées d'amener ce débat, la troisième constituant sa saisie définitive, et l'utilisation du praxème *amour-propre* lui-même, les formes antérieures qu'il a prises (*amour de soi-même, renoncement à soi-même, renoncement à moi-même*) étant liées à l'actantialité narrative. Le texte ainsi bouclé avance à l'inverse d'une production lexicographique qui passe de la « définition » aux « emplois » discursifs. Le « sens du mot » au lieu d'être reconstruit liminairement, se construit dans et par le texte lui-même.

4) Le jeu temporel confirme cette construction : les deux récits sont normalement produits par utilisation de l'alternance du passé simple et de l'imparfait (de l'ascendance et de la décadence) (V.2.4). Les effets sont ceux attendus : imparfait duratif (*demandait 1*), imparfait de jugement (*c'était*), actes étalés sous ce jugement (*demandait 2, souffrait*), pour le premier récit. Le présent est lié au fait de dialogue, au passage de *il* à *je*. La troisième boucle utilise un présent général, au niveau noologique : le *nous* totalisant ne peut qu'effacer la fragmen-

tation temporelle. On remarquera simplement le présent extensif (*ont dit*) où nous avons signalé une ruse, et l'ambiguïté de *il n'est pas besoin* : présent de généralité lié représentativement à *on*, présent d'écriture si *on* est mis pour *je*.

5) Le passage, dans la première boucle, de l'actant à l'existant sur *c'était un fier gueux* pose le problème de la réalité de ce jugement. Il est fondé sur un « être jugeant », où nous ne pouvons voir que la personne du producteur. Le *je* est ici implicite : sa tyrannie est d'autant plus grande qu'il ne s'avoue pas. Il y a là l'amorce du système de masques adopté dans le troisième paragraphe. Le débat avec *x* est introduit sur ce point.

6) Si le texte arrive au débat par les voies du récit-dialogue (à travers le système actantiel), nous sommes autorisés à voir dans ce récit même une première forme du masque utilisé par la production : dans les actants, des lieux syntaxiques où le *je* ne s'insère pas et pourrait s'insérer. Sans faire des acteurs *gueux* et *fakirs* des symbolisations praxémiques de ce *je*, nous pouvons dire que là est le lieu d'un *je* possible. Parallèlement, les deux actants secondaires (acteurs : *un passant, un des spectateurs*) sont des lieux syntaxiques de l'autre avec qui *je* débat, formalisé en *x* dans notre procédure. La preuve en est fournie dans le premier récit par l'existence de deux jugements portés sur l'actant principal, l'un (*c'était un fier gueux*) par le producteur implicite, l'autre (*ce métier infâme*) par le canal de l'actant secondaire. Avant donc d'être fondu en *nous* ou extrait par *ceux qui, on du nous*, le *je* intervient dans le récit comme une possibilité d'inscription actantielle en non-personne. Avant d'être le blanc signalé à la fin du texte, *x* prend deux formes d'acteurs, deux formes de fable.

V.2.2. Une étude de la condensation praxémique nous éclaire sur ces formes d'acteurs, sur ces affabulations pratiques. Nous appellerons  $A_1$  et  $A_2$  l'actant principal,  $B_1$  et  $B_2$  l'actant secondaire :

1)  $B_1$  n'est réalisé praxémiquement que par *un passant* (verbe nominalisé). La transformation de l'actant en acteur se fait donc sur le seul programme de « passer » (« circulation dans l'espace », dirait un sémanticien). Il est placé syntaxiquement devant le programme de « dire ». Il s'agit là d'une transformation « légère » dont les éléments socio-culturels sont réduits au minimum. Mais *passant* informe négativement que cet acteur n'est pas obligatoirement du lieu de l'autre acteur (*des environs de Madrid*).

2) Le problème de  $B_2$  est plus complexe. Ce  $B_2$ , par parallélisme, est *un des spectateurs*, placé devant « dire » également. Le programme praxémique est tout aussi léger, mais cette fois il n'y a pas d'indication de disparité de lieu possible entre les deux acteurs. Il nous faut cependant faire un sort à *missionnaire* qui présente une condensation praxémique particulièrement « lourde ». Les éléments en sont la « circulation dans l'espace » (sens produit aussi par *voyageant* et *rencontra*) et la « religion ». On admet donc que l'actant  $B$  est ici démultiplié dans sa transformation en acteur : soit  $B_2$  *un des spectateurs* et  $B_2$ , *un missionnaire*. Si  $B_1$  assume la production du sens « dire » et la production du sens « distance »,  $B_2$  n'assume que « dire » ; la distance est assumée par  $B_2$ , qui manifeste en outre que la distance est culturelle.

3)  $A_1$  sert d'occasion aux condensations discursives *un gueux des environs*

de Madrid, le mendiant, c'était un fier gueux, ce seigneur du côté du nominal, demandait (l'aumône), répondit, je vous demande, demandait (l'aumône), ne souffrait pas (la réprimande) du côté des actes, à quoi l'on pourra ajouter les nominaux que syntaxiquement amènent les verbes : *noblement, en conservant toute la dignité castillane*, et la nominalisation indirecte (passage de l'adjectif au substantif par le moyen du possessif) : *sa vanité*. Dans cet ensemble deux produits-sens sont identiques : *environs de Madrid et castillane*. Ils nous permettent de structurer le texte comme un double champ articulé : d'un côté la série Castille → *gueux, mendiant, gueux et demandait [l'aumône]* (qui est le même programme traité en verbe), d'un autre la série Castille → *dignité, fier, ce seigneur, noblement, ne souffrait pas (la réprimande)*. La syntaxe croise au moins deux fois les deux séries : *demandait noblement l'aumône* et *fier gueux*. Sur ce second croisement, le sens de *gueux* se trouve affecté en son programme. Si la première occurrence de *gueux* produit un synonyme de *mendiant*, « personne qui vit d'aumônes, est réduite à mendier pour vivre » (Dict. Robert), la seconde nous paraît produire, par pression antithétique de *fier* et de *seigneur*, un synonyme de « coquin, fripon » (Dict. Robert).

De cet examen, on retiendra que le texte se règle, comme production de sens, sur une légalité de l'ordre de l'ethnotype : mendiant et noble, l'acteur appartient à l'intertextualité, aux écrits français sur l'Espagne, au roman picaresque.

4) A<sub>2</sub> est le lieu d'une condensation praxémique produisant *fakir*. A vrai dire, la condensation est ici d'un type particulier. Il s'agit d'un praxème appartenant à une langue étrangère et révélateur d'une réalité socio-culturelle qui n'est pas celle de la communauté francophone de 1765, à laquelle appartiennent par principe VOLTAIRE et son lecteur. Ce qui ne veut pas dire que le réglage du sens ne se fait pas dans et par cette communauté. Mais il se fait suivant les informations qu'elle reçoit et accepte. Ici se pose le problème de l'intertextualité et de l'ethnotype. A l'intertextualité, et fabriquant un acteur selon l'ethnotype, appartiennent : *chargé de chaînes, nu, et se faisant fouetter*, ainsi que la production textuelle *dans ce monde..., dans l'autre..., quand vous serez chevaux et moi cavalier*. Il serait vain de pousser plus avant une étude praxémique : nous ne pouvons découvrir ici une structure étroite de production du sens, mais la vaste citation d'un discours stéréotypé sur l'Inde, les fakirs, la métempsychose. L'insertion spatiale et socio-culturelle « exotique » est au demeurant nettement signifiée par *dans l'Inde et ses compatriotes les Indiens*, introduits syntaxiquement de façon indirecte et incidente.

5) A propos des condensations praxémiques dont A<sub>1</sub> est l'occasion, on peut déjà parler de connotation : l'intertextualité a fabriqué un produit-sens, ici réutilisé, qui s'incorpore une pulsion proposée à la communauté française, une surcharge et une réduction d'emploi (VI.7.2). Tout ethnotype est connotatif. De là l'effet d'ironie, immédiatement reçu par la stylistique traditionnelle et dont la marque spécifique est la dérive du programme de *gueux*, déjà signalée, dans la proximité de *fier* et de *seigneur*. Avec A<sub>2</sub>, la connotation est encore plus caractéristique. Les marques en sont diverses, dont l'une est le simple effacement négligent du praxème servant à désigner une monnaie : d'où *quelques liards* du

pays. Mais il en est une autre dont nous voyons l'avance dans la production du texte à travers *nu comme un singe, couché sur le ventre, fouetter, fesser* : le manque d'un outil de sens est révélé dans les deux premières séquences ; ce manque est comblé par la transformation discursive de *fouetter* en *fesser*. Il s'agit naturellement du cul. Le réglage d'un tel praxème dans la société francophone comporte la connotation « ridicule ». C'est donc par les connotations de son milieu culturel que l'auteur établit la distance critique, ironique avec le monde socio-culturel de l'acteur. Le procédé est d'une grande banalité. Ce qui est intéressant, c'est le maintien dans l'absence d'abord, dans l'implicite ensuite, du praxème évident. On a là une autre ruse stylistique, qui est jeu socio-culturel entre émetteur et récepteur sur les programmes praxémiques.

### V.3. LA SYNTAXE DU SENS

V.3.1. L'étude précédente, en faisant intervenir non seulement les nominalisations (*gueux, fakir*) qui transforment les actants en acteurs, mais aussi des éléments syntaxiquement situés sur diverses positions et morphologiquement indifférents, prouve bien que le praxème seul n'est pas un produit-sens : ce produit est la phrase, et au-delà de la phrase le texte (VI.6.4). Il nous reste à examiner comment le système actantiel, en tant que production syntaxique, se marie à la production du sens. Nous avançons ainsi vers l'examen totalisant de la syntaxe du sens :

1)  $A_1$  et  $B_1$ ,  $A_2$  et  $B_2$  sont reliés entre eux par un rapport syntaxique qui est tout aussi bien sémantique. Que  $A_1$ ,  $A_2$  soient placés devant l'acte de « demander » et  $B_1$ ,  $B_2$  devant l'acte de « dire », fabrique les schémas :  $A_1$ ,  $A_2$  « demandent »... à  $B_1$ ,  $B_2$  ;  $B_1$ ,  $B_2$  « disent »... à  $A_1$ ,  $A_2$ . « Disent » recouvre un programme réductible à « donner », inversion syntaxique de « demander ». Le texte même le prouve : *je vous demande de l'argent et non des conseils*. C'est ce rapport « demander »-« donner » qui permet la clôture du premier texte, réunissant les deux actants en système de réversibilité.

2) Mais cette clôture ne peut se passer d'une condensation praxémique au lieu de l'objet, de l'actant infirmé. Dans le premier récit, cette condensation est fort nette. Pour  $A_1$ , il s'agit d'*aumône, argent*. Pour  $B_1$  de *conseils* (développés dans la citation des propos de  $B_1$ ). La substitution de *conseils* à *argent* est la clôture sémantique. Dans le second récit la complication est plus grande. D'une part  $A_2$  demandant de l'argent, obtient bien de l'argent de *ses compatriotes les Indiens* (où nous pourrions voir un  $B_2$ -, si nous voulions atteindre les limites du système actantiel). D'autre part  $B_2$  (*un des spectateurs*) n'est pas exactement placé devant le même « dire » que  $B_1$  : ce n'est pas « dire à », mais « dire de », comme le montre le pronom de non-personne dans *renoncement à soi-même*. Et l'objet de ce « dire » ne peut être pris en charge par le praxème *conseils*.

3) Le second récit représente donc une reprise du premier, mais pour le compliquer actantiellement et pour le fragmenter sémantiquement. Le résultat en est deux interprétations de la clôture : celle du premier récit se fait par l'abolition et du demander et du dire, à l'initiative de  $A_1$ , par la rupture du dialogue

(il tourna le dos) ; celle du second récit se fait par la saisie du dire par A<sub>2</sub> (reprit), et la clôture est à chercher dans ce dire même. On voit là la raison pour laquelle la première boucle s'achève par un jugement du producteur, alors que la seconde ne peut s'achever ainsi : le jugement est situé dans les propos de A<sub>2</sub>, il est matière du récit lui-même.

V.3.2. Cette variété ressortit à un type d'écriture où la recherche de la « qualité » est une variation sur un même schéma actantiel. C'est le type de récurrence dans la « culture européenne élaborée » par opposition aux récurrences mécaniques, « frustes » d'autres cultures (cf. le conte folklorique).

Mais la variation affecte les formes de fable où se produit le sens du texte. Dans le premier récit, B<sub>1</sub> forme fabuleuse de *x*, comme nous l'avons dit, entre en débat avec A<sub>1</sub>. Que A<sub>1</sub> recouvre le *je* serait la solution possible signalée plus haut s'il n'y avait pas la distance culturelle connotée en ethnotype. C'est en somme pour ne pas s'inscrire dans le masque du *mendiant*, que le *je* intervient (implicitement dans *c'était un fier gueux*) pour porter sur ce mendiant un jugement.

Dans le second récit, le débat se fait entre B<sub>2</sub> et A<sub>2</sub> à l'intérieur d'une même culture. Le même refus d'inscrire le *je* sous l'actant principal (*le fakir*) se reconnaît, d'autant plus net que les connotations ironiques sont ici plus accusées. En fait, *je* totalement absent du jugement est refoulé du débat. Mais *x* l'est aussi, sous la forme de B<sub>2</sub>, simple initiateur du paragraphe. Dans cette boucle, tout se passe comme si le débat de *x* (cette fois bien lourdement interprété praxémiquement : *un missionnaire*) et de *je* était transposé sur une autre scène culturelle, en une production seconde et distancée du sens. Ce qui est stylistiquement habileté d'auteur paraît être aussi le symptôme d'un refus d'explicitier le débat, un « malaise sémantique ».

Après quoi semble se produire une libération de ce débat : le récit cesse, les masques d'acteurs tombent, la distance culturelle est abolie (au prix d'une généralisation brutale : *dans l'Inde, en Espagne, et dans toute la terre habitable*). Mais si le *je* s'inscrit comme nous l'avons dit, *x* ayant perdu ses formes de fable, ne trouve pas de forme directe, il devient blanc du texte. Le malaise sémantique scelle la clôture finale de ce texte. Le débat reste suggéré. Il n'est pas vraiment libéré.

V.3.3. L'intervention de *je* implicite comme « être jugeant », sur *c'était un fier gueux*, introduit dans la diachronie textuelle le praxème *amour de soi-même*. Nous avons déjà remarqué la récurrence *amour de soi-même, renoncement à soi-même/moi-même, amour de nous-mêmes, amour-propre*, et nous avons noté comment, à l'inverse d'une production de type lexicographique, l'« illustration » précède la « définition ». On peut même dire qu'elle la refoule, puisque nous ne la trouvons finalement nulle part.

Nous sommes donc amenés à questionner le texte lui-même sur la façon dont, en relation avec son schéma de production d'ensemble et les programmes praxémiques que nous avons déjà reconnus, il condense le programme recouvert par *amour-propre*, choisi comme titre. C'est une opération inverse de celle qui consisterait à poser d'abord la « définition » hors du texte (le réglage socio-culturel du sens, supposé acquis) pour en étudier l'« application » : une telle

opération nous interdirait en effet la connaissance de la production du sens dans le texte lui-même.

Nous notons d'abord la mobilité de forme du syntagme praxémique : cette mobilité est liée à la mise en situation narrative, aux masques d'acteurs utilisés sur les deux premières boucles. C'est seulement sur la troisième boucle que le *soi-même* (transformé en *moi-même* dans le dialogue) est remplacé par *propre*, qui efface toute actantialité, non sans l'intermédiaire du *nous-mêmes* de totalité. Le texte est donc, entre son titre et son achèvement discursif, lui-même une boucle du sens à l'intérieur de laquelle a été introduite une production dérivée par l'actantialité et les condensations praxémiques de deux fables.

V.3.4. La première de ces condensations produit une bifurcation de programme sous *amour de soi-même*. La série Castille → *gueux, mendiant*, etc. est reprise discursivement par *il demandait l'aumône par amour de soi-même*, et la série Castille → *dignité, fier*, etc. est reprise par *ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même*. Cette bifurcation est celle même que signale le « Robert » sous *amour-propre*. Mais il faut bien dire que le texte ne la réalise que discursivement, à travers le déplacement narratif, se contentant de la signaler au niveau d'une élaboration de critique du sens — qui serait, développée, une définition de dictionnaire — par *autre*. Les deux définitions du « Robert » étant, en tout état de cause, une régulation limite (clarifiante) du sens, compte tenu du déplacement en diachronie des valeurs d'échange (la première acception est dite vieillie), il convient de les voir à l'horizon du texte, et non en lui-même.

Dans son espace, le texte ne pose d'abord que cette bifurcation programmatique. Quelle est-elle, suivant les vues de la praxématique ? *Amour de soi-même* est un développement syntaxique d'*amour*. *Amour* est lui-même réglé par la contiguïté, sur la première série, avec *gueux, mendiant, demander l'aumône*, etc. Il est le moyen de produire en espace noologique, en intéroceptivité, sous le signe de l'accord des usagers d'une culture, ce qui se produit comme affabulation pratique, en extéroceptivité, sous la forme des acteurs et actes de la fable comme « demande/obtention d'argent ». C'est déjà *l'instrument de notre conservation* qui apparaîtra au dernier paragraphe. L'amour est affabulé comme « recherche d'un moyen d'exister ». Le programme praxémique est celui que le « Robert » donne à l'article *amour* sous la forme discursive : « disposition à vouloir le bien d'un autre que soi », sauf que *soi-même* annule *autre*, et que le texte réalise « disposition à vouloir son propre bien ».

Dans la seconde série, *fier, vanité*, etc. signalent que le « bien » voulu est conçu suivant une pratique sociale hiérarchique. En somme la première série pose le « soi pour soi » et la seconde le « soi pour autrui », « autrui » recouvrant une idéologie structurant une société donnée. On remarque que le jugement porté par le *je* implicite de *c'était un fier gueux* intervient sur la bifurcation même. Le débat du *je* et de *x* prend cette forme que *x*, au nom de l'idéologie structurant la société, réprouve l'amour de soi-même (*métier infâme*) ; il réprouve le *soi pour soi* au nom du *soi pour autrui*. Mais  $A_1$  utilise la même idéologie, pour repousser cette réprobation : il s'appuie sur le *soi pour autrui* pour défendre le *soi pour soi*. L'actantialisation met en œuvre cette contradiction interne d'une idéologie sociale. Ce qu'interprète la séquence *c'était un fier gueux que ce seigneur*,

où l'on voit un déplacement de programme de *gueux*. Par là, le *je* jugeant prend en compte l'absurdité de la contradiction. C'est une autre raison de sa non-inscription sous l'acteur. La fable s'avère inopérante comme système d'accueil pour le *soi* du producteur.

V.3.5. Une seconde fable peut devenir opérante par simplification du programme praxémique. Telle est effectivement la fable du *fakir*. L'abandon du *soi pour autrui* y est marqué simplement par l'absence de la série *fierté, vanité*, etc. Absence dessinée négativement (comme un creux) par l'usage de praxèmes connotés comme *singe, fesser*. L'auteur propose donc au lecteur un espace culturel où le *soi pour autrui* n'existe pas. Quant au maintien du *soi pour soi* (interprété par l'acte inchangé de « mendier »), il est fortement affirmé par *renoncement*, forme négativisée d'*amour* : « renoncer » est ici « ne pas vouloir son bien », « ne pas agir pour sa conservation ».

Mais, comme nous l'avons dit, auteur et lecteur sont exclus par les connotations ironiques de cet espace culturel. La fable est donc aussi inopérante que la première. C'est d'autant plus grave que *x*, formellement exclu en  $B_2$ , du système actantiel proprement narratif, est alourdi praxémiquement : un *missionnaire*. *Missionnaire* comporte l'élément programmatique « religion » qu'on retrouve en *péchés*.

*Péchés* se trouve doublement articulé culturellement : dans l'espace culturel du *fakir*, dans celui du *missionnaire*. Mais de cette articulation rien ne peut être utilisé pour le débat. *Je* et *x* demeurent exclus. La clôture du récit est une clôture idéologique valable seulement dans l'espace culturel de la fable (*l'Inde*) : la métempsyose permettant la « revanche ». La « revanche » et l'« autre monde » où elle est possible sont des éventualités que fuit le *je*, comme il fuit l'insertion en  $A_2$ .

V.3.6. Le troisième paragraphe ne retient que la première donnée du sens : le *soi pour soi*. Il l'explicite en *instrument de notre conservation*, où nous voyons la confirmation d'une production noologique et pratique à la fois (*instrument*, nom verbal *conservation*). L'amour-propre est exactement l'instrument, l'acte médiateur qui lie le *soi* au *soi*. S'il se défait, la conservation cesse : le *soi* se détruit.

Cette étape finale de la production du sens est prise dans la généralité du *nous* = les hommes. Ainsi, au-delà des distances culturelles où le *je* a éprouvé toutes les difficultés maintenant circonscrites à se placer dans le débat avec *x*, le *nous* qui le contient se trouve en situation d'*amour-propre* : *nous* par l'amour-instrument fait le bien de (conserve) *nous*. Et le *je* écrivant se présente, sous un masque transparent de non-personne, comme énonçant cela. En même temps il énonce que l'énonciation n'est pas nécessaire : *il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre*. Il abolit le débat qui fait le texte.

La profonde cohérence de cette production est que l'absence d'une définition d'*amour-propre* correspond à l'illégitimité d'une définition. Le *soi pour soi* n'est rien d'autre qu'un espacement discursif du *soi* : le *soi* ne peut être *soi* qu'en agissant pour *soi*. Le texte se boucle sur l'illégitimité de la question posée par *x*. La production textuelle s'annule.

## V.4. LES NIVEAUX DE PRODUCTION/CIRCULATION DU SENS

V.4.1. Il reste que cette cohérence est conquise au prix de tous les tâtonnements que notre analyse enregistre : reconnaissance puis abandon d'une bifurcation praxémique ; établissement de fables sur une distance culturelle, où le *je* ne peut s'inscrire ; investissement du texte par des connotations inavouées ; présence d'un *x* en débat avec *je*, d'abord sous des masques d'acteurs, enfin comme blanc.

Nous avons parlé de « malaise sémantique ». Ce malaise est reçu ordinairement, hors des procédures de l'analyse textuelle, de deux façons. Péjorativement : on dira que le texte est « mal pensé ». Laudativement : on dira le texte « malicieux ». En effet une typologie du discours rusé existe, comme type fortement caractérisé dans notre tradition littéraire par l'effacement de ses « cibles ». C'est ici que joue immanquablement le remplissage du blanc par une production de sens du côté du lecteur — ce lecteur étant sollicité à le faire. Le décodage rapide, automatique des fuites du *je* et des camouflages de *x* jusqu'à son manque final est un jeu socio-culturel, un exercice sur la connaissance du marché du sens qui procure au lecteur le plaisir connu de « comprendre à demi-mot ».

Le récepteur de la communication contrôle par son propre apport la valeur d'échange du texte et accepte ainsi ce texte comme valeur d'usage, comme communication volontaire du producteur. Ce sont les deux aspects de la connivence.

V.4.2. Nous avons, par souci de méthode, écarté l'examen de ce jeu de notre analyse. Nous pouvons maintenant restaurer les données. Nous les établissons grâce à deux repères : l'un textuel qui est le praxème lourd *missionnaire*, l'autre dans l'intextualité qui est par exemple l'article cité du *Dictionnaire de Trévoux*. Ils suffisent à donner à *x* la forme absente de l'acteur du débat : le représentant d'une idéologie religieuse qui doit prouver à l'homme qu'il a de l'amour-propre (*le Dictionnaire de Trévoux*, qui s'affirme d'idéologie religieuse, apporte cette preuve). Un contrôle par le corpus *Dictionnaire philosophique* en entier et par le corpus « œuvre de VOLTAIRE » est facile. Nous retrouvons le débat bien connu de VOLTAIRE avec les Jésuites et nous assurons la connaissance du programme praxémique présent sous l'adjectif *philosophique*. Par ailleurs, le lieu d'absence où nous avons d'abord reconnu *x* confirme la compréhension : la morale religieuse exige la pudeur, nous impose de cacher le sexe.

Cette restauration du texte-jeu obtient des résultats aussi faciles qu'attendus. Notre analyse patiente tombe dans la banalité du « sens commun ». Nous croyons ce résultat acceptable : pour que la communication textuelle fonctionne il faut bien qu'elle soit « banale » et utilise la production la plus commune du sens (connotations comprises) dans une société donnée (ici la communauté francophone structurée par le débat cléricisme-anticléricisme).

Mais l'analyse textuelle, en faisant apparaître l'extrême complexité et les tâtonnements de la production, même si elle reconnaît là des éléments

facilement typologisés en « malices », ne peut se satisfaire du niveau de production/circulation banale du sens. Elle doit reprendre ses résultats d'enquête pour détecter d'autres niveaux.

Les repères dans le texte et les repères d'intertextualité que nous avons utilisés peuvent être interprétés soit au niveau de l'idéologie socialisée (le corps clérical porteur de morale), soit au niveau de la production idéologique même. Quant au premier niveau, l'examen du texte de TRÉVOUX est significatif : il affirme que l'homme n'agit que pour soi, mais affirme aussi l'existence d'un autre à qui va l'amour, Dieu (grâce à une citation de FÉNELON), et la contradiction des deux intérêts.

Dieu est un praxème absent du texte de VOLTAIRE. L'amour-propre pose, suivant le réglage du sens dans la société française de 1765, l'existence complémentaire de l'amour de Dieu. Mais ce complément obligatoire est effacé. Nous joignons ce fait à l'annulation du débat par effacement de *x*. Le texte produit ce sens de second niveau, qu'au *soi* Dieu n'est pas nécessaire. La référence à Dieu n'est pas impliquée dans le *soi = hommes* ; mieux : cette référence vient en diminution du *soi*, elle tend à compromettre sa conservation.

Nous n'entendons pas dire que pour VOLTAIRE Dieu n'existe pas (ce que contredirait le corpus de son œuvre et que, de toutes façons, rien dans le texte ne permet d'affirmer ni d'infirmer), mais que la production de ce texte pose Dieu comme expulsé de l'inscription masquée du *je* et comme innécessaire à la définition du *moi* élargi en totalité *hommes*. La grande difficulté est l'interprétation, à ce niveau, du second récit. Nous avons remarqué la double articulation culturelle de *péché*. Nous pouvons ajouter *renoncement*, praxème connoté comme « de religion chrétienne ». Il en est de même pour *l'autre (monde)*. Mais la métempsychose est connotée « non chrétienne ». D'un côté donc, l'amour de Dieu est cette présence effacée reconnue ailleurs dans le texte. De l'autre, cet amour de Dieu est contredit formellement, en tant que chrétien, sur une autre scène culturelle, celle de la fable.

Nous comprenons ainsi la fonction de la « revanche » dans le débat du *je* et de *x*. Cette « revanche » permet à un *je* qui pourrait être sur la position  $A_2$  d'avoir une victoire sur *x* qui pourrait être sur  $B_2$ . Mais *je* n'est pas  $A_2$ , *x* est  $B_2$ . L'autre scène culturelle permet une métonymie culturelle de la « revanche ». Elle est le lieu d'un fantasme.

V.4.3. La découverte d'un niveau fantasmatique nous conduit à une dernière élucidation, qui est sans doute capitale. Nous nous appuyons sur trois faits textuels. L'un a déjà été étudié : la présence/absence du praxème *cul* dans le second récit. Le second n'a été que signalé : la présence/absence du praxème *sexe* dans la phrase finale. Un autre n'a pas été invoqué : le praxème *visage* dans *comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage*.

C'est cet ensemble qui nous permet de faire à la dernière phrase du texte un sort autre que celui d'un mot d'esprit final, surajouté et « brillant ». Qu'il se présente ainsi, n'interdit pas de reconnaître une hantise sexuelle tôt commencée. Qu'il soit une métaphore d'apparence surprenante (*il ressemble à*) et « spirituelle », n'empêche pas de concevoir la double circulation métonymi-

que : le texte parle de... et aussi du *sexe* ; il parle du *sexe* en paraissant parler de...

Les analystes, sur ce point de l'exposé, ajouteraient une autre référence : *argent (aumône)*. Ils décriraient assez facilement le texte tout entier comme un fonctionnement métonymique du « signifiant maître », le « phallus ». D'autres orienteraient l'analyse vers la définition de l'« économie libidinale ».

Nous n'entendons pas opérer techniquement en analystes, mais simplement ouvrir par une analyse textuelle, de procédure seulement linguistique, une voie que la psychanalyse peut parcourir. Le modèle psychanalytique de lecture ne se place pas à l'entrée de nos procédures, mais en certains lieux où le modèle linguistique peut s'en confirmer et s'en éclairer (VI.1.2).

V.4.4. Notre rapide étalonnage du « discours sexuel » présent dans le « discours philosophique » aboutit à une description en diachronie : on admettra que dans le premier récit, qui n'est qu'un essai de condensation praxémique (fourvoyé dans la binarité de programme), un lieu symbolique est créé avec le remplacement d'*argent* par *conseils*, qui assure la clôture narrative.  $A_1$  va vers *soi*, assure le *soi* sous le signe de l'argent. Ce mouvement pulsionnel est barré par la parole de  $B_1$  et spécialement par le contenu de cette parole (le « travail »). *Argent* est du côté du *soi* (du côté de l'inscription possible du *je*), *travailler* du côté de la destruction du *soi* (de la répression du *je*, s'il s'inscrivait ici).

Le second récit est la scène fantasmatique à laquelle *je* assiste (il la construit pour y assister), dont il exclut son « ennemi »  $x$ , et où se joue le débat sur une distance culturelle et spectaculaire. Sur cette scène la même fable que précédemment est rejouée : l'*aumône* est toujours présente, mais à la place de *conseils*, *travailler*, intervient *renoncement*. Le débat est plus clair entre le *soi* et la répression du *soi*.

Contre cette répression est « montée » la machinerie d'un renfort de production du sens. Grâce à la distance culturelle, à l'acteur *fakir*, d'une part l'exhibition d'une partie inconvenante, censurée du corps humain et sexualisée fortement, est assurée (la forme linguistique de cette censure est l'absence formelle de *cul*) ; d'autre part la « revanche » est présentée comme un « chevauchement ».

Ce chevauchement est dans la régulation du sens à joindre à *fouetter*, mais remarquons bien que l'on passe de *fouetter* à *chevaux*, *cavalier* par l'intermédiaire de *fesser* (d'où, sous *vous le rendre*, cette inadvertance : « fesser un cheval »). La connotation sexuelle passe donc de *fesser* à « chevauchement ». Et chevauchement est lui-même connoté sexuellement, comme métonymie d'acte sexuel.

Nous voyons là une machine symbolique où se signifie le passage d'un objet censuré à un autre (des fesses au sexe), d'une sexualité négative ou passive (à remarquer que tous les verbes forcent l'actant à se situer passivement devant l'acte : *chargé de chaînes*, *couché*, *se faisant fouetter*, *je me fais fesser*) à une sexualité active. Dans la polémique qui parcourt le texte, le schéma est : « Vous me possédez, je vous posséderai ». Plus justement, plus largement,

on voit là le schéma d'une conquête du *moi* — sexe contre une répression, contre une castration. Travail et parole sont castrateurs.

A ce point de la production, il apparaît que l'exhibition de ce *moi*, c'est-à-dire son énonciation claire, est la visée du texte. On passe aussi à un type de discours où les affabulations ne sont plus possibles.

Un nouveau retard est mis cependant. Dans la phrase *on n'écrit pas pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage*, le lieu d'exhibition est occupé par *visage*. Le praxème comporte en son programme « corps humain ». Tout autre partie de ce corps pourrait être dénotée, y compris le sexe. Il n'est pas interdit d'ailleurs d'emprunter à la technique psychanalytique un procédé bien connu : la détection des « jeux de mots » (*vit/visage*) de l'inconscient.

Enfin l'exhibition se fait à la fin du texte, au prix d'un procédé syntaxique (*ressemble à*) et d'une métaphore discursive « de convenance ». On remarque alors que cette exhibition du praxème « visé » produit le blanc où nous avons reconnu très vite le lieu de la répression. On remarque aussi que se conclut la relation du contenu et de l'expression : *il faut le cacher* concerne praxématiquement le sexe ; métapraxématiquement, le texte sort vainqueur de la répression qui pesait sur lui ; affirmant qu'il « ne cache plus », il se dit lui-même à son terme atteint.

V.4.5. Ainsi, rusant avec ses propres malices, fourvoyé dans une fausse et embarrassante lexicographie qu'il simplifie en chemin, fabriquant des fables où il évite de s'inscrire droitement, usant des connotations de sa communauté linguistique et culturelle pour se déprendre des symboles qu'il propose à son *moi*, VOLTAIRE écrit un texte vraiment « polyphonique » que l'analyse saisit à quatre niveaux emmêlés et tous également interdits de « pleine lumière » : un niveau de polémique anticléricale, voilé par la nécessité typologique du « manque à dire », des « demi-mots », qui assure le plaisir malicieux du lecteur ; un niveau de polémique du « naturalisme » et de l'amour de Dieu, voilé par l'absence formelle de *Dieu* dans le texte, qui est un niveau encore certainement conscient pour lui, mais non amené à l'explicite ; un niveau d'inconscience parcourant les fables, par étapes diversement rétractives repoussé, mais finalement exhibé « naïvement », où se construit la conquête simple du *moi* libidineux contre la répression du *moi* par la parole et le travail castrateurs ; enfin le niveau métapraxématique, totalisant conscience et inconscience (conscience malicieuse de *ceux qui, on* ; inconscience de la double production signifiante de *cacher*) où le texte parle de lui-même, et montre les strates de sa production.

Il est sans doute étonnant de définir par la « polyphonie » un texte de VOLTAIRE, où l'on n'a coutume de voir qu'une « monodie » d'intelligence et de conscience. Nous croyons qu'elle est l'effet à la fois de la distorsion voulue dans le « genre dictionnaire » et du choix du « mot » *amour-propre*, qui, au lieu de sa définition lexicale aplatissante, a produit l'expression, nécessairement tâtonnante et obscure, du drame de la construction du *moi*.

## VI. LES CONFESSIONS (J. J. ROUSSEAU)

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaudrais pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après l'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : « Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus ; méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été ; j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : je fus meilleur que cet homme-là. »

J. J. ROUSSEAU, *Les Confessions*.

### VI.1. LE « FRAGMENT » ET SES CLOTURES : « INTRODUCTION » A UNE AUTOBIOGRAPHIE

VI.1.1. Le fragment des *Confessions* ci-dessus isolé et reproduit pose en termes plus complexes que les textes précédents la question de la délimitation du corpus que l'analyste retient et va traiter textuellement. Les *Confessions* de J. J. ROUSSEAU sont divisées en douze livres, eux-mêmes structurés graphiquement en paragraphes. Pourquoi retenir seulement les trois premiers paragraphes du Livre Premier ?

Trois marques textuelles ont entraîné notre décision :

1) Le fait que le Livre Premier s'ouvre par la première phrase du fragment retenu revient à reconnaître la force d'une clôture liminaire dont la décision appartient au scripteur lui-même. Relativement à cette clôture, le fragment n'est pas fragment. A partir d'elle et pour toute sa durée, il reproduit la présentation discursive de l'objet que nous recevons : l'ouvrage, le livre.

2) La clôture finale peut être renvoyée à notre responsabilité. Mais cette responsabilité se justifie d'une phrase qui ouvre le quatrième paragraphe de

l'œuvre : « Je suis né à Genève en 1712, d'Isaac Rousseau, citoyen, et de Suzanne Bernard, citoyenne ». Le recours banal à l'intertextualité permet de reconnaître ici le discours introductif du genre dit « récit autobiographique ». Cette phrase est une clôture liminaire. Elle désigne ainsi ce qui la précède, les trois premiers paragraphes, notre fragment, comme une extériorité au récit, comme un autre objet textuel que ce récit.

Le fragment est donc bien borné à ses deux termes par la volonté du scripteur lui-même. En reconnaissant cette volonté, en lui soumettant notre choix, nous nous sommes inscrits avec lui dans un système régulateur du fait littéraire. Nous avons isolé une « introduction », un moment spécifique et graphiquement privilégié de la production. Nous avons reconnu que le corpus était texte.

3) La troisième marque est de l'ordre de la vérification érudite. Le manuscrit de Genève, reproduit par l'édition de la Pléiade (ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, 1964) comporte une numérotation qui, pour les 18 premières pages, délimite des séquences : les trois premiers paragraphes en constituent une.

Cette textualité de trois paragraphes laisse de côté la citation latine en forme d'épigramme, *Intus et in cute* (PERSE, Satire III, v. 30).

Nous verrons que cette citation n'est pas indifférente à la production du sens, mais excède le fragment analysé : elle est épigramme du Livre Premier tout entier et, au-delà, de l'ouvrage dans son ensemble (les autres livres n'ont pas d'épigramme).

VI.1.2. Extérieur au récit autobiographique lui-même, le fragment le suppose et le pose. Il est véritablement l'introduction de l'autobiographie. Cette autobiographie que dénotent au plus large le praxème *entreprise*, de façon plus étroite la séquence discursive : *je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme ce sera moi*.

Le genre de l'autobiographie correspond, suivant ce qu'on est convenu de définir ainsi dans le système culturel et littéraire où le scripteur ROUSSEAU et nous-mêmes récepteurs nous situons ensemble, à trois régimes :

1) Il y a identité entre le narrateur et le « héros de la narration ». C'est bien ce que le texte dit de façon explicite, en posant d'abord un actant de récit : *un homme*, et en procédant ensuite à sa subjectivation par équivalence (*Être 2* ; cf. VI.6.3) : *cet homme, ce sera moi*.

2) L'autobiographie fonctionne comme un compromis entre le récit proprement dit et le « discours ». Elle est récit dans la mesure où rapporter les événements consiste, comme le fait observer STAROBINSKI, à esquisser un portrait où l'on introduit la durée et le mouvement. C'est ce qu'indique dans le fragment la séquence : *voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé* (durée et mouvement), *ce que je fus* (portrait). Les praxèmes du *faire* (*fait, pensé*) espacent narrativement la densité de l'*être* (*fus*). L'autobiographie est discours dans la mesure où la narration est marquée de la première personne du scripteur. Dès *je forme* cette marque est ici acquise en liaison praxémique avec *entreprise*, où nous avons vu la dénotation de la narration même.

3) Le texte autobiographique renvoie au moment de son écriture en même temps qu'au passé du scripteur et, en ce sens, on peut dire qu'il instaure une double relation : en rétrospective, relation entre le scripteur et son passé ; en prospective, relation entre le scripteur et un avenir confondu avec la circulation du produit-texte. L'acte d'écrire s'affirme comme une médiation entre une énonciation qui s'assume dans l'énoncé et les destinataires du message. Un examen rapide du système chronogénétique ici mis en œuvre révèle à la fois rétrospective, du *je* écrivant au *je* narré, et prospective, du texte au récepteur, que dénotent d'abord *mes semblables*, ensuite *on*. La rétrospective est prise en charge par des prétérits à chronotype  $\alpha$  : *je fus* (trois fois) ; et par des présents d'aspect extensif (tous les autres verbes liés au *je* narré). La prospective est désignée par deux verbes modaux, *je veux* (montrer) et *on ne peut* (juger), qui implicent une ascendance, une diachronie. Cette diachronie est d'ailleurs explicitée récursivement par *après m'avoir lu*.

VI.1.3. Mais par rapport à cette définition typologique le fragment introductif à l'autobiographie apporte un supplément et une déviance :

1) Le supplément consiste à distribuer le temps d'écriture en deux temps articulés sur une même ascendance. Il y a un premier temps, qui correspond à un ébranlement de la durée à partir de l'instant même d'écriture du premier signe graphique, du *je* initial : *je forme une entreprise*. On remarque que les praxèmes *forme* et *entreprise* produisent également un sens de « commencement » ; ce sont sémantiquement, à un premier niveau de lecture, des inchoatifs. Leur liaison textuelle paraît être une initiative de ROUSSEAU. Le second temps, recouvert par le premier, a pour point de départ le début de la narration elle-même (le quatrième paragraphe : *je suis né à Genève...*) considérée en présent d'écriture, un présent qui par rapport au précédent est normalement un futur : *ce sera moi*. De cette façon le scripteur se considère à la fois comme engagé dans son écriture déjà là, et comme un avenir d'écriture narrative. Il se refend temporellement : le *je* acquis en introduction juge déjà le *je* narrateur.

2) La déviance apparaît au troisième paragraphe quand, à la place du récepteur-lecteur, s'inscrit *le souverain juge*. Cette déviance a d'ailleurs déjà un exemple en intertextualité avec le récit de SAINT AUGUSTIN (le titre *les Confessions* fonctionne comme un rappel de cet illustre exemple). Un déplacement général s'opère alors : les lecteurs *hommes* deviennent des destinataires indirects du message ; ils sont aussi incorporés à la communication *je-Dieu* comme actants d'une fable à la non-personne : *...mes semblables..., qu'ils écoutent..., qu'ils gémissent..., que chacun d'eux découvre..., qu'un seul te dise...* En conséquence la troisième occurrence *je fus* est un *je* différent des deux autres, incorporé à un discours secondaire.

Ainsi l'introduction, entre ses clôtures, est chargée d'assurer à la fois la conformité de l'ouvrage au modèle culturel, ou type littéraire, et la spécificité du texte qui la suivra. Cette spécificité s'autorisant d'ailleurs de SAINT AUGUSTIN. Elle y réussit en s'interprétant elle-même en signes de temporalité et en introduisant un récepteur, Dieu, que le genre ne comporte normalement pas.

## VI.2. JE, L'AUTRE ET LEUR JUGE

VI.2.1. Texte clos, le fragment affirme en outre son caractère fini et spécifique par sa cohérence interne. Pour cela sont mis en œuvre deux facteurs du programme de production :

1) Le texte est organisé selon une boucle redoublée, pratiquement redondante, soulignée par la structure en paragraphes. La première boucle coïncide avec le premier paragraphe. Elle s'inaugure par *je* et se referme par *moi*. Nous avons déjà remarqué que le passage de *je* à *moi* se fait par un intermédiaire objectif : *un homme*. Ce praxème est le lieu d'une production de sens autour duquel se boucle la boucle, par le pronom de la personne.

La seconde boucle s'ouvre par la reprise de *moi* en simple écho : la clôture finale de la première boucle fournit la clôture initiale de la seconde. Mais sous *cet homme-là* qui referme le fragment textuel, on retrouve *moi* : la transformation déjà signalée de la non-personne en *je* a pour corollaire la transformation du *je* du scripteur en non-personne.

C'est une nouvelle boucle du *je* au *je*. Son développement passe par l'opposition de *seul*, singulier (d'autant plus clairement singulier qu'il est relié à *moi*, singulier absolu) et du pluriel *les hommes*. Par rapport à *je* la réalisation *les hommes* remplit un double rôle : elle dénote une altérité, fortement glosée par *je suis autre* ; elle dénote aussi une identité appuyée sur la reprise de *mes semblables* et sur l'équivalence par transformation : *cet homme-là. Je est un homme.*

La production de la seconde boucle obéit donc au même schéma que celle de la première : du *je* au *je* la médiation est donnée par la non-personne cette fois plurielle, *les hommes* ; la différence est dans la saisie, maintenant, de l'ambiguïté *même/autre*.

Tout le texte, en ses deux boucles, se laisse définir comme une rupture objectivante, mais fragile et difficile, à l'intérieur du sujet.

2) Ce texte s'organise aussi en système actantiel. L'actant principal y est sans aucun doute le *je* du scripteur, avec ses 25 occurrences de *je* et de *moi*. Compte tenu de la typologie littéraire, ce *je* est à la fois placé devant les éléments linguistiques du narré, c'est l'actant du récit (*j'ai fait, j'ai pensé, etc.*) et devant les éléments linguistiques chargés de dénoter l'énonciation, c'est-à-dire la communication (*je sens, je connais, qui développent je forme* du premier paragraphe). On s'attend donc à la présence parallèle d'un autre actant lié à l'énonciation même : le *tu* de la communication. On le découvre sous *mes semblables* et sous *on* : inscription de l'énonciation dans l'énoncé très insuffisante, à peine allusive, et inscription en non-personne, qui efface le *tu* allocutif.

Par contre le composé praxémique *souverain juge*, en corrélation avec *jugement dernier* pour la production du sens, présente à la fois clarté et richesse dénotatives : Dieu est désigné sans équivoque et dans l'une de ses fonctions. Il sera un peu plus loin dénoté comme *Être éternel*. Il donne matière à une allocation (*ton trône, te dise*) où il est actant devant un impératif : *rassemble*.

La déviance typologique revient donc à remplacer, face à l'actant principal *je*, l'actant secondaire possible *tu, le lecteur, les hommes*, par *Dieu*. Au

lieu de la rupture objectivante, qui est un lieu d'ambiguïté, se place non l'autre attendu, mais l'être divin, l'être absolu. L'autre humain ne parvient pas à se transformer, par densité praxémique, en un acteur indubitable ; il ne parvient pas non plus à être *tu*. Il cède devant une présence d'acteur souverain et de *tu* affirmé, la divinité.

La communication du *je* à l'autre devient allocution sacrée, qui n'a d'existence que selon la foi religieuse ou dans l'imaginaire.

VI.2.2. Un examen plus précis de l'ensemble praxémique et para-praxémique mis en jeu par le texte permet d'assurer ce dernier point. On y joindra un réexamen des effets chronothétiques :

1) Le rapport du *je* à l'autre humain se fonde non sur une production de sens spécifique, puisque l'autre, répétons-le, n'est pratiquement pas dénoté, mais sur la récurrence insistante du signe d'altérité. A chaque fois que le *je* s'inscrit positivement, l'autre n'est que le signe de la négation : à *je forme une entreprise* correspond *n'eut jamais d'exemple* ; à *exécution* qui reprend *entreprise*, correspond *point d'imitateurs* ; à *je suis fait* correspond *ne... comme aucun*. Ce système oppositif simple, où l'autre constamment s'efface dans l'envers du *je*, concerne à la fois le *je* d'énonciation et le *je* d'énoncé.

2) Un enrichissement de cette opposition pourrait être cherché du côté de la « valeur ». Il est esquissé dans le texte : *si je ne vaux pas mieux* suffit à situer *mes semblables*, sur ses deux occurrences, dans le champ de la « valeur ». Ce champ domine le dernier paragraphe et assure la clôture finale : « *je fus meilleur que cet homme-là* ». Mais la « valeur » n'est posée que comme une altérité niée : le *je* n'est ni meilleur (*je ne vaux pas mieux*) ni pire (*qu'un seul te dise... : « je fus meilleur »...*) que l'autre ; ils sont bien *semblables*. Cette similitude est interprétée par le repliement de la personne sur la non-personne dans la séquence : *qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères*.

3) Où est donc l'altérité, si elle n'est pas dans la « valeur » ? Nettement dans l'*entreprise* et son *exécution*, c'est-à-dire dans l'autobiographie même. Les praxèmes *exemple* et *imitateur* sont liés à une production de sens spécifique, le sens d'objet fabriqué. C'est par l'inscription du sujet dans cet objet que le sujet s'affirme unique : il refuse à l'autre la possibilité de devenir un même sujet. Cette unicité est interprétée temporellement : sur le présent *je forme* s'inscrivent un passé nié (*n'eut jamais d'exemple*) et un futur également nié (*n'aura point d'imitateur*). Elle est aussi densifiée praxémiquement par la *vérité de la nature*. Ce qui distingue le *je* scripteur de tous les autres, c'est qu'il est scripteur de *vérité*, qu'il dit qu'en dehors de cet acte il est semblable aux autres, ce que les autres ne sauraient dire. C'est à l'acte d'écrire *les Confessions* que ROUSSEAU suspend son unicité : au *je* d'énonciation.

4) Mais le second paragraphe, de ce point de vue, fait difficulté. L'altérité y est liée à un système temporel irréductible au présent d'énonciation. Le présent extensif à effet médio-passif *je ne suis fait*, repris par *j'ose croire n'être fait* (où l'in *posse être fait* se précise du présent *j'ose*), pose une antériorité.

Le scripteur était donc unique avant même de devenir scripteur ! C'est ce que précise la séquence : *si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté...* Ici se désigne un moment initiateur d'une période qui englobe et précède le présent d'écriture.

ROUSSEAU était donc ce *je* unique dès sa naissance. Le *moi* référentiel a précédé le *je* du texte. La *vérité* dont il fait signe d'unicité n'est pas seulement scripturale et ici commençante, elle est renvoyée à l'innéité. On remarque l'utilisation d'un cliché de langage, connoté de popularité : *briser le moule*. Il sert ordinairement à dire qu'un être est irremplaçable. ROUSSEAU procède récursivement, depuis l'acte d'écriture véridique, à une saisie de sa spécificité. Le texte de cette façon est habité d'une contradiction : *je suis semblable* à tous *les hommes*, mais *je suis autre*, et en définitive, quoique j'affirme le contraire, je suis meilleur qu'eux. Une marque formelle de cette excellence est à chercher dans le déséquilibre numérique entre la dyade close *méprisable et vil* et la triade ouverte *bon, généreux, sublime* ; il s'agit aussi d'un déséquilibre d'intensité entre *vil* et *sublime* (le superlatif affecte le bien et le transcende).

VI.2.3. Cette contradiction traverse une double réalisation du praxème *nature*. Il en est peu qui produisent des sens aussi divers, qui soient aussi étroitement soumis au contexte. Le fragment que nous analysons lui impose deux contraintes différentes. Dans la séquence *un homme dans toute la vérité de la nature*, c'est une contrainte de passivité et de généralité : *la nature* est non un *faire*, ou le résultat d'un *faire*, mais une qualité stable, la « nature humaine » ; il s'agit d'un nominal intouché d'acte. Dans la séquence *la nature a bien ou mal fait*, *la nature* est en position d'actant ; c'est un acteur, la cause primordiale de l'unicité du *je*.

La contradiction se reproduit dans ce double effet de sens ; le *je* est confondu avec *ses semblables* dans la nature humaine, et ne s'en extrait que par l'écriture de *vérité* ; le *je* est bien unique par un acte primordial où il a été créé, par une volonté transcendante.

Cette transcendance est la première forme d'un recours à Dieu pour résoudre la dialectique du *je* et de l'*autre*. Mais Dieu n'est pas encore nommé : *la nature* créatrice de l'être individuel peut s'interpréter soit suivant le cliché populaire, soit suivant une philosophie spiritualiste non spécifiquement monothéiste. C'est simplement une cause première.

VI.2.4. Le passage à l'inscription de Dieu-acteur dans le texte utilise une autre médiation praxémique : le programme de sens « juger ».

Ce programme apparaît immédiatement après la seconde occurrence de *nature* : *c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu*. Il s'articule sur une double position actantielle de *on*, où se reproduit la dualité du *je* :

*on* (l'autre humain) lira *je*-scripteur  
*on* jugera *je*-narré (le *moi* référentiel).

Il laisse *nature* de côté : *la nature* a fait l'homme, elle ne le juge pas.

Mais le praxème *juger* opère un déclic culturel dont les marques formelles sont *jugement dernier* et *souverain juge*. Dieu, ainsi désigné par l'une de ses

fonctions reconnues à l'intérieur d'un système idéologique bien fixé, la religion judéo-chrétienne, se substitue non à *nature*, mais à *on* :

Dieu connaîtra le *je*-scripteur  
Dieu jugera le *moi* référentiel.

On remarque en outre un développement praxémique de *juger*, capable de produire le sens de « tribunal ». *Me présenter, je dirai hautement* désignent d'ordinaire les attitudes du coupable ou du témoin cités en justice, cependant que *ton trône* permet de figurer imaginativement le Roi-juge de la tradition biblique. Ainsi se visualise l'allocution sacrée, dont nous disions qu'elle n'a d'existence que dans l'imaginaire : la fable est véritablement le fantasme d'une scène de jugement.

Mais dans cette scène, du côté du *je* jugé tout n'est pas aussi simple que nous l'avons indiqué ci-dessus. Dieu, à la différence de *on*, ne lit pas pour juger.

En effet le fantasme oblige à une transformation de l'« écrire » en « dire ». Au tribunal, l'accusé parle. Son livre est dans sa main, il en reproduit la matière. Et dans cette opération resurgit la contradiction. Portons attention à *voilà*. Cet épictique concerne *ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus*, c'est-à-dire aussi bien l'événement narré que la façon dont il a été narré. Deux chemins sont ouverts à la production du sens. La séquence : *je n'ai rien tu de mauvais... ce que je savais être faux* concerne la façon de narrer. La séquence *je me suis montré tel que je fus* est un carrefour où sur ce que je fus s'ouvre la seconde voie : *méprisable et vil... quand je l'ai été*. Le texte revient à la première avec : *j'ai dévoilé mon intérieur*. Mais c'est sur la seconde que s'inscrit la production de sens où l'*autre* humain est réintroduit comme actant : les *semblables* se reconnaîtront dans la peinture du *moi* et seront appelés à témoigner d'eux-mêmes, de leurs actes.

L'on ne sait donc pas très bien si le jugement de Dieu porte sur ce que le *moi* a été ou sur le fait que ce *moi* est pleinement révélé par l'instance d'un sujet de discours. Si Dieu acquittera ROUSSEAU parce qu'il n'a été ni meilleur ni pire que les autres, ou parce qu'il est de lui-même un témoin sincère.

Mais en fait, Dieu étant omniscient, le mensonge serait illusoire : *j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même*. Et Dieu ne peut que confirmer de son omniscience le « ni meilleur ni pire » qu'avoue ROUSSEAU. Dieu, qui sait tout, juge donc ROUSSEAU sur la sincérité d'écriture et c'est lui, par cette reconnaissance, qui scelle l'ambiguïté et efface la contradiction : ROUSSEAU est sauvé comme être de sincérité. Il lui était simplement demandé une preuve, un témoignage : le livre des *Confessions*.

On notera comment la temporalité souligne ce caractère de preuve. Le jugement dernier, inscrit dans le temps, est normalement donné comme un futur (*quand elle voudra, je viendrai*). *Quand elle voudra*, appuyé sur *l'in fieri que la trompette sonne*, marque simplement que ce futur n'est pas conjecturalement datable : on peut le sentir comme une urgence ; il faut se tenir prêt... Ce futur avec l'ouverture du discours allocutif devient un présent sur *voilà*. Relativement à ce présent, les actes d'écriture sont au présent de l'aspect extensif (cf. V.2.6) : *j'ai dit, je n'ai rien tu, rien ajouté, il m'est arrivé, ce n'a*

*jamais été, j'ai pu supposer, je me suis montré, j'ai dévoilé* ; ils sont envisagés comme un acquis dans le temps du jugement. Les actes narrés sont soit au passé simple : *je fus* (deux fois), soit au présent extensif : *je l'ai été* (deux fois) ; si le passé simple affirme l'autonomie du moi référentiel par rapport à l'écriture, par contre le présent extensif associe ce *moi* à la sincérité d'écriture. Ainsi l'écriture défère (au sens juridique) l'être individuel au jugement de Dieu en lui déférant le livre-preuve. Le livre est l'acquis pour toujours, pour l'éternité, devant l'« Être éternel ».

Un temps reste à interpréter : *tel que tu l'as vu toi-même*. Il paraît contradictoire de la transcendance temporelle de la divinité, que seul le présent pourrait exprimer. Textuellement il paraît soumis à *j'ai dévoilé*. Cette soumission le justifie : c'est à tout instant de l'acte d'écriture, historiquement datable, que Dieu est présent et éprouve la sincérité du scripteur, cette épreuve consolidant en conséquence l'éternité de la preuve.

Le jugement dernier est donc *dernier*, au bout du temps (et ça peut être demain) dans le fantasme de la scène de tribunal et selon l'intertextualité judéo-chrétienne. Mais il est déjà ouvert dans la rédaction des *Confessions*. Il se joue dans la sincérité de plume où ROUSSEAU prouve son mérite. L'inscription de l'énonciation dans l'énoncé dessine dans le *je* immanent la faille de la transcendance. On comprend pourquoi l'autre ne peut meubler cette faille, s'il est humain, c'est-à-dire immanent. Il faut bien que Dieu soit ici-déjà sous le *je* pour lui conférer l'altérité dans l'indistinction de la condition humaine.

### VI.3. LE SUJET ET L'INSTITUTION SOCIALE

VI.3.1. Il reste que ce que Dieu exige, c'est que la preuve soit donnée non pas pour lui, qui n'en a pas besoin, mais pour les hommes. Pour que le livre soit ce témoignage au jugement dernier, il faut qu'il ait été un moment d'histoire. On gagne Dieu en se dévoilant aux hommes : c'est le rite de la confession publique.

Histoire, hommes : le texte confronte ainsi le *je* scriptural à l'institution sociale. On fera à cet égard trois séries de remarques :

1) Le champ de la « valeur », dont nous avons reconnu la présence et l'incapacité à signifier une altérité véritable du *je*, se développe par la série praxémique : *mauvais, bon* (deux fois), *méprisable, vil, généreux, sublime*. Ce sont là des praxèmes très larges et qu'aucune occurrence textuelle ne précise en effets particuliers de sens. Il n'est pas dit ici à quels actes ils se réfèrent. Il n'est pas dit non plus suivant quelle échelle la « valeur » est posée. Tout se passe comme si le scripteur considérait que les critères de valeur n'avaient pas à être repensés et redits. Il reconnaît ainsi nécessairement avoir les mêmes que cet *on* qui jugera, c'est-à-dire que le corps social — les Français de 1765 — auquel il livre son ouvrage et son témoignage. Il y a là une soumission très remarquable à l'institution morale. Elle se souligne par l'adjectif *méprisable*, qui accorde à *on* le droit de « mépriser » le *je* sans marge de contestation.

*Sublime*, sémantiquement inverse, n'est pas d'un effet différent : l'adjectif suppose la limite supérieure de l'admiration, sans que soit mis en question le critère d'excellence.

2) Un autre champ est celui de la « vérité ». Il se développe par deux substantifs : *franchise* et *sincérité*, qui lui ajoutent une connotation morale. En fait ici le champ de la « valeur » croise celui de la « vérité » : dire la vérité est une vertu. Nous retrouvons l'échelle des valeurs culturellement acquise et incontestée. Un autre développement du champ passe par *je n'ai rien tu, je n'ai rien ajouté, j'ai pu supposer vrai, je savais être faux, je me suis montré tel que je fus*. L'ensemble dénotatif réalise de diverses façons l'adéquation du *dire* et de l'*être*, du fait de discours et du fait de récit, du *je* d'énonciation et du *je* narré. Adéquation qui comporte le signe d'égalité (*vrai, faux, tel*) ; les signes d'addition (*ajouté*), de soustraction (*tu*).

C'est relativement à cette adéquation, précisément à l'addition, que se situe la séquence exceptionnelle : *s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent*. *Ornement* et *indifférent* arithmétiquement s'annulent : l'*ornement* est un ajout, et réalise donc une différence quantitative, que l'adjectif nie.

Praxémiquement, le phénomène est plus complexe. *Ornement* peut s'inscrire dans le champ de la production artistique, ici rhétorique. Mais, à ce niveau, *indifférent* infirme totalement *ornement* : un embellissement formel non perceptible ne fonctionne pas.

Mais *ornement* renvoie, dans le champ de l'idéologie religieuse, à « embellissement de la vérité », ce qui dans une confession est la marque même du mensonge sacrilège et plus profondément du péché d'orgueil. On comprend donc qu'*indifférent* est chargé d'effacer, au prix de la cohérence du sens, la gravité de la faute. Il la transforme en « péché véniel », « tricherie admissible » avec le système normatif.

Poser la tricherie comme « admissible » revient à lui trouver une excuse. L'excuse est le *vide*, un *défaut de mémoire*, ce qui nous renvoie encore aux signes de l'adéquation. La *sincérité* consiste à faire du texte des *Confessions*, un plein occupé par la totalité du vécu référentiel : quand un *vide* apparaît l'*ornement* essaie de le remplir. Curieuse tricherie : le mensonge, la fiction, la marque de la faute servent à maintenir la norme. La norme doit être satisfaite comme une globalité, serait-ce par une infraction qui colmate ses manques. La conscience de ROUSSEAU se soumet jusque dans ses fuites à la conscience normative et institutionnelle.

3) Cette soumission à la « valeur », qu'il s'agisse des actes du *moi* ou de la sincérité du *je* écrivant, rend d'autant plus étonnant le paradoxe d'un *je* qui est *autre*, tout en étant le *même* de l'*autre*. Au point où nous en sommes de notre analyse, il est aisé de reconnaître qu'en se soumettant à l'institution le *je* ne trouve sa spécificité qu'en s'assimilant de la façon la plus parfaite à cette institution même. ROUSSEAU affirme qu'il est mieux que quiconque l'exemplaire de la condition humaine, évaluée selon l'échelle des valeurs morales. Mais comme être de vérité, il est unique ; ce qui revient à dire qu'il est le seul à réaliser, en témoignage scriptural, la norme morale. Il est donc conduit à dénoncer dans toute l'humanité, sauf lui, le mensonge, l'hypo-

crisie. Sa propre entorse à la norme est présentée vénielle ; celle des autres est capitale.

Il est important de souligner d'abord la normalité d'une telle opération d'exclusion. On rappellera que la réalisation linguistique du sujet ne peut jamais être autre chose : poser le *je*, c'est nécessairement répartir la matière dicible en un singulier absolu et en un autre universel. Le *je* est unique ou n'est pas ; il s'oppose à tout ou il n'est rien.

Placer l'instance du *je* sous une norme morale intacte, transcendante et universelle, revient donc à établir un débat très simple et courant : où est le respect de la norme, du côté du *je*, ou du côté de tous les autres ? Ce débat est de l'expérience existentielle de tout homme qui ne remet pas en cause l'ordre idéologique théocentrique. Le caractère extraordinaire de l'opération est dans la textualité : dans le fait que le texte est chargé de produire cette opération même et nulle autre ; il est lié à la majesté de l'occasion.

Il y aurait d'ailleurs à étudier (une explication traditionnelle n'y manquerait pas) les formes phrastiques de ce texte. On reconnaîtrait facilement dans la dyade *méprisable et vil*, dans la triade *bon, généreux, sublime*, dans le mouvement *que chacun d'eux découvre...* et dans bien d'autres séquences les usages de la rhétorique classique. ROUSSEAU obéit ici à une institution formelle, l'institution du style écrit, qui est une échelle des valeurs, elle aussi. Les qualités qu'il montre dans cette soumission fondent sa spécificité de « grand écrivain ». Elles soulignent la majesté de l'occasion.

**VI.3.2.** Mais poser que *je* n'est pas les autres, pour banale que soit l'opération, appelle nécessairement une réplique. Il est permis à tous les autres de dire que le *je*-ROUSSEAU n'est pas l'adéquation parfaite au système, mais au contraire la déviance parfaite. La majesté de l'occasion sera elle-même interprétée comme signe de déviance. C'est ainsi que se fondent polémiquement « l'orgueil », la « maladie », la « faute » de ROUSSEAU ; et le texte où le *je* s'affirme dans son unicité inaliénable sera pris pour symptôme d'aliénation.

Notre tâche n'est pas d'intervenir sur le thème de la paranoïa de ROUSSEAU avec des arguments cliniques ; mais de mettre au jour ce qui se prouve dans l'espace du texte et dans nos procédures d'analyse. La polémique du *je* et des autres prend ses airs d'extrémisme parce que l'institution n'est pas contestée par l'inscription textuelle du *je*, et que la revanche des autres passe aussi par l'institution. Le symptôme de paranoïa est intérieur au règne de l'institution.

Indépendamment de l'énonciation clinique de ce symptôme, le texte affirme une transgression/agression de l'ordre pourtant reconnu, par deux éléments linguistiques :

1) Le rapport polémique du *je* et des autres est saisi dans le praxème *oser*. Le scripteur affirme au présent de l'indicatif (*j'ose croire*) la validité de son audace, audace de se poser différent. Il renvoie à *l'in fieri* (*qu'un seul te dise, s'il ose*) la parole de l'autre, présentée comme une faute. Le péché d'orgueil ressenti et affadi dans *ornement indifférent* est transféré à l'autre. ROUSSEAU dit ; l'autre ne peut dire sans péché.

2) La chaîne associative de la culpabilité assumée et niée, qui conduit au

champ de la justice, commence tôt par *entreprise* et *exécution*. Si *entreprise* est inchoatif, comme on l'a remarqué, au XVIII<sup>e</sup> siècle il réalise souvent le sens : « dessein qu'on entreprend ; violence, action injuste par laquelle on entreprend » (*Dictionnaire de l'Académie* de 1778). Cette polysémie se retrouve dans *exécution* (cf. *exécution d'un arrêté de justice, prise de guerre, exécution capitale*). La culpabilité dans l'affrontement du *je* et de *l'autre* s'autosancionne dès les premiers mots du texte et désigne ce texte comme une ambivalence de la *punition/justification*.

VI.3.3. Il reste à voir comment le recours à Dieu et le fantasme de tribunal ressortissent encore à l'institution et déplacent cette ambivalence.

Le recours peut être pris banalement comme un serment. Il est habituel que le nom de la divinité soit attesté pour prouver la véracité d'un propos, puisque la divinité sait tout et punit le mensonge. Elle punit particulièrement le serment faux, l'utilisation usurpatrice de son nom. Le texte tout entier, en recourant à elle, court le danger du blasphème, et la gravité du blasphème sert à garantir la sincérité du producteur.

Le blasphème n'a évidemment de réalité que selon la croyance en Dieu et en une justice divine pesant sur la parole humaine : il suppose une intégration à la culture religieuse un peu plus avancée que celle que pose la simple *nature*, cause première. Mais l'intégration est beaucoup plus catégorique avec les éléments dont se sert l'imaginaire : le Dieu justicier des âmes individuelles, le jugement dernier et sa trompette, le témoignage porté sur lui-même par le mort ainsi tiré de la mort. L'essentiel de la religion judéo-chrétienne est ici reproduit.

On peut penser que le fantasme joue un rôle d'apologue, que l'imaginaire n'est en somme qu'imaginé, ROUSSEAU utilisant une machine d'origine biblique pour « mettre en scène » son propos. C'est fort possible. Il reste que la matière mise en scène est bien chrétienne : le dialogue de l'être individuel, transitoire, mais que son témoignage historique assure d'immortalité, avec l'Être omniscient et éternel ; la responsabilité du sujet humain devant le sujet absolu. Le texte ne fonctionnerait pas dans ses normes si s'abolissait ce donné théologique, si cette institution de la foi était contestée.

ROUSSEAU se sert donc bien de la religion instituée comme il se sert de la valeur morale socialement codifiée pour poser son *je*. Il dialogue avec *l'autre*, avec *on* qui le jugera, en une communauté de dogme et de foi ; il transforme ce dialogue et ce jugement en une interpellation de Dieu et un jugement divin parce que *l'autre* accepte cette transformation, et cette même communauté. C'est d'ailleurs pour cette raison que le fantasme comporte la confession de tous les hommes.

ROUSSEAU dit à Dieu de les rassembler en tribunal parce qu'il est déjà acquis que Dieu les rassemblera pour les juger. Mais il use de l'impératif *rassemble*, mode bipersonnel où le *je* est lui-même, et le *tu* Dieu. Il imagine un dialogue privilégié, que sanctionne *autour de moi*. Il transforme le jugement *universel* en une satellisation de l'univers humain autour de lui.

VI.3.4. C'est ce privilège qui est la grande transgression, la grande

déviance, le grand symptôme. A pousser l'analyse à son terme, on conclura sur ce point :

1) Si l'homme est un individu responsable par la volonté divine, il y a dialogue de la personne homme et du Dieu personnel. Dans l'infinité des aventures humaines, tout être humain peut ainsi, suivant la foi chrétienne, penser que son aventure est unique, et que Dieu est l'interlocuteur de lui seul. L'ubiquité divine résout ce problème, ce « mystère ».

2) Le paradoxe du sujet qui est à la fois l'*autre* (*mes semblables*) et unique est théologiquement effacé si l'on fonde en transcendance divine l'unicité. C'est Dieu qui colmate d'un destin sacré la fissure dans l'être que produit l'instance du *je*. Aucun homme n'est différent des autres, et pourtant tous sont uniques, puisqu'en chacun se joue un destin animique propre.

3) Mais précisément, dans le texte de ROUSSEAU, il n'y a pas de vrai dialogue : Dieu n'est pas situé en réponse. La parole appartient tout entière à ROUSSEAU. Dieu voit (*tu as vu*), juge (*souverain juge*), agit (*rassemble*), toujours sous le signe de la parole de ROUSSEAU.

4) On remarque en outre la séquence *je sens mon cœur et je connais les hommes*. Elle associe/oppose deux sortes de connaissance : la connaissance subjective, de l'ordre de l'introspection et du « sentiment » (*sens* et *cœur* produisent ensemble ce programme) : la connaissance objective, de l'ordre de l'intelligence d'une extériorité, d'un décodage des comportements. Le scandale est sans doute là : dans l'équivalence d'une connaissance du sujet, dont le sujet seul est garant (le recours à Dieu n'est pas encore intervenu dans le texte), et d'une connaissance de l'*autre* dont ce même sujet est encore garant. Il y a bien un privilège que se reconnaît ROUSSEAU : de transformer l'unicité du sujet en une autorisation de jugement universel.

L'épigraphe prend tout son sens ; *intus et in cute* désigne cette vérité cherchée et atteinte dans l'intérieur du sujet, dont le sujet est le seul garant. L'opération de mise au jour est nommément un attribut de la divinité que ROUSSEAU s'approprie : *j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même*.

5) Le jugement de Dieu est donc prévu dans le jugement de ROUSSEAU ; le *rassemble autour de moi* est déjà dessiné dans l'opposition *je sens/je connais*. S'il est admis dans le christianisme que le sujet est théologiquement toujours divin, la théologie ne permettait pas cela : que la conscience d'un certain sujet figurât l'omniscience divine.

6) Que le *je* soit de cette façon, ici et déjà Dieu, ne se contentant pas d'être divin, c'est ce qui produit sans doute l'impératif *rassemble* ; c'est ce qui explique le fantasme du jugement. C'est ce qui explique le ton, souvent qualifié de « prophétique », de cet exorde : *l'entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur*, c'est un livre, le « livre des livres ». *Les Confessions* sont un livre sacré. Et surtout parce que Dieu colmatant la faille ouverte dans l'être par l'inscription du *je*, le souverain juge est une fable de la conscience en débat avec elle-même et se justifiant en elle-même. La contradiction qui circule dans le texte, dans la mise en programme du sens, est là. On peut la réduire à deux données antithétiques :

*je est plein vs je s'inscrit dans la différence.* Mais la contradiction n'est nulle part assumée. *Rassemble autour de moi*, au-delà d'un orgueil et d'une exhibition si souvent dénoncés, est ainsi l'appel au « rassemble-moi ».

VI.3.5. Si délire il y a dans cette illimitation des responsabilités du *je*, il faut bien noter que ce délire provient d'un problème beaucoup plus large que l'intervention qu'y fait ROUSSEAU : la difficulté même d'instaurer le *je* suivant les données contradictoires de l'unicité du sujet et de l'unité de la condition humaine en un cadre culturel de spiritualisme chrétien, où unicité et unité sont également fondées dans l'ordre divin. Le scandale de l'intervention de ROUSSEAU — sa folie — revient à pousser au terme cette contradiction, à la reproduire dans le malaise d'un texte incohérent à travers sa contention logique, comme peut-être il l'assuma dans la souffrance de son *moi* existentiel exemplaire.

Devant ce scandale d'une position qui, même contradictoire, est une critique radicale de l'institution morale et religieuse, critique d'autant plus radicale et profonde qu'elle lui est soumise, critique par le malaise et la déviance, par la « folie », par la transgression interne du système, il est intéressant de voir l'institution se défendre par les voies du commentaire scolaire. Parmi bien des suggestions pédagogiques à « comprendre », qui toutes se ressemblent, citons celle-ci : « Dès le début des *Confessions* s'affirme l'orgueil maladif d'un homme qui se sent et se veut différent des autres. Rien ici qui rappelle l'humilité chrétienne de SAINT AUGUSTIN, auteur lui aussi de *Confessions*. ROUSSEAU souffre d'être incompris, considéré comme un méchant, persécuté. De là cette *frénésie* de justification, ce besoin de prendre Dieu à témoin, un défi qu'il lance à ses « semblables ». Par son *lyrisme*, cette page annonce Chateaubriand et les effusions romantiques » (LAGARDE et MICHARD, *XVII<sup>e</sup> siècle*, Bordas, Paris 1966, p. 320). On saisit comment les auteurs confirment la « valeur » pour en exclure ROUSSEAU (*orgueil, maladie, frénésie*), comment ils reconstruisent la solide assise chrétienne par la référence à SAINT AUGUSTIN, comment enfin ils affadissent la portée historiquement dramatique de ce malaise du *je* en renvoyant la page aux classements simplement littéraires. Entre la maladie mentale extérieure au texte et dont il serait le reflet transparent, et la mode du lyrisme, entre la folie et l'histoire littéraire, le texte, brisé, écartelé, est nié comme texte critique, comme production d'un drame historique important entre tous.

# INDEX DES TERMES LINGUISTIQUES

Nous mentionnons ici  
les termes définis aux pages indiquées.

- Actant : (selon Greimas) 66, actant confirmé/  
actant infirmé 103.  
Actualisation : 73.  
Allègement praxémique : 100.  
Analyse en constituants immédiats : 26.  
Analyse contrastive : 49.  
Analyse textuelle : 19, (selon Greimas) 67.
- Çà : 92.  
Champ linguistique : 61.  
Chronogénèse : 76.  
Chronotype : 77.  
Classe d'équivalences : 29.  
Classème : 55.  
Code : 21.  
Compétence/performance : 42.  
Compétence idéologique : 49.  
Concaténation : 52.  
Concept : 60, 81.  
Condensif : 95.  
Connotation : 15, système connotatif : 64.  
Contradiction pragmatique : 106.  
Convention : 89.  
Co-occurent : 27.
- Deictique : 18.  
Deixis : 76.  
Dénotation : 15, système dénotatif : 64.  
Dérivateur : 52-53.  
Diachronie : 11.  
Discours : 18.
- Ecart/horme : 17, 37.  
Emetteur : 19-20.  
Engendrement par application : 52.  
Énoncé/énonciation : 18.  
Environnement d'un élément : 27, équiva-  
lent : 29.  
Episémion : 52.  
Existant : 103.  
Expansif : 95.
- Générateur : 52, abstrait : 52, de mots :  
53, de phrases : 53, de champs transfor-  
mationnels : 53-54.  
Génotexte : 55.  
Génotype : 52.  
Glossogénie : 72.  
Grammaire : 42. Grammaire générative : 42.
- Icône : 63, directe/indirecte : 64.  
Indice : 63, 64.  
In esse : 76, in esse tapothétique : 82.  
In fieri : 76.  
In posse : 76.  
Intertextualité : 15.  
Isotopie d'un discours : 63.
- Langage : 88-89.  
Langue/parole : 10-11, 41, 62.  
Lexème : 65.  
Linguistique (fonctionnement) : 90.  
Littérarité : 14, 50.
- Message : 19, 21.  
Métaphore : 107.  
Méronymie : 107.
- Parapraxème : 99.  
Personne : 92, non-personne : 91.  
Phénotexte : 55.  
Phénotype : 52.  
Phrase (selon Guillaume) : 80.  
Phrase de base : 46, 53.  
Phrase matrice : 48.  
Praxématique : 87, 100.  
Praxème : 99.  
Praxéogénie : 72.  
Praxis : 98.  
Programme de signifiante : 104.  
Programmatique (système) : 108.  
Pulsion communicative : 93-94.

Récepteur : 19, 20.  
Réfèrent : 20, 21.  
Relateur : 53.

Segmentation d'un texte : 35.  
Sème : 61, nucléaire : 54, contextuel : 66.  
Sémème : 66.  
Sémion : 53.  
Signe, signifiant, signifié : 10.  
Signifiante : 19.  
Structure optimale : 33.  
Structure superficielle/structure profonde :  
43.  
Symbole : 63.  
Synchronie : 11.

Tableau à double entrée : 30.  
Temps, décadent, incident : 77.  
Tension : 73, 77.  
Texte : 9, 17, 19, 24, 63, 80, 97.  
Textuelle (polysémie) : 65.  
Topogenèse : 76.  
Topothèse : 90.  
Transformation : 47, simple, généralisée : 48,  
selon Šaumjan : 54.  
Universaux sémantiques : 60.  
Valeur linguistique : 11-12.

Achévé d'imprimer sur les presses de l'Université Paul Valéry

Dépôt légal : juin 1996

**Introduction à l'analyse textuelle**  
**Robert Lafont**  
**Françoise Gardès-Madray**

Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1976, a été et demeure une référence en la matière, ce qui motive sa réédition aujourd'hui.

Dans une première partie sont présentées quatre théories : la linguistique distributionnelle, les théories transformationnelles, la sémantique structurale et la psychosystématique guillaumienne, toutes applicables au texte. Cette mise en perspective conduit aux propositions d'une nouvelle linguistique, la praxématique.

La seconde partie propose, en appui sur les éléments théoriques explicités précédemment, six exemples d'analyse textuelle relevant de genres variés : le texte publicitaire, la consultation, le conte, la tragédie, l'article de dictionnaire, l'incipit autobiographique.

Par son caractère liminaire, *l'Introduction à l'analyse textuelle* est à la fois un outil de travail et une ouverture sur ce nouveau champ d'études : l'analyse textuelle.

**PUBLICATIONS**  
DE L'UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY  
**MONTPELLIER 3**

ISBN 978-2-84269-004-5



9 782842 690045 >